A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ROMAIN D'AURIGNAC

TROIS ANS CHEZ LES ARGENTINS

ILLUSTRATIONS DE RIOU

GRAVURES DE CH. GUILLAUME et Cie

K 259979

551a

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Fock Kiel.
93 2 Rank 10.—

Digitized by Google

Digitized by Google

407081

TROIS ANS

CHEZ LES ARGENTINS

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs réservent leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1890.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

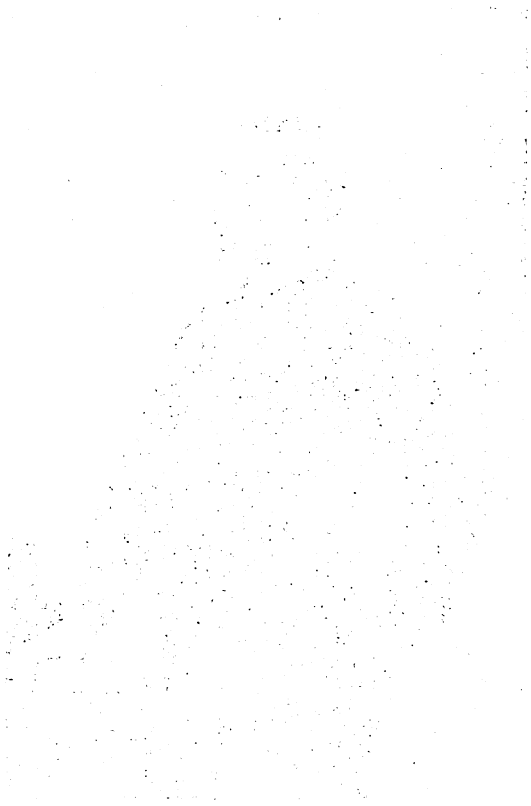
LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

Digitized by Google



Digitized by Google

AMÉRIQUE DU SUD

TROIS ANS

CHEZ

LES ARGENTINS

PAR

ROMAIN D'AURIGNAC

ILLUSTRATIONS DE RIOU

GRAVURE DE CH. GUILLAUME ET Cie

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

A MA SOEUR THÉRÈSE HUMBERT

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

J'ai toujours eu le goût, pour ne pas dire la passion des voyages : le besoin de voir du pays m'a tourmenté de bonne heure. A l'âge de douze ans, je fis une tentative, bientôt réprimée par mes parents, pour m'engager comme mousse.

Plusieurs années plus tard, le feu qui couvait sous la cendre se fit jour avec plus d'énergie que jamais : je voulais voyager, il le fallait.

Ce n'est pas que les lauriers des Speke, des Burton, des Livingstone et de tant d'autres illustres voyageurs, dont j'avais lu les exploits, m'empêchassent de dormir : non, je n'avais pas l'ambition excessive d'accomplir, comme ces hardis pionniers de la civilisation, une œuvre utile à mon pays, au monde entier. Je me préoccupais peu aussi d'agrandir le champ déjà si vaste des observations scientifiques du domaine de l'histoire naturelle, et je n'obéissais pas davantage à la pensée, moins noble et peut-être moins désintéressée, de chercher un pays peu initié aux bienfaits des échanges et de l'industrie, où il suffirait de donner une vigoureuse impulsion, d'ouvrir des débouchés, pour faire fortune, tout en rendant service au commerce européen.

Digitized by Google

Voir du nouveau, rencontrer en voyage le plus d'imprévu possible, tel était simplement mon but.

Après mûres réflexions, l'Amérique du Sud, contrée encore si peu connue, où la nature se manifeste de façon si grandiose dans sa toute-puissance, me parut très propre à remplir mes desseins.

J'ai passé trois ans à parcourir en tous sens, toujours à cheval, les quatorze provinces de la République Argentine, la Bolivie et le Pérou; c'est ce que j'ai vu, ce qui m'est advenu dans ce pays si neuf, que je vais raconter ici.

Ma seule excuse sera dans la plus scrupuleuse véracité; le seul mérite de ce récit, d'avoir été, d'un bout à l'autre, réellement vécu.

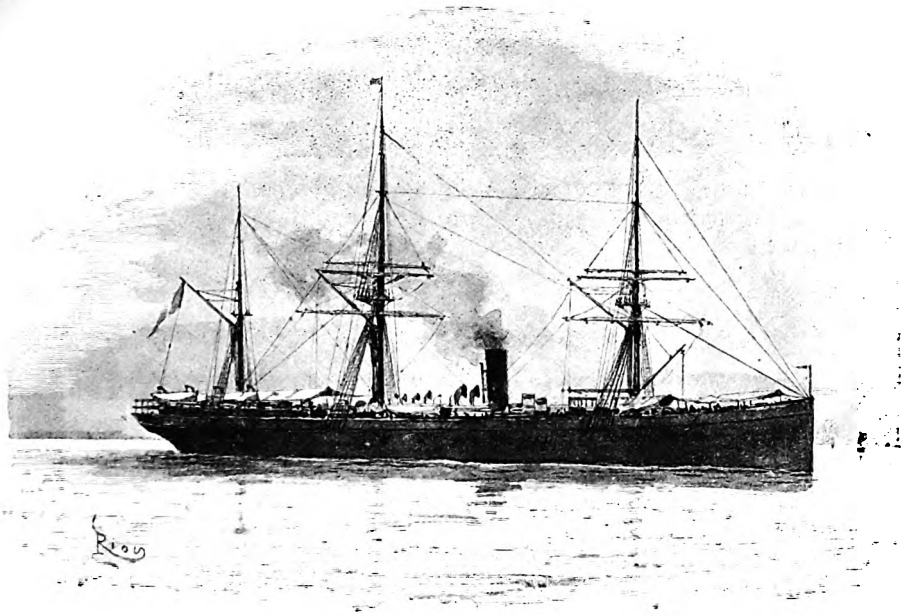
Digitized by Google

AMÉRIQUE DU SUD

TROIS ANS CHEZ LES ARGENTINS

Digitized by Google

Digitized by Google



LE « SÉNÉGAL ».

CHAPITRE PREMIER

La traversée. — Dakar. — Pernambuco. — Bahia. — Rio-de-Janeiro. — Montevideo. — Je suis mis en prison. — Buenos-Ayres. — Le *jengador*. — Emprisonné de nouveau. — La ville. — Les *gauchos*. — Deux mots d'histoire. — Les filous argentins. — Départ pour l'intérieur.

Le 20 octobre 1877, je m'embarquai à Bordeaux sur le *Sénégal*, magnifique paquebot des Messageries maritimes, à destination de Buenos-Ayres, faisant escale à Vigo, Lisbonne, Dakar, Pernambuco, Bahia, Rio-de-Janeiro et Montevideo. J'étais abondamment pourvu d'armes, d'effets, boussoles, cartes et instruments nécessaires pour un voyage d'exploration. En passant rapidement sur la traversée, qui dura

Digitized by Google

vingt-neuf jours, je donnerai seulement quelques détails sur les points les plus remarquables de l'Amérique du Sud où le steamer fit relâche. Il faut faire grâce au lecteur de mes premières impressions sur mer : bien que j'eusse résolument cuirassé mon cœur du triple airain dont parle Horace, les vagues courtes et houleuses du golfe de Gascogne eurent vite fait d'abattre ma superbe. Je fus horriblement malade pendant presque tout le voyage. Mauvaise affaire pour un voyageur néophyte, mais incapable cependant d'éteindre l'ardeur qui m'enflammait.

En dépit du malaise qui me tourmentait, j'eus l'énergie de rester sur le pont, bien que l'aspect sombre et désolé des côtes d'Espagne ne portât pas l'esprit aux idées riantes. Nous arrivons à Lisbonne. Je ne dis rien de la ville ni du port, on les connaît. Ce qui me frappa surtout, c'est la démarche raide, solennelle et gourmée des Lusitaniens. On croirait voir des figures de cire.

Je déjeunai dans un hôtel où les tables à manger étaient si hautes qu'une fois assis, elles m'arrivaient à moitié de la poitrine, quoique les chaises fussent aussi très élevées. J'eus pendant huit jours une crampe dans les bras pour avoir fait ce repas avec les coudes à la hauteur des oreilles.

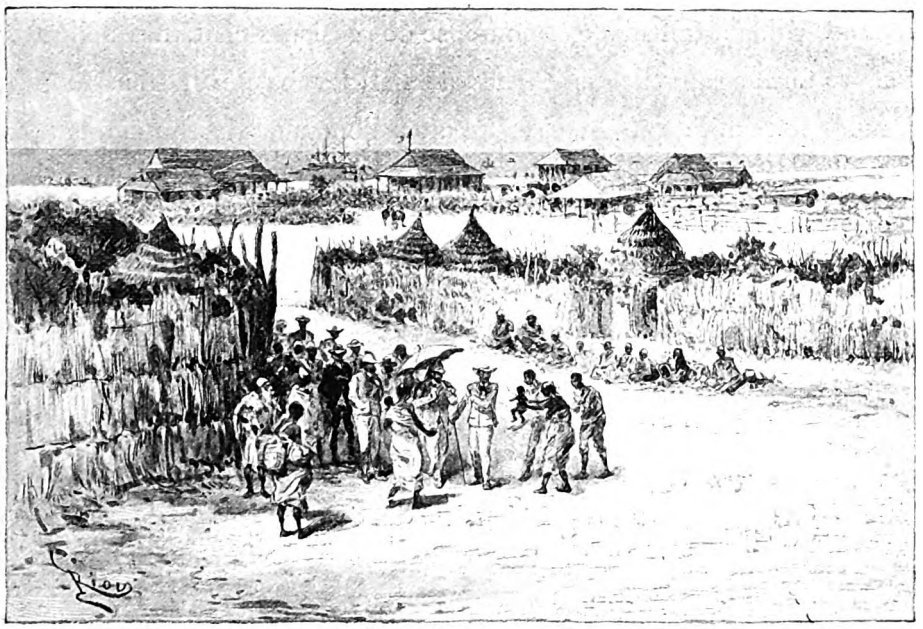
Les quelques jours que mit ensuite le paquebot pour arriver à Dakar furent les plus beaux de la traversée; le *Sénégal* fendait les flots comme un poisson géant. Nous passâmes entre les îles Madère et les Canaries; dans les eaux de ces dernières, qui forment une masse de rochers noirâtres, le steamer stoppa quelques minutes pour prendre des dépêches.

Après avoir entrevu dans le lointain les îles du Cap-Vert, nous apercevons soudain les côtes d'Afrique, jusque-là cachées par le brouillard,

Digitized by Google

et Dakar se dessine peu à peu à nos yeux. Nous passons près de l'île de Gorée, qui offre un aspect singulier : elle est couverte de maisons qui semblent bâties sur l'eau; à part la forme des édifices, on dirait un quartier de Venise la belle.

Dakar présente à nos yeux un aspect riant : de la verdure et des



Une négresse insiste pour me donner son enfant. (P. 6.)

maisons blanches. Comme il y a beaucoup de fond, le *Sénégal* range la côte de très près. En un clin d'œil, des centaines de pirogues taillées dans un tronc d'arbre, montées par des nuées de négrillons, arrivent sur nous à force de rames. Ils nous crient : « Un sou! un sou! » On leur jette dans la mer quelque menue monnaie; ils plongent et la trouvent avec une adresse merveilleuse. Désireux de descendre à terre pour faire

Digitized by Google

connaissance avec notre colonie sénégalaise, quelques passagers et moi faisons signe à l'une de ces pirogues : pour nous faire place, la moitié de son noir équipage se jette à l'eau et gagne à la nage les bateaux voisins.

Nous visitons les curiosités de Dakar, qui sont un musée renfermant des armes indigènes, et surtout la ville noire, qu'il serait plus exact de nommer village. Ce village se compose de plusieurs centaines de huttes dont la forme rappelle les ruches à miel de nos pays. Dans la plus grande, se tient le roi, qui nous admit à l'honneur de contempler son auguste personne moyennant la somme modique de cinquante centimes. Il exigea de nous pareille rétribution pour nous montrer son harem composé d'une douzaine de négresses toutes hideuses, hormis une seule qui était admirable de formes et de figure. Pendant notre promenade dans la ville noire, nous sommes assaillis par une foule d'indigènes quémandant un sou avec une insupportable ténacité, par des mères qui veulent absolument nous vendre leurs enfants, petits négrillons nus comme la main, et très gentils du reste. L'une d'elles insiste même beaucoup pour me donner le sien pour rien, mais je refuse énergiquement. Après avoir quitté Dakar, j'ai l'heureuse chance d'être témoin d'un phénomène bien connu des marins, la phosphorescence de la mer. C'est un spectacle émouvant et bien propre à frapper l'imagination, que ce noir vaisseau qui semble voguer au milieu de flammes pâles et sans reflet, en laissant derrière lui un long sillage de feu. Trois jours après avoir quitté Dakar, survient un calme plat : pas un souffle d'air, la mer est unie comme une glace, le soleil nous grille, et nous souffrons d'autant plus de la chaleur, que nous sommes condamnés à l'immobilité. Le charbon embarqué à Dakar est mauvais, les ventilateurs destinés à

Digitized by Google

activer la combustion des fourneaux ne fonctionnent plus : le mécanicien, l'homme le plus occupé du bord, se croise les bras. Ce calme dure six jours, puis nous mettons toutes voiles dehors, et nous arrivons, après bien des souffrances, en vue de Pernambuco. C'était l'Amérique!

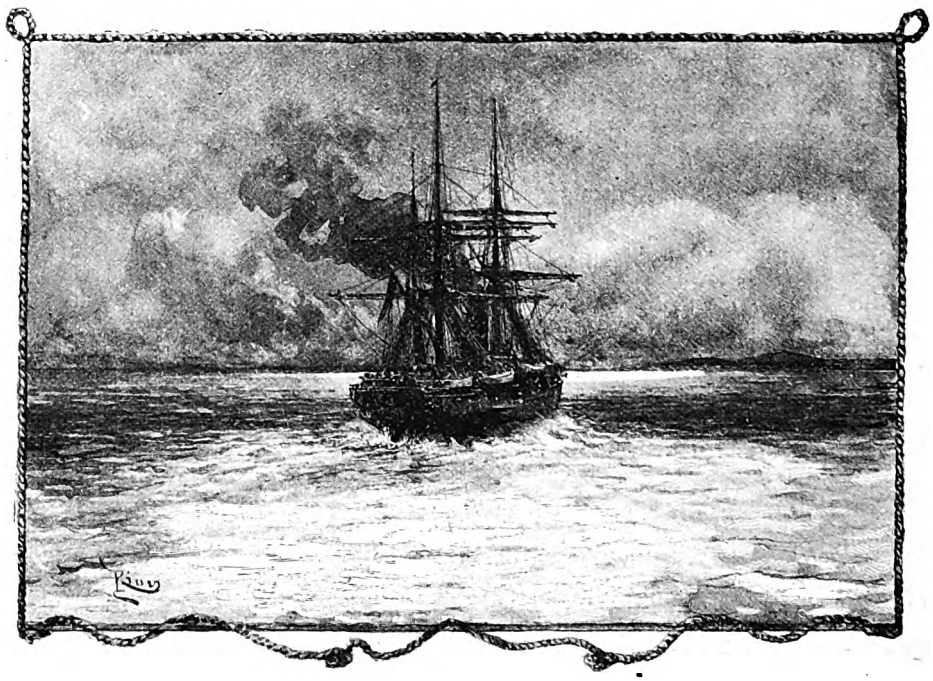
La rade de Pernambuco (de *parana,* grande eau, et *buco,* bouche) est formée par un récif de pierre qui s'étend le long de la côte à une distance de deux cents mètres environ, et constitue une digue naturelle de près d'une lieue : cette digue présente une solution de continuité qui forme le goulet à la marée haute; elle est au niveau de la mer à la marée basse, et ressemble à une muraille presque régulière, de six pieds. L'admirable position pour une ville maritime! telle est l'exclamation qui nous échappe à cette vue. On la prête à son fondateur, Duarte-Coelho-Pereira. Il ne nomma pas la nouvelle cité Pernambuco, nom réservé au territoire où elle s'éleva, mais Olinda. Plus tard, la vraie capitale de Pernambuco fut créée par Maurice de Nassau : elle quitta bientôt le nom de Mauritopolis pour prendre celui de Recife, qu'elle porte aujourd'hui. Le Recife est divisé par la rivière Capibaribe en trois parties, nommées le Recife, San Antonio et Boavista. La première est une presqu'île, la seconde une île, la troisième est sur le continent. La ville est assez belle, très mouvementée, et renferme un certain nombre d'édifices remarquables pour le pays. Au reste, Pernambuco est trop connue pour que je m'attarde ici à en faire une description détaillée.

Comme nous approchions de Bahia, nous sommes entourés d'une grande quantité de radeaux pourvus d'une voile triangulaire, portant chacun trois ou quatre nègres, coiffés d'immenses chapeaux de paille et vêtus d'un semblant de chemise de couleur.

Digitized by Google

Ils viennent nous offrir des fruits du pays, ananas, bananes, pastèques, qui sont les très bienvenus.

Bahia, ou San Salvador, est située sur la côte est de la vaste baie de *Todos os Santos* (Tous les Saints), et s'étend le long du rivage, for-



Le *Sénégal* traversant la mer phosphorescente. (P. 6.)

mant une bande de cinq ou six kilomètres. Elle renferme un quartier très élevé, bâti sur une colline d'où l'on découvre un magnifique panorama. Sur cette éminence se dresse la citadelle de San Pedro. Tout autour de la ville, s'étendent à perte de vue de verdoyantes campagnes, d'où la brise apporte les délicieux parfums des orangers et des citronniers. Mais à toute médaille son revers. A part quelques couvents, les maisons sont de hideuses masures, les rues, d'une odieuse malpropreté

Digitized by Google

et encombrées de nègres qui ne le cèdent en rien aux rues sous ce rapport. Aussi nous hâtons-nous de retourner à bord.

La capitale du Brésil parut à nos yeux sans qu'il se produisît aucun incident digne d'être noté.

RADE DE PERNAMBUCO. (P. 7.)

Rio-de-Janeiro, qu'on appelle aussi Saint-Sébastien, offre un port magnifique et très fréquenté, dont l'entrée est protégée d'un côté par un rocher qui porte le fort de Santa-Cruz, de l'autre, par un écueil de forme conique. L'intérieur de la baie est, en outre, défendu par des batteries de côte et par les forts de *Villagañon* et *das Cobras* (des Serpents), qui s'élèvent sur des récifs.

Rio est une grande ville de 400,000 habitants; on y distingue la ville

Digitized by Google

neuve et la ville vieille. De cette dernière, je ne dis rien, elle me rappelle les horreurs de Bahia. La ville neuve est, comme la plupart des jeunes cités de l'Amérique, composée de rues larges et tirées au cordeau. On y remarque beaucoup d'églises et de couvents d'une architecture assez médiocre.

Le monument dont on fait le plus de cas est le palais impérial, situé sur la vaste place du Château. Ce prétendu palais n'est guère plus beau qu'une maison européenne de troisième catégorie. Sur les collines qui entourent la ville, se trouvent aussi quelques résidences impériales auxquelles on préférerait de beaucoup les moindres de nos villas. Je passe toute la journée à parcourir la ville, en compagnie d'un passager du *Sénégal*, un Alsacien, nommé Édouard Schmidt, qui venait à Rio rejoindre son frère Charles. M. C. Schmidt, fuyant l'annexion, avait quitté Strasbourg dès 1871, pour émigrer au Brésil. Laborieux et honnête, il n'avait pas tardé à se faire une fort belle clientèle, et se trouvait depuis plusieurs années déjà le parfumeur attitré de la Cour impériale du Brésil.

Pendant le court séjour que je fis à Rio, je reçus de M. C. Schmidt l'hospitalité la plus gracieuse et la plus confortable.

Le soir de mon arrivée, nous allons au théâtre de San-João. On donnait *Il Trovatore* (en italien); l'orchestre et les artistes parurent très suffisants.

Dans un entr'acte, M. C. Schmidt me désigne, à l'autre bout du foyer, un monsieur d'un certain âge, à longue barbe blanche, correctement vêtu à l'européenne, et que chacun saluait avec une politesse familière, mais sans lui adresser la parole. « Savez-vous, me dit-il, qui est là? » Sur ma réponse négative : « C'est l'empereur dom Pedro II. Venez, je vais

Digitized by Google

vous présenter. » Avant que j'aie le temps de refuser cet honneur, mon hôte m'entraîne et me présente à Sa Majesté, qui me dit très gracieusement en me tendant la main : « J'aime beaucoup les Français. » Nous assurons l'Empereur de notre respect et nous retournons à nos places, M. C. Schmidt ne pensant plus à cette rencontre, et moi tout ahuri du sans-façon avec lequel on aborde le monarque d'un pays huit fois grand comme la France, et de la bonhomie avec laquelle celui-ci se mêle, sans suite et sans pompe aucune, à la foule de ses sujets, foule très mélangée, il faut bien le dire.

Après avoir quitté Rio-de-Janeiro, des épreuves m'étaient réservées, qui devaient faire de moi un véritable voyageur.

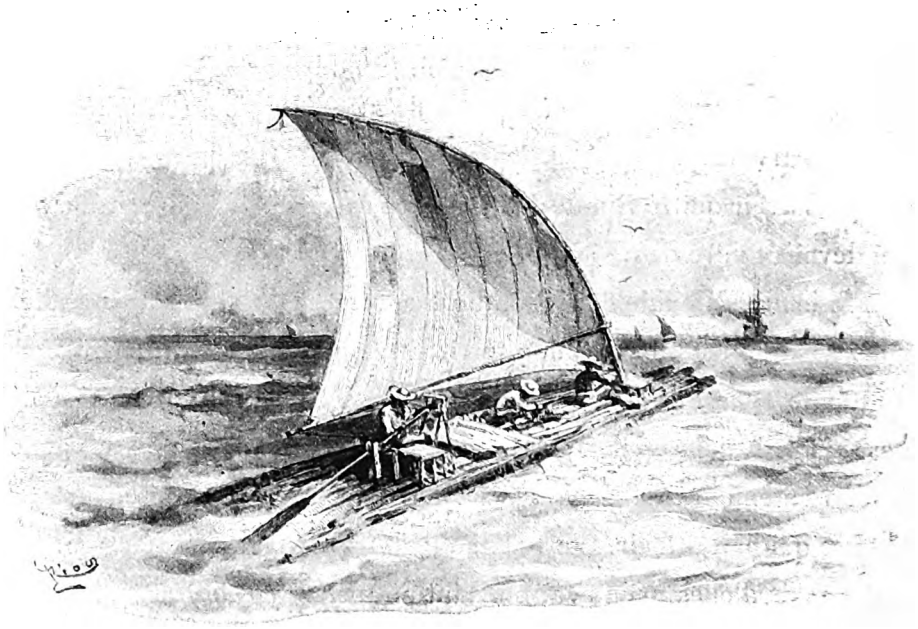
A la hauteur de l'île Sainte-Catherine, vers le vingt-huitième parallèle, nous sommes assaillis par une terrible tempête qui dure quatre jours. Tantôt le *Sénégal* donnait une bande effroyable, et tout ce qui n'était pas amarré dégringolait; tantôt l'avant plongeait sous les vagues, et l'on entendait, malgré le vacarme de l'ouragan, le bruit strident de l'hélice qui battait l'air. C'est alors que les lames balayaient le pont avec furie, l'une d'elles m'enlève; pendant un instant je me crois à la mer et fais tous mes efforts pour nager. Mais elle me jette avec une irrésistible violence contre un objet solide que je saisis : c'est une cage à poules; l'eau se retire, et je me retrouve sur le pont, trempé, moulu et presque asphyxié.

J'avoue que je saluai la terre avec bonheur, et qu'aussitôt après la visite de la santé à Montevideo, je me fis conduire, sans perdre une minute, vers le plancher des vaches; j'aurais agi plus sagement en restant à bord. Mais qui peut prévoir ce que l'avenir lui réserve?

La capitale de la petite République de l'Uruguay s'élève en amphi-

Digitized by Google

théâtre sur un promontoire, à l'embouchure du rio de la Plata, qui présente en cet endroit une largeur de cent soixante-dix kilomètres environ. La baie est très ensablée et entourée de dunes. Sur le bord oriental se dresse une éminence de forme conique, appelée *Pan de azucar* (Pain de



RADEAU A BAHIA. (P. 7.)

sucre), au sommet de laquelle est un fortin. Selon la coutume, la ville est tracée comme une figure géométrique et les rues se coupent à angle droit. Les maisons sont blanches et terminées en terrasse (*azotea*). J'étais descendu à terre avec deux autres passagers; nous visitons Montevideo de compagnie, et après avoir dîné assez mal, sur les renseignements de l'aubergiste, nous nous dirigeons vers le théâtre. On jouait, ou plutôt on essayait de jouer une pièce française : *le Droit du seigneur*.

Digitized by Google

RIO-DE-JANEIRO (P. 9.)

Digitized by Google

Comme je faisais part à demi-voix de mes impressions à mes amis, un individu à mine patibulaire, assis à ma droite, et que son costume, fort malpropre du reste, désignait comme un fils du pays, m'apostrophe grossièrement en espagnol, dans les termes les plus ignobles, sous prétexte de défendre le théâtre national. Je me contiens d'abord prudemment, un autre Montévidéen m'ayant dit à l'oreille : « Prenez garde, cet homme en veut à votre bourse, c'est pour cela qu'il vous cherche une mauvaise querelle. » Voyant que ses provocations restaient sans effet, mon homme met brusquement sur mon pied le talon de sa botte et appuie violemment. C'en était trop; sans prononcer une parole, je lui lance de toutes mes forces un coup de poing sur la figure : le sang jaillit aussitôt; l'homme, ivre de rage, se rue sur moi et me porte en pleine poitrine un coup de couteau; l'un de mes compagnons détourne son bras fort heureusement; sans cela, je terminais mon voyage avant d'arriver à Buenos-Ayres. Cependant, les spectateurs les plus voisins s'interposaient déjà; bientôt surviennent les *vigilantes* (agents de police), pieds nus, déguenillés, coiffés d'un képi, ou plutôt d'une loque qui y ressemblait, faisant traîner un grand sabre rouillé. En un tour de main, ils me garrottent, puis m'emportent dehors, sur les indications de mon agresseur qui semblait en excellents termes avec les agents de la force publique, et ce, malgré mes protestations indignées et celles de mes amis qui me suivaient.

« Conduisez-moi sur-le-champ près de votre chef », dis-je impérieusement aux *vigilantes*. Sans répondre, ils me poussent brutalement et m'emmènent. Après avoir parcouru dans l'obscurité la plus complète un dédale de rues, nous arrivons à la prison. On m'introduit, on ouvre une porte et l'on me pousse dans un réduit infect, où je vois d'un coup

Digitized by Google

d'œil, à la lueur de la torche des *vigilantes,* trois ivrognes qui paraissaient dormir à poings fermés au milieu d'ordures sans nom. Mes gardes referment sur moi la porte avec un grand bruit de ferraille, et me voilà sans lumière avec les trois dormeurs.

La position était d'autant plus inquiétante que, connaissant les lenteurs de la procédure de mon pays, je redoutais de la justice montévidéenne des temporisations illimitées avant l'instruction de mon procès. Des histoires de prisonniers oubliés dans leurs cachots pendant vingt ans me trottaient dans la cervelle. Et le *Sénégal* qui levait l'ancre le lendemain à cinq heures du soir! Il allait emporter tout ce que je possédais : qu'allais-je devenir, ne connaissant personne sur cette rive inhospitalière?

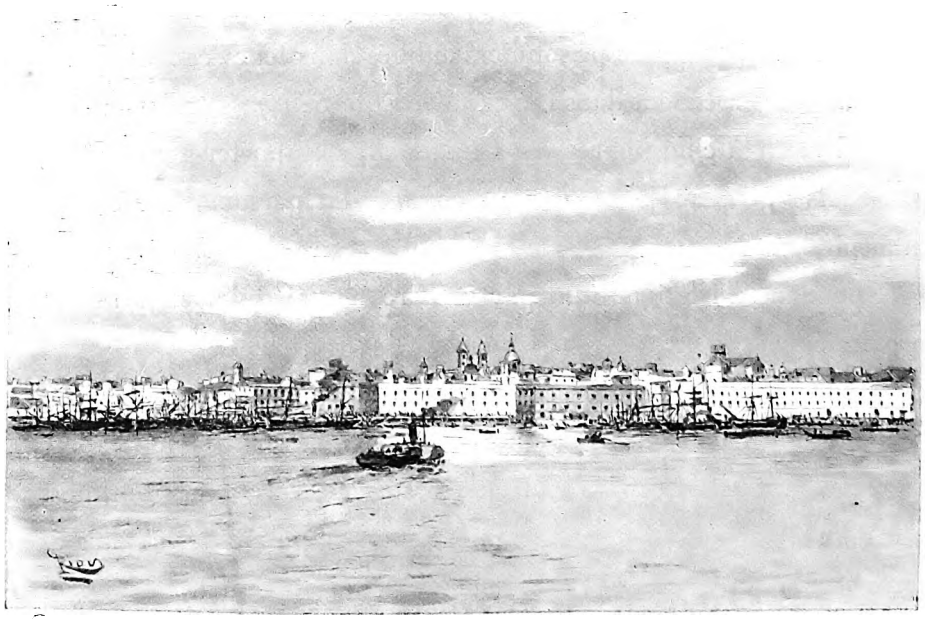
Cependant, la fatigue finit par vaincre l'inquiétude, et je m'endors profondément.

A mon réveil, un rayon de soleil pénétrait par la lucarne grillée. Les ivrognes dormaient encore. Je me lève sur mon séant et je m'aperçois que, pendant la nuit, on m'a ôté ma veste, mes bas et mes bottines, et que mon chapeau a disparu. Comment avait-on pu me déshabiller de la sorte sans m'éveiller? C'est ce que je n'ai jamais compris. Je soupçonne tout d'abord mes ivrognes : je les fouille sur-le-champ, impossible de rien retrouver. Après mûres réflexions, je demeure convaincu que ce sont MM. les *vigilantes* qui, experts sans doute en pareille matière, m'ont déshabillé avec la dextérité de Robert Houdin.

Vers la fin de la journée, la porte du cachot s'ouvre, l'un des *vigilantes* paraît et m'intime l'ordre de le suivre; quant aux ivrognes, il les fait lever à coups de pied. Nous partons ensemble, sous bonne escorte, pour aller devant le juge. N'étant pas habitué à marcher pieds

Digitized by Google

nus, j'avançais avec difficulté, ce dont mes gardiens n'avaient cure; heureusement le trajet était court. Nous pénétrons dans une grande salle blanchie à la chaux, et je me trouve, toujours avec mes ivrognes, sur un banc, en face d'un monsieur à l'air rogue, entièrement vêtu de noir, mais des habits les plus crasseux que j'aie vus de ma vie : au surplus,



VUE DE MONTEVIDEO. (P. 11.)

ses mains et son visage rivalisaient sur ce point avec son costume.

Nous sommes séparés de lui par une grille; une autre grille contient le public, où je reconnais mes compagnons. On commence par les ivrognes; c'étaient, paraît-il, des habitués. Après une courte admonestation, on les met en liberté. Il n'y avait rien à tirer de ces mendiants. Mon tour arrive. Je proteste contre mon arrestation, je réclame les

Digitized by Google

Digitized by Google

effets qui m'ont été volés à la prison; le juge me répond avec le plus grand calme :

« Vous mentez, vous n'aviez pas ces habits que vous demandez. Taisez-vous, vous aggravez votre cas. Je vous condamne à payer entre mes mains la somme de 10 patagons (50 francs). »

J'étais indigné de me voir rançonner d'une façon si odieuse. Je n'avais sur moi que 40 francs. Je les donne, assurant que je n'en ai pas davantage.

Le juge empoche la somme et dit : « C'est bien, reconduisez cet étranger en prison, puisqu'il ne peut payer l'amende. » Mes amis, furieux de tant de mauvaise foi, murmuraient derrière la grille. Un Montévidéen leur dit : « Cet étranger est votre ami, et vous voulez qu'il soit libre? Avez-vous 2 patagons? »

Mes compagnons lui donnent aussitôt 10 francs en menue monnaie. Le Montévidéen, avec beaucoup de tranquillité, lance la poignée d'argent par-dessus la grille. Les pièces roulaient en tous sens. Aussitôt, le juge les fait ramasser par un vigilant, reconnaît soigneusement la somme et ordonne ma mise en liberté. Une minute après, je serrais la main de mes amis qui m'entraînent vers le port : il était cinq heures moins un quart, le *Sénégal* chauffait. Un canot nous y mène à force de rames. Je n'ai pas besoin de dire par quels lazzis on m'accueillit, me voyant revenir dans un déshabillé si peu galant. Mais peu m'importait : encore vingt-quatre heures, et je serais à Buenos-Ayres, but de mon voyage.

Dès Montevideo, nous remarquons que ce gigantesque fleuve de la Plata prend une teinte jaunâtre bien caractérisée. Le capitaine nous explique que la saison de la fonte des neiges amène toujours la couleur limoneuse qui nous étonne. Mais notre attention est bientôt captivée

Digitized by Google

par le splendide panorama qui se déroule à tribord : ce sont les verdoyantes prairies de l'Uruguay couvertes d'animaux de toute espèce; les beuglements et les hennissements qui parvenaient jusqu'au paquebot nous transportaient d'aise. C'était bien enfin le plancher des vaches!

Le rio de la Plata, qui n'a pas moins de soixante lieues à son embouchure, se forme de l'Uruguay et du Parana grossi du Paraguay. Son cours proprement dit est relativement minime, mais son bassin est immense : il présente une surface de 106,400 lieues carrées. En raison de leur position géographique, le rio de la Plata réunissant toutes les voies navigables de l'intérieur, Buenos-Ayres et Montevideo absorbent nécessairement tout le commerce de la contrée et prennent de jour en jour une importance plus considérable.

La presque totalité des transports se fait par eau, car c'est à peine si les quatre lignes de chemins de fer qui rayonnent autour de Buenos-Ayres représentent ensemble un parcours de 1,100 kilomètres.

Le fleuve est peu profond en aval de Buenos-Ayres et parsemé de bancs de sable. Après avoir doublé le banc Ortiz, et trois lieues avant la ville, il faut quitter le *Sénégal* qui ne peut nous conduire plus loin. Le canon du bord annonce notre arrivée, et le salut nous est rendu par une batterie flottante. Après un échange de signaux au moyen de pavillons multicolores et une attente de près de deux heures, une chaloupe à vapeur paraît et se dirige vers nous. C'est la *Santé*. Elle est suivie de plusieurs petits steamers qui, après les formalités d'usage, nous conduisent avec nos bagages à destination.

Nous apercevons bientôt la tour blanche et couverte d'ardoises de la douane, baignant dans le port; elle remplit aussi l'office de phare. Peu à

Digitized by Google

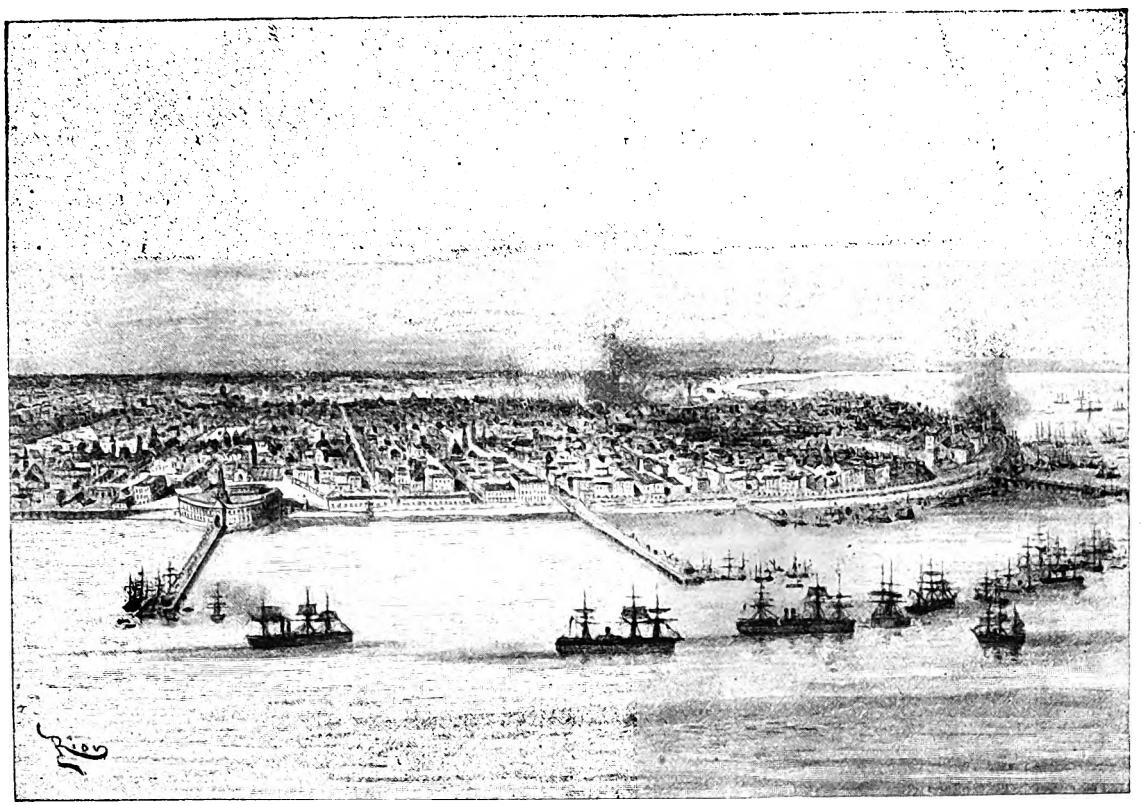
peu nous distinguons de belles et grandes maisons à plusieurs étages qui dominent le fleuve; l'aspect en est riche et grandiose. La ville est bâtie sur la rive droite de la Plata; elle est fort animée en cet endroit : c'est un fouillis inextricable de grandes barques à un et deux mâts, et de petits vapeurs descendant des rivières de l'intérieur. Tout le long de la ville, au pied même des vagues, s'étend une promenade plantée d'arbres appelée *el Paseo de julio* (promenade de juillet). A chaque extrémité, un môle s'avance sur le fleuve à environ trois cents mètres; sur l'un d'eux, une sorte de chemin de fer prend les marchandises et les amène à la douane; sur l'autre, on débarque les voyageurs et leurs menus bagages. Une fois à la douane, non contents d'avoir ouvert et bouleversé nos malles, les gabelous nous font vider nos poches, ôter nos souliers, et nous palpent sur toutes les coutures. Après un examen en règle, ils nous rendent la liberté. C'est alors que nous sommes assaillis par une foule de portefaix (*jengadores*) qui nous offrent leurs services de la façon la plus importune.

Plusieurs de mes compagnons de voyage me chargent de faire transporter leurs bagages avec les miens à l'hôtel que nous avons choisi.

Je fais prix immédiatement avec un *jengador* à raison de 0 fr. 50 par colis. Après avoir assisté au chargement de la charrette, je m'achemine tranquillement vers le logis.

J'étais déjà à table avec mes amis quand le bruit d'une violente querelle se fait entendre dans la cour, et l'un des passagers se précipite furieux dans la chambre, s'écriant que le *jengador* réclame deux patagons (10 fr.) par colis au lieu de 0 fr. 50 comme il était convenu. C'était le comble de l'impudence : aussi, quand mon homme ose me soutenir effrontément cette prétention, en m'accablant des injures les

Digitized by Google



VUE DE BUENOS-AYRES.

Digitized by Google

plus grossières, je le menace de la police. Il me répond qu'il est prêt à consigner nos bagages chez le juge. Mais l'hôtelier me dit aussitôt à l'oreille : « Gardez-vous bien d'y laisser aller vos malles, ou vous ne les reverrez jamais. » Comme le *jengador* insiste avec plus d'audace encore, voyant mon hésitation, en présence d'une mauvaise foi si odieuse, le sang me monte à la tête, et je lui administre la plus belle volée de coups de canne qu'il ait jamais reçue, puis, en un clin d'œil, je décharge la charrette : la colère décuplait mes forces. Aux hurlements du battu, les *vigilantes* surviennent et, sans autre forme de procès, m'enferment au cachot du Cabildo (hôtel de ville) que les beaux esprits de Buenos-Ayres appellent *fonda del Gallo* (hôtel du Coq), par allusion aux hôteliers (les *vigilantes*); cette deuxième édition de mon équipée de Montevideo ne laissait pas de m'inquiéter.

Heureusement, le jour même, on me fait comparaître devant le juge, qui m'ordonne de lui expliquer mon affaire, et plonge sa tête dans ses mains, l'air pénétré de la gravité de ses fonctions. J'obéis; après avoir terminé mon récit, il s'écoule dix minutes sans que le juge souffle mot. Je m'aperçois soudain qu'il dort profondément. Après quelques instants, il ouvre les yeux, bâille, s'étire et dit au greffier : « Faites-lui un reçu de 500 piastres (100 fr.). » Je refuse d'abord de payer; mais voyant qu'on allait me reconduire au *Cabildo* sans miséricorde, je m'exécute en me promettant d'être plus prudent à l'avenir. Je rentre à l'hôtel, assez penaud, m'attendant à être fort mal reçu et peut-être obligé d'aller chercher gîte ailleurs. Bien au contraire : la vigueur de mon poignet avait été pour moi la meilleure recommandation, l'hôte se confond en compliments et en offres de service, tous les habitués m'accablent de félicitations.

Digitized by Google

Mais un fragment de conversation que j'entends m'empêche de m'enorgueillir de mon triomphe. « Jamais je n'aurais cru, dit quelqu'un à son voisin, que ce petit jeune homme aurait si facilement raison de ce taureau de *jengador* : il ne viendra pas demander son reste. — Je suis sûr, au contraire, qu'il viendra, dit son interlocuteur, et je ne donnerais pas une piastre de la vie du jeune homme s'il n'a la peau à l'épreuve du couteau. Je parie 100 patagons (500 francs) que dans deux jours, il sera mort. — Tenu », dit l'autre : aussitôt, ils tirent leur argent et prient un tiers de recevoir les enjeux.

Comme il ne me plaisait nullement de recommencer une lutte dont l'issue devait fatalement tourner à mon détriment, je change de gîte le lendemain.

Étant sorti pour visiter la ville, je sens une main me frapper sur l'épaule. C'étaient deux jeunes gens, admirateurs de mes hauts faits de la veille, qui m'offrent très poliment de me faire connaître à fond toutes les curiosités de Buenos-Ayres. J'accepte, et nous passons huit jours à flâner dans tous les quartiers de la capitale.

Le plan de Buenos-Ayres peut être comparé à un immense damier, dont chaque case forme une *cuadra* de cent cinquante mètres de côté environ. Les rues sont tirées au cordeau, larges, et quelques-unes bordées de trottoirs à hauteur d'homme. Les plus belles sont la *calle* (rue) Rivadavia, Victoria, Florida et du Peru. Dans cette dernière, se trouvent deux magnifiques magasins de nouveautés (la *Ville de Londres* et le *Progrès*) qui pourraient rivaliser avec ceux de Paris.

La calle Florida sert de but de promenade le soir au monde élégant de Buenos-Ayres. Les hommes s'y rendent aussi, mais se portent le

Digitized by Google

plus souvent sur les *esquinas* (coin des rues), d'où ils lancent aux jolies promeneuses force œillades et mots piquants.

Buenos-Ayres a ses Champs-Élysées et son Bois : Palerma, délicieux jardin de plusieurs lieues carrées, où les plus somptueux équipages se donnent rendez-vous : là, c'est un véritable assaut de luxe et d'élégance; sous ce rapport, je ne crains pas de dire que je n'ai jamais rien vu de plus beau à Paris.

Chose bizarre, cette charmante promenade entoure la forteresse colossale de Palerma où sont enfermés les prisonniers d'État. J'ai eu occasion de la visiter en grande partie : c'est une autre Bastille, avec cette différence, qu'on y fait travailler sans relâche les prisonniers, de telle sorte qu'ils ne tardent pas à mourir à la peine. C'est là que les quatorze provinces envoient leurs déportés. Le château de Palerme sert aussi d'arsenal. La ville possède de très beaux édifices, surtout de superbes églises. On distingue entre autres la cathédrale, dont la façade ressemble beaucoup à celle de la Madeleine, à Paris. L'intérieur en est majestueux et coquet à la fois, décoré à la mode espagnole.

Le sol est pavé de dalles en marbre blanc; aussi chaque dévote se fait accompagner d'un domestique portant un petit tapis sur lequel elle écoute les offices, accroupie. Deux jours après mon arrivée, j'eus le plaisir d'assister à une magnifique cérémonie, le jour de la fête de la Présentation.

C'était la meilleure occasion d'admirer le type des femmes de Buenos-Ayres. Je dois à la vérité d'avouer que nulle part je n'en ai rencontré de plus belles. Il est fort rare d'en voir de laides : elles sont toutes extrêmement gracieuses, brunes, avec de grands yeux noirs. Malheureusement, quand elles atteignent leur trentième année, elles

Digitized by Google

prennent un embonpoint un peu gênant, qu'elles savent cependant porter avec grâce.

Pour le costume, elles suivent, on pourrait dire précèdent, les modes de Paris, et ne trouvent rien d'assez riche ni d'assez élégant. Les Argentines sont spirituelles et fort aimables, surtout avec les étrangers, auxquels elles prodiguent leurs plus gracieux sourires et les plus flatteuses marques d'attention. Malgré toutes ces agréables qualités, elles sont excessivement fières et orgueilleuses. Presque toutes ont adopté la manie ridicule de faire précéder leur nom d'un *De* majuscule. Les hommes sont également tombés dans ce dernier travers et ne le cèdent en rien aux femmes sous le rapport de la recherche du costume.

Dans les premiers temps de mon séjour, l'apparente civilisation de ce pays, que je croyais peu avancé, me surprenait vivement. Je ne tardai pas à voir clairement que ce n'était là qu'un vernis bien fragile, et que sous tous les rapports, sauf les questions de mode, la République Argentine est une contrée à peu près primitive. Lorsque j'eus quitté les villes, mes appréciations premières me parurent bien au-dessous de la réalité.

Les plaisirs de Buenos-Ayres sont assez peu variés. Sur les onze théâtres, trois seulement méritent ce nom. On joue en français dans l'un d'eux, celui des *Variétés*.

Quant aux cafés-concerts, ils pullulent, et sont le séjour habituel d'intrigants et d'aventuriers qui cherchent des dupes.

Dans le centre de la ville, les maisons sont de petits palais; le plus souvent, le *patio* (cour intérieure) est pavé de dalles de marbre; les habitations sont très propres et contiennent toutes une salle de bains.

Digitized by Google

Elles sont entretenues à grand'peine par de nombreux domestiques, d'une paresse incroyable, véritables parasites dont le moindre bourgeois se croit obligé d'encombrer son logis.

Le principal commerce d'exportation de la République consiste en laines, cuirs, suifs, viandes salées, cornes et plumes d'autruche. Les différents produits de l'intérieur sont amenés à la capitale par des hommes du *campo,* de véritables *gauchos* (métis d'Espagnols et d'Indiens), ce qui me permit, avant mon départ pour les pampas, de me livrer à une étude approfondie de la physionomie et du costume des gens avec qui j'allais battre le pays.

Le *gaucho* a généralement la peau très brune et comme tannée, la barbe rare, noire ainsi que les cheveux, les yeux perçants, et la mine peu engageante. Il porte un large *sombrero* de feutre retenu au menton par une courroie, et un ample *chiripa* (pantalon de dessus) d'où l'on voit sortir un *calzoncillo* bordé souvent d'une très riche dentelle; les reins sont entourés d'une large ceinture (*tirador*) ayant pour ornements et agrafes des onces d'or chez les riches, des pièces d'argent chez les pauvres; le buste est enveloppé soit d'un vaste *puncho* (couverture avec un trou pour la tête) ou du lugubre manteau noir espagnol, dans lequel ils se drapent artistement. Derrière le dos, et dans le *tirador,* est passé un long *facon* (couteau-sabre) que le *gaucho* ne quitte jamais, même pour dormir.

Tel est, en général, l'homme du *campo* que l'on voit à Buenos-Ayres. Il travaille le moins possible, comme *peon* ou comme *vaquero* (bouvier), seule profession dont il soit capable, et passe sa vie à boire et à jouer. Dès qu'on a quitté les villes, on est sûr de ne plus rencontrer que le type que je viens de décrire, ou les Indiens.

Digitized by Google

Bien que l'histoire de l'Amérique du Sud soit assez généralement connue, je ne puis me dispenser de rappeler ici à grands traits les péripéties de la création et de l'organisation politique de la République Argentine. Néanmoins, je glisserai rapidement sur les tourmentes révolutionnaires qui sont chroniques dans le pays, et dont la narration semblerait fastidieuse à juste titre. Au surplus, un volume n'y suffirait pas.

Le territoire qu'arrose le rio de la Plata fut découvert, en 1515, par Juan Diaz de Solis. Quinze ans après, le fameux Sébastien Cabot, à la suite d'échanges avec les naturels, rapporta en Espagne quelques barres d'argent, ce qui fut cause qu'on donna à cette contrée le nom de *la Plata* (l'Argent). Ce fut seulement en 1535 que Pedro de Mendoza fonda la ville de Buenos-Ayres, détruite par les Indiens peu de temps après, mais rebâtie par Juan Garay, qui donna un vif essor à la colonisation, en dépit des hostilités continuelles des indigènes.

Le pays était couvert de gras pâturages, ce qui suggéra l'idée, dans le courant du seizième siècle, d'y transporter un nombre considérable de chevaux et de bestiaux qui, depuis, se sont multipliés d'une manière incroyable.

En 1777, l'Espagne créa une vice-royauté de Buenos-Ayres, s'étendant sur soixante-douze mille lieues carrés. Le pays fut paisible jusqu'en 1806, où commença à se former le pacte de l'indépendance.

En 1809, le vice-roi Eisneros fut déposé et remplacé par une junte. A la tête du mouvement était don Mariano Moreno, dont jamais les Argentins ne prononcent aujourd'hui le nom sans se découvrir respectueusement.

Après la disgrâce de Moreno, le nouvel État prit le nom de République Argentine.

Digitized by Google

La guerre de l'Indépendance, entremêlée d'agitations intestines, se poursuivit jusqu'en 1816, avec des alternatives de succès et de revers : la fortune finit par être contraire aux Espagnols, et le 9 juillet, on proclama solennellement l'indépendance des États-Unis du Rio de la Plata.

Pendant longtemps, les passions des partis ensanglantèrent la République; le traité avec le Brésil, pour la constitution du nouvel État de l'Uruguay (1821), provoqua surtout de terribles agitations. Il serait trop long de raconter les troubles intérieurs produits par les violences des *unitaires* et des fédéralistes. Ces derniers avaient pour chef le fameux Rosas, qui s'illustra par ses actes tyranniques et arbitraires, et triompha de l'insurrection indienne. A la suite de dommages éprouvés par nos nationaux, une flotte française bloqua pendant deux ans, jusqu'en 1840, le port de Buenos-Ayres. En 1842, Rosas fit massacrer dans les rues un grand nombre d'unitaires, et envahir l'Uruguay par son âme damnée Oribe. Les flottes française et anglaise intervinrent et réussirent à sauvegarder l'indépendance de l'Uruguay. A la suite de plusieurs échecs, le despote Rosas, battu à Santos Luzares (1852), fut forcé de fuir et réussit à gagner l'Irlande. Le général Urquiza fut immédiatement élu directeur général de la Confédération. Remplacé par Alsina, puis par Pinto, il fut réélu par les capricieux Argentins, avec le titre de président de la République des États-Unis du Rio de la Plata, qui ne comprenaient plus Buenos-Ayres, détachée pour former un État indépendant, dirigé par Obligado (1853). Bientôt Urquiza prétendit annexer l'État de Buenos-Ayres. Une guerre acharnée s'engagea et fut terminée, grâce à la médiation du Paraguay, par le traité de San-José de Flores (1859), qui établissait le retour de Buenos-Ayres à la Confédération.

Digitized by Google

LES « GAUCHOS ». (P. 26.)

Digitized by Google

L'année suivante eut lieu l'élection d'un président unique. La République Argentine forma un État de 60,000 lieues carrées, borné à l'est par l'Atlantique, l'Uruguay, le Brésil et le Paraguay, au nord par la Bolivie, au sud par la Patagonie, à l'ouest par le Chili, et comprenant quatorze provinces. Telle est encore aujourd'hui la situation de la République, bien que plusieurs fois, et cette année encore, les tendances séparatistes de Buenos-Ayres se soient affirmées par des insurrections qui ne sont réprimées qu'à grand'peine par la Confédération. Au surplus, le pays est continuellement en révolution : c'est, on peut le dire, son état permanent. J'y ai passé trois ans, et il me serait difficile de compter les soulèvements sérieux auxquels j'ai assisté; quant aux émeutes, on n'y fait même pas attention.

Quelles peuvent bien être les causes des convulsions politiques de ce pays si favorisé de la nature? J'en vois deux principales : l'extrême diversité de races de la population, qui fait vaguement songer à la tour de Babel, le manque absolu de cohésion de la République, où chaque province forme un État dans l'État, avec un gouverneur indépendant en fait du pouvoir central, une Chambre spéciale de représentants, une monnaie particulière qui n'a pas cours dans la province voisine. Tous ces inconvénients sont aggravés par l'extrême difficulté des communications dans un pays près de six fois plus grand que le nôtre et entrecoupé de déserts où un blanc ne met jamais le pied, et aussi par l'incurable paresse des Argentins qui, passant leur vie dans l'oisiveté, cherchent à se distraire en jouant à la politique.

Grâce au désœuvrement joint à une excessive vanité, les charges et honneurs civils et militaires sont l'objet d'une brigue effrénée. La marine possède un seul véritable navire de guerre et au moins trente-

Digitized by Google

deux amiraux. Quant aux généraux, comptez les sables de la mer!

J'étais depuis plusieurs jours avec mes deux étrangers, et je n'avais qu'à me louer de leur conduite à mon égard. Ils me promenaient dans la ville avec une infatigable complaisance et me donnaient, le plus obligeamment du monde, une foule de renseignements très intéressants pour moi.

Ils jetaient les piastres à pleines mains. Cette prodigalité me paraît à la fin suspecte, je leur témoigne mon étonnement.

« — Tenez, me disent-ils, vous êtes un brave garçon, et nous avons confiance en vous. Nous voulons faire votre fortune. » Ils me conduisent aussitôt dans une rue des faubourgs et me font entrer dans un réduit où l'on marchait sur des billets de banque en guise de tapis.

Sur une table, des planches gravées, des outils et des ingrédients de toute espèce.

Mes deux ciceroni étaient faux monnayeurs, fort habiles, ma foi, et se procuraient sans peine des sommes énormes, toute la monnaie du pays étant de papier, à de très rares exceptions près. Ils me proposent de m'associer avec eux; mais, voyant la mauvaise impression produite sur moi par leur honorable industrie, ils me mettent dehors, en me menaçant de mort si je les dénonce. Je n'avais garde de rendre ce service à la police argentine dont je n'avais pas à me louer, tandis que mes faux monnayeurs avaient été pour moi de très bons guides. Un autre que moi les fera pendre.

Au surplus, ces deux jeunes gens n'étaient pas seuls à faire ce métier; la fausse monnaie abonde tellement à Buenos-Ayres, qu'on peut presque dire qu'il n'y en a pas d'autre.

Un nouvel incident, survenu le lendemain, acheva de m'édifier à cet

Digitized by Google

égard. Je me promenais dans une rue solitaire, quand j'aperçus à mes pieds un portefeuille. Je le ramasse, mais aussitôt un individu s'élance vers moi en criant : « Part à deux! Je l'ai vu en même temps que vous. — Mais, lui dis-je, avant de partager, il s'agit de l'ouvrir, de voir si le nom du propriétaire s'y trouve et ce qu'il contient. » Il renfermait un billet de mille piastres (200 francs) et rien autre chose. Mon homme prend aussitôt la parole : « Il y a, dit-il, cinq cents piastres pour chacun de nous. Donnez-moi ma part, si vous avez de la monnaie, et gardez le billet de mille. » Je refuse, l'individu insiste. En ce moment, un *vigilante* tournait le coin de la rue : « Je vais, dis-je, remettre le portefeuille au *vigilante.* »

A peine ai-je prononcé ce mot que l'homme s'enfuit rapidement. Cette fuite me paraît très étrange, j'examine le billet attentivement et le reconnais pour faux. Le fuyard l'avait sans doute posé au milieu de la rue et s'était mis à l'affût, attendant que quelqu'un vînt mordre à l'appât.

Je remets immédiatement ma trouvaille au *vigilante,* en lui racontant dans quelles circonstances je l'avais faite; puis, je continue ma promenade, en admirant l'esprit inventif des filous argentins.

Le hasard me ramène quelques minutes après dans la même rue. Que vois-je dans une boutique? Mon *vigilante* qui changeait le billet faux contre de bon argent et empochait la monnaie. Cette découverte achève de me brouiller avec la police et de me dégoûter du séjour de la ville.

Il est temps d'entreprendre mon vrai voyage. Après avoir consulté la carte, je résolus d'aller d'abord au sud, pour remonter ensuite en zigzag vers le nord, à travers le *campo*. Afin de me trouver immédiatement en pays sauvage, je prends le chemin de fer jusqu'à Dolorès, à 200 kilomètres sud de Buenos-Ayres.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Les railways argentins. — Chascomus. — Dolorès. — Une *pulperia*. — Don Camillo et son estancia. — Chasse à la cravache. — Le *lazo* et les *bolas*. — *Hierra* et *con cuero*. — Première rencontre avec les Indiens. — Domingo et Honorio. — Le *mate*. — Sur une piste. — L'Azul. — Chez Chicopapa. — La fête mortuaire. — Le jeu et la rixe. — En fuite.

Le service des chemins de fer argentins a été entrepris par une compagnie anglaise, et l'organisation en est assez satisfaisante.

Néanmoins, les locomotives sont d'un système très défectueux et provoquent souvent les mordantes critiques de *el Mosquito* (le Moustique), journal satirique illustré de Buenos-Ayres, dont la verve effrontée ne respecte rien ni personne. J'ai vu une caricature représentant un immense train laissé en route par sa machine fêlée, et remorqué gravement par quelques gauchos à cheval. Le dessin faisait allusion à une aventure authentique.

Les gares, dont la construction est à peu près analogue à celle des gares européennes, sont assez bien tenues et ne présentent rien de particulier.

Il n'existe que deux classes de voitures, première et deuxième. Les wagons de première classe, luxueusement tendus de velours, sont très longs et peuvent contenir chacun une centaine de voyageurs; des sièges commodes sont établis latéralement et laissent un passage central qui va d'un bout à l'autre du train, ce qui permet au contrôleur

Digitized by Google

de vérifier les billets, et de faire payer les voyageurs qui ont négligé ou n'ont pas eu le temps d'en prendre à leur point de départ.

Les wagons de deuxième classe sont encore de plus grande taille et garnis de bancs à claire-voie et à dossier renversé, à peu près semblables à ceux de nos promenades publiques.

L'avant de la machine est toujours muni d'une espèce de chasse-pierres grillagé qui s'étend à plus d'un mètre en rasant les rails. Il est destiné à écarter les bestiaux qui pourraient se trouver endormis sur la voie, qui, la plupart du temps, passe en rase campagne sans aucune barrière.

J'appris, par la conversation des voyageurs de mon compartiment, que *Dolorès,* but immédiat de mon voyage, venait d'être dévastée par une terrible inondation résultant d'une crue subite du rio Salado. On évaluait par centaines de mille têtes les pertes supportées par les nombreux éleveurs de la contrée.

Cependant, penché à la portière, je regardais avidement le paysage qui se déroulait à mes yeux : j'aurais voulu que son aspect réalisât tous mes rêves : malheureusement je ne voyais rien que d'immenses plaines à perte de vue, dont la monotonie était parfois rompue par des troupes de chevaux en liberté. Mais à mesure que nous nous éloignons de Buenos-Ayres, le pays prend un air plus sauvage, et bientôt je suis surpris par un imposant spectacle : nous traversons un véritable océan de verdure. Le train file à toute vapeur au milieu d'un troupeau qui s'enfuit effaré. Nous passons devant un *rancho* (hutte) dont les habitants, accroupis en rond, aspirent sans daigner tourner la tête la fumée de leur *cigarillo* de paille de maïs.

Après avoir traversé, à San Vicente, le rio Samborombon, nous arri-

Digitized by Google

vons à la station de Chascomus, à 113 kilomètres de Buenos-Ayres.

La ligne n'était pas libre. J'en profite pour parcourir la ville, qualification très prétentieuse.

Ce bourg est ignoble, ses habitants sont encore plus laids, ce dont mon égoïsme d'explorateur me porte à me réjouir : grâce à Dieu, je ne suis plus loin des vrais sauvages.

Après avoir suivi plusieurs rues bordées de rares masures, j'entre dans l'une d'elles, sur l'indication de l'enseigne, pour acheter du tabac.

A mon entrée, j'aperçois d'abord dans un coin quatre ou cinq individus à figures basanées, accroupis autour d'une énorme bouteille de caña (eau-de-vie de grain) et occupés à jouer aux cartes.

Ils avaient la physionomie repoussante sous leurs riches guenilles, d'où sortait le manche d'argent du *facon* (long couteau). Ils ne semblent même pas remarquer ma présence. Je cherche des yeux le marchand. Il est derrière un haut grillage de barres de fer protégeant un comptoir graisseux.

Je m'approche du guichet : l'étrange boutiquier ronflait, sa tête à chevelure inculte entre ses mains. Près de lui, deux pistolets armés et amorcés.

« Marchand! m'écriai-je, avez-vous du tabac? »

A mon accent étranger, les joueurs lèvent soudain la tête. En voyant leurs regards, j'avoue que je compris l'utilité de la grille et de la paire de pistolets. Ayant payé mon tabac, je quittai au plus vite cet aimable coupe-gorge.

Chascomus, qui compte environ 4,000 habitants, est situé sur le bord d'un petit lac, auquel se rattache vers le sud la chaîne de *las lagunas encadenadas,* ce qui en rend les environs humides et maré-

Digitized by Google

cageux. Après ces lagunes, le train traverse à toute vitesse le rio Salado, réduit à des proportions très ordinaires (50 mètres environ), mais dont le courant est assez rapide. Sur ses rives, comme sur les lagunes, nous épouvantons des myriades d'oiseaux aquatiques de toute espèce.

Arrivé à Dolorès, je commence par reconnaître les lieux; c'est absolument le même genre de cahutes, d'habitations et d'habitants qu'à Chascomus. Seulement on m'assure que Dolorès est moins peuplé.

A chaque coin de rue se trouve une *pulperia* où les naturels se rendent pour boire, jouer, pour faire leurs achats de vivres ou d'ustensiles et causer de leurs affaires.

Je m'informe d'une hôtellerie : on m'apprend que dans une de ces *pulperias* on consentira sans doute à me loger. J'ai vite fait d'y transporter mon bagage, c'est-à-dire une selle, un portemanteau et un fusil. J'avais, de plus, à ma ceinture mon revolver et le couteau dont on ne se sépare jamais. Je demande à manger. On me sert un *puchero* composé de bœuf bouilli, de riz, de citrouille verte, de macaroni, etc., le tout violemment relevé de poivre et de piment.

Je me récrie, protestant que jamais mon estomac ne supportera pareil mélange. On m'affirme que je suis bien difficile, et, bref, force m'est bien de manger ce ragoût sans nom. Mon amour-propre de voyageur était mis à une rude épreuve : mais je triomphai.

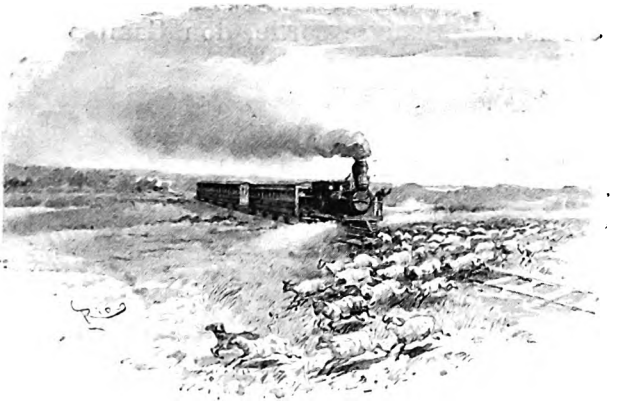
Je ne tardai pas à faire à cette *pulperia* la connaissance d'un colon qui m'offrit de me faire visiter sa ferme (*estancia*).

J'acceptai avec empressement, et bientôt nous fûmes les meilleurs amis du monde. C'est sous les auspices de don Camillo (c'était son nom) que je commençai à m'initier aux usages de la contrée. Il me fit

Digitized by Google

acheter un cheval, objet de première nécessité, car, en Amérique, les mendiants mêmes ne mendient qu'à cheval. Tous les matins, dès l'aube, nous sautions en selle et nous parcourions le pays.

« Señor caballero, me disait l'honnête colon, tout n'est pas rose dans le métier d'éleveur de moutons. Ainsi, j'ai acheté ce troupeau il y a deux ans : à cette époque il comptait quinze cents têtes; aujourd'hui, il est vrai, il s'est accru de mille environ. Mais vous ne sauriez croire ce



Le train file à toute vapeur au milieu d'un troupeau qui s'enfuit effaré. (P. 34.)

qu'il me coûte de travail, de peines et de soucis. Je n'ai pas un instant de repos. Chaque mois, j'ai à visiter mes animaux un à un pour m'assurer que nul n'est atteint d'une de ces terribles maladies qui infestent promptement tout un troupeau; mes brebis doivent être dépouillées de leur toison avant les fortes chaleurs, il faut chercher celles qui s'égarent journellement chez les voisins; souvent nous sommes obligés de mettre le feu à nos prairies pour les purger des *garapatos* (insectes nuisibles aux troupeaux), qui font périr en peu de temps les plus fortes de nos bêtes. Il est donc bien juste que les fro-

Digitized by Google

mages, la laine et la vente de nos moutons nous récompensent de tant de fatigues et de maux. » Sur ces paroles, nous allions, mon hôte et moi, ouvrir la barrière du vaste *corral* (enclos) où étaient parqués ses bestiaux. Ils sortaient, et nous les laissions paître en liberté. Puis nous rentrions pour le déjeuner, qui se composait invariablement de côtelettes cuites au feu de bouse desséchée.

Après quoi, nous partions pour la chasse, toujours à cheval. Le gibier de toute espèce pullule, mais c'est surtout aux perdrix que nous en voulions. A notre première sortie, don Camillo me dit d'un air narquois, en désignant mon Lefaucheux : « Voilà un beau fusil, mais je me charge avec mon *revenque* (cravache) de tuer seul plus de gibier que dix chasseurs armés comme vous. » Ce langage me parut une fanfaronnade; mon hôte, voyant mon incrédulité, me dit : « Prenez à droite ou à gauche, à votre choix, j'irai du côté opposé : au retour, nous compterons. »

Je me mets en chasse; en moins d'une heure, j'abats huit perdrix. J'étais aux anges. Je retourne au rancho; don Camillo était déjà rentré, et la famille, assez nombreuse, était occupée à plumer un amas d'oiseaux. Il y en avait environ trois douzaines, tous tués à coups de revenque. Assez mortifié à cette vue, je n'en laissai néanmoins rien paraître, et me contentai de prier don Camillo de m'enseigner le moyen de me servir de mon revenque.

Le soir, en allant chercher les troupeaux, nous fîmes lever plusieurs perdrix. Mon Américain met aussitôt son cheval au galop, tourne en rond autour de la remise, s'approche insensiblement en faisant tournoyer sa cravache. Puis, soudain, elle s'abat en sifflant et frappe l'oiseau à mort. Il renouvelle plusieurs fois ce manège sous mes yeux,

Digitized by Google

et toujours avec le même succès. Après bien des tentatives infructueuses, je devins moi-même assez adroit à ce genre de sport, et je finis par dédaigner le fusil pour le revenque.

Après une quinzaine de jours passés à l'*estancia* de don Camillo, je pris congé de lui pour aller visiter deux ou trois autres *estancias* où l'on s'occupait plus particulièrement de l'élève des chevaux et des vaches. C'est là que je vis pour la première fois faire usage du *lazo*. C'est une corde tressée en cuir cru, de la grosseur du petit doigt, mais d'une force de résistance prodigieuse. On en fait un nœud coulant, à l'aide d'un anneau fixé à l'une des extrémités. L'Américain du Sud lance ce nœud coulant avec une adresse extraordinaire et manque rarement d'enlacer l'animal qu'il choisit. Un bout du lazo est fixé au *recado* (selle), on donne un coup d'éperon, et la secousse abat le taureau ou le cheval, quelque fort qu'il soit.

L'autre arme dont se sert habituellement le gaucho, les *bolas,* se compose de deux boules en bois de fer ou en ciment durci, de la grosseur d'une orange, recouvertes de peau d'*iguane* ou de serpent. Chacune de ces boules est fixée à une lanière de cuir de cerf de soixante centimètres environ de longueur; ces deux lanières se rejoignent et en forment une également longue, dont l'extrémité est munie d'une poignée. Le cavalier, lancé au galop, la saisit et imprime à ses *bolas* une violente impulsion giratoire. En vertu de la force centrifuge, les *bolas* s'échappent de sa main avec une extrême rapidité et vont s'enrouler autour des jambes de l'animal poursuivi; cette entrave met fin sur-le-champ à sa fuite. Les gauchos sont si adroits à manier cette arme qu'ils atteignent même des oiseaux au vol, comme j'ai pu m'en convaincre de mes propres yeux.

Digitized by Google

J'eus l'occasion d'assister, dans une *estancia,* à la cérémonie de la *hierra* (marque des bestiaux).

Toutes les bêtes étaient enfermées dans un immense *corral;* quatre ou cinq *vaqueros* se tenaient à cheval à l'entrée; on ouvrait la barrière, et aussitôt un taureau se précipitait au dehors, mais il n'avait pas fait deux bonds, qu'il était lacé et jeté à terre. Le préposé à la marque arrivait aussitôt, un fer rouge à la main, et le lui appliquait sur la cuisse.

L'opération dura toute une journée. Quand elle fut terminée, tout le personnel de l'estancia et les nombreux invités, dont j'étais, se réunirent autour de la *con cuero* (mot à mot, *avec le cuir*). C'est une jeune vache rôtie tout entière dans son cuir, au milieu d'un immense brasier : elle forme la base du repas sacramentel de toute *hierra*. Chacun tire son couteau et coupe à même la vache le morceau qui lui convient.

Pendant ce temps, circulent les bouteilles de genièvre et de *caña*. La nuit survint, et l'on mangeait toujours, tout en buvant effroyablement. A la fin, n'en pouvant plus, tout le monde s'endormit autour des débris de la vache. La *caña* avait fait son office. La nuit, il y eut échange de coups de couteau et un homme mort. Ce qui n'empêcha pas, dès l'aube, le festin de recommencer de plus belle. La fête ne cesse que lorsqu'il n'y a plus rien à manger ni à boire.

Depuis, j'ai assisté à bien d'autres *con cuero,* mais, ce jour-là, l'orgie me parut si étrange et si fantastique que je n'ai jamais pu l'oublier; c'était aussi la première fois que je voyais tuer un homme sous mes yeux.

Mais je ne tardai pas à me familiariser avec de semblables scènes, qui paraissaient là-bas toutes naturelles. Ce n'est que le lendemain qu'on s'occupa de relever le mort.

Digitized by Google

Depuis mon arrivée à Dolorès, je n'avais pas perdu mon temps, sans cesse occupé à de curieuses études de mœurs; mais là ne se bornaient pas mes desseins d'explorateur, je voulais aussi reconnaître le pays.

GAUCHO JETANT LE « LAZO ». (P. 39.)

Peu après la *con cuero,* je partis donc seul à cheval, dans la direction du sud, dans le but de pousser une excursion jusqu'aux montagnes de la Tinta. J'avais une petite provision de galettes et de viande sèche, mon fusil, ma boussole et ma carte. Après avoir chevauché toute une matinée sans rien voir de remarquable, je m'aperçus que le pays

Digitized by Google

devenait de plus en plus accidenté, et que ma monture, quoique de cette race infatigable de chevaux argentins, commençait à souffler. Je n'étais pas moi-même fâché de me reposer, et je laissai paître mon cheval en liberté.

Je m'étais étendu sur l'herbe depuis quelques minutes à peine, et je rêvais que j'étais en France, lorsque je tressaillis soudain au bruit du galop de plusieurs chevaux.

Dans ce pays, le premier mouvement de l'homme est la crainte, quand il rencontre son semblable. Je saute sur mon fusil et je m'apprête à tout événement. Je ne tarde pas à apercevoir deux cavaliers qu'à leur costume je reconnais pour des Indiens. A peine m'ont-ils vu eux-mêmes qu'ils fondent sur moi au galop, la lance en arrêt. Malgré mes démonstrations amicales, ils avançaient toujours à fond de train. Alors, j'arme mon fusil et les couche en joue.

Aussitôt, en cavaliers consommés, ils font cabrer leurs chevaux et disparaissent entièrement derrière l'encolure, de façon à éviter mon feu.

L'aventure commençait à devenir inquiétante, mais, voyant que je ne tirais pas, mes Indiens risquent prudemment un œil, et nous commençons à parlementer. Je leur demande en espagnol ce qu'ils veulent. Ils me répondent que je fais partie de la troupe d'étrangers qui leur a volé des chevaux. Je proteste énergiquement que je viens d'arriver dans le pays, et que je n'ai vu ni chevaux ni étrangers. Je finis par les convaincre, et ils me demandent où je vais. Je leur réponds : « Droit devant moi, je voyage pour mon plaisir. » Cette réponse leur paraît très étrange, et leur étonnement est visible. Ne pouvant comprendre pareille folie, ils se taisent.

Au bout d'un instant, ils mettent pied à terre et ôtent la bride à leurs

Digitized by Google

chevaux. Le mien ne tarde pas à fraterniser avec ses nouveaux compagnons. Quant à moi, j'offris de ma galette et de ma viande sèche aux deux Indiens : cette attention les toucha singulièrement, et ils me déclarèrent que, dès lors, j'étais leur ami. Je savais fort bien que dès que nous aurions mangé ensemble je pourrais me fier complètement à eux, et la suite prouva une fois de plus cette vérité. Après le repas, je commençais déjà à me faire à la société de ces drôles à crinière de cheval. C'étaient le père et le fils; ils étaient baptisés, le premier se nommait Domingo, le second Honorio. Ils faisaient partie de la tribu des Indiens *del Cuidado,* de la grande race des Aucaes.

Après m'avoir offert un coup de cette eau-de-vie de maïs que les Indiens prisent tant, Domingo me dit : « Puisque vous marchez au hasard, venez avec nous, vous verrez beaucoup de pays, car nous ne nous reposerons qu'après avoir retrouvé les chevaux qu'on nous a volés. » Cette proposition me plut, et je n'hésitai pas à l'accepter sur-le-champ. Le hasard venait de m'envoyer les meilleurs guides que je pusse souhaiter. Sous ses dehors de brute, cet Indien m'inspirait confiance; ma réponse lui fit plaisir, et il me déclara solennellement que j'aurais en lui un père. Nous nous mîmes en route sans retard, et avant le coucher du soleil nous avions fait bien du chemin. J'étais aussi tranquille avec mes Indiens qu'avec des amis de dix ans, et, cependant, à peine avions-nous échangé quelques mots; en route, ils examinaient constamment le sol pour tâcher d'apercevoir la piste de leurs chevaux. A la nuit, le bivouac fut établi, et nos montures mises en liberté. Nous étions arrivés sur les bords de la *Laguna larga,* ce qui permit à nos chevaux de boire tout à leur aise. Tandis que Domingo étalait les *recados* (selles) qui devaient nous servir de lit, son fils préparait de la braise, à mon grand étonne-

Digitized by Google

ment, car nous n'avions rien à faire cuire. Je le vis mettre sur le feu une petite bouillotte (*pava*) remplie d'eau, puis accommoder dans une gourde de la grosseur d'une orange une espèce de poudre verte, avec un chalumeau de métal. J'étais fort intrigué de tous ces préparatifs; je ne pouvais donner qu'une signification plausible à cet appareil : la gourde était probablement une pipe, et nous allions fumer le calumet du conseil. Mais je fus confondu de voir l'Indien verser de l'eau bouillante dans la prétendue pipe, sur ce que je supposais être du tabac.

Cela fait, la courge me fut cérémonieusement présentée, à mon grand embarras, car je ne savais quel usage en faire. Très surpris de mon ignorance, les Indiens me mirent en quelques mots sur la voie, et je compris qu'il s'agissait tout simplement de boire le *mate* ou thé du Paraguay, dont les naturels du pays sont très friands, et dont il se fait là-bas un grand commerce. L'étrangeté du récipient, qui servait à la fois de théière et de tasse, m'avait absolument dérouté.

Cette boisson est réconfortante et très agréable, je ne tardai pas à en devenir moi-même grand amateur. Quand l'eau chaude fut épuisée, chacun se roula dans son *poncho,* et bientôt je m'endormis d'un profond sommeil.

Les oiseaux commençaient à chanter quand je me sentis toucher légèrement l'épaule; je me levai et vis l'Indien Domingo, l'air radieux, qui m'amenait mon cheval. En allant à sa recherche, il avait enfin trouvé les traces de sa *caballada.* Il me mena sur le bord de la lagune, et me fit voir l'empreinte d'un sabot.

« Regardez, me dit-il, il n'y a qu'un seul cheval dans toute la République qui puisse laisser une trace comme celle-ci. » Je l'examinai attentivement, mais n'y trouvai rien d'extraordinaire.

Digitized by Google

Mes deux compagnons étaient déjà en selle, impatients; nous partîmes au galop dans la direction du sud. Le pays devenait de plus en

GAUCHO CHASSANT AUX « BOLAS ». (P. 39.)

plus humide, et les lagunes se succédaient presque sans interruption; souvent nos chevaux avaient de la boue jusqu'au poitrail, ce qui les fatiguait beaucoup. Enfin, nous arrivâmes sur le bord de la lagune de

Digitized by Google

Villanueva; c'est un joli petit lac entouré d'épais taillis de joncs d'une hauteur incroyable. Nous fîmes halte de nouveau pour ne pas surmener nos chevaux. Honorio prépara du *mate,* et son père m'emprunta mon fusil pour aller tuer quelques canards. Il comprit à merveille le mécanisme Lefaucheux. Chose digne de remarque : ces Indiens, qui dédaignent les armes à feu, les manient cependant avec une surprenante habileté. Domingo s'était enfoncé dans les joncs depuis quelques minutes à peine, lorsque nous entendîmes une détonation. Bientôt notre homme reparut, chargé d'un chapelet de canards. Il en avait tué neuf d'un seul coup de fusil. Ce fait, rapproché de ce que j'ai dit plus haut de la chasse aux perdreaux, peut donner une idée de l'abondance du gibier de toute espèce dans l'Amérique méridionale.

Après un copieux repas, dont deux canards rôtis firent les frais, nous nous disposâmes à poursuivre notre route. Je remarquai que les Indiens abandonnaient les sept canards restés intacts. Je leur en fis l'observation. Ils me répondirent qu'ils seraient bien sots de s'en embarrasser, étant assurés d'en pouvoir tuer de nouveaux quand il leur plairait. Ce gaspillage est un trait des mœurs du pays. Nous fîmes encore une longue traite ce jour-là, avant la couchée.

Le lendemain de très bonne heure, je m'éveillai au milieu du vacarme assourdissant causé par une horde de *terus-terus,* qui volaient autour de nous en poussant leurs cris aigus.

Toujours avec le même flegme, mes compagnons sellent leurs chevaux et reprennent leur interminable piste. Je les suis en silence, mais d'assez mauvaise grâce, car j'étais brisé de fatigue; j'avais tous les membres moulus. Nous avions fait depuis trois jours cinquante lieues environ à cheval, toujours au galop. Je sentais que j'étais à bout de

Digitized by Google

forces. Mais mon amour-propre de voyageur et d'Européen m'empêchait de me plaindre. Vers le milieu du jour, nous arrivons en vue de quelques maisons. « C'est la colonie de l'Azul, me disent les Indiens; mais nous n'avons pas de temps à perdre, nous ne nous y arrêterons pas. »

C'en était trop, pour le coup; je proteste et déclare à ces centaures que j'ai absolument besoin d'un jour de repos. « C'est bien, me répond Domingo, nous sommes vos amis, et, pour ne pas vous abandonner, nous consentons à sacrifier la journée. J'ai un ami qui habite l'Azul, je lui demanderai des chevaux frais, et demain nous rattraperons le temps perdu. » Je pensai, à part moi, qu'il n'était pas trop tôt, car ma monture commençait à s'alourdir, et celles de mes compagnons ralentissaient visiblement leur allure.

Nous entrons dans l'Azul, colonie située sur la petite rivière du même nom, qui prend sa source dans la *sierra de la Tinta* (montagnes de l'Encre), et se divise en deux bras qui se réunissent plus au nord. Dans la saison des pluies, l'Azul est très rapide et cause souvent des dégâts, mais elle conserve sa couleur bleue (*de Azul*) jusqu'à l'endroit où ses eaux s'étalent dans la plaine et croupissent avec celles de plusieurs autres petites rivières qui descendent également de la sierra de la Tinta. Cette chaîne est bien nommée, car son aspect est des plus sombres. La colonie de l'Azul, qui compte deux mille habitants environ, est dans une situation assez agréable. On y trouve de nombreux colons : Italiens, Allemands, Suisses, Français, et quelques Anglais. La majorité de la population se compose de fils du pays, ou gauchos, qui se livrent sur une grande échelle à l'élève du bétail. La contrée est extrêmement fertile et se prête à toute espèce de culture. Après une course de deux heures sur le territoire de la colonie, nous arrivâmes enfin chez

Digitized by Google

l'ami de Domingo, qui répondait au nom bizarre de Chicopapa (littéralement, *petite pomme de terre*). Chicopapa nous fit excellent accueil. Il nous invita à nous asseoir en rond autour du feu allumé au milieu de la cour, et le *mate* commença à circuler. Ce n'est que lorsque nous fûmes rassasiés que Domingo expliqua le but de notre voyage. Pour moi, je n'étais pas fort à mon aise : la nombreuse famille de Chicopapa, sous prétexte d'aimer beaucoup les étrangers, se moquait avec délices et sans le moindre ménagement de ma figure, de mon langage et de mon accoutrement. Perdant patience, je me levai et allai préparer mon *recado* pour dormir, car j'étais harassé de fatigue.

Comme je me disposais à me coucher, Domingo vint me trouver, m'invitant à ne pas dormir : « Nous nous amuserons bien cette nuit, ajouta-t-il. — Non, non, lui répondis-je; en ce moment rien n'est si attrayant pour moi qu'un bon sommeil. — Peut-être! fit l'Indien d'un air mystérieux : levez-vous et suivez-moi. — Où? — Nous allons enterrer un vivant (*Vamos entierar un vivo*). Surtout n'oubliez pas de prendre votre couteau. »

Ces paroles étranges et la recommandation qui les accompagnait allumèrent ma curiosité de voyageur. Il n'était plus question de dormir : je suivis mon guide sans pouvoir lui arracher un mot d'explication. Nos chevaux étaient sellés et bridés, nous sautons en selle, Domingo, son fils, Chicopapa et moi, et nous partons comme toujours au galop. Après quelques minutes de cette course nocturne, nous voyons briller une faible lumière, et nous arrivons bientôt devant un petit *rancho* à l'aspect misérable. « *Ave Maria!* crie Domingo. — *Santa Virgen!* » est-il répondu de l'intérieur. Aussitôt, nous mettons pied à terre. Pour ma part, en me rappelant la dernière recommandation de l'Indien, je ne me sentais pas

Digitized by Google

très rassuré sur l'issue de cette étrange aventure, mais j'étais plus vivement intrigué que jamais, n'ayant pu obtenir encore aucun éclaircissement sur notre expédition. La même voix s'élève du fond du *patio* (cour) : « *Adelante, caballeros!* » (Entrez.) Sur cette invitation, Domingo s'avance à pas comptés, et je le suis en marchant sur ses traces. Autour d'un feu de bouse, une vingtaine de gauchos accroupis prenaient le *mate*. On nous fit place sans mot dire, et la gourde nous fut présentée.

J'attendais toujours que l'on parlât, mais pas un mot autre que le *gracias* des rassasiés ne troublait le silence de la nuit. Je roulais dans ma tête les suppositions les plus fantastiques : « C'est sans doute là, pensais-je, un tribunal qui se recueille : ils vont condamner un homme à être enterré vivant. » Cette réflexion était accompagnée d'une foule d'autres non moins bizarres. C'est en vain que je cherchais à apercevoir le visage de ces hommes : ils étaient accroupis, la tête entre les genoux, le large *sombrero* rabattu sur les yeux : on eût dit d'un cénacle de singes. Je commençais à me croire la proie d'un cauchemar, quand je vis, à la lueur douteuse du feu, un homme de haute taille s'avancer majestueusement au milieu du cercle. « *Caballeros,* dit-il d'une voix creuse, je vous remercie, votre présence m'honore; l'ange est prêt à vous recevoir, la fête va commencer. » Alors chacun se leva et suivit le maître du logis dans l'intérieur du rancho. L'ameublement de cette misérable hutte consistait en un lit de bois blanc vermoulu et deux crânes de bœuf destinés à servir de sièges, suivant la mode américaine. On avait posé une planche entre les cornes : c'était un banc pour l'assistance. Mais à côté de ce dénuement brillaient des objets de luxe dignes d'un prince. Au pied du lit se dressait un splendide recado avec des étriers d'argent ciselé et un mors aussi d'argent. A des chevilles fixées dans la muraille

Digitized by Google

étaient suspendus un *lazo* avec son anneau de cuivre brillant comme de l'or, et deux ou trois paires de *bolas,* près desquelles on voyait reluire le canon d'une carabine et la poignée d'argent d'un couteau. Mais ce n'était pas là ce qui attirait mon attention : près du lit, éclairé par six chandelles, étaient plusieurs jeunes filles; l'une d'elles me tendit en riant un rameau et me dit : « Bénissez-la, elle est au ciel. » A l'exemple de mes compagnons, je secouai le rameau sur le lit; c'est alors seulement que je m'aperçus qu'il contenait le cadavre d'un enfant de sept à huit mois. « Tout s'explique, pensais-je, je suis invité à des funérailles; mais alors que voulait dire Domingo : « Nous allons enterrer « *un vivant?* » Sur ces entrefaites, tout le monde s'était assis. Un guitarrero commença à préluder de la façon la plus discordante, puis entonna d'une voix nasillarde une interminable complainte qui avait pour objet de nous faire oublier les morts en nous recommandant d'y penser toujours. Après quoi le bal commença, et chaque gaucho se livra avec sa danseuse aux ébats les plus fantaisistes autour de la couche funèbre *del angel.* Dans les moments de repos, la *caña* coulait à flots, et il était visible que l'ivresse gagnait peu à peu l'assistance. Des couples dansaient *el gato,* sorte de gigue nationale, avec une irrésistible frénésie; la violence de l'alcool de grain semblait porter leur exaltation au paroxysme. Cependant je cherchais Domingo pour avoir une explication; enfin je le trouvai dans un coin, commodément assis sur un crâne de bœuf; il battait un jeu de cartes espagnol et criait d'une voix engageante : *Al monte! amigos, al monte!* (Le monte est le jeu favori des gauchos.) A ces paroles magiques, l'Indien fut entouré en un instant, car si le démon du jeu a ses entrées un peu partout, son empire est en Amérique. « Mille *pesos* de banque! s'écria-t-il. — *Copo* », dit une voix.

Digitized by Google

Aussitôt la foule s'écarta pour faire place à ce beau joueur. C'était le maître du rancho, qui avait perdu sa fille, et voulait essayer si la réunion occasionnée par la mort de son enfant ne lui rapporterait pas une petite compensation en numéraire.

Domingo abattit les cartes. Il avait perdu.

Le *ranchero* ramassa l'enjeu. « Même banque », dit l'Indien sans montrer la moindre émotion. Mon guide perdait encore! L'autre proposa de doubler, mais cette fois la fortune lui fut contraire; il tripla, quadrupla sa mise, et perdit non seulement son argent, mais la tête, car il joua avec la même déveine son riche recado, ses étriers, son mors d'argent massif et tout ce que ses amis voulurent lui prêter. Bientôt il ne resta plus de piastres à personne, et l'on commença à jouer les tirador et les punchos, en un mot tout vêtement, jusqu'à la chemise. Les perdants cherchaient à se consoler par de copieuses libations de caña, et l'orgie était à son apogée. Chicopapa fit remarquer prudemment à Domingo que plusieurs invités n'avaient pas joué leurs couteaux. Mais les jeunes gens de l'assemblée dansaient toujours leur éternel *gato,* qui n'était interrompu que par de courtes absences qu'ils faisaient de temps à autre avec leur danseuse.

Quelquefois l'un d'eux s'emparait de la guitare et improvisait des couplets en l'honneur de doña Josefa ou de doña Maria, pendant que tout le monde buvait, chantait, jouait, dansait et jurait. L'ivresse commençait à être générale. Le maître de la maison avait tout perdu; en chemise et en *calzoncillo,* pieds nus, il gambadait autour du cadavre de sa petite fille, une bouteille à la main, et une femme entre les bras. Tout à coup il quitte sa danseuse et s'approche de Domingo, qui tenait toujours la banque. « Banquier, dit-il avec un ricanement abruti, je

Digitized by Google

joue dix mille piastres sur le *siete de oro*. — *Poniendo* (argent sur table), répond simplement Domingo. — Mais vous me connaissez bien, *caramba!* — Je ne connais que la monnaie. — Vous êtes un voleur! — Ami, vous êtes ivre, allez prendre le frais. — Je suis chez moi, *carajo!* Chien, tu vas mourir! » Et notre hôte se rue sur Domingo, le couteau à la main. Tout le monde fit cercle aussitôt pour contempler le combat. Domingo, qui avait gardé son sang-froid, ne craignait pas son homme, mais la galerie lui était ouvertement hostile, à cause de son bonheur insolent au jeu, et des rumeurs menaçantes annoncèrent qu'il aurait bientôt plus d'un adversaire sur les bras. Honorio vint me trouver et me dit tout bas de me tenir prêt, qu'il allait brider les chevaux. Il n'était que temps. Aussitôt le bras de Domingo s'allongea et retira son couteau tout fumant des côtes de son adversaire, qui tomba raide mort. Les femmes poussèrent des cris perçants, les hommes dégainèrent et s'élancèrent sur nous. Pour les tenir en respect, je tirai un coup de revolver en l'air; à la faveur de cet incident inattendu, nous eûmes le temps de sortir avec Chicopapa et deux des siens, et d'enfermer nos ennemis dans le rancho en barricadant la porte avec un tronc d'arbre. Domingo leur cria que s'ils essayaient de sortir, il allait mettre le feu au rancho et les faire rôtir jusqu'au dernier. Quant à son fils, il me pria de lui prêter mon revolver et fit feu par une fente, après avoir visé soigneusement. En me rendant mon arme, il m'apprit qu'il venait de se venger de son rival de la soirée.

« A cheval, à cheval! hurlait Domingo; la porte sera vite enfoncée! partons! » Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et nous partîmes au triple galop, escortés par les vociférations des prisonniers.

Digitized by Google

Il retira son couteau tout fumant des côtes de son adversaire, qui tomba raide mort.
(P. 52.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

Le *salto del Carnero*. — Comment on enterre un vivant. — Abandon de Chicopapa. — Passage du Foroñelu. — La fusillade. — La *sierra de la Tinta*. — Fuite de mes guides. — Le repaire des idolâtres. — Le pays du Diable. — Rencontre de Paul. — Je retrouve Domingo et Honorio. — Comment on fait la réputation d'une relique. — Disparition de Paul. — Les *aguaras*. — *Los Indios del Cuidado*. — Prétention bizarre de Domingo. — Prisonnier.

Il était environ quatre heures du matin. Après dix minutes d'une course échevelée, nous fîmes halte, et Domingo colla son oreille contre terre pour savoir si l'on nous poursuivait. Il se releva aussitôt. « Ils sont huit ou dix cavaliers sur nos traces, dit-il; mais si nous pouvons arriver au *salto del Carnero* (saut du Mouton), nous sommes sauvés. » Nous enfonçons les éperons dans les flancs des chevaux, et nous partons comme le vent. Néanmoins les poursuivants gagnaient du terrain, et nous entendions distinctement le galop de leurs chevaux. A notre arrivée au salto del Carnero, ils n'étaient plus qu'à cinquante mètres environ derrière nous. En cet endroit, la plaine était coupée par un ravin escarpé qui s'étendait sur une longueur de plusieurs lieues : on ne pouvait le traverser à cheval que sur un pont de troncs d'arbres étroit et fragile, établi par les gauchos, qui avaient donné à ce passage dangereux le nom de *salto del Carnero*. Sans hésiter, Honorio, Chicopapa et ses deux amis lancèrent successivement leurs chevaux sur la passerelle.

Digitized by Google

Je les suivis, tandis que quelques balles venaient siffler à nos oreilles, sans atteindre personne, heureusement.

Domingo venait le dernier : en passant, il accrocha son lazo aux deux troncs qui formaient le pont et, lançant son cheval à toute vitesse, les entraîna et les jeta sans s'arrêter au fond du précipice. Après nous être mis hors de portée de fusil, nous fîmes halte. Le premier mot que j'adressai à Domingo fut pour lui dire : « Je ne regrette pas d'avoir sacrifié mon sommeil; mais pourquoi m'aviez-vous annoncé que nous allions enterrer un vivant? — Dans ce pays, me répondit-il, on appelle enterrer un vivant lui gagner au jeu son argent, son cheval, ses armes, son manteau, et ne lui laisser que les yeux pour pleurer. »

Mais il était urgent de continuer notre route, car nos ennemis du rancho allaient probablement tourner le ravin pour nous poursuivre. Je ne sentais plus la fatigue, et j'étais tout disposé à suivre Domingo, qui avait pris sur moi l'ascendant d'un homme d'action énergique et ingénieux sur ses compagnons de dangers. Cependant l'Indien ne songeait qu'à se débarrasser de son ami Chicopapa et de ses deux acolytes. Déjà il me semblait qu'ils ne s'entendaient plus le moins du monde, et je n'eus plus de doute, quand j'entendis Chicopapa dire à Domingo que lui Chicopapa avait fait toutes les avances, et que par conséquent il devait ramasser tout le gain et faire à sa guise la part revenant à Domingo. Celui-ci, de son côté, rappelait à son cher ami ses promesses : il avait dit que l'on partagerait le bénéfice en frères. Bref, ils en vinrent aux mauvaises paroles, et de là aux couteaux. Chicopapa et ses deux associés se jetèrent sur Domingo, et allaient lui faire un mauvais parti avant que j'eusse le temps d'intervenir, lorsque je les vis tous les trois, brusquement désarçonnés, rouler dans la poussière. C'était le fils

Digitized by Google

Tous les trois furent désarçonnés et roulèrent dans la poussière. (P. 56.)

Digitized by Google

qui venait au secours de son père; après avoir lacé ensemble les trois assaillants, il les entraînait pêle-mêle au galop de son cheval. Si Domingo n'était pas intervenu, ils allaient être mis en lambeaux. — A la voix de son père, le jeune Indien s'arrêta et sur son ordre garrotta soigneusement les trois hommes à demi morts. Cela fait, Domingo s'approcha de Chicopapa, le couteau à la main, avec l'intention manifeste de lui couper la gorge. Il était temps de m'interposer : je jurai énergiquement à mon guide que je ne souffrirais pas qu'il assassinât lâchement cet homme sans défense. Je vis le moment où, n'écoutant que sa fureur et sa rage, l'Indien allait tourner son arme contre moi. « Tuez-moi, lui dis-je, vous qui m'avez promis d'être mon père. Je n'aurais jamais cru qu'un vaillant cavalier, qui se bat si bravement, pût commettre un acte aussi indigne d'un chef. »

J'avais touché juste, et la flatterie avait porté. Sa colère s'apaisa peu à peu; mais ni menaces ni supplications ne purent obtenir qu'il détachât le malheureux Chicopapa et les deux autres. « Non, dit l'Indien en s'adressant à eux, je ne souillerai pas mon couteau de votre sang de chiens; je fais cadeau de vos carcasses aux vautours et aux *aguaras* (loups des prairies). Prenez patience : vos yeux ne resteront pas longtemps dans vos crânes maudits. »

Nos chevaux étaient à moitié fourbus, et cependant il importait de gagner du terrain; nous nous emparâmes des montures des pauvres vaincus et continuâmes à marcher rapidement. Je détournai plus d'une fois la tête pour jeter un regard aux infortunés que nous laissions exposés à une mort certaine. Comme pour donner raison à la sombre prophétie de l'Indien, plusieurs *garanchos* (oiseaux de proie) tournoyaient déjà au-dessus d'eux sans oser s'approcher encore.

Digitized by Google

Après avoir galopé à fond de train toute la matinée, nous arrivâmes vers onze heures sur les bords du *Foroñelu*.

Ayant ainsi distancé et, nous l'espérions, lassé ceux qui nous poursuivaient, nous fîmes halte pour prendre quelque nourriture et laisser souffler nos chevaux harassés. Nous retournions sur les charbons ardents les morceaux de viande séchée au soleil qui devaient composer tout le menu de notre repas, lorsque nous fûmes interrompus dans cette agréable occupation (il y a loin de la coupe aux lèvres), en apercevant tout au fond de la plaine une troupe de cavaliers qui se dirigeaient rapidement vers nous. Du tourbillon de poussière soulevé par leur course sortait parfois l'éclair projeté par le canon d'une carabine. « Ils sont au moins quinze, me dit Domingo, et ils ont recruté les *vigilantes* pour suivre notre piste; il serait prudent de gagner la montagne sans perdre un instant. » Je serrai ma ceinture sans faire la moindre observation, et suivis l'Indien; c'est ce que j'avais de mieux à faire, car depuis les événements récents, mon sort était nécessairement lié au sien. Malgré la férocité naïve de ses instincts sauvages, Domingo me plaisait par le sang-froid qu'il déployait flegmatiquement au milieu des plus grands périls. Après avoir enfermé notre équipement et nos effets dans une peau de mouton, nous passâmes la rivière à la nage en poussant devant nous nos bagages et nos bêtes. Les rives du Foroñelu sont si escarpées que nous tentâmes en vain mille efforts pour faire aborder nos chevaux; ils essayaient de gravir la berge glissante et retombaient sans cesse dans l'eau. Cependant le temps pressait; nous commencions à entendre le galop des chevaux de ceux qui nous poursuivaient. Il fallait prendre un parti sans délai. Apercevant une excavation profonde dans la berge, nous nous y blottîmes, abandonnant à leur sort nos chevaux

Digitized by Google

qui descendaient le courant à la nage, cherchant toujours à prendre pied. Un hennissement retentit bientôt, et les Indiens m'affirmèrent qu'ils y avaient enfin réussi. Au moment où les gauchos arrivaient sur l'autre rive, Domingo, ayant sans doute mûri un plan, piqua une tête dans le Foroñelu. Son plongeon fut salué par plusieurs coups de feu tirés précipitamment, et dont il ne fut pas atteint. Cet incident avait détourné l'attention de nos ennemis, qui restaient les yeux braqués sur la rivière. Tout à coup Honorio se mit à rire silencieusement en me montrant le ballot flottant où étaient enfermés nos bagages : la tête noire de son père se dissimulait prudemment derrière.

De la rive opposée, les gauchos voyaient seulement le paquet, et à leurs bruyantes exclamations, nous comprîmes bientôt qu'ils le prenaient pour le cadavre de l'homme sur lequel ils avaient tiré. Ils se disputaient déjà avec acharnement, chacun prétendant à l'honneur d'un si beau coup. En même temps, ils manifestaient leur allégresse par des clameurs accompagnées de gesticulations frénétiques. Soudain le chef réclame le silence et, pour mettre fin à la discorde, s'écrie : « Amis, soyez tranquilles, il y aura de la gloire pour tous; n'oubliez pas que cette femme du rancho nous a dit qu'ils étaient trois. Donc, il en reste encore deux. »

De notre cachette, nous vouâmes aux dieux infernaux cet homme trop fort en arithmétique. Il était probable que nous serions promptement découverts, et la lutte ne serait pas égale. Du fond de notre retraite, nous pouvions observer tous leurs mouvements : ils se montraient notre trou, et semblaient déjà y soupçonner notre présence, mais il était trop obscur pour qu'ils pussent nous distinguer. Bientôt ils nous crièrent : « Où que vous soyez, *amigos,* répondez et rendez-vous, ou vous êtes morts. »

Digitized by Google

Son plongeon fut salué par plusieurs coups de feu. (P. 60.)

Digitized by Google

Nous nous gardons bien de bouger. Irrités de notre silence, ils ouvrirent le feu et criblèrent de coups de fusil tirés au hasard tous les buissons de la rive. Deux ou trois balles vinrent même se planter dans la terre molle, avec un bruit mat, à nos pieds.

Il était prudent de se mieux abriter : notre caverne avait une voûte composée de racines entrelacées; nous hissant à la force du poignet, nous cherchâmes à nous y installer. J'y étais déjà parvenu, lorsque soudain Honorio laissa échapper un juron : il avait reçu une balle dans le mollet. « Ils nous ont aperçus, me dit-il, ils nous ont vus remuer, et vont tous tirer dans le trou, attention! » En effet, notre refuge fut criblé par une salve bien nourrie, mais qui ne pouvait nous atteindre, suspendus comme nous l'étions. La position était non seulement dangereuse, mais fatigante, et nous ne pouvions la conserver longtemps. Faudrait-il donc mourir sans pouvoir se défendre? Une balle venait de se loger près de ma main, ce qui semblait indiquer que nos ennemis, descendus dans l'eau, nous canardaient maintenant d'en bas, sous un angle beaucoup plus dangereux. Nous commencions à nous croire perdus, lorsque nous entendîmes un bruit sourd au-dessus de notre tête, puis une détonation retentit à la même place, suivie d'un hurlement de douleur poussé sur l'autre rive. Domingo était près de nous : nous l'appelâmes en grattant en désespérés la terre et les racines; il nous aidait de son côté; bientôt nous pûmes lui serrer les mains et, avec son aide, prendre pied sur la terre ferme, en sûreté derrière un tertre élevé, près duquel nos chevaux impassibles attendaient en broutant l'herbe tendre l'issue de la bataille. Honorio demanda le fusil à son père; il avait remarqué le gaucho qui l'avait blessé au mollet, et voulait lui rendre la monnaie de sa pièce. Il s'approcha de la rive en

Digitized by Google

rampant, mais eut beau regarder, ne put apercevoir un seul de nos ennemis. « Ils se sont sauvés! cria-t-il.

— Impossible, dis-je, quinze hommes bien armés ne fuient pas devant trois hommes dont deux sans armes.

— Vous vous trompez, me dit Domingo, ils sont sûrement allés chercher du renfort. » Montant sur une éminence, nous aperçûmes au loin dans la plaine un nuage de poussière. C'était l'ennemi qui s'en allait plus vite encore qu'il n'était venu. Cette vue me causa un plaisir indicible, et m'édifia sur les qualités belliqueuses des gauchos de la Pampa.

La blessure d'Honorio était insignifiante; nos chevaux avaient repris des forces, nous sautâmes en selle et poursuivîmes notre route, le cœur léger comme il arrive quand on vient d'échapper à un danger mortel.

Cependant le chemin, hérissé d'accidents de terrain, devenait de plus en plus impraticable; c'étaient à tout instant des ravins qui nous obligeaient à de longs détours. Il y a environ quatre lieues du *Foroñelu* au *Chapaleusu*. Partis trois heures après notre délivrance, la nuit nous surprit avant que nous pussions traverser ce cours d'eau. Nous établîmes notre camp non loin de ses bords, dans un herbage qui devait permettre à nos chevaux de réparer largement leurs forces. Nous prîmes un repas sommaire, car Domingo s'opposa à ce qu'on allumât du feu pour le *mate*, de crainte de donner l'éveil à un poste avancé du fort *Independencia*, ayant sans doute de bonnes raisons pour conserver le plus strict incognito. Malgré mon vif désir de visiter ce fort, je fus pour le même motif obligé d'y renoncer.

La nuit fut assez tranquille; je rêvais sans cesse de batailles; mais comme j'en sortais toujours victorieux, je ne m'en inquiétais pas autrement.

Digitized by Google

Le lendemain matin, nous passâmes le *Chapaleusu*. Cette rivière ressemble beaucoup au *Foroñelu*, qui se divise en deux bras à sa source; c'est au contraire vers son embouchure que le *Chapaleusu* se bifurque. Celui de ses bras qui se dirige vers la lagune de *Arasa* conserve son nom; l'autre prend le nom de *arroyo de los Huesos* (rivière des Os). On raconte en effet que des milliers de bêtes terrifiées par un violent orage ont trouvé la mort dans son lit, où l'on voit de nombreux ossements. Cet arroyo se dirige vers la lagune *del Chancho* (du Cochon). Après avoir traversé sans difficulté le *Chapaleusu*, nous poursuivîmes notre chemin par un temps magnifique, dans un riant vallon, au milieu du paysage le plus pittoresque. Domingo voulait arriver avant la nuit à un passage où il comptait retrouver les traces de ses chevaux; aussi courions-nous allègrement.

En effet, vers quatre heures, nous nous engagions dans une gorge étroite resserrée entre les montagnes de la *Tinta* et celles de *Mahuida;* nous étions au pied de la *Piedra de la Idolatria*, le pic le plus élevé de la *sierra de la Tinta*.

Mes deux compagnons, à cet endroit, activèrent leur marche en jetant fréquemment de sombres regards vers le sommet des rochers de la Tinta.

« Que regardez-vous donc? » leur demandai-je. Mais soudain, au lieu de me répondre, ils lancent leurs chevaux à toute bride, et malgré mes efforts je ne puis les rejoindre. Bientôt ils eurent disparu derrière un tournant de la montagne. Mon cheval courait à toute vitesse, mais celui que je conduisais en main me donnait un mal incroyable et faillit à plusieurs reprises me désarçonner. A la fin, n'en pouvant plus, je ralentis l'élan de ma monture, qui ne demandait pas mieux, et me pris à réfléchir sur la conduite bizarre de mes compagnons. J'avais beau

Digitized by Google

regarder attentivement les hauteurs, je ne pouvais rien découvrir de suspect. D'immenses blocs noirâtres s'élevaient à perte de vue; leurs profils découpaient sur l'horizon des figures fantastiques comme on en voit en rêve, et seuls quelques maigres arbustes rabougris croissaient dans les interstices des roches arides et désolées. C'était grandiose, mais lugubre. Mon cheval suivait un sentier étroit qui s'élevait en contournant la montagne; je lui laissai la bride sur le cou, me fiant à son instinct, puisque je ne connaissais pas ma route. Je cheminais ainsi depuis longtemps, au petit trot, lorsque j'arrivai à la bifurcation de deux sentiers. Je pris l'un d'eux au hasard, mais bientôt je m'aperçus qu'il devenait de plus en plus étroit. Je prévoyais déjà le moment où mon cheval n'aurait plus où poser le pied, ni le moyen de faire volte-face; pour comble de disgrâce, la nuit commençait à tomber. Une route plus large se présente à ma droite; je la prends, et, pour soulager ma monture, je mets pied à terre et continue ainsi mon chemin; l'obscurité était presque complète. Soudain une détonation sourde, mais formidable, semblable à un coup de canon tiré à peu de distance, me fit sursauter; le sol trembla comme si la montagne menaçait ruine. Stupéfait et très ému de ce phénomène étrange, je restai un instant immobile, puis repris mon ascension. A peine avais-je fait vingt pas que je fus émerveillé par le spectacle qui s'offrit à ma vue. Devant moi, sur la gauche, la lune dans son plein répandait sa douce lumière sur un plateau gazonné où mes chevaux avaient déjà trouvé pâture à leur convenance. Je voulus parcourir cette prairie, mais je dus promptement renoncer à ce plaisir, car elle était parsemée de crevasses, véritables précipices dont la lune éclairait la bouche béante, non les insondables profondeurs. Je m'étendis le plus commodément pos-

Digitized by Google

sible sur l'herbe, et repassai dans mon esprit les événements de la journée. Je me demandai si Domingo, ayant envie de mon fusil, mais reculant devant un meurtre pour se l'approprier, ne s'était pas enfui pour me le dérober. Je ne pouvais trouver d'autre explication à sa disparition subite. Le cours de mes pensées fut brusquement interrompu par un spectacle singulier. Il me sembla voir au bout de la prairie comme des étincelles qui sortaient de terre : au même instant une seconde explosion semblable à la première fit retentir les échos de la montagne, et à cent mètres devant moi, je vis se dresser une ombre rougeâtre, une forme humaine éclairée de reflets sanglants. Mes chevaux étaient venus se ranger près de moi et renâclaient avec force, le cou tendu vers cette étrange vision. J'avais cru, aux premières étincelles, me trouver près du cratère d'un volcan mal éteint; à présent je n'étais pas éloigné de me croire le jouet d'une hallucination, sinon d'incidents surnaturels. Je restai longtemps les yeux fixés sur l'endroit où j'avais vu l'apparition, mais sans plus rien distinguer; enfin, brisé de fatigue et d'émotion, malgré mes efforts pour rester éveillé, je tombai dans un sommeil de plomb.

Combien de temps dura ce sommeil agité par des rêves terrifiants, et à quel instant précis ces rêves firent-ils place à la réalité, je ne sais. Je me souviens seulement qu'à un moment donné j'eus l'impression d'une chute vertigineuse suivie d'un choc violent; des êtres bizarres, gnomes ou farfadets, tourbillonnaient rapidement autour de moi avec des hurlements qui n'avaient rien d'humain; je fis un effort pour m'éloigner, mais je fus brutalement jeté sur le sol et perdis tout sentiment.

Le soleil était au zénith lorsque je rouvris les yeux. Bien que moulu et contusionné, je me levai d'un bond et regardai autour de moi. Je fus

Digitized by Google

stupéfait de me trouver dans une immense plaine, au fond de laquelle les montagnes apparaissaient dans le lointain; mes deux chevaux paissaient tranquillement à mes côtés. « Tiens ! fis-je tout haut, qui donc pourrait me dire où je suis? — Dans le pays du Diable », répondit une voix. Je me retourne vivement et aperçois un jeune homme de seize à dix-sept ans qui se reposait, paisiblement couché sur l'une de mes meilleures couvertures.

« Qui êtes-vous? lui demandai-je.

— Celui qui vous a amené ici, répondit-il en éclatant de rire.

— Mais où donc étais-je?

— Dans le repaire des idolâtres, et vraiment vous n'aviez pas l'air si fier, cette nuit. »

Je pressai de questions mon interlocuteur, et voici ce qu'il m'apprit : Un homme né dans ce pays et qui avait passé toute sa jeunesse dans ces montagnes, croyait y avoir découvert des mines d'or. Il avait persuadé à une quinzaine de vagabonds de venir l'aider dans la recherche de ces gisements ; souvent ils faisaient sauter des quartiers de roches avec de la poudre : telle était l'origine des explosions qui m'avaient si fort ému. Ces singuliers mineurs, n'ayant pas encore trouvé la moindre pépite, vivent de rapines et de brigandages. Soit par crainte des voleurs, soit par une terreur superstitieuse, les gens du pays évitent soigneusement de s'aventurer dans cette partie de la montagne.

Le jeune homme me dit que c'était contre son gré qu'il faisait partie de la bande, et que m'ayant rencontré avec mes deux chevaux, il avait vu là une excellente occasion de fausser compagnie à ses camarades, en me dérobant aussi à leurs mauvais traitements. Il avait profité du moment où toute la troupe allait sur l'autre versant de la sierra faire des

Digitized by Google

démonstrations diaboliques destinées à maintenir la réputation fantastique du lieu, pour m'attacher sur un de mes chevaux, monter l'autre et m'emmener dans la plaine.

Je le remerciai et lui demandai ses projets.

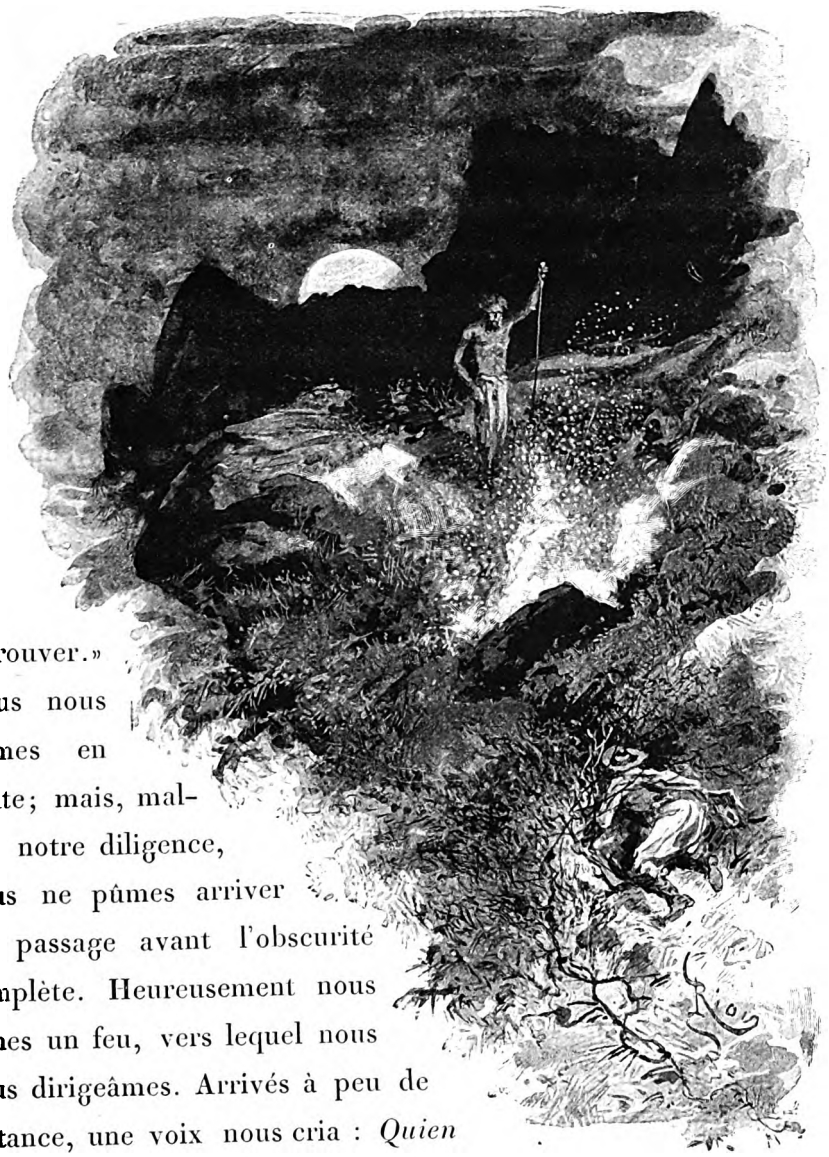
« J'irai où vous irez », me dit-il. Je lui fis alors connaître la nature et le but de mon voyage, et lui racontai comment j'avais été subitement abandonné par mes guides. « N'en soyez pas surpris, répondit-il; ils auront vu quelque feu allumé là-haut, près de la pierre de l'Idolâtrie, qui a été pendant bien des années le but du pieux pèlerinage de nombreuses tribus d'Indiens. Mais ils croient, depuis que ce lieu sert de sépulture à un grand guerrier, que l'esprit du chef qui veille là ne peut souffrir l'approche d'aucun mortel.

« On a grandement raison de redouter ces parages, non à cause de dangers surnaturels, mais en raison de la férocité des chercheurs d'or. S'ils vous avaient pris, ils vous auraient coupé la langue pour éviter toute indiscrétion et renvoyé dépouillé complètement; vos chevaux auraient été mangés. Peut-être vous auraient-ils même tué si vous aviez cherché à faire résistance. C'est ce qui arrive à tous ceux qui ont la témérité de trop s'approcher de leur terrain d'opérations. Il serait prudent de nous éloigner davantage, et sans tarder.

— Je veux bien, lui dis-je, mais je meurs de faim. » Il y avait non loin de là des figues de Barbarie. Mon compagnon en cueillit plusieurs, les pela et me les donna. Je ne pouvais jamais me rassasier.

« Je sais, me dit Paul (c'était le nom du jeune homme), où sont passés vos guides ; comme vous avez traversé directement la montagne, vous devez avoir de l'avance sur eux; ils ne seront sans doute au passage du Tandil que ce soir à la tombée de la nuit; nous pouvons facilement les y

Digitized by Google



Je vis se dresser une forme humaine éclairée de reflets sanglants. (P. 66.)

retrouver.» Nous nous mîmes en route; mais, malgré notre diligence, nous ne pûmes arriver au passage avant l'obscurité complète. Heureusement nous vîmes un feu, vers lequel nous nous dirigeâmes. Arrivés à peu de distance, une voix nous cria : *Quien viva?* accompagnée du déclic métallique de la batterie d'un fusil.

« *Amigo!* » répondis-je en armant mon revolver à tout événement.

Digitized by Google

« *El compañero !* » s'écria Honorio, dont je reconnus la voix. Avec son père il se précipita à ma rencontre, et tous deux m'accablèrent de protestations d'amitié; j'étais aussi joyeux qu'eux-mêmes de nous voir réunis.

Après les premiers moments d'effusion, je leur demandai : « Pourquoi vous êtes-vous enfuis hier si précipitamment? » Domingo me répondit solennellement en se signant : « Tout homme qui s'oublie au pied de ces montagnes perd la parole et la vue. Quand certains signes redoutables apparaissent, c'est que l'habitant de ces lieux veut être seul. » Sur ce, redoublement de signes de croix. Alors je leur racontai mon aventure en détail. Chacune de mes phrases était accueillie par une si grande profusion de signes de croix que j'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Paul m'avait prié de ne pas dévoiler le secret de ses anciens associés; persuadé, du reste, que mes Indiens accueilleraient avec incrédulité toute explication dénuée de surnaturel, je terminai en leur disant qu'une relique que j'avais sur moi m'avait sauvé, et que le Diable, malgré son grand désir de m'emporter, avait dû céder devant cette influence supérieure; bien mieux, le saint dont je possédais la relique l'avait sommé de me conduire en lieu sûr, ce qu'il avait fait ponctuellement. Mais Domingo et Honorio ne m'écoutaient plus; ils s'étaient tous deux prosternés, et faisaient plus d'un signe de croix par seconde. Pour tranquilliser Domingo sur le ressentiment possible de l'Esprit du mal, je dus lui promettre de lui céder un peu de ma relique. Je lui prêtai même pour la nuit un petit médaillon qui était censé la contenir. Il la baisa dévotement et la mit dans son sein. Honorio, voulant profiter de sa protection, vint se coucher sur le corps de son père, par prudence, car les montagnes diaboliques n'étaient pas encore bien loin.

Digitized by Google

Paul n'avait pas menti en appelant cette région le pays du Diable, c'est le nom qu'elle porte effectivement sur les cartes. Après une nuit d'un sommeil réparateur, je m'éveillai frais et dispos : tous mes compagnons avaient disparu, mais ne devaient pas être loin, car ils avaient laissé leurs équipements. Je ne tardai pas à voir apparaître Domingo et Honorio, mais Paul n'était pas avec eux. Ils me racontèrent que de bon matin il avait sellé un cheval, disant qu'il allait chercher les cinq autres, et n'avait pas reparu. « Je pense, me dit Domingo, qu'il nous a volé notre meilleur cheval et ne reviendra plus. » C'était probable, car nous ne le revîmes jamais. Je fus très contrarié de voir qu'il avait emporté la meilleure partie du harnachement de mon cheval, mais je me calmai en songeant que je lui devais bien cela.

Domingo avait retrouvé la piste des chevaux que nous cherchions; nous passâmes la journée à la suivre, sans nous presser. Le pays était uniforme et peu accidenté; cependant le sol avait de fréquentes dépressions transformées en marécages qu'il eût été interminable de tourner et qu'il fallait traverser à gué, en pataugeant dans une bourbe gluante et fétide. Chemin faisant, nous avions tué quelques canards qui servirent à satisfaire notre appétit, lorsqu'à la nuit tombante nous établîmes notre campement sur les bords d'une grande lagune.

Harassé de fatigue et bien repu, je ne tardai pas à m'endormir à poings fermés. Il fallut toute la sonorité du vacarme extraordinaire qui se fit bientôt entendre, pour me réveiller, car je commençais à m'habituer à tous les bruits nocturnes du désert. Avec une âme vigoureusement trempée, on finit par réagir contre l'horreur instinctive qu'on éprouve au début, en se trouvant la nuit, sans aucun abri, dans ces immenses solitudes. Autour de vous, la plaine à perte de vue; sur votre tête, le ciel

Digitized by Google

noir où scintille la Croix du Sud. Mille bruits inconnus se mêlent sans se confondre, et, dans ces contrées, la grande voix de la nature a des accents d'une étrangeté et d'une puissance incomparables. L'homme se sent bien faible, bien désarmé, et presque à la merci des hôtes innombrables de cette région sauvage, depuis l'Indien féroce jusqu'au crapaud, dont la morsure venimeuse en peu d'instants donne la mort.

Mais le son que j'entendais ne ressemblait à aucun de ceux qui avaient jusqu'alors frappé mes oreilles. C'étaient des cris stridents, de lugubres plaintes accompagnées de rauques vociférations. Nos chevaux effrayés avaient déjà gagné le large. Fort inquiet, je sollicitai ardemment de mes compagnons l'explication de ces singuliers hurlements. « Ce n'est rien », répondirent-ils, et aussitôt ils disparurent dans la nuit. Je me mis à leur poursuite, mais il me fut impossible de les retrouver. De plus en plus perplexe, et ne sachant à quoi attribuer leur conduite, je commençais à m'imaginer qu'ils m'avaient conduit dans un guet-apens, et que ces cris inhumains pouvaient bien être poussés par des Indiens que mes guides étaient allés rejoindre. Cette idée absurde s'enracinait dans mon cerveau. A tout moment, je m'attendais à sentir le fer d'une lance pénétrer entre mes côtes; chaque touffe d'herbe un peu fournie me semblait cacher des ennemis. Je fis toutes ces réflexions en peu de temps, mais ce temps me parut un siècle, et les hurlements redoublaient, pressés et frénétiques, semblant, par une illusion d'acoustique, venir de tous les côtés à la fois.

En reculant, je heurtai du pied un corps dur; je me baissai, c'était mon bon Lefaucheux, que je saisis avec joie. Maintenant, je pouvais vendre chèrement ma vie, je ne partirais pas seul pour le grand territoire de chasse de l'autre monde. Je jetai les yeux autour de moi, j'étais cerné

Digitized by Google

par un cercle de flammes qui jetait une vive clarté, et se resserrait insensiblement. Plus de doute : n'osant m'aborder, mes ennemis essayaient de me brûler vif; je voyais leurs ombres confuses s'agiter derrière la nappe de feu qui dévorait la prairie. Je n'avais pas le temps de gémir sur cette épouvantable situation, il fallait agir; armant mon

J'épaulai et fis feu, dans le tas, de mes deux coups.

fusil, je m'élançai résolument vers un point du cercle où les flammes semblaient moins hautes; mais aussitôt cent yeux s'y groupèrent, luisant comme braise dans l'attente d'une victime assurée. C'en était plus que mes nerfs pouvaient supporter. J'épaulai et fis feu, dans le tas, de mes deux coups, chargés de chevrotines. Le résultat fut aussi heureux qu'inattendu. Mes adversaires, terrifiés, s'enfuirent en poussant

Digitized by Google

des clameurs déchirantes. « Est-ce donc là, m'écriai-je, cette bravoure indomptable, ce mépris de la mort que Cooper et Gustave Aimard attribuent bénévolement aux Indiens? » Puis, apostrophant mes ennemis à la manière homérique : « Lâches, poltrons! Vous fuyez devant un seul homme! Nul de vous n'ose se mesurer avec moi! »

« Que dites-vous donc? demanda près de moi une voix, celle de Domingo. — Ah! misérable, lui répondis-je, tu vas payer ta trahison, tes amis ont pris la fuite! » A mon grand étonnement, l'Indien se mit à rire en me disant qu'il était à propos d'aller dormir, car nous aurions beaucoup à faire le lendemain. Puis il voulut bien m'expliquer que mes prétendus Indiens n'étaient que des chiens sauvages, appelés *aguaras,* et que son fils et lui avaient mis le feu aux herbes desséchées de la prairie, seul moyen de tenir ces animaux en respect. Le feu ne pouvait nous atteindre, car nous occupions une sorte de fer à cheval formé par un sentier, dénudé par les traces des bêtes sauvages qui venaient boire à la lagune.

Mes guides eurent le bon goût de ne pas me railler de mes folles terreurs, tant il est vrai qu'on trouve parfois plus de délicatesse de sentiments chez ces natures sauvages et incultes que parmi la société polie des pays civilisés.

Le lendemain, un temps superbe nous invitait à nous remettre en route; malheureusement nous étions à pied, et pourrions-nous retrouver nos montures? Nous nous appliquâmes à en suivre la piste; j'étais fort inhabile à cet exercice nouveau pour moi, mais mes compagnons en avaient une longue expérience, et me remettaient toujours sur la bonne voie. Après avoir ainsi marché pendant une demi-journée, nous aperçûmes nos chevaux au milieu d'une lagune, plongés dans la boue jus-

Digitized by Google

qu'au ventre et broutant les brins d'herbe verte qui dépassaient la surface de l'eau.

Nous n'eûmes pas de peine à les prendre au *lazo,* et retournâmes sur nos pas à l'endroit où nous avions laissé nos selles et notre bagage; puis nous nous dirigeâmes vers le rio *Guiguen.*

Je commençais à m'accoutumer à cette vie errante, dont la plupart des désagréments étaient atténués par le dévouement de mes compagnons. Depuis que j'avais été miraculeusement sauvé dans la montagne par une sainte intervention, j'avais grandi de cent coudées en estime et en considération dans l'esprit de Domingo et d'Honorio.

Ils étaient sans cesse aux petits soins, s'appliquaient à écarter tout ennui de ma route, me réservaient aux repas les meilleurs morceaux, et ne voulaient me laisser prendre aucune peine.

Nous avions encore une quarantaine de lieues à faire pour arriver au rio *Guiguen de Minbres,* et il était prudent de ménager nos montures, car nous les avions surmenées tous ces derniers temps.

Nous n'avancions donc guère que de huit ou dix lieues par jour, et la chaleur torride augmentait pour nous les tourments d'une soif ardente. C'est à peine si nous trouvions de loin en loin une flaque d'eau saumâtre et croupissante, mais nos chevaux eux-mêmes n'en voulaient pas. « Dans cette plaine, me disait Domingo, rien n'est bon; elle mérite bien son nom de pays du Diable. » Et il me faisait, sur sa détestable renommée, cent contes plus terrifiants les uns que les autres. Au reste, les nombreux ossements que nous trouvions sous nos pas en disaient encore plus long.

Plus nous approchions de la rivière, et plus Domingo devenait sérieux et réfléchi. Je lui en demandai la raison. Il m'apprit alors que

Digitized by Google

nous approchions de la *tolderia* qui l'avait vu naître, où il n'était pas retourné depuis de longues années; il espérait revoir sa famille, à laquelle, dit-il, il me présenterait.

Arrivés sur les bords du rio Guiguen, nous résolûmes d'y prendre trois ou quatre jours de repos, bien nécessaires pour réparer nos forces et celles de nos chevaux. L'herbe et l'eau étaient en abondance, la chasse et la pêche devaient fournir à tous nos besoins. Ensuite, nous pousserions jusqu'à la *tolderia de los Indios cuidados,* concitoyens de Domingo.

Nous avions déjà pris quatre jours de repos sans aucun incident, sur les rives du Guiguen, lorsque Domingo songea à donner le signal du départ pour la *tolderia de los Indios cuidados.*

« Il y a près de vingt ans, me dit-il, que je n'ai reparu dans ma tribu. Ma mère vit-elle encore? Quel accueil va-t-elle faire au fils ingrat qui a fui le toit humble et misérable de ses parents, pour aller demander l'hospitalité et le bien-être à ces Espagnols qui sont les ravisseurs de nos terres, les assassins de nos pères et les tyrans qui voudraient nous asservir? Pourquoi, me dira-t-elle, fils dénaturé, es-tu parti une nuit de lutte sans embrasser ta mère et sans verser jusqu'à la dernière goutte de ton sang? Tu vois que je vis, mais ma vie, je ne la dois pas à mon fils! Un autre que toi a sauvé mes jours et protégé ma vieillesse! »

Ainsi parlait Domingo, avec la solennité d'un Indien et la loquacité d'un Espagnol. Son éloquence rude et sauvage me faisait une vive impression. Je n'aurais jamais cru que sous cette apparence inculte et sous ces traits bronzés il y eût un homme au cœur si sensible.

« Peut-être, lui dis-je, eussiez-vous mieux fait de ne pas abandonner

Digitized by Google

ainsi votre mère; il est possible qu'elle en conserve quelque ressentiment, mais en vous voyant elle oubliera tout.

— Hélas! répliqua-t-il, je ne vois qu'un seul moyen d'obtenir son pardon; mais pour l'employer, votre concours m'est indispensable. Voulez-vous me promettre de me l'accorder?

— De grand cœur; parlez, que faut-il que je fasse?

— D'abord, il faut que vous me rendiez la parole que je vous ai donnée en vous disant que je vous défendrais comme un père.

— Mais pourquoi cela? m'écriai-je, très surpris.

— Je ne puis, répondit-il, reparaître dans ma tribu les mains vides. J'apporte bien quelques menus présents, entre autres des pétards et des artifices inconnus de mes frères et qui leur feront grand plaisir; mais ce n'est pas assez. Chez nous, la coutume exige qu'on ne rentre jamais sans un butin convenable. Il ne me reste qu'une ressource pour être bien accueilli, c'est de vous remettre à ma mère comme un prisonnier fait par moi chez ces Espagnols qu'elle abhorre. Peut-être alors puis-je compter sur son pardon.

— Fort bien! mais quel traitement me fera-t-on subir?

— Oh! soyez tranquille, si l'on décide votre mort, je vous promets de vous tuer sur-le-champ pour vous éviter les souffrances atroces et prolongées de la torture. »

Qu'on imagine les sentiments que j'éprouvais et la figure que je devais faire en entendant de semblables propositions. Tout d'abord je regardai fixement Domingo pour voir s'il plaisantait. Mais un Indien ne plaisante jamais, et il était fort sérieux. J'étais donc en présence d'un nouveau péril, et celui-là, je ne l'eusse jamais prévu. Il n'y avait pas à balancer; je répondis nettement à mon guide que je lui refusais un sem-

Digitized by Google

blable service. Ma réponse parut le consterner. Puis tout à coup, frappé d'un trait de lumière : « Consentez, s'écria-t-il, vous n'avez rien à craindre, votre relique vous préservera de tout malheur. Vous voyez bien que vous n'avez aucune raison de refuser.

— Non, non, répondis-je, il serait irrévérencieux de mettre trop fréquemment la puissance du saint à contribution; au surplus, dans cette circonstance, il ne ferait aucun cas de ma demande d'intervention surnaturelle, car les saints voient avec déplaisir que l'on s'expose volontairement à un danger prévu. »

Ma réponse surprit beaucoup mon guide, qui m'accabla d'une série interminable de questions. Mais rien ne pouvait le faire renoncer au projet qu'il avait conçu; il y persistait malgré tout, avec une obstination et une ténacité inébranlables.

Notre discussion, sur cette question pour moi vitale, dura deux jours de marche, pendant lesquels Domingo recourait tour à tour au raisonnement, aux prières et aux supplications, sans pouvoir fléchir ma résistance justement opiniâtre.

Il était urgent d'en finir avant d'arriver à la *tolderia*.

De guerre lasse, je dis à mon Indien : « Je vous remercie de votre dévouement en maintes circonstances et de vos bons soins; ils m'imposent le devoir de ne pas vous refuser une chose que vous me demandez avec tant d'insistance et qui, au reste, vous appartient. Je vous rends donc votre parole, mais seulement dans deux jours! Allez du côté qu'il vous plaira; moi, je vais du mien. »

Cela dit, je tournai bride et m'éloignai au galop, en criant : « Dans deux jours! » Domingo essaya d'abord de courir après moi, mais, réflexion faite, il y renonça.

Digitized by Google

Après avoir mis d'une seule traite une bonne distance entre mon guide et moi, je m'arrêtai, pour réfléchir, sur la lisière d'un bois touffu et verdoyant qui ombrageait le versant d'une colline d'où la vue s'étendait au loin. Ma situation était fort inquiétante, et cette brusque séparation m'avait serré le cœur. Je m'étais accoutumé à considérer Domingo comme un ami à toute épreuve, et désormais il me fallait le fuir comme mon pire ennemi. Deux jours seraient vite passés, et avec son habileté à suivre les pistes, il pourrait me retrouver quand il voudrait. Mon salut était dans la vitesse de ma monture, qu'il fallait tout d'abord ménager pour qu'elle me portât le plus loin possible. J'étais épuisé moi-même d'émotion et de fatigue. Je mis pied à terre pour prendre quelque nourriture et faire la sieste. J'avais un peu de viande séchée au soleil et une outre remplie d'eau, ce fut le menu de mon frugal repas. Quant à mon cheval, débarrassé de la selle et de la bride et plongé dans l'herbe jusqu'au poitrail, il s'occupait à reprendre des forces qui me seraient si nécessaires.

Après avoir pris toutes ces dispositions, je me sentis plus calme et plus enclin à l'espérance. Le site était charmant, l'herbe épaisse et verte ; je m'étendis au pied d'un arbre, et me mis à rêver en regardant vaguement tout ce qui m'entourait.

C'était l'heure où la nature entière semble sortir de l'engourdissement causé par la forte chaleur du jour, et s'éveiller au souffle des légères brises qui viennent rafraîchir l'atmosphère à l'approche du soir. La terre, chauffée par les rayons du soleil, offre une couche tiède au voyageur fatigué, qu'enivrent l'âcre senteur de l'herbe et les parfums pénétrants des fleurs sauvages. Le feuillage, frissonnant à la moindre agitation de l'air, forme par son bruissement continu un accompagnement aux

Digitized by Google

modulations des oiseaux : ragaillardis par la fraîcheur, ils agitent leurs ailes et se poursuivent de branche en branche avec de petits cris joyeux. Le rouge-gorge surtout, quittant des premiers sa retraite, sautille gaiement sur l'herbe et, dès qu'il a trouvé une place sablonneuse, s'ébat voluptueusement dans la poussière en ébouriffant ses plumes.

Les chants si divers des oiseaux se mêlent, s'entre-croisent en gammes perlées ou lancent leurs fusées brillantes sans jamais se confondre, avec une harmonie si suave à l'oreille qu'ils semblent exécuter une partition d'avance composée par la nature, ce musicien colossal.

Le ciel lui-même paraît vivant et animé ; au fur et à mesure que le soleil s'incline sur l'horizon, il mêle à la sérénité de son bleu pur et transparent de légers nuages roses, qui se transforment graduellement en une large bande de pourpre. Sur l'éternelle mobilité de ses masses immenses, on voit dans une incessante agitation des milliers d'êtres imperceptibles qui s'élèvent de terre comme à un signal, tourbillonnent, se croisent et s'entre-croisent comme les quadrilles d'un ballet à la fois minuscule et grandiose.

Tous les sens sont ravis par le sublime spectacle qui se présente alors avec toute l'intensité de la vie sauvage : la poitrine s'épanouit, notre être semble s'étendre et occuper plus d'espace, l'esprit se calme et le cœur se reprend à espérer. Cette heure, mille fois plus belle dans les pays vierges où la nature est seule souveraine, c'est une seconde aurore, c'est un second réveil.

Après un long moment d'une délicieuse extase, je commençais à m'assoupir, lorsque je fus brusquement éveillé par un hennissement de mon cheval, qui vint se ranger près de moi en tremblant de tous ses membres. Ces signes non équivoques de terreur dénotaient l'approche

Digitized by Google

d'un danger redoutable. Debout aussitôt, je regardai de tous côtés, mais ne vis rien de suspect; cependant, en collant mon oreille contre terre, je perçus distinctement le galop de plusieurs chevaux. Je voulus en toute hâte passer la bride à mon cheval, mais il était trop tard; il secoua la tête, fit un écart, et fila comme un trait par une percée dans les profondeurs du bois. Au même instant, je vis déboucher à deux cents mètres environ une troupe de cavaliers à longue chevelure, la lance au poing. Ils m'avaient aperçu, et il n'était plus temps de fuir ou de se cacher; il ne me restait qu'un parti à prendre. Ramassant à la hâte mon fusil et ma cartouchière, je grimpai sur l'arbre au pied duquel était tout mon bagage.

A la vue de cette manœuvre, les Indiens firent halte à cinquante pas de moi et parurent se consulter.

J'en profitai pour les examiner plus attentivement. Ils étaient environ vingt-cinq, admirablement montés, avec des peaux de bêtes fauves en sautoir qui leur pendaient sur le dos. Je me sentais étreint par une poignante angoisse, car jamais je n'avais vu la mort de plus près.

Soudain, un Indien se détacha du groupe et s'avança vers moi; il était armé non d'une lance, mais d'une longue carabine à un coup, et la tenait épaulée, le canon tourné vers la terre. Arrivé à vingt pas de mon arbre, il me cria en mauvais espagnol de descendre, qu'il avait à me parler.

« Je n'ai pas besoin de descendre, répondis-je. Si vous avez quelque chose à me dire, parlez, je vous écoute. »

Alors il parla, mais si bas que je n'entendis rien.

« Je n'entends pas, lui criai-je, approchez davantage. »

Il ne demandait pas mieux et s'avança rapidement, en regardant avec

Digitized by Google

convoitise mon équipement étalé au pied de l'arbre. Je jugeai prudent de lui intimer l'ordre de s'arrêter, sous peine de recevoir un coup de fusil.

Cette menace, lancée d'une voix ferme, le paralysa un instant. Mais, se remettant promptement, il me demanda qui j'étais.

« Que vous importe? lui dis-je, vous ne me connaissez pas.

— Qui êtes-vous? répéta-t-il impérieusement.

— Je suis étranger.

— Ah! de quelque race d'Espagnols, sans doute! » Et un éclair brillait dans ses yeux farouches, tandis qu'il dirigeait vers moi le canon de sa longue carabine. Mais, comme je m'étais abrité derrière le tronc de l'arbre, il dut comprendre que toutes les chances n'étaient pas pour lui, car, sur ma demande, il abaissa immédiatement son arme. Alors, continuant son interrogatoire :

« Comment se nomme votre tribu?

— Je fais partie d'un peuple qu'on appelle Français.

— Oui, oui, dit-il en ricanant, Français-Espagnol.

— Non pas, Français et seulement Français.

— Bah! qu'importe! fit-il avec impatience. Qu'êtes-vous venu faire ici?

— Vous le voyez bien, je me promène.

— Ah! chez vous on se promène sur les arbres?

— Je voyage pour mon agrément.

— Tu mens, chien d'Espagnol! tu viens ici choisir un emplacement pour établir un village et y amener ces maudits étrangers!

— Chien toi-même! » m'écriai-je en perdant patience, et, sans trop savoir ce que je faisais, j'épaulai et fis feu.

Mais le coup partit au hasard, car, au moment où je pressais la

Digitized by Google

gâchette, j'étais violemment arraché de mon arbre et lancé dans l'espace. Je crus d'abord que j'allais me briser sur le sol, mais il n'en fut rien; je restai suspendu en l'air par le lazo que d'autres Indiens m'avaient traîtreusement lancé par derrière pendant que je parlementais avec l'homme à la carabine.

Je restai un moment étourdi, à tournoyer au bout de cette courroie dont le nœud coulant me serrait au milieu du corps; puis, je pus distinguer les Indiens assemblés au-dessous de moi et poussant des vociférations à faire dresser les cheveux sur la tête. Je les voyais s'agiter au pied de l'arbre et se disputer mes dépouilles, dont l'homme à la carabine, le chef sans doute, s'attribua une bonne part. Le partage terminé, ils se livrèrent à un exercice équestre que j'eusse trouvé fort intéressant en toute autre circonstance. Chaque cavalier successivement prenait du champ, puis chargeait au galop dans ma direction; arrivé à quinze pas de moi, il arrêtait court sa monture et me jetait sa lance comme un javelot, de façon à m'effleurer, sans me blesser. Le comble de l'habileté était de passer à un doigt de ma tête sans m'atteindre. Les lances sifflaient en m'effleurant, et je me sentais défaillir; mais je me gardai de bouger, de crainte de compromettre leur adresse, qui était merveilleuse.

Je ne sais combien de temps ce jeu atroce aurait duré, s'il n'eût été interrompu par la venue de quatre nouveaux cavaliers. Celui qui marchait en tête se tenait presque debout sur son cheval. Aussitôt qu'on l'aperçut, les cris redoublèrent, et ce ne fut plus une seule lance qui m'arrivait, mais trois ou quatre à la fois en s'entre-choquant à mes oreilles avec un cliquetis sinistre.

Je commençais à perdre complètement la tête, et, loin de redouter la

Digitized by Google

mort, je l'appelais de tous mes vœux pour mettre un terme à mon supplice. Soudain, j'éprouvai un choc violent : j'avais été enfin touché par un archer moins habile dont la maladresse souleva une tempête de huées ; sa lance était restée engagée dans mes vêtements, sans me blesser.

Le principal des nouveaux arrivants marcha vers moi et trancha d'un seul coup la courroie qui me soutenait; je tombai rudement sur la face. Étourdi par le choc, je restai un instant immobile, et quand je rouvris les yeux, j'aperçus tous les Indiens en cercle autour de moi, gardant un profond silence, la lance levée comme prêts à me percer tous à la fois. J'attendais la mort, mais tout à coup l'homme à la carabine me releva et me garrotta étroitement.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas tué, et que voulez-vous faire de moi? lui demandai-je en le reconnaissant.

— C'est à la *tolderia* que nous t'achèverons; il faut bien amuser les femmes et apprendre aux enfants comment ils doivent traiter les Espagnols. »

Après m'avoir solidement attaché, on m'ôta mes bottes, que le chef des derniers arrivants s'appropria; mes chaussettes faillirent soulever une tempête, tous les voulaient. Pour couper court à toute dispute, celui qui avait pris les bottes en garda une et adjugea l'autre à l'Indien à la carabine. J'étais si bien ficelé, qu'ils ne purent me dépouiller de mes vêtements; je compris, en outre, que le chef ne tenait pas à effectuer cette opération en si nombreuse compagnie. On avait rattrapé mon cheval, qui tremblait convulsivement, et l'on m'attacha dessus.

Puis commença une course échevelée; les chevaux, excités par les cris et les coups, couraient à fond de train, nous allions comme un ouragan.

Digitized by Google

Il arrêtait court sa monture et me jetait sa lance comme un javelot. (P. 83.)

Digitized by Google

Ce que j'eus à souffrir pendant cette chevauchée est indescriptible ; je cherchais en vain à régler de la voix la course de mon cheval affolé par les coups, il ne m'écoutait pas et bondissait comme un cerf poursuivi par la meute.

Ce voyage dura plusieurs mortelles heures, et il était minuit environ quand nous arrivâmes à la *tolderia*. On me jeta à bas de cheval comme un paquet, et je perdis connaissance.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Hydrothérapie. — Les crapauds. — La faim. — La course aux baguettes. — Coutumes indiennes. — Le poteau de torture. — Le feu d'artifice. — Sauvé. — Originalité de Domingo. — Je vole son repas à un vautour. — L'incendie de la Pampa. — Passage du rio Negro. — Carmen. — Le rio Colorado. — L'ombre mystérieuse. — La lagune du *Loco de amor*.

Quand je rouvris les yeux, je me sentis couché, toujours garrotté, dans une mare d'eau; il faisait jour, j'étais seul dans une cahute construite au moyen de trois perches réunies en faisceau et recouvertes de peaux de cheval. Je grelottais, et voyais cependant par les interstices de ma prison le soleil briller au dehors.

Je me demandais dans quel but on me mettait ainsi dans l'eau, lorsque soudain, à l'ouverture de la hutte, apparut un Indien muni d'une espèce de seau en peau de taureau rempli d'eau, et, au moment où j'ouvrais la bouche pour le questionner, j'en reçus le contenu sur la tête. Avant que je pusse me reconnaître, l'Indien avait disparu, mais pour revenir presque aussitôt, muni d'un deuxième seau dont il m'arrosa également.

Je crus qu'il voulait me noyer et tentai un effort pour me soulever, mais mes liens s'y opposèrent, je ne fis que raviver mes douleurs et ne pus retenir un cri.

Juste à ce moment, l'Indien passait sa tête, toujours armé de son récipient.

Digitized by Google

Me voyant les yeux ouverts, un large rictus épanouit sa hideuse figure; il prononça quelques paroles incompréhensibles et se retira. Je m'aperçus que j'avais une terrible faim; j'eusse donné ma vie (qui, alors, ne valait du reste pas grand'chose) pour un morceau de pain. Mourir, soit, mais manger un peu auparavant.

Mon visiteur resta longtemps sans reparaître. Il arriva enfin avec son seau et, cette fois, m'en versa le contenu peu à peu. Je lui criai lamentablement : « J'ai faim! » mais il n'y fit même pas attention.

Cette visite fut la dernière de la journée... Cependant, je me trompe. Il pouvait être cinq heures du soir, lorsque j'entendis près de moi un clapotement sourd analogue à la chute d'un linge mouillé. Je fis un effort pour me retourner... Horreur! quelle hideuse apparition! Un crapaud, aussi gros que le fond d'un chapeau, se tenait accroupi à six pouces de mon visage. Je fis un mouvement d'effroi et de dégoût.

Néanmoins, j'étais torturé par une si cruelle faim qu'il me prit fantaisie de le baptiser grenouille et de le manger cru; je tournai de nouveau les yeux vers lui, mais ce que je vis m'enleva tout appétit. Lui aussi me regardait fixement avec de gros yeux jaunes injectés de sang, en ouvrant une large bouche comme s'il eût voulu me dévorer.

Je me retournai, et ce ne fut plus du dégoût, cette fois, mais une véritable épouvante que j'éprouvai en me trouvant alors face à face avec le plus redoutable crapaud de l'Amérique du Sud, l'*escuerzo*, dont la morsure est plus venimeuse que celle de la vipère.

Huit jours auparavant, sur les bords du Guiguen, j'avais appris à le connaître. Domingo avait pris au lazo un daim vivant que nous avions attaché à un arbre près de notre bivouac; c'était notre réserve de viande fraîche. Il y avait une heure à peine que le daim était prisonnier,

Digitized by Google

lorsque tout à coup il fit un soubresaut et se débattit convulsivement; un instant après il était mort.

Je m'étais avancé le premier près de l'animal et me perdais en conjectures sur la cause de cette mort subite, car je n'apercevais pas de serpent. Un crapaud se détacha du flanc de la pauvre bête et sauta dans ma direction. A chaque saut, on eût dit qu'il s'ouvrait en deux, tant il avait la bouche fendue. Son dos était sillonné de raies jaunâtres; de gros yeux qui sortaient de la tête lui donnaient un aspect des plus féroces, bien qu'il ne fût pas plus volumineux qu'une petite pomme de reinette. M'apercevant que c'était à moi qu'il en voulait, je levai le pied pour l'écraser, mais il fit un tel saut qu'il s'accrocha à ma botte.

Sur ces entrefaites arriva Domingo, à qui je fis voir en riant ce singulier crapaud. Mais je le vis pâlir et s'écrier en joignant les mains : « Jésus Maria, un *escuerzo!* »

Je compris alors que je courais quelque danger, et saisissant mon *revenque* (cravache), j'en administrai un coup vigoureux au crapaud; bien qu'il eût porté juste, celui-ci ne lâcha prise nullement : au contraire, je sentis la tige épaisse de ma botte se rétrécir autour de ma jambe. Je levai de nouveau ma cravache, mais Domingo m'arrêta : « Ne bougez pas », dit-il. Il alla couper une cuisse au daim, y fit une entaille et appliqua cette chair encore palpitante sur l'escuerzo; quelques instants après, il avait lâché prise, ce dont nous profitâmes pour le jeter au milieu du brasier, où il creva avec un bruit mat.

Maintenant on comprend aisément l'effroi que je ressentais d'un pareil voisinage, surtout en me rappelant le naturel irascible de cet animal si prompt à attaquer l'homme. Je n'osais bouger et retenais même

Digitized by Google

ma respiration. L'*escuerzo*, au contraire, respirait bruyamment; je voyais sa gorge ridée se soulever et s'abaisser à intervalles réguliers. J'avais les yeux fixés sur lui; de son côté, il me fascinait du regard, lorsque je me sens tirer par les cheveux. Horreur! le gros crapaud venait de me sauter sur la tête. N'y tenant plus, je me ramassai sur moi-même et me secouai désespérément. Le gros crapaud alla roûler sur l'*escuerzo*, qui, n'aimant pas être dérangé, lui sauta dessus aussitôt et le mordit à la patte si violemment, que le malheureux, après avoir poussé un lamentable et rauque coassement, expira, non sans m'arroser d'un liquide visqueux et fétide.

Cependant l'*escuerzo* restait toujours attaché à sa victime; la nuit approchait, et nul être humain ne paraissait.

En revanche, ma prison s'emplissait d'une quantité de crapauds qui arrivaient deux par deux, en sautillant, et s'installaient commodément sur mes pieds, sur mes jambes, sur mon corps. Si je faisais un effort pour me mouvoir, je soulevais aussitôt de tels mécontentements chez ces hôtes incommodes, que je dus me résigner à leur présence dans ma hutte, dont la fraîcheur et l'humidité les attiraient. Il y en eut bientôt un si grand nombre, que je ne pouvais plus voir le sol. Il y avait de quoi mourir d'écœurement; cependant je finis par m'endormir, tant il est vrai qu'on s'accoutume à tout. Mais comme le jour commençait à poindre, je pus voir mes crapauds déguerpir; la plupart, toutefois, s'étaient creusé de petits réduits tout autour de la hutte, et je pouvais distinguer encore la patte de derrière de l'un ou l'œil jaunâtre d'un autre; l'*escuerzo* n'avait pas lâché sa victime.

Mon geôlier m'aborda de la même façon que la veille, par une abondante aspersion. J'avoue que, cette fois, l'eau me fit grand bien;

Digitized by Google

j'ouvris la bouche aussi grande que possible, et pus en boire quelques gouttes au passage. Je me réjouissais d'ailleurs d'être lavé après le contact de tant de bêtes immondes. Voyant que mon arroseur se préparait à me quitter, je poussai de tels cris qu'il passa de nouveau sa tête à l'ouverture. Je hurlai alors : « J'ai faim ! j'ai faim ! j'ai faim ! » sur tous les tons.

Je devais faire des grimaces fort drôles, car l'Indien, chose rare ! se mit à éclater de rire, mais disparut. Je souffrais atrocement, mes entrailles se tordaient, et de nouveau je souhaitai une prompte mort. La plus grande partie de la journée se passa dans cette douloureuse attente ; puis, j'entendis un grand bruit de voix, et une foule de petits Indiens accompagnés de leurs mères firent irruption dans la hutte en poussant des cris aigus ; on me tira dehors, et là, je fus pendant un quart d'heure en butte à toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Les mères soulevaient les plus petits enfants à la hauteur de mon visage et me faisaient lancer des ruades ; d'autres m'enfonçaient des épines dans le corps ou me piquaient avec la pointe de leurs lances.

Heureusement, les hommes arrivèrent et écartèrent tous ces cruels sauvageons. Ils me détachèrent et me mirent debout, mais ma faiblesse était telle que les jambes me manquèrent et que je tombai. S'armant aussitôt de baguettes de bois vert, ils m'infligèrent une si cinglante volée, que j'oubliai toute défaillance. En un clin d'œil je fus sur pied et me pris à courir de toute ma vitesse, droit devant moi.

Je connaissais assez les usages des Indiens pour avoir un peu d'espoir de me sauver, si mes forces ne me trahissaient pas. En effet, un prisonnier, avant d'être conduit à la torture, a trois moyens d'y échapper :

Le premier était celui que j'employais : courir à une distance de

Digitized by Google

quinze cents mètres environ, sans être rattrapé par personne, jusqu'au delà d'un cercle imaginaire de ce rayon, qui entoure les villages indiens;

Le second moyen consiste à se montrer assez habile pour trouver une ruse quelconque qui oblige les Indiens à s'avouer vaincus par votre duplicité;

Le troisième moyen, c'est le combat : le prisonnier a le droit de choisir un adversaire parmi les Indiens de la tribu désignés comme les plus braves et les plus robustes; s'il le renverse et le tue, il est libre.

Le premier moyen ne me réussit pas; je n'avais pas fait cent pas, que je fus rejoint et même dépassé.]

Alors, l'Indien qui parlait espagnol m'aborda pour faire assaut de ruse. Il me dit : « Tu vas mourir si tu ne trouves un moyen de t'échapper. Demande-nous trois choses, et nous t'en accorderons deux. »

A ces mots, mon cœur bondit d'espoir, et je commençai par demander à manger et à boire. Aussitôt, tous se précipitèrent, et en peu d'instants je me trouvai au milieu de monceaux de victuailles de toute espèce, auxquelles je m'empressai de faire largement honneur.

Mais les Indiens attendaient ma solution avec impatience, et me pressèrent de leur faire connaître la troisième demande.

« Oh! pour la troisième, répondis-je, je vous la demanderai l'année prochaine. »

Mon interprète traduisit cette réponse, qui excita la surprise de toute la tribu; on trouva le cas fort original, à en juger par les grimaces qu'ils firent. Bref, on tint conseil, puis on déclara que, puisque je ne demandais rien, je perdais mes droits à la deuxième épreuve.

Aussitôt une quinzaine de vigoureux gaillards, armés de pied en

Digitized by Google

cap, vinrent m'offrir le combat. Faible comme je l'étais, et inhabile au maniement de l'arc, des *bolas* et de la lance, j'étais perdu d'avance; aussi leur dis-je, par le canal de l'interprète :

« Je ne veux pas combattre, de crainte d'avoir un œil crevé et de ne plus voir venir la mort que d'un œil. Je veux la voir en face, comme un brave doit le faire. »

Ces paroles, traduites, soulevèrent d'universelles clameurs; la foule m'entoura et me poussa vers le lieu consacré aux supplices; c'était le dénouement de ma lamentable odyssée.

On m'attacha solidement à un poteau planté en terre, et autour duquel se trouvait empilé une quantité de bois sec. Puis, tout d'abord, les Indiens exécutèrent autour de moi une espèce de danse guerrière accompagnée de hurlements, et se livrèrent à toute sorte d'exercices analogues à la fantasia des Arabes, en brandissant leurs armes de la façon la plus inquiétante.

Soudain, tout rentra dans l'ordre et le calme; le chef de la tribu faisait son apparition. Il fendit la foule, qui s'écartait docilement à son approche, et vint m'examiner de près. Sa physionomie avait un aspect dur et implacable. Après avoir visité mes liens, il les fit serrer plus étroitement, puis, reculant à une certaine distance, il banda son arc. Croyant toucher à mes derniers moments, je poussai de grands cris, le suppliant de m'accorder encore un peu de répit.

L'Indien qui parlait espagnol vint me demander ce que j'avais à dire.

Ne sachant trop qu'imaginer pour leur faire impression, je lui criai : « Dis à ta tribu maudite que, si vous commettez ce crime de massacrer un homme qui ne vous a rien fait, les malédictions que je vais pronon-

Digitized by Google

cer en mourant attireront le feu du ciel qui vous détruira tous. » Mes paroles, au lieu de les intimider, ne firent que les exaspérer probablement.

Ils se remirent tous en posture, l'arc tendu dans ma direction. Le chef avait l'honneur des trois premières flèches, qu'il devait placer à sa convenance. Il décocha la première avec une merveilleuse adresse, car elle m'effleura le sommet du crâne de si près, qu'en s'enfonçant dans le poteau je sentis quelques cheveux qui la suivaient. C'en était fait, je n'avais plus que quelques instants à vivre, et je les consacrai à penser à ma famille, qui ne connaîtrait jamais ma destinée; à la France, que je ne reverrais jamais.

Tout à coup, ô surprise! j'entends de violentes détonations, l'obscurité naissante est sillonnée de jets de feu, des étoiles rouges, vertes, de toutes couleurs, tombent en pluie continue sur la foule qui pousse de grands cris, quelques-uns se prosternent la face contre terre, mais la plupart prennent la fuite de toute la vitesse de leurs jambes. Je sens qu'on tranche mes liens, on me saisit par le poignet et l'on m'entraîne vigoureusement. Je me garde bien de résister, surtout en reconnaissant Domingo. A cinquante pas du poteau, nous voyons accourir un cavalier conduisant en main deux chevaux fougueux; c'était Honorio. Le danger m'avait rendu toute mon agilité; d'un bond je me trouvai en selle et partis au triple galop, escorté de mes sauveurs, avant que les Indiens eussent seulement le temps de se reconnaître; lorsqu'ils songèrent à nous poursuivre, nous étions hors de toute atteinte.

Après plusieurs heures de course effrénée à travers un pays assez accidenté et qui m'était complètement inconnu, il fallut faire halte pour laisser souffler nos chevaux. Il faisait nuit noire. Domingo, après avoir

Digitized by Google

écouté, l'oreille collée contre terre, affirma que nous n'étions pas poursuivis. Alors, nous prîmes nos dispositions pour dormir, mais tout d'abord je demandai des explications à Domingo.

Il commença avec solennité : « Je suis maudit, maudit par ma mère et renié par ma tribu. Dès mon arrivée à la *tolderia,* j'allai droit à la hutte de ma famille, que je trouvai désolée et déjà hantée par les esprits de la mort.

« Ma mère, étendue sur la couche de cuir de ses ancêtres, semblait n'avoir que peu d'instants à vivre. Je me prosternai devant elle et m'accusai humblement de tous mes torts. Mais elle ne parut pas m'entendre. Alors je m'écriai : « — Mère, mère, c'est ton fils! » Cette fois, son esprit se réveilla et anima son cadavre, ses yeux se rouvrirent pour lancer le feu de la vengeance, la malédiction sortit de sa bouche, qui fit entendre ces terribles paroles : « — Fils ingrat, lâche et menteur, « les entrailles qui t'ont donné le jour tressaillent d'indignation à ta « vue. Assassin de tes frères, voleur de l'honneur de ta famille, sois mau- « dit! » Son bras eut un geste effrayant, puis elle retomba raide morte.

« Plein d'un sombre désespoir, je m'enfuis en entraînant mon fils, écrasé sous le poids des souvenirs qui m'assaillaient, car tout dans ce village me rappelait mon heureuse enfance. Les mères qui me connaissaient me désignaient du doigt à leurs fils comme un objet d'horreur et de mépris; les outrages les plus humiliants sortaient de leurs bouches. C'est en fuyant ainsi, fou de douleur, que je vous vis passer captif et, fidèle à mes anciennes promesses, résolus de tenter de vous sauver. Les pétards et les artifices que j'avais apportés pour me réjouir avec mes frères m'ont servi à frapper d'effroi ceux qui m'avaient renié, et à vous soustraire à leur fureur. »

Digitized by Google

Je témoignai à Domingo toute ma reconnaissance pour le service inappréciable qu'il venait de me rendre, et ne tardai pas à m'endormir profondément. J'eus toutes les peines du monde à m'éveiller en me sentant enlevé et mis en selle comme une chose inerte par les bras robustes de Domingo et d'Honorio, qui me dirent : « Ils ont trouvé nos traces et nous poursuivent; entendez-vous leurs cris? » En effet, on percevait de lointaines clameurs qui se rapprochaient rapidement. Nous étions lancés au galop, et nos chevaux, aiguillonnés, volaient dans l'herbe où nous courions, silencieux comme des ombres. On voyait poindre à l'horizon cette faible lueur qui précède l'aurore, lorsque Domingo me dit : « Vous êtes le mieux monté, profitez-en pour prendre de l'avance droit devant vous et fiez-vous à nous pour le reste, nous vous rejoindrons. » Sans la moindre objection, je suivis sur-le-champ l'avis de mon guide.

Peu de temps après, je vis paraître le jour, comme j'arrivais au sommet d'une colline devant laquelle s'étendait un paysage merveilleux, mais que ce n'était pas l'heure d'admirer; je continuai donc à courir en droite ligne, mais à une allure plus modérée, car maintenant je pouvais voir venir les ennemis de très loin. Mon costume était des plus sommaires, il se composait simplement du *poncho* d'Honorio; mais ce qui me préoccupait surtout, c'était de trouver de quoi assouvir la faim qui me torturait les entrailles. Je rencontrai des autruches, mais ce fut en vain que je tentai de les forcer à la course, comme font les Indiens; mon cheval n'était pas assez frais ou je n'étais pas assez habile, et elles ne tardèrent pas à se perdre dans les légères vapeurs qui estompaient au lointain l'horizon. J'employai toute la journée à la chasse, mais sans aucun succès; je n'avais plus qu'une idée, me procurer à

Digitized by Google

L'obscurité naissante est sillonnée de jets de feu. (P. 94.)

Digitized by Google

manger. Je ne pus y réussir; déjà le soleil baissait, et dans ce pays les ténèbres viennent presque sans transition. Après avoir mis une entrave à mon cheval, je me laissai tomber sur la terre, en écoutant machinalement le bruit que faisaient ses mâchoires en broyant avidement l'herbe épaisse. Que ne pouvais-je l'imiter! Je tombai dans une vague torpeur et je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, le soleil était déjà haut. L'attitude de mon cheval me surprit : il se tenait immobile, l'œil fixe, le cou tendu en pointant les oreilles comme s'il écoutait attentivement. Je suivis aussitôt son exemple, et ne tardai pas à entendre un bruit comparable à celui que fait un corps de cavalerie lancé au galop. D'un bond, je fus à cheval, et m'éloignai rapidement dans le sens opposé au bruit, en regardant attentivement derrière moi, mais sans rien pouvoir découvrir; et cependant le bruit se rapprochait. Le pays devenait de plus en plus ondulé, et la crête des coteaux était couronnée de bosquets; ces accidents de terrain n'étaient pas de nature à favoriser ma fuite, et j'étais bien affaibli par la faim. Le bruit devenait de plus en plus distinct; plus de doute, j'étais poursuivi, et je ne tarderais pas à être de nouveau à la merci des Indiens, qui ne me laisseraient pas échapper. Cette fois, Domingo ne me sauverait pas. Où était-il, à cette heure? Je regrettai amèrement de l'avoir quitté; s'il fallait mourir, j'eusse mieux aimé mourir avec lui, que seul, abandonné, loin de tout regard ami.

Mon cheval, qui était au galop depuis le matin, quoique ayant beaucoup de fond, commençait à faiblir, et je sentais le désespoir me gagner, quand il me vint une idée. J'apercevais de loin une éminence couronnée d'un bois qui semblait très épais. Je résolus de m'y rendre et de m'y cacher, mais sans grande confiance dans cet expédient, car je

Digitized by Google

connaissais l'habileté des Indiens à suivre partout une piste. Mais quand je voulus diriger mon cheval de ce côté, il s'y refusa absolument, bien que très docile d'ordinaire. En employant tous les moyens dont un cavalier dispose, je finis cependant par l'y décider, car je ne voyais nulle part rien de suspect ; seul le bruit me poursuivait toujours. A force de regarder en arrière, j'avais pris un torticolis. J'étais arrivé au pied de la colline, dans un vallon humide et marécageux. Je mis pied à terre pour faire boire ma monture et cherchai, pour me désaltérer, un endroit où l'eau fût plus claire. O bonheur! j'aperçois au bord de l'eau un énorme vautour qui, à mon approche, s'envole en m'abandonnant sa proie. C'était un daim (*gama*), et, en m'approchant, je reconnus avec joie que la bête était encore palpitante. Je me jetai dessus et lui arrachai une cuisse comme provision, puis je mordis à même avec délices dans cette chair crue et saignante jusqu'à ce que je fusse rassasié. Cependant le vautour volait au-dessus de ma tête avec des cris menaçants, et plus d'une fois m'effleura de ses grandes ailes; il devenait pressant, et je dus me défendre en me faisant une arme du gigot que je tenais à la main. Bien repu, j'abandonnai la partie, et je gravis la hauteur. Je n'entendis plus aucun bruit, et ne vis rien d'extraordinaire tout d'abord. De l'autre côté de la colline, plus d'ondulations de terrain. C'était une plaine immense dont l'herbe, sous la lumière intense du soleil, prenait des teintes bleuâtres qui se mariaient à l'horizon avec l'azur du ciel. Je contemplais depuis quelque temps ce gigantesque panorama, lorsque je le vis changer d'aspect. Des milliers d'oiseaux de toute espèce, venant de la même direction que moi, passaient au-dessus de nos têtes avec de grands cris, comme fuyant un objet de terreur. De ce côté, le ciel était fort sombre; on eût dit qu'un

Digitized by Google

orage se préparait. Je pensai soudain à ce que j'avais entendu dire du *pampero,* tempête épouvantable qui démolit, disperse et emporte les maisons comme un fétu. En ce moment, je vis apparaître sur la colline voisine une troupe de chevaux qui venaient à fond de train dans ma direction. Je me crus perdu, car c'étaient sans doute les Indiens. Je n'apercevais pas de cavaliers, mais je n'ignorais pas que les Indiens des Pampas chevauchent très souvent en se dissimulant le long de leur monture, pendus à l'encolure, et les pieds accrochés à la selle; ils voyagent ainsi durant des heures entières.

Il était inutile de fuir, car mon cheval était harassé, et moi-même je n'en pouvais plus; d'ailleurs, en me suivant à la piste, tôt ou tard ils finiraient par avoir raison de moi. J'attendis, mais je fus bientôt détrompé; aux chevaux, qui étaient libres, étaient mêlés des bœufs sauvages et d'autres animaux qui, comme eux, fuyaient à fond de train sous l'impulsion d'une irrésistible terreur. Ils passèrent comme un ouragan sans faire la moindre attention à moi.

Peut-être, pensais-je, les Indiens leur donnent-ils la chasse; en ce cas je ne vais pas tarder à les voir apparaître. Comme pour justifier cette appréhension, je vis déboucher un second groupe, composé cette fois de chevaux seulement. En les voyant, mon cheval hennit et voulut aller à leur rencontre. Cette démonstration me rassura, car je savais que les chevaux sont doués d'un instinct qui les porte à fuir les Indiens comme si c'étaient des bêtes féroces.

Il en est ainsi d'autres animaux domestiques. Dans les colonies de la frontière, on prétend que les coqs chantent pour avertir de leur approche. Les chevaux passèrent comme les bœufs sauvages, puis ce furent des troupes d'autruches, de cerfs, de daims, en un mot de toute

Digitized by Google

espèce d'animaux. En présence de cette panique universelle, je me demandai si je ne ferais pas prudemment de fuir aussi. Je ne voyais toujours à l'horizon qu'un épais nuage noir, et l'orage ne se pressait pas d'éclater. Je me décidai à l'attendre. Le soleil avait disparu, la nuit

Je fuyais au galop, tournant le dos à l'incendie. (P. 102.)

tombait, et cependant, à mon grand étonnement, le désert était illuminé d'une immense clarté. Une idée subite me frappa : le feu était à la Pampa, c'était le feu que fuyaient tous ces animaux. A mon tour, saisi de terreur, je me précipitai vers mon cheval, car, si le vent se levait, l'incendie ferait de rapides progrès et ne tarderait pas à m'atteindre; dans une heure au plus, je serais certainement brûlé vif. Maintenant je

Digitized by Google

distinguais très bien sur les collines voisines les longues herbes desséchées par les ardeurs du soleil, en proie aux flammes activées par la brise de mer. Je fuyais au galop, tournant le dos à l'incendie, lorsque tout à coup, en tournant un bouquet d'arbres, j'aperçois deux cavaliers : c'étaient Domingo et son fils; un instant après, nous nous pressions les mains avec effusion.

« Vous avez joliment couru depuis deux jours, me dit mon guide. Nous sommes venus vous attendre ici, pensant que le feu vous y conduirait.

— C'est effectivement le feu qui m'y a conduit. »

Domingo regarda son fils d'un air de supériorité : il éprouvait une grande satisfaction d'amour-propre.

« Mais comment vous êtes-vous tirés des mains des Indiens? demandai-je.

— Bien simplement : je leur ai lancé une fusée qui les a arrêtés net, et j'ai mis le feu à la prairie : c'était d'abord une barrière qu'ils ne pourraient franchir, c'était aussi un moyen sûr de vous retrouver, car les flammes, vu la direction du vent, devaient vous conduire droit où nous nous sommes rencontrés. Ici, nous ne courons aucun risque; il y a un étang entre nous et le feu. »

Je racontai alors mes aventures et comment par une chance inattendue je n'étais pas mort de faim. Mes Indiens, qui n'avaient d'autres provisions que leur *mate,* firent honneur au reste de mon gigot de daim, et nous passâmes une nuit très tranquille sous la protection de l'incendie.

Le lendemain, nous arrivâmes sans incident sur les rives pittoresques du rio Negro, qui est un fleuve navigable. Il était alors débordé par suite d'une crue, et comme ses rives sont peu encaissées, il avait une

Digitized by Google

largeur considérable. Nous le passâmes cependant, nos chevaux à la nage, en nous soutenant à leur crinière, et séjournâmes un jour sur l'autre rive pour nous sécher et prendre un peu de repos avant d'arriver à *Carmen,* petite ville que j'avais projeté de visiter.

Après avoir fait sur les bords du rio Negro, où le gibier d'eau pullule, un véritable carnage de canards et de hérons, nous nous remîmes en route.

Au bout de trois jours de marche, nous étions à Carmen, qui, malgré son exiguïté et ses dix-huit cents habitants, me parut une cité immense. Carmen, qui n'est qu'à douze lieues de l'Océan, est accessible aux navires d'outre-mer et se livre principalement au commerce de pelleteries. Comme partout en Amérique, les rues se coupent à angles droits, et les maisons n'ont qu'un étage.

Je passai quinze jours à Carmen pour me reposer et refaire un peu ma garde-robe. Domingo avait projeté de prendre un tout autre chemin au retour : cette fois, nous ne devions traverser les pampas qu'après avoir remonté le rio Negro jusqu'à la *Guardia.* J'avais adopté avec empressement cet itinéraire, qui allait me permettre de voir cette terre de Patagonie dont j'avais tant entendu parler. Je pus déjà m'assurer, en questionnant les gens du pays, que les Patagons, ces prétendus géants, sont d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et que leur stature n'a rien d'extraordinaire ; en outre, c'est une race qui s'abâtardit et s'amoindrit de jour en jour. Ils ont presque toutes les coutumes et le costume du gaucho, mais portent un manteau de peau de guanaque au lieu de poncho. Ils se divisent en deux grandes familles, les Indiens *Puelches* au nord et les *Tehuelches* au sud; mais actuellement ils ne sont pas en tout plus de deux mille et s'entre-détruisent continuellement.

Nous suivîmes pendant huit jours toutes les sinuosités du rio Negro,

Digitized by Google

dont les bords sont d'une admirable fertilité et abondent en sites des plus pittoresques.

Comme rien ne nous pressait, nous voyagions à petites journées et sans nous fatiguer, comme de simples touristes. Après avoir passé le Guardia, parvenus à un point que l'on nomme *el Pozo,* Domingo nous dit qu'un peu plus loin se trouvait une tribu d'Indiens dont il serait imprudent de braver l'humeur agressive ; sur son conseil nous coupâmes droit vers le nord. Nous rencontrâmes bien deux Indiens isolés, mais mon guide m'affirma qu'ils avaient eu plus peur que nous. Deux jours après, nous étions devant le *rio Colorado,* que nous traversâmes sans trop de peine. A partir de ce moment, nous avançâmes avec beaucoup de prudence, à cause du voisinage des Indiens ; Domingo, de crainte de leur donner l'éveil, évitait même de faire du feu.

Depuis que nous avions quitté le rio Negro le pays était devenu plus monotone; on apercevait seulement dans le lointain les reliefs de la *sierra Guamini,* et sur la gauche des hauteurs boisées et verdoyantes. Cette région est appelée *los Algarobales;* on ne voyait en effet pas d'autre arbre que l'algarobe. Le sol était blanc de sel et, lorsqu'il avait plu, prenait une teinte laiteuse.

Un peu plus loin, le terrain devint marécageux, les lagunes se succédaient et rendaient notre marche difficile. Il fallait une sérieuse connaissance des localités ou l'instinct d'un Indien pour ne pas se perdre au milieu de tous ces joncs et roseaux; nous ne pouvions plus avancer qu'au pas.

Nous contournâmes sans nous y arrêter la *Salina Grande,* car il nous tardait de sortir de ces parages peu hospitaliers. Nous rencontrions de nombreux troupeaux de buffles alléchés par le sel qui couvre la terre;

Digitized by Google

mais ce fut avec peine que nous pûmes en tuer un, car ces animaux sont très défiants et très rusés.

Cette chasse vint à propos nous procurer une provision de voyage qui n'était pas à dédaigner.

Comme le jour était sur son déclin, nous établîmes notre campement sur les bords d'une vaste lagune ombragée d'une forêt de roseaux, du sein desquels s'élevaient les clameurs et les battements d'ailes d'innombrables oiseaux aquatiques. Le soleil, sur le point de disparaître à l'horizon, était comme un globe de feu, dont le vif éclat inondait au loin la plaine de ses lueurs empourprées. La brise venait de se lever et m'apportait vaguement les mille bruits singuliers qui, dans ces contrées sauvages, annoncent l'approche de la nuit par un chœur grandiose où se mêlent le bruissement des insectes, le susurrement des oiseaux et le rugissement des fauves. Partout le crépuscule amène les pensées mélancoliques, mais dans le désert il fait naître une émotion, une crainte indéfinissable; c'est au moment où la lumière va disparaître que l'homme sent sa faiblesse et son isolement, au milieu de cette nature puissante qu'il affronte hardiment au grand jour. Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, mais jamais il ne m'avait causé une impression aussi pénétrante. Le sifflement strident du vent au travers des roseaux me serrait le cœur, et l'aspect des étoiles qui commençaient à pâlir au firmament me glaçait d'un frisson que j'étais impuissant à réprimer. Ce n'était pas de la terreur, mais une émotion religieuse pour ainsi dire, qui, en peu d'instants, fit jaillir de mon cerveau tout un monde de pensées extraordinaires. Je me sentais bien petit, et cependant je réfléchissais que j'étais grand par cette liberté absolue qui était alors mon partage, à la différence de ces millions d'hommes qui vivent en société, et qui tous

Digitized by Google

sont esclaves les uns des autres ou asservis à des usages et à des préjugés bien plus tyranniques que tous les tyrans humains. A cette idée, je sentais ma poitrine s'épanouir, je respirais plus largement, je relevais la tête avec fierté. Comme Jean-Jacques, je ne voyais plus que les bienfaits de la vie sauvage, et je me prenais à maudire les progrès de la civilisation. Mais le cours de ces pensées fut brusquement interrompu par un phénomène singulier. Au sein des ténèbres, maintenant presque complètes, du milieu des roseaux, une lueur sanglante venait de frapper mes yeux, et l'ombre gigantesque d'une forme humaine s'étendait sur la cime des joncs, jusqu'à mes pieds. Mon cheval se cabra violemment, et je sentis se dresser mes cheveux, comme Crusoë quand il vit sur le sol de son île l'empreinte d'un pied humain.

Je retournai vers mes compagnons et les pressai de questions au sujet de cette apparition extraordinaire. Domingo ne parut nullement surpris.

« Ne savez-vous donc pas où nous sommes? me demanda-t-il.

— Comment le saurais-je?

— Alors, écoute-moi, fit l'Indien d'un ton mystérieux et solennel. Tu viens d'avoir peur, et tu n'as pas eu tort, car tu étais en face de l'ennemi du genre humain, en face de l'être qui a horreur de son semblable, et qui se fait horreur à lui-même. Cet homme étrange a un nom que lui a valu son injuste destinée; ce nom est son rempart et sa défense; mais ne crois pas qu'il ait cherché à se le faire donner : non, c'eût été une lâcheté, et celui-là n'en a jamais commis. Il peut être un grand criminel, mais il est aussi un héros! Il lui arriva un grand malheur qui a brisé son existence. Depuis, il vit seul au milieu de cette lagune, où il règne en maître; tu as vu son ombre! On l'appelle *el Loco de amor* (le fou d'amour); la lagune porte son nom. »

Digitized by Google

Ces paroles bizarres piquèrent vivement ma curiosité; mais, malgré mes instances, Domingo ne sut ou ne put pas m'en dire davantage sur le malheur qui avait frappé cet infortuné. Sa réserve ne fit que surexciter mon désir de voir cet homme extraordinaire, que l'Indien m'avait représenté comme un héros doué de tant de vertus. Il me fallait apercevoir les traits de cet être singulier, ne fût-ce que d'un coup d'œil, à la dérobée, et non pas le lendemain, mais à l'instant même; c'était une idée fixe qui tendait irrésistiblement chez moi tous les ressorts de la volonté. Je résolus de la satisfaire, mais sans en parler à mon guide, qui n'eût pas manqué de me faire cent objections que le bon sens m'avait déjà suggérées sans le moindre succès.

La nuit tombait; comment arriver à cet îlot placé au milieu de la lagune, où le fou avait établi sa demeure?

Ces marécages sont perfides, et plus d'une fois des gens du pays, connaissant les localités, y périssent envasés sans qu'on puisse leur porter secours. Cependant rien ne pouvait m'arrêter. J'avais remarqué un endroit où les joncs, légèrement écartés, semblaient indiquer un passage guéable, mais il ne paraissait guère fréquenté. Malgré l'extrême difficulté de suivre avec les progrès de l'obscurité un chemin si mal tracé, qui peut-être avait été rendu à dessein impraticable, je n'hésitai pas à y pénétrer, laissant mes compagnons profondément endormis. Après avoir traversé, avec de l'eau jusqu'aux genoux, un fouillis de joncs trop élevés pour que je pusse rien voir, je parvins à une éclaircie, d'où j'aperçus distinctement l'îlot et une masse noire, la cabane du fou, où brillait une lueur rougeâtre dont le reflet glissait sur le marécage. Je marchai avec précaution de ce côté, tâchant de suivre la direction du sentier présumé. Par un mirage fréquent, la cabane paraissait s'éloigner

Digitized by Google

à mesure que j'avançais. Je la croyais d'abord à cinquante mètres tout au plus, mais elle était beaucoup plus loin ; cependant, l'espoir de contempler bientôt le mystérieux personnage me soutenait, et je ne tardai pas à voir distinctement son refuge. Peu à peu, l'eau devenait plus profonde, des herbes longues et tenaces embarrassaient mes jambes, les roseaux fouettaient mon visage, mais je continuais à avancer péniblement. Une vague appréhension me disait de retourner sur mes pas, mais ma volonté me poussait toujours plus avant. J'avais de l'eau jusqu'à mi-corps, et compris bientôt que je faisais fausse route, n'ayant plus pour guide que la lueur incertaine qui s'échappait de la hutte. A chaque pas, je risquais de glisser dans un abîme gluant et insondable. Je fis halte un instant pour reprendre haleine. J'ouvris les yeux, cherchant à scruter les ténèbres, écoutant attentivement, mais je n'entendis que les battements de mon cœur. La brise était tombée, les roseaux avaient remplacé leur bruissement plaintif par une immobilité silencieuse, plus effrayante encore. Bien que trempé dans l'eau glacée, je sentais mon front inondé de sueur et mes tempes en feu sous la pulsation rapide des artères. Soudain, au milieu du silence, j'entends un clapotement sourd, comme si un énorme poisson cherchait à se frayer un passage au travers des roseaux, en se dirigeant vers moi. Une terreur folle me saisit, et je me jette de côté d'un élan désespéré; mais je tombe dans un trou et me mets à la nage. Je fis deux ou trois brasses en changeant de direction avec l'énergie du désespoir, mais je me sentais voué à une mort affreuse, quand j'aperçus un homme qui nageait rapidement de mon côté, un long coutelas entre les dents; au même instant, à bout de force et de courage, je me sentis défaillir et coulai à fond.....

Digitized by Google

Mon cheval se cabra violemment. (P. 106.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

Le *loco de amor*. — Récit touchant. — Le *pampero*. — Capture de la *manada*. — Nouvelle apparition des Indiens. — Comment on passe pour un brave. — Je me sépare de Domingo et d'Honorio. — Chivilcoy. — Retour à Buenos-Ayres.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur un lit d'herbes sèches, dans une hutte grossièrement construite en troncs d'arbres et en terre; devant le foyer, où se consumait une brassée de bois sec, était assis sur un escabeau un homme qui, le front appuyé sur sa main, semblait abîmé dans une méditation profonde. Il ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans; sa haute stature et ses membres musculeux décelaient une vigueur peu commune, ses traits nobles et réguliers respiraient l'intelligence et la volonté. Mais le charme juvénile de son mâle visage, ombragé par les boucles d'une épaisse chevelure noire, était contrarié par le pli amer de sa bouche et le léger sillon qui ridait son front soucieux. Près de lui, un lévrier de grande taille considérait son maître d'un œil presque humain et semblait partager sa tristesse.

« Vous m'avez sauvé la vie! m'écriai-je, dites-moi qui vous êtes, pour que je puisse vous remercier. »

L'inconnu tourna lentement la tête vers moi et me considéra froidement. Ses yeux avaient une profondeur et un éclat extraordinaires; ils étaient vifs et chatoyants comme des diamants noirs.

« Jeune homme, dit-il d'une voix grave et sonore, ne me remercie pas.

Digitized by Google

On m'appelle l'ennemi du genre humain. Jamais d'autres pieds que les tiens n'ont foulé le sol de cet îlot, et si je ne t'avais vu jeune et sans expérience, tu aurais déjà payé de ta vie ta folle curiosité. Puisque je t'ai arraché à la mort, je ne le regrette pas, car j'ai besoin de parler à un être humain de la douleur qui me tourmente. J'ai sur le cœur une tache de sang qui le ronge et le torture; il me semble qu'on y retourne ce poignard. » Ce disant, il tira de sa ceinture un petit *facon* qu'il posa à terre et devant lequel il tomba religieusement à genoux. Le chien vint se ranger tristement près de lui, en poussant un hurlement plaintif. L'inconnu se releva, il était d'une pâleur mortelle. Jamais je n'avais vu une telle image du Désespoir, et cependant pas un muscle de son visage ne tressaillait.

Je sentis naître en moi de la pitié pour cet étrange personnage.

« Vous êtes malheureux? lui dis-je.

— Oui! s'écria-t-il, je suis le plus malheureux des hommes, et si je n'avais craint de commettre une lâcheté, il y a longtemps que je serais mort. D'ailleurs, tu vas en juger. Écoute :

Je suis né dans un petit village sur le versant des Cordillères, et j'étais si jeune quand mon père et ma mère sont morts que je ne les ai jamais connus. Ils me laissèrent une petite maison où s'est écoulée mon enfance. J'avais pour voisin un gaucho à qui ses nombreux méfaits avaient acquis une mauvaise réputation; il était obligé de faire de fréquentes absences pour ne pas avoir maille à partir avec les autorités qui souvent le recherchaient. La femme de ce bandit était une sainte par sa douceur, son dévouement et ses vertus. Elle était l'amie de ma mère, et avait veillé sur moi comme sur sa propre fille, de quatre ans plus jeune, avec laquelle j'avais grandi. J'adorais Benita comme si elle

Digitized by Google

eût été ma sœur, et je concentrais sur elle toutes les tendresses de mon âme, n'ayant pas de famille au monde. Elle avait reçu de la nature un cœur plein de bonté, une intelligence vive et enjouée, un caractère doux et candide. Sa mère s'était appliquée à développer tous ces heureux dons et y avait merveilleusement réussi. Quant à sa beauté, dans ce pays où toutes les femmes sont belles, elle brillait entre toutes d'un éclat radieux; à vingt lieues à la ronde, on la citait comme la plus belle. Ses cheveux n'étaient pas noirs comme ceux de nos compatriotes le sont presque toujours; ils étaient d'une couleur fauve à reflets d'or et entouraient d'un nimbe éclatant le pur ovale de son visage, éclairé par deux yeux noirs dont le regard lumineux vous enveloppait d'une caresse.

Compagnon de ses jeux enfantins, empressé d'obéir à ses moindres caprices, heureux de vivre dans l'air qu'elle respirait, j'avais été le témoin de la lente éclosion de cette fleur superbe; insensiblement, l'enfant à qui j'avais appris à se tenir à cheval devenait une jeune fille dans la splendeur de sa beauté, sans que sa candeur native eût rien perdu de sa sainte innocence. La mère de Benita avait deviné toute l'étendue de mon amour et le voyait d'un œil favorable, bien que je ne lui en eusse jamais parlé, non plus qu'à celle qui était mon idole. Le père, au contraire, qui comptait sur la merveilleuse beauté de sa fille pour enrichir la famille par un opulent mariage, me considérait comme un obstacle fâcheux à ses projets et ne me cachait pas sa malveillance. Il donnait fréquemment des bals où tous les jeunes gens les plus riches du pays venaient mettre leur amour et leurs biens aux pieds de Benita, sans réussir à toucher son cœur. Le père ne la pressait pas; animé des plus vils sentiments, il préférait surexciter les passions par la difficulté

Digitized by Google

et augmenter la concurrence des prétendants. Pour ne pas perdre son temps, il jouait avec eux un jeu d'enfer, où il pouvait tricher impunément, chacun voulant se rendre favorable le père de Benita. J'assistais à ces scènes odieuses, torturé par la rage et le dégoût; cent fois j'aurais poignardé ce monstre s'il n'eût été son père.

Cependant, il fallait prendre une résolution qui déciderait de mon sort. Benita m'aimerait-elle ou n'aurait-elle pour moi que l'amitié d'une sœur? D'un mot, elle pouvait me frapper à mort.

Elle avait alors dix-sept ans, elle était devenue si belle, que moi, son compagnon d'enfance, je ne lui parlais qu'en tremblant. Je passais presque toutes les nuits à son insu à veiller sur elle autour de sa maison, restant de longues heures les yeux fixés sur sa fenêtre. Je m'étais procuré un lit entouré de dentelles et des draps fins et les avais fait accepter à sa sainte mère qui, comprenant mon désir, les avait préparés pour Benita. J'étais heureux de me la figurer dormant calme et paisible dans son petit lit blanc, reposant sa tête sur un coussin de duvet de *guanaco* qui lui venait de moi. Les nuits que j'ai passées ainsi sont le plus doux souvenir de mon existence.

Mais cela ne pouvait durer longtemps; après des hésitations cruelles, je résolus de lui ouvrir mon cœur et de lui demander si elle consentait à lier sa foi et sa vie à la mienne, ou si, au contraire, elle ne voulait voir en moi qu'un frère. C'est avec une profonde émotion que je me résolus à cette démarche suprême.

Je profitai d'une belle soirée où je la vis partir à la promenade, seule suivant sa coutume, sur son bon petit cheval. Je ne tardai pas à la rejoindre, et lui dis d'une voix tremblante : « Benita, le ciel est pur, Dieu a les yeux sur nous, les étoiles nous éclairent et le rossignol nous

Digitized by Google

berce de sa voix mélodieuse; viens t'asseoir près de moi sur ce tertre de gazon pour échanger nos pensées la main dans la main. » Elle arrêta son cheval et, sans dire un mot, avec un doux sourire, se laissa glisser, confiante, dans mes bras tendus pour la recevoir! Quelle ne fut pas mon émotion en effleurant cette taille souple et fine, et surtout quand elle me tendit spontanément son front blanc et pur! Mais il fallait être fort. Nous nous assîmes l'un près de l'autre, et je parlai longuement, ouvrant à Benita mon cœur tout entier, dévoilant mes espoirs, mais aussi mes cruelles appréhensions. La figure cachée dans ses mains, elle m'écoutait en silence. Navré de son insensibilité, j'allais me livrer au désespoir, quand, soudain, m'enlaçant étroitement de ses bras frais et ronds et approchant ses lèvres de mon oreille, elle me dit tout bas : « Tiburcio, je t'aime. » L'excès du bonheur faillit égarer ma raison. Je tombai à genoux, pressant ce corps si doux sur ma poitrine haletante; mon cœur battait à coups précipités, mes membres étaient agités d'un tremblement convulsif, mes dents s'entre-choquaient, il me semblait être ravi dans l'espace parmi les étoiles scintillantes, sur les ailes d'un oiseau monstrueux. Mais les lèvres de Benita, s'approchant des miennes, m'imprimèrent une brûlure qui incendia mon sang. Je lui dis : « Puisque tu m'aimes, sois à moi, Benita. — Oh! oui », s'écria la pauvre enfant sans comprendre, mais en se serrant encore plus près de moi. En ce moment, un rugissement épouvantable éclata, et un *puma* de la plus belle taille apparut à vingt pas de nous. Loin de chercher à fuir, Benita se précipita devant moi pour me faire un rempart de son corps délicat. Mais je l'enveloppai de mon bras gauche et, armé de mon *facon,* je marchai droit au fauve. Un second rugissement, plus éloigné, m'apprit qu'ils étaient deux.

Digitized by Google

Je recommandai mon âme à Dieu en lui demandant la force et le courage de sauver Benita. Elle me dit : « Laisse-moi, je suis armée », et me montra le petit poignard que vous avez vu tout à l'heure. Sans la moindre défaillance, elle ajouta : « Tiburcio, près de toi je n'ai pas peur, nous mourrons ou nous vivrons ensemble. »

En me voyant marcher droit à lui, le puma s'accroupit, prêt à bondir. Quand je fus à dix pas, il fit un saut prodigieux; j'avais étendu le bras et lui plongeai mon coutelas au défaut de l'épaule. Il tomba mort, mais le choc fut si violent qu'il m'entraîna dans sa chute. Benita poussa un cri de désespoir et se précipita avec son poignard sur la bête; je me relevai et la rassurai aussitôt. Craignant l'arrivée de la femelle du puma, nous quittâmes en toute hâte ces lieux où je suis venu pleurer bien souvent; mais, avant de nous séparer, nous jurâmes de n'être jamais que l'un à l'autre.

Le lendemain, je demandai la main de Benita à ses parents. Le père me reçut par un refus presque formel, prétextant que je n'avais encore fait aucune action d'éclat, et qu'il ne donnerait sa fille qu'à un gaucho vaillant et courageux. La mère m'embrassa en pleurant; elle ne demandait qu'à m'avoir pour fils.

C'est alors que, pour ôter au père tout prétexte de refus, je pris part aux expéditions qu'on dirigeait contre les Indiens, ces pauvres créatures dont on envahit la patrie les armes à la main, qu'on dépouille et qu'on massacre au nom du progrès et de la civilisation. J'acquis quelque renommée de bravoure et d'énergie dans cette guerre, où j'exposai cent fois ma vie pour mériter Benita. Cependant, son père ne jugea pas l'épreuve suffisante. « Je te donnerai ma fille dans deux ans seulement, me dit-il, et à la condition que tu restes loin de nous pen-

Digitized by Google

dant ce laps de temps. » Mes supplications ne purent rien changer à la résolution de cet homme implacable dont les cruelles exigences n'étaient qu'une dérision. Benita et sa mère, à qui je demandai conseil, m'engagèrent à m'incliner en apparence devant sa volonté, me promettant de le fléchir par de continuelles instances et de me rappeler avant peu. J'obéis, et, pour occuper le temps de mon exil, je me lançai dans l'existence la plus aventureuse et recherchai tous les dangers avec passion. Mais les luttes avec les Indiens, les attaques des bêtes fauves, les tortures de la soif et de la faim, les inondations, l'incendie des prairies, aucun danger, aucun fléau ne purent apporter de diversion à mon idée fixe de revoir Benita.

Un jour, ne pouvant plus résister à l'angoisse que me causait son absence, je quittai la contrée déserte où j'errais seul, me dirigeant vers notre village. Après plusieurs jours de marche, j'y arrivai par une belle soirée d'été semblable à celle où nous avions échangé nos serments. En revoyant la maison de Benita, mon cœur battait à se rompre, je tombai à genoux dans l'herbe, devant la petite fenêtre dont la douce lueur me rappelait les longues heures d'extase d'autrefois. J'étais là depuis quelques instants à peine, absorbé par un monde de pensées riantes et pleines d'espoir, quand je vis arriver cinq ou six jeunes gens avec des guitares et d'autres instruments de musique. Celui qui paraissait les diriger portait le brillant costume des riches propriétaires de la province, avec cette élégance un peu efféminée que l'on acquiert dans le séjour des villes. Je ne tardai pas à reconnaître le fils du juge du district, personnage important à qui l'usage plutôt que la loi confère un droit presque absolu de vie et de mort sur ses justiciables.

Il s'avança hardiment jusqu'à la fenêtre de Benita, frappa au volet,

Digitized by Google

et dit à ses amis de commencer la sérénade. La fureur m'aveuglait, j'avais tiré mon *facon* et j'allais me précipiter sur eux, mais une pensée me retint. Si je commettais un meurtre, il me faudrait fuir et perdre encore Benita. Frémissant de rage, labourant ma poitrine de mes ongles, je me contins.

Quand les musiciens eurent terminé, le fils du juge, s'accompagnant d'une mandoline dont il jouait parfaitement, adressa à Benita un chant d'amour plein de paroles enflammées. C'en était trop, je bondis de ma cachette, et me posai, le poignard à la main, entre le galant et la fenêtre. Épouvanté, il prit aussitôt la fuite avec ses compagnons : je sus ensuite qu'ils avaient cru voir un fantôme, car on avait adroitement répandu le bruit de ma mort, dans l'espoir que ma fiancée m'oublierait. J'appelai doucement Benita, qui fut transportée de joie en me revoyant : je pressai sa tête si chère sur mon cœur en la couvrant de baisers. Elle était pâle, et ses yeux avaient connu les larmes.

Son père avait prétendu que j'étais mort et la pressait chaque jour avec instances de consentir à épouser le fils du juge. « Mais elle aurait, me dit-elle, préféré mourir plutôt que d'appartenir à un autre. »

Prenant une résolution suprême, je lui dis de se préparer et de prévenir sa mère que, le lendemain soir, je viendrais les chercher toutes deux pour les conduire dans un district éloigné où nous pourrions vivre heureux, loin de nos persécuteurs. Elle accepta ce projet avec joie, et nous nous séparâmes enivrés des plus douces espérances.

Mais le père de Benita, instruit de mon retour, comprit qu'il y avait une urgence extrême à exécuter ses détestables projets. Il dit à sa fille que tout était préparé pour la célébration de ses fiançailles, le soir même, avec le fils du juge. Toute résistance était inutile. Comptant

Digitized by Google

pouvoir fuir avec moi, elle feignit de se résigner, à la grande satisfaction de l'infâme père, qui escomptait dans cette alliance non seulement le don d'une grosse somme d'argent, mais encore l'impunité assurée pour ses méfaits passés et pour ceux qu'il commettrait à l'avenir.

Instruit de cette circonstance par un ami qui m'avait donné l'hospitalité, je résolus de me rendre à la cérémonie. Le soir, en effet, la maison du juge préparée pour un bal était éblouissante de lumières, et les guitareros venaient de préluder, quand je pénétrai dans la salle. C'était une grande pièce carrée, construite en briques, avec des fenêtres grillées. En m'apercevant le juge pâlit, mais tous les hommes qui étaient là me firent un accueil cordial et s'empressèrent autour de moi; m'ayant cru mort, ils m'accablaient de témoignages d'amitié dont je pus me débarrasser à grand'peine. Je m'avançai vers Benita, mais son père vint se placer entre nous, disant solennellement : « Tu avais juré de ne revenir que dans deux ans; puisque tu manques à ton serment, je marie ma fille ce soir. » En proférant ces paroles, il me couvrait d'un œil sardonique, la main posée sur la crosse de son revolver. Quant à Benita, la tête dans ses mains, elle pleurait. Je m'écriai : « Amis, vous tous qui me connaissez, je déclare que Benita est ma fiancée, et qu'en la protégeant contre la violence qu'on lui fait vous me rendrez un service que je n'oublierai pas. » A peine avais-je prononcé ces mots, que je fus traîtreusement saisi par derrière par une douzaine de vigilants, satellites dévoués du juge, qui, malgré ma résistance désespérée, me garrottèrent et me traînèrent en prison. On ne peut imaginer ce que j'ai souffert en me voyant ainsi séparé de Benita dans un pareil moment, et mis dans l'impuissance de la protéger.

On m'avait jeté, pieds et poings liés, dans une cahute en terre dont

Digitized by Google

la porte était faite de solides madriers. Mais la rage qui m'exaspérait me rendait tout possible. Je rongeai les liens avec mes dents; après une heure de travail j'en étais débarrassé, et j'attaquais la muraille avec mes ongles, faute de mieux, lorsqu'un tumulte et le bruit de plusieurs coups de feu se firent entendre dans le voisinage. « Un combat! m'écriai-je, ce sont mes amis qui viennent me délivrer. » Bientôt, en effet, la porte retentit de coups violents et vole en éclats; je remercie mes amis qui voulaient me porter en triomphe, et me précipite chez le juge. Il était trop tard, tout était désert. Je cours chez les parents de Benita et trouve sa mère éplorée qui me crie qu'on l'a enlevée malgré sa résistance. Je saute à cheval et, cherchant avec ardeur, je remarque la piste d'une troupe de cavaliers que je suis en toute hâte.

La fraîcheur du matin me rendit un peu de raison, et songeant que j'étais seul et absolument désarmé, je résolus d'agir avec prudence.

Vers neuf heures, j'arrivai en vue d'un rancho près duquel erraient quelques chevaux encore sellés. Je compris que là étaient les ravisseurs et leur victime. Tremblant d'arriver trop tard, je piquai mon cheval. Au bruit de son galop effréné, cinq ou six vigilants parurent sur la porte, la carabine au poing. « Amis, leur criai-je, ce n'est pas à vous que j'en veux, mais à ce brigand qui me vole ma fiancée. Vous me connaissez. Je jure sur l'image de la Vierge que pas un de vous ne connaîtra plus jamais les douceurs de l'amour, si vous ne me livrez passage à l'instant. »

Comme ils hésitaient, je bondis sur le plus rapproché, lui arrachai son sabre, et les écartant par un moulinet énergique, je me précipitai à l'intérieur de la maison. — Elle était pleine de vigilants qui se jetèrent sur moi; je voulus me défendre : ô rage! au premier coup, la

Digitized by Google

lame de mon sabre se rompit près de la poignée. Vingt bras me saisirent et me garrottèrent en un clin d'œil. Alors seulement s'avança avec précaution le fils du juge, pâle et défait, demandant si j'étais solidement attaché. Je lui crachai au visage, en disant : « Voilà ce que méritent les lâches qui violentent une femme sans défense. » Puis, supposant que Benita était dans la chambre voisine, je l'appelai par son nom. J'entendis un cri, elle avait reconnu ma voix et accourait.

Le fils du juge, qui, penché sur moi, se disposait à me poignarder lâchement, se précipita au-devant d'elle et la repoussa. J'entendis une violente dispute, des cris, puis le silence se rétablit. Mes tortures morales pendant cette scène tragique sont impossibles à décrire. Après cinq minutes qui me semblèrent un siècle, la porte se rouvrit, et le fils du juge parut. « Écoute, me dit-il, si tu veux vivre, tu vas faire le même serment que vient de me faire Benita. Que ferais-tu pour la revoir? — Tout, répondis-je sans hésiter. — Eh bien, dit-il, Benita m'a juré qu'elle m'épousera de sa libre volonté, si je la laisse dix minutes seule avec toi; jures-tu de consentir à ce mariage à la même condition? »

Je repoussai d'abord ce marché, mais réfléchissant que Benita l'avait proposé avec une intention que j'ignorais, mais qui me laissait une lueur d'espoir, je lui dis : « Je refuse de donner ma parole à un misérable tel que toi; mais tu as celle de Benita, elle me sera encore plus sacrée que la mienne. »

Aussitôt on défit mes liens, et l'on me poussa dans la chambre où Benita était seule. Elle se jeta dans mes bras en pleurant. « Tiburcio, me dit-elle, j'ai cru qu'il me faudrait mourir sans te revoir, mais j'ai prié la Vierge, et, dans sa miséricordieuse bonté, elle ne l'a pas permis. Elle a exaucé mon dernier vœu, maintenant je ne crains pas la mort, je l'appelle

Digitized by Google

comme mon unique refuge, car je ne veux pas appartenir à un autre que toi, et déjà ce misérable a voulu m'avoir par la violence ; ce n'est que la sainte Vierge et mon amour qui m'ont donné la force de repousser ses infâmes entreprises. Maintenant prends ce poignard et perce-moi le cœur. Hâte-toi, car il va venir nous séparer et réclamer le prix de mon serment. »

A ce moment, la porte s'ouvrit, et notre bourreau reparut.

« Arrière ! m'écriai-je, fou de douleur, me marchanderas-tu quelques instants ? » Le lâche pâlit et se retira. Je pris Benita dans mes bras en lui disant : « Donne-moi ton poignard, fuyons ensemble, ou mourons ensemble.

— Non, dit-elle, ce que tu proposes est impossible, j'ai du courage; je veux mourir seule, et je t'ordonne de vivre pour me venger. — Benita, Benita, suppliai-je, ne vois-tu pas que la vie sans toi est impossible et que je préfère mille morts plutôt qu'une séparation éternelle? Mourons ensemble, je ne partirai pas seul. — Pars, je t'en conjure, me dit-elle en tombant à genoux; mon rêve est détruit, ma vie brisée, nous ne pouvons échapper tous les deux : aimes-tu mieux que je sois à ce misérable? Oh ! tue-moi. » Le fils du juge, impatient, rentrait à ce moment avec ses acolytes. Je me ruai sur eux et poignardai le plus hardi ; les autres reculèrent précipitamment. J'en profitai pour barricader la porte massive avec un tronc d'arbre qui servait de siège, seul meuble du *cuarto* où nous étions prisonniers.

Benita était à mes pieds et me disait : « O mon Tiburcio, pour l'amour de moi, ne répands plus le sang de ces pauvres malheureux, tue-moi et fuis, après la mort je t'aimerai et prierai toujours pour toi.

— Non, lui dis-je, c'est lui que je vais tuer, et tu fuiras avec moi.

Digitized by Google

— Benita, criait le fils du juge derrière la porte, tu m'avais donné ta parole ! et toi, Tiburcio, ouvre et je te laisse partir librement.

— Vil lâche ! lui criai-je, sois maudit ! Je te crache au visage. »

A cet instant un choc formidable retentit, la porte s'écroula, et douze vigilants apparurent me tenant en joue ; derrière eux ricanait le fils du juge.

Un nuage obscurcit mes yeux, je serrai Benita sur mon cœur, et lui donnant un dernier baiser, je lui plongeai le poignard dans la poitrine... Elle poussa un soupir et dit d'une voix à peine distincte : « Merci, Tiburcio ! je t'aime, je t'aime, sois béni... »

Ici Tiburcio s'arrêta, anéanti par une violente émotion. Écartant tout à coup un voile qui se trouvait derrière lui, il découvrit une madone posée sur une petite table rustique éclairée par une chandelle grossière. Au pied de la Vierge se trouvaient un crâne humain et quelques ossements.

Tiburcio tomba à genoux, et en proie à une exaltation indescriptible, il couvrit de baisers passionnés ces tristes restes en criant : « *Perdone, perdone, Benita mia, ô perdone, perdone, mi Benita !* »

Je ne pus m'empêcher de m'agenouiller moi-même, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes. Le chien gémissait lugubrement. Quelques instants s'écoulèrent, puis le malheureux poursuivit : « Tu sais que si j'ai vécu après toi, ce n'a été que pour tenir mon serment de te venger. J'ai tué le père devant le fils, et le fils devant la mère, qui se traînait à mes pieds pour implorer sa grâce ; comme eux, à mon tour, j'ai été sans pitié. Dans ma rage vengeresse j'ai déchiré les entrailles maudites qui avaient porté l'infâme ravisseur. Malédiction sur eux ! avais-tu dit ; cette parole a germé, elle a porté ses fruits ; ils sont tous morts ! »

Digitized by Google

A ces mots, il se leva et marcha à grands pas dans la cabane, rejetant en arrière sa longue chevelure. Puis s'arrêtant devant moi, il répéta avec un ricanement sauvage : « Oui, tous morts, morts, morts !!! et pour moi, étranger, j'espère que la délivrance ne tardera guère; je l'appelle de tous mes vœux. Mais à ma vue l'homme s'enfuit, le fauve se laisse dompter, la mort que je désire n'a pas encore voulu de moi. »

J'étais profondément ému de tant de malheur, et l'éloquence sauvage de mon hôte s'était complètement emparée de mon âme. Je n'essayai pas de lui prodiguer de banales consolations, mais il sentit en moi un ami compatissant. La nuit s'écoula sans qu'aucun de nous deux cherchât à rompre le silence.

A la pointe du jour, je me levai et dis au solitaire : « Don Tiburcio, je vous dois la vie, je vous remercie et ne vous oublierai jamais; votre main. » Il me la donna sans mot dire, et quand je voulus retirer la mienne, il la retint comme s'il se préparait à parler, mais rien ne sortit de ses lèvres. Prenant son sombrero, il me fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes dans un sentier coupé par des touffes de roseaux et couvert d'un pied d'eau à peine. Il marchait le premier d'un pas sûr et rapide, je le suivais péniblement. Parvenu non loin de la terre ferme, il s'arrêta tout à coup et me dit : « Allez dans cette direction, le chemin est bon. » Il ajouta : « Ne dites à personne que vous m'avez vu. Ami étranger, adieu. » Puis, se détournant, il disparut au milieu des roseaux; j'en entendis le bruissement pendant quelques instants, puis plus rien. Pensif, je suivis ses indications, et dix minutes après je retrouvais mes compagnons que ma longue absence commençait à inquiéter; je ne leur en donnai aucune explication, les laissant s'imaginer tout ce qu'ils voudraient. Je n'ai plus jamais entendu parler du pauvre

Digitized by Google

Loco, et pour moi cette aventure bien réelle est semblable à un songe.

Il fallait poursuivre notre voyage, car Domingo avait hâte de rentrer en possession de ses chevaux qu'il espérait bien retrouver. Sa confiance

DÉSESPOIR DU « LOCO ». (P. 123.)

à cet égard me semblait excessive, mais mon seul but étant de voir du pays, je feignais de la partager. Avec son expérience consommée des hommes et des choses du campo, Domingo prétendait que ses chevaux devaient avoir été enlevés par des Indiens dont la tolderia se trouve aux environs de la *Cañada larga*. Nous nous dirigeâmes de ce côté,

Digitized by Google

non sans avoir rempli toutes nos outres, car il allait falloir traverser une contrée où l'eau est rare, pour ne pas dire fait totalement défaut.

En effet, nous cheminions depuis six jours déjà sans aucun incident notable, et le pays devenait de plus en plus aride. Nous étions en pleine pampa; rien n'arrêtait le regard, qui s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. Parfois, cependant, un souffle de brise venait varier la monotonie de ces plaines immenses : les longues tiges des herbes à demi séchées se courbaient dans de lentes ondulations, et offraient mille aspects divers par leur mobilité indéfiniment transformée et leur coloris diapré de nuances fugitives. Ce spectacle si simple des prairies est empreint d'un caractère grandiose dont on ne saurait se faire une idée quand on n'a pas eu soi-même l'occasion de l'admirer. Ses merveilles ne pouvaient longtemps me faire oublier ses dangers, car nous rencontrions souvent des ossements d'animaux morts sans doute de soif; une fois même, à quelques pas du squelette d'un cheval, nous trouvâmes un squelette humain. Nous creusâmes une fosse pour enterrer ces tristes restes. Faute de bois, je fis avec les os du cheval une croix pour cette sépulture inconnue.

Le soir du septième jour de marche, nous aperçûmes à l'horizon une légère colonne de fumée. Nous fîmes halte, et Domingo partit en éclaireur. Avant son retour la nuit vint, avec un cortège de tristes pensées et d'appréhensions cruelles. Nos chevaux, affaiblis par des marches forcées et la privation d'eau, commençaient à nous donner des inquiétudes, car aux prairies succédaient des steppes complètement calcinés par les ardeurs du soleil. Si la fumée entrevue annonçait le voisinage des Indiens, comment ferions-nous pour passer avec nos montures

Digitized by Google

exténuées de fatigue? En échangeant ces sombres idées, nous nous couchâmes l'un près de l'autre, Honorio et moi, pour essayer de dormir, car Domingo ne pourrait sans doute nous rejoindre qu'au jour.

Je fus réveillé au milieu de la nuit par un bruit sourd et l'agitation de l'atmosphère. La température était lourde et suffocante; de violents coups de vent faillirent enlever le puncho dans lequel je m'enveloppais. Honorio, éveillé comme moi, écouta un instant, et s'écria avec terreur : « *Demonio! es el pampero!* »

J'avais souvent entendu parler de ce vent terrible, véritable trombe d'une puissance irrésistible qui déracine les arbres, soulève les pierres et creuse des précipices. Celui qui a vu la pampa avant le passage du *pampero* et la revoit après ne saurait la reconnaître. Où il y avait un arbre, il y a une fondrière; où était une verte prairie, se trouve un monticule de sable. Comment l'homme ne sentirait-il pas mille fois plus sa faiblesse et son isolement au sein de cette nature imposante qui lui échappe par ses continuelles et mystérieuses transformations? Les pampas sont un théâtre immense où se reproduit sans cesse le drame surhumain du chaos et de la création.

Cependant la tempête grandissait démesurément. Les rafales se succédaient plus pressées et plus violentes, au loin retentissait un grondement sourd et formidable comme le bruit du tonnerre. Les oiseaux et les animaux de toute espèce fuyaient dans la nuit obscure en poussant de grands cris. J'épouvais un insurmontable effroi à entendre ces mouvements confus que l'obscurité profonde m'empêchait de suivre des yeux, cette voix rauque et puissante de la tempête qui allait toujours grossissant.

Honorio me cria de toutes ses forces dans l'oreille, et c'est à peine si

Digitized by Google

je pus l'entendre : « Prenez votre selle, votre manteau, et suivez-moi. » J'obéis et marchai près de lui, en me cramponnant à son bras. Mais, soudain, un coup de vent nous coucha par terre; renonçant à l'affronter davantage, nous nous prîmes à bras-le-corps, afin de résister plus fortement. Le bruit était si violent que des paroles criées à pleine voix ne pouvaient se comprendre, l'ouragan si impétueux qu'il nous fit rouler sur nous-mêmes à plusieurs reprises. C'est en vain que, dans une angoisse impossible à décrire, nous cherchions à nous cramponner aux plantes et aux herbes; elles restaient dans nos mains crispées, et nous étions balayés comme un fétu de paille. Sous le souffle de la tourmente, le moindre brin d'herbe se tordait en sifflant comme un serpent. Après nous avoir ballottés pendant plusieurs mortelles heures, la bourrasque perdit de son intensité; le soleil se levait, autant que nous pûmes en juger par une faible clarté qui éclairait la terre. L'atmosphère était si opaque, si dense, qu'on eût dit que nous étions entourés de montagnes; d'épais nuages de poussière tournoyaient de toutes parts en flots lourds et noirâtres. Brusquement, une épouvantable rafale nous cingla d'une pluie de sable et nous entraîna à quelque distance. Un obstacle inattendu m'arrêta : c'était un de nos chevaux qui, couché sur le flanc, tournait le dos à la tempête, en s'arc-boutant des quatre pieds.

Nous nous blottîmes derrière lui et passâmes la journée entière dans cette pénible situation. Le *pampero* arrachait nos vêtements par lambeaux et nous criblait le visage de sable piquant comme des aiguilles.

Peu à peu l'ouragan s'apaisa, et le soir le calme était rétabli; le ciel, pur et transparent, était constellé d'étoiles.

Harassés de fatigue, souffrant de la soif et très inquiets du sort de

Digitized by Google

notre compagnon, nous n'eûmes pas la force de nous relever et restâmes étendus sur le sol dans une lourde prostration.

Le lendemain, ce fut seulement vers le milieu de la journée que nous

Un obstacle inattendu m'arrêta. (P. 128.)

vîmes apparaître Domingo. Il nous retrouvait dans un triste état; nos effets, nos outres, nos provisions avaient été enlevés par le *pampero,* et nos chevaux semblaient pouvoir à peine se tenir debout.

Pleins d'anxiété, nous craignions d'apprendre, par surcroît, de

Digitized by Google

mauvaises nouvelles; mais Domingo s'empressa de nous rassurer.

« La fumée que nous avions aperçue, dit-il, provenait d'une *tolderia* située sur les bords de la *Laguna larga* et qui vient d'être bouleversée par la tempête. Les Indiens sont partis à la recherche des peaux et autres objets emportés par le vent. Ils n'ont laissé au village que les femmes et les enfants, et l'instant est propice pour leur reprendre les chevaux qu'ils m'ont volés. Il faut aussi que je me venge; avec les miens j'emmènerai les leurs, et assez loin pour qu'ils aient à courir beaucoup pour les retrouver. Mais il n'y a pas un moment à perdre; nous ne sommes ni bien montés ni bien armés, il faut que tout soit fait avant leur retour. » Honorio et moi sautâmes à cheval, à poil, car le vent avait dispersé toutes les pièces de nos harnachements; c'était très pénible avec des montures dont les os perçaient la peau. Domingo, voyant mes souffrances, me prêta obligeamment un des cuirs de sa selle, et nous avançâmes avec rapidité, malgré les velléités de brouter que manifestaient nos malheureuses bêtes, la plaine étant peu à peu devenue verdoyante. Nous marchâmes ainsi une grande partie de la nuit et fîmes halte sur les bords d'un étang qu'il était prudent de ne traverser qu'en plein jour. Au lever du soleil, nous aperçûmes, non loin de l'étang, les chevaux de Domingo, en compagnie d'une cinquantaine d'autres qui paissaient tranquillement. Un troupeau de moutons était aussi avec eux. Domingo, tout joyeux, me dit en les désignant du geste : « Voilà de quoi manger, se vêtir, dormir et voyager. »

En peu d'instants, plusieurs moutons furent égorgés, dépouillés et dépecés. Le plus fatigué de nos chevaux fut abattu, et sa peau composa une outre volumineuse contenant une bonne provision d'eau. Avec les peaux des moutons, Honorio me confectionna une selle confortable.

Digitized by Google

Tous ces préparatifs étaient terminés à trois heures de l'après-midi environ. Mes compagnons me laissèrent alors à la garde du campement et s'éloignèrent avec leurs lazos. Une heure après, je les vis revenir montés sur deux chevaux frais et en conduisant deux autres. Je pris l'un comme monture, un second fut chargé des provisions, et je me dirigeai avec lui droit vers le nord, tandis que Domingo et Honorio, faisant un circuit, allaient détourner la *manada* des chevaux indiens. Je regardai curieusement de loin cette manœuvre, à laquelle j'assistais pour la première fois. Parvenus en rusant à peu de distance des chevaux, mes compagnons se précipitèrent sur eux en poussant de grands cris, et le troupeau, pris de terreur, s'enfuit au galop dans la direction prévue. Nous le suivîmes à bonne distance, et nous eûmes bientôt une avance telle que nous n'avions plus guère à craindre d'être inquiétés, à la condition de marcher rapidement. Quand nous crûmes pouvoir prendre quelque repos, il y eut fort à faire pour maintenir notre manada. Il fallut déployer jour et nuit une vigilance très fatigante. En effet, les troupeaux de chevaux sont portés par leur instinct à retourner dans la contrée où ils se trouvaient en dernier lieu; les fils du pays appellent ce désir immodéré de revenir constamment au point de départ le mal de la *querencia*. Quand on achète un troupeau et qu'on le dépayse, il faut avoir grand soin de le garder de près pendant une quinzaine de jours, sinon l'on s'expose à être obligé de faire cent lieues de pays pour le rattraper.

Parvenus à une lagune, nous fîmes boire nos chevaux qui en avaient grand besoin, et nous nous préparâmes à passer la nuit à cet endroit, après être convenus de faire bonne garde à tour de rôle. Domingo commença, puis ce fut le tour d'Honorio, qui me réveilla à la pointe du

Digitized by Google

jour. Je montai à cheval encore tout endormi. Le troupeau me paraissait si tranquille que je continuais de sommeiller sur ma selle. Cependant, il me semblait percevoir comme un bruit sourd dans le lointain; presque inconscient, je restais toutefois plongé dans mon assoupissement, quand je fus brusquement réveillé par la voix de Domingo qui criait : « Les chevaux! les chevaux! » Aussitôt, j'ouvris les yeux; le jour commençait à poindre. A deux cents mètres environ passait à toute vitesse une manada.

« Holà! m'écriai-je, nos chevaux se sauvent! » Et sans plus de réflexion, je piquai des deux et partis à fond de train pour leur couper le chemin. J'entendais bien Domingo crier derrière moi, mais je ne l'écoutais pas, ayant à cœur de réparer ma négligence; je crus qu'il me disait de courir plus vite. J'étais admirablement monté; penché sur l'encolure de ma bête, je filais à une telle allure que j'en perdais la respiration.

Je gagnais beaucoup de terrain, et bientôt j'eus dépassé de dix mètres les fuyards. Il fallait maintenant leur faire faire volte-face. Me rappelant le procédé employé par Domingo, je poussai de grands cris. Ce fut comme une évocation. Aussitôt, glacé d'effroi, je vis se dresser sur chaque cheval un Indien, sa longue chevelure ensanglantée et brandissant sa lance. Appelant à mon aide toute ma présence d'esprit, je fis cabrer mon cheval en l'arrêtant court, et tournant bride, je m'enfuis plus vite encore que je n'étais venu. Mais à peine avais-je fait trois cents pas, que je vis arriver et passer près de moi comme un ouragan une quinzaine de soldats argentins, la carabine au poing. Je compris que les Indiens fuyaient eux-mêmes devant eux; dès lors rassuré, je regardai les cavaliers disparaître à l'horizon dans un tourbillon de poussière.

Digitized by Google

Tâchant de rassembler mes idées, je cherchai des yeux nos chevaux, et les aperçus fort tranquilles, sous la garde de Domingo et de son fils. Je les rejoignis au galop. « Eh bien! me dit Domingo, vous l'avez

Le troupeau, pris de terreur, s'enfuit au galop. (P. 131.)

échappé belle. Mais aussi, c'est folie de prétendre attaquer à vous tout seul trente ou quarante Indiens. » Mon guide parlait très sérieusement; il s'était absolument mépris sur mes intentions. Je jugeai préférable de

Digitized by Google

lui laisser une aussi haute opinion de ma bravoure, et me bornai à répondre : « Mais je croyais que vous me suiviez.

— Pas si fou! s'écria-t-il; je n'ai pas comme vous une relique pour mettre ma peau à l'épreuve de la lance. »

Nous ne tardâmes pas à avoir l'explication de la poursuite dont nous venions d'être témoins. Nous étions près du fort *del* 25 *de Mayo,* où nous arrivâmes le lendemain. Une femme nous apprit que les Indiens étaient venus piller et incendier une hacienda aux environs, qu'ils y avaient massacré le père et la mère de famille, et après avoir égorgé plusieurs chevaux, avaient, en signe de réjouissance, trempé dans le sang leurs longues chevelures. Puis ils s'étaient enfuis, en enlevant deux enfants en bas âge, ayant à leurs trousses un détachement de la garnison du fort.

Nous nous arrêtâmes en cet endroit pour prendre quelques jours de repos, après lesquels je fis connaître à mes compagnons mon intention de les quitter pour revenir à Buenos-Ayres. J'avoue que je ne prenais pas cette détermination sans regret, car je m'étais sincèrement attaché à ces hommes de la nature, grossiers et sauvages, mais pleins de cœur. Eux-mêmes parurent profondément affectés de cette séparation. Ils commencèrent par me supplier de partager leur libre existence, puis Honorio me pria de l'emmener avec moi vers les villes.

Ces deux propositions n'étaient pas réalisables; je le leur fis entendre, non sans leur avoir cordialement témoigné toute ma reconnaissance pour les services signalés qu'ils m'avaient rendus, et avoir fait présent à Domingo de mon Lefaucheux, à son fils de mon revolver.

Je résolus de profiter de l'escorte de deux gauchos qui se rendaient à Chivilcoy, et me dirigeai avec eux vers le nord, tandis que mes anciens compagnons marchaient vers l'orient.

Digitized by Google

Mes deux guides avaient une mine des plus rébarbatives et se montraient fort taciturnes; cependant ce n'étaient point des bandits, quoiqu'ils en eussent tout à fait l'air. Je n'eus qu'à me louer de leur conduite à mon égard. Pendant trois jours de marche, nous traversâmes un pays divisé par de nombreux étangs et lagunes extrêmement giboyeux; mes compagnons, avec une merveilleuse adresse, faisaient, à l'aide de leurs *bolas*, de véritables hécatombes de canards et de gibier de toute espèce.

Après avoir traversé sans encombre le rio Salado, nous arrivâmes enfin à Chivilcoy, à la nuit tombante.

Chivilcoy est une ville de sept à huit mille habitants, située à 160 kilomètres ouest de Buenos-Ayres, auquel elle est reliée par une ligne de chemin de fer. C'est un centre assez florissant de colonisation agricole, et les céréales sont cultivées dans ses environs en abondance.

En vendant mon cheval, je me procurai l'argent nécessaire pour acheter un poncho propre et prendre mon billet pour Buenos-Ayres, où je devais retrouver mes bagages.

Le lendemain je passai toute ma journée en chemin de fer, genre de locomotion qui me sembla absolument étrange et anormal. Je trouvai bizarre de pouvoir contempler successivement sans fatigue ces plaines fertiles qui se déroulaient rapidement sous mes yeux avec leurs troupeaux qui se comptent par milliers.

Ce fut un véritable étourdissement, en arrivant à Buenos-Ayres, de me trouver transporté au milieu du mouvement et de l'agitation d'une grande ville, alors que si peu de temps auparavant j'errais dans les solitudes des pampas. Cette impression est une des plus singulières que l'on puisse éprouver.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Buenos-Ayres. — Un déclassé. — Les escrocs à la loterie. — Départ pour Santa-Fé. — Voyage en steamer sur le Parana. — Les *echo-fuego*. — La ville de Santa-Fé. — Les émigrants. — L'iguane. — Fausse alerte. — Les *mammouths*. — Les élections argentines. — Blancs et rouges. — Excursion avec un colon suisse aux environs de Malabrigo. — Je m'enrôle dans une expédition contre les Indiens. — Escarmouche et débandade. — Juan Lorenzo. — Je me fais muletier. — Entre-Rios. — Départ de la caravane.

A mon arrivée à Buenos-Ayres, je me rendis droit à mon logement, où j'eus la chance de retrouver tous mes effets. Mon séjour dans cette ville m'occasionna plusieurs désagréments qui me déterminèrent à n'y rester que fort peu de temps. En la parcourant en tous sens, je rencontrai quelques-uns des passagers qui étaient venus de France avec moi, dans l'intention de chercher fortune. Les malheureux étaient bien punis de leur humeur aventureuse; leurs ressources promptement épuisées, ils étaient tombés dans la plus affreuse misère. Un d'entre eux, rejeton d'une noble famille, jeune homme doué de la plus brillante éducation, avocat et excellent musicien, qui, par les charmes de sa spirituelle conversation, combattait les ennuis de la traversée et obtenait les sourires et les louanges des belles passagères, m'en donna un exemple navrant. Je le rencontrai pieds nus, en haillons, conduisant des chevaux à l'abreuvoir. Il me reconnut, mais n'osait me saluer à cause de son état de dénuement. Je le questionnai sur son sort. Il m'apprit qu'il avait été trop heureux, pour ne pas mourir de faim, de trouver une place de valet d'écurie dans

Digitized by Google

une auberge. Un de ses amis avait eu une meilleure chance, il était conducteur de tramway. J'offris à ce pauvre garçon de lui trouver un emploi moins rebutant; il accepta avec reconnaissance. Huit jours après, il entrait comme teneur de livres chez M. Marius, liquoriste, un des plus riches négociants de Buenos-Ayres.

La vue de ces misères me lassa promptement du séjour de la ville, et je résolus de reprendre sans plus tarder mes pérégrinations dans l'intérieur du pays. Je fis rapidement mes préparatifs de départ. Comme je sortais de la banque Malmann et Cie, où je venais de me pourvoir d'une certaine somme en onces d'or pour mon voyage, je fus accosté par un individu dont le costume participait de celui du gaucho et de celui du citadin. Le chapeau à la main, d'un ton timide et doucereux, avec un air plein de naïveté, il m'adressa la parole à peu près en ces termes : « Pardon, seigneur cavalier, je désirerais savoir l'adresse du bureau de la loterie générale de la province; j'arrive du Rosario et ne connais point la ville, auriez-vous la bonté de me l'indiquer? — Mon Dieu, répondis-je, j'ignore comme vous cette adresse, mais j'ai remarqué, au bout de la rue, une immense pancarte qui donne la liste des numéros sortants. Lisez-la, et vous y trouverez sûrement votre affaire. — Oserai-je vous prier, répliqua-t-il humblement, d'y venir avec moi? Je ne sais pas lire, vous pourriez me donner ce renseignement. » Rien ne me pressait, j'y consentis. Arrivés devant l'affiche, l'homme me donna ses billets, et je me mis à comparer les numéros. En cet instant quelqu'un me toucha l'épaule; en me retournant, j'aperçus un autre personnage qui me fit signe mystérieusement qu'il avait à me dire un mot en particulier. Je le suivis à l'écart, et il me mit sous les yeux la liste des numéros gagnants; en tête de cette liste figurait le billet que je tenais,

Digitized by Google

comme gagnant le gros lot de 50,000 patagons (250,000 francs). « Tant mieux, dis-je, cet homme sera riche. — Mais non, me dit l'autre; il ne sait pas lire, disons-lui qu'il a gagné mille patagons, payons-les-lui, et partageons le reste, il sera encore très heureux. — Un instant, répliquai-je; me prenez-vous pour un voleur? Si cet homme a vraiment gagné cette fortune, il faut qu'elle aille entre ses mains. — Fort bien, dit en ricanant mon interlocuteur, vous êtes un homme à préjugés, c'est fâcheux pour vous. Je ne vous connais pas, mais je tiens à vous faire observer que la fortune ne se présente à vous ainsi qu'une fois dans la vie. Si vous ne saisissez cette occasion, vous le regretterez plus tard. Ce rustre, d'ailleurs, ne saurait en profiter, on lui aura vite tout volé. Tenez, puisque vous ne voulez pas faire l'affaire, prêtez-moi les mille patagons. Je vais la faire, et vous rembourserai le double. »

Il me prit une violente envie d'empoigner ce misérable au collet et de le rosser d'importance; mais songeant tout à coup qu'il était vraisemblablement de connivence avec le prétendu paysan, je changeai d'idée. « Soit, lui répondis-je, mais je n'ai pas la somme entière sur moi; accompagnez-moi à l'hôtel, je vous la remettrai. » (J'avais simplement conçu le projet de faire arrêter les deux compères.)

Satisfait, mon homme me dit : « Pas un mot, je me charge de tout. » En effet, il se mit séance tenante à expliquer au paysan qu'il avait gagné mille patagons, et que, pour lui éviter l'ennui d'aller au bureau, j'allais prendre le billet et lui compter la somme. Celui-ci témoigna avec beaucoup de vérité une joie extravagante, et nous nous acheminâmes tous les trois. Je me dirigeais vers l'agent de police en station au coin de la rue, avec l'intention de lui livrer mes deux filous, quand, à ma profonde

Digitized by Google

stupéfaction, l'homme à la liste, prenant les devants, alla serrer la main au vigilant en lui adressant quelques mots parmi lesquels je crus comprendre cette parole équivoque : *La paloma es gorda*. (Le pigeon est gras). Cet incident me fit différer mon dessein, et je ne savais plus trop quel parti prendre. La présence d'un autre agent de police devant mon hôtel me confirma dans mon projet primitif. M'adressant au vigilant, je lui dis très haut en désignant mes filous : « Voilà deux voleurs à la loterie, arrêtez-les. » A peine avais-je prononcé ces mots que les deux individus détalaient à toutes jambes, poursuivis par l'agent. Je les suivis de loin en me dissimulant le long des murs, et vis entrer poursuivis et poursuivant dans un café. J'eus la curiosité d'y jeter un coup d'œil : ils étaient attablés tous les trois, et le vigilant trinquait avec les voleurs. Je revins chez moi en méditant sur les avantages de l'honnêteté; si j'avais été voleur, j'aurais été certainement volé par ces ingénieux coquins.

Le lendemain, je me mis en route pour explorer le pays dans une autre direction; c'est sur la province de Santa-Fé que s'était portée cette fois ma préférence. En deux heures le chemin de fer me conduisit à une station sur le Parana, où je devais prendre le bateau à vapeur pour Santa-Fé.

Ce trajet s'effectue en huit heures seulement; les points intermédiaires sont l'île Martin Garcia, Zarate, Baradero, San Pedro, Obligado, San Nicolas, Constitucion, Rosario, Diamante et Parana.

Le steamer était confortablement aménagé et avait l'aspect d'une véritable maison flottante. Les cabines des premières, situées sur le pont, étaient installées avec un grand luxe. Comme sur les chemins de fer du pays, il y avait deux classes seulement; les secondes, placées

Digitized by Google

UNE RUE A BUENOS-AYRES. (P. 137.)

Digitized by Google

dans l'entrepont, étaient simplement garnies d'un lit de camp en planches et de bancs comme sièges.

Ce voyage sur le Parana est un des plus agréables qu'il soit possible de faire. Sur son parcours, ce fleuve immense, dont le nom en langue *guarani* signifie *comme une mer,* est parsemé d'îles innombrables, dont quelques-unes ont plusieurs lieues de superficie. Elles sont très rapprochées les unes des autres; couvertes de joncs, de roseaux, d'arbustes et de plantes aquatiques de toute sorte, portant même souvent de grands arbres, notamment des saules, elles sont presque entièrement ombragées de buissons, de plantes grimpantes aux fleurs éclatantes, de pêchers et d'orangers. Ces îles, véritables oasis de verdure et de fleurs multicolores, sont fréquentées par des essaims d'oiseaux de toute espèce : poules d'eau, sarcelles, hérons, ibis, flamants aux ailes roses, cardinaux empourprés, perruches, tourterelles, et la famille des colibris aux plumes diaprées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je ne me lassais pas de contempler cette riante nature qui offre aux yeux du voyageur une fête sans cesse renouvelée. La navigation du Parana est très active, et nous croisions à tous moments de nombreux bateaux à voiles ou à vapeur, qui transportaient une foule de passagers aux costumes pittoresques. Je me sentais heureux de pouvoir admirer à mon aise toutes ces choses nouvelles, et plein du désir d'aller toujours plus avant pour satisfaire l'ardente curiosité qui m'avait déjà conduit si loin. Le soleil radieux, l'atmosphère embaumée, semblaient m'encourager; les mille rumeurs, les ramages infiniment variés qui s'élevaient des bords du fleuve et du sein de ses îles, étaient comme un chant de bienvenue sauvage qui remplissait mon cœur d'un enthousiasme ineffable.

Digitized by Google

Les berges du fleuve de temps à autre diminuaient de hauteur et permettaient à l'œil de s'étendre au loin dans la campagne : c'étaient souvent d'immenses prairies, où paissaient des milliers de moutons et de bêtes à cornes; puis le tableau changeait, c'étaient quelques huttes de pêcheurs, couvertes de peaux de vache et de joncs, dont le bateau s'éloignait rapidement, en refoulant sous l'effort de ses roues les ondes du Parana, au sein duquel il traçait, infatigable, son sillon écumeux.

Le soleil, qui déclinait insensiblement, disparut bientôt à l'horizon, empourprant le miroir du Parana d'une lueur d'incendie. Après une nuit passée sur le bateau, nous devions arriver à Parana à la pointe du jour, et à dix heures à Santa-Fé. Cette nuit, qui eût été remplie de rêves d'or, fut troublée par un incident peut-être trivial, mais que la scrupuleuse exactitude dont je me suis fait une loi dans cette relation m'empêche de passer sous silence. D'ailleurs, il s'agit d'une espèce particulière au pays que je décris.

A peine étais-je étendu depuis quelques instants sur la couchette de ma cabine, que j'éprouvai à la figure et aux mains d'intolérables démangeaisons accompagnées de piqûres comparables à celles que produiraient des pointes d'aiguilles rougies au feu. Je crus d'abord avoir affaire à des moustiques, mais la douleur était plus cuisante, je n'entendais aucun bourdonnement, et malgré de minutieuses investigations avec une lumière, il me fut impossible de rien découvrir.

Je me figurai alors qu'il s'agissait d'une éruption cutanée due à la grande chaleur, et sortis pour prendre l'air à l'avant. La fraîcheur de la nuit calma d'abord un peu ma souffrance, mais elle ne tarda pas à redoubler. Plusieurs passagers qui erraient avec agitation sur le pont me dirent qu'ils éprouvaient les mêmes symptômes, sans savoir à quoi

Digitized by Google

les attribuer. Un officier du bord nous en donna en riant l'explication; nous subissions les attaques d'un minuscule insecte ailé, presque invisible à l'œil nu, vulgairement appelé dans ces parages *echo-fuego* (littéralement jette-feu). Il ne pouvait être mieux nommé.

A la pointe du jour, nous aperçûmes de loin une agglomération de maisons et un certain nombre de fours à chaux rangés sur la rive; c'était Parana, dont un repli de terrain nous cachait le port. Nous y débarquâmes quelques marchandises, et poursuivîmes notre voyage vers Santa-Fé.

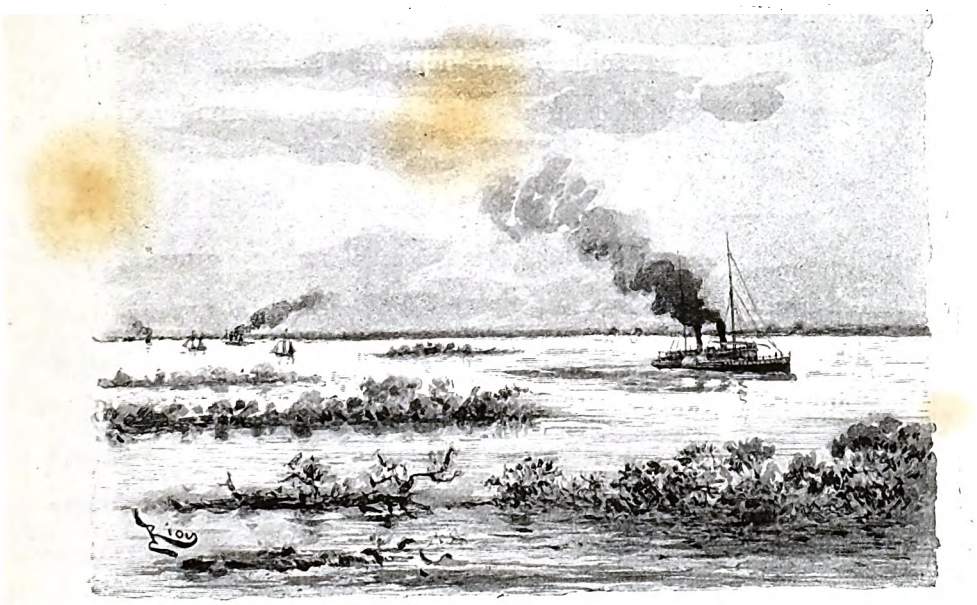
Nous avions quitté la branche principale du fleuve, pour nous engager dans un bras du Parana assez étroit et assez tortueux. Cette rivière paraissait sans courant et coulait, unie, presque à ras de terre, au milieu d'immenses prairies coupées par des étangs, d'où une multitude de canards et d'oiseaux aquatiques de toute espèce s'enfuyaient à notre approche, en poussant de grands cris. La rivière effleurait si bien le sol, que j'étais surpris que le passage du bateau ne la fît pas déborder.

Vers dix heures, nous arrivâmes à Santa-Fé, que nous entrevoyions déjà depuis longtemps dans le lointain. Le port, bordé de belles maisons, est large, bien construit, et il y régnait un grand mouvement qui donnait à la ville au moment de notre débarquement un aspect plein de gaieté et d'animation, dans une situation des plus pittoresques. Sur la jetée, une foule de curieux attendaient l'arrivée du vapeur. Un pont mobile le relia au quai, et nous passâmes sur la terre ferme avec nos bagages, qu'une nuée de portefaix braillards se disputèrent aussitôt. A peine installé à l'hôtel, je sortis pour explorer la ville, malgré une chaleur tropicale. Toutes les fenêtres étaient hermétiquement closes,

Digitized by Google

et c'est à peine si je rencontrai quelques rares fils du pays qui passaient, affairés.

Santa-Fé, capitale de la province du même nom, compte cependant plus de 12,000 habitants. Vers le soir, les maisons s'ouvrirent une à une; on voyait les *patios* (cours intérieures) se remplir de gens de toute



SUR LE PARANA. (P 142.)

sorte, et les familles, en cercle autour de la pava fumante, chercher à dissiper la torpeur de la sieste en aspirant un *mate* brûlant. Au silence de mort de l'après-midi avait succédé une rumeur confuse qui emplissait les rues comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles.

Ainsi que toutes les villes de la République Argentine, Santa-Fé est construite comme un damier, avec des rues qui se croisent à angles

Digitized by Google

droits autour de carrés de cent cinquante mètres de côté environ, et la traversent d'un bout à l'autre. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont couvertes par des *azoteas* (terrasses), à l'exception de quelques-unes, sur le port et sur la *plaza del Gobierno,* qui ont plusieurs étages.

Les rues, dépourvues de pavés, sont criblées d'ornières très profondes qui rendent la circulation des charrettes encore plus pénible sur ce sol sablonneux.

Quant aux habitants, ils ont le type déjà décrit des fils du pays, et portent indifféremment le costume national ou le costume européen; les femmes, qui sont loin d'avoir la beauté de celles de Buenos-Ayres, portent des toilettes éclatantes et du plus mauvais goût.

Je rentrai à l'hôtel, soi-disant français, où l'on ne put me servir à dîner que des mets argentins. Cet établissement était, pour le moment, dans un désordre indescriptible et présentait un aspect des plus bizarres. Une centaine d'émigrants russes venaient d'y arriver; l'hôte et ses gens ne savaient plus à quel saint se vouer, au milieu de la loquacité de ces Cosaques auxquels on ne pouvait faire rien entendre, et qui étaient eux-mêmes hors d'état de s'expliquer, ne sachant que leur langue maternelle. Avec cette température tropicale, ils avaient toujours leurs bonnets à poil et leurs vêtements fourrés, qui leur donnaient l'aspect le plus sauvage et le plus hétéroclite. L'agence d'émigration les avait alléchés par de belles promesses qui ne s'étaient pas réalisées : au lieu de leur donner de bonnes terres, des bœufs, des chars, des charrues, des outils, on avait voulu les envoyer sans aucunes ressources vers la frontière indienne, mais ils s'y étaient refusés énergiquement. L'agence ne savait plus qu'en faire, et le gouverneur lui-même était soucieux, disait-on, de cette difficulté.

Digitized by Google

A côté des Russes, on voyait d'autres émigrants encore, de tous les pays de l'Europe, qui formaient un singulier mélange des types et des costumes de dix nations différentes. Tous ces hommes parlaient à la fois chacun dans sa langue et s'adressaient avec animation les uns aux autres sans pouvoir se comprendre. On eût dit la tour de Babel. Autour de la longue table, on voyait le chapeau pointu du Piémontais à côté de la casquette de l'Allemand, le panama du Français à côté de la toque de l'Anglais, et dans cette confusion, les garçons affairés courant de l'un à l'autre, criant en espagnol des choses incompréhensibles, renversant les plats dans leur hâte fébrile, et apportant du pain à celui qui demandait à boire. C'était un spectacle des plus curieux et qui sera toujours présent à ma mémoire.

Dès le lendemain de mon arrivée à Santa-Fé je fis une excursion dans l'intérieur, n'emportant que mes armes et mon manteau, et sans même songer à prendre un guide.

En sortant de la ville, je marchai longtemps au milieu des jardins appelés *chacras* qui l'entourent de tous côtés, puis je me trouvai dans la campagne déserte et inculte. Je me mis aussitôt en chasse pour pourvoir à mon repas du soir, car je n'avais aucunes provisions.

Derrière un petit bois d'orangers se trouvait un étang d'où je fis lever une volée de canards. Je les poursuivis d'étang en étang et finis par les joindre à bonne portée. D'un seul coup de fusil, j'en abattis deux. Je les ramassai et, après les avoir plumés, m'arrêtai sous un *ombu* comme la nuit tombait, rassemblai quelques branches sèches et me mis en devoir de faire du feu. Je m'aperçus bientôt à mes dépens que le bois d'*ombu* brûle très difficilement et ne fait pas de braise; mais il était trop tard pour en chercher d'autre. Jamais feu ne fut plus laborieux, et

Digitized by Google

je ne réussis à le faire prendre qu'en plaçant mon fagot au-dessus d'un trou. Après m'être donné beaucoup de mal, assis tranquillement les jambes pendantes sur le bord d'une excavation, je voyais avec satisfaction mon canard, embroché d'une baguette, prendre une belle couleur dorée des plus appétissantes.

Tout à coup, je me sens saisi par la jambe et entraîné dans le trou. Je pousse un cri involontaire et me rejette vivement en arrière. Je n'eus pas de peine à me délivrer de cette étreinte mystérieuse et me dressai sur mes pieds. Mais, jetant les yeux vers l'excavation, j'en vois sortir avec effroi un hideux reptile que, dans mon trouble, je prends d'abord pour un boa, puis pour un crocodile.

Je le couche en joue et le tire à la tête, craignant fort de ne pas lui faire grand mal, car j'avais souvent entendu dire que la carapace de ces sauriens est à l'épreuve de la balle. Grande fut ma surprise en voyant l'animal s'arrêter comme foudroyé. J'hésitai un instant à m'approcher, redoutant une ruse, mais je ne tardai pas à m'assurer qu'il était mort. En l'examinant de près avec attention, je m'aperçus que j'avais eu affaire tout bonnement à un *iguane,* lézard colossal absolument inoffensif. Celui-ci était de la plus grande taille et mesurait environ deux mètres et demi de longueur.

Je fus bientôt remis d'une alarme si chaude et dévorai tranquillement mon canard qui s'était un peu carbonisé pendant cet incident, mais je n'y regardais pas de si près. Passer la nuit à la belle étoile ne me causait pas plus de souci; j'arrachai quelques poignées d'herbes sèches pour me faire un oreiller, et m'étendis, contemplant la voûte du ciel, jusqu'à ce que le sommeil envahît mes membres engourdis par la fatigue et la chaleur.

Digitized by Google

Je ne dormis pas longtemps : je fus tiré de mon assoupissement par d'étranges clameurs poussées à intervalles égaux. Cela ressemblait un peu au cri poussé en cadence par les bûcherons ou charpentiers qui montent une lourde pièce de bois, mais on eût dit qu'il sortait de cent poitrines, et il était émis avec une continuité régulière et un ensemble parfait. J'avais déjà passé bien des nuits dans le campo, et tous les bruits m'en étaient familiers ; celui-ci, je ne l'avais jamais entendu. De temps à autre, les cris semblaient s'affaiblir, puis reprenaient avec une intensité extraordinaire. Ce son rauque et sonore m'inquiétait par cela qu'il m'était totalement inconnu. Au bout d'un instant, n'y pouvant plus tenir, je pris mon parti et, le fusil au poing, je marchai droit vers ces hurleurs nocturnes. Mais, à mesure que j'avançais, le son paraissait s'éloigner. Soudain, j'aperçus comme sortant de terre, à vingt pas de moi, une lueur semblable à un charbon ardent, puis une autre pareille. On eût dit les deux yeux d'un chat ou d'un tigre; mais j'avais beau regarder, je ne voyais pas de corps. Je fis feu cependant vers les deux points lumineux; ils s'éloignèrent lentement, et je commençais à respirer, quand j'en vis deux autres qui se dirigeaient rapidement vers moi. Je tirai de nouveau, et ne vis plus rien, mais il me fut impossible de retrouver le corps de l'animal que je croyais avoir tué. Bientôt des centaines de lueurs semblables vinrent se mouvoir autour de moi, à ma grande terreur, pendant que les hurlements continuaient dans le lointain. Hors d'état de trouver une explication quelconque à ces effrayants phénomènes et me reconnaissant impuissant à les combattre, je me couchai sur le sol en ramenant mon manteau sur mes yeux, m'abandonnant à mon sort. Cette résignation stoïque me permit de m'endormir, et, à mon réveil, je ne trouvai plus trace de mes fantastiques ennemis de la nuit.

Digitized by Google

A mon retour à Santa-Fé, je donnai à mon hôte le reste de mon gibier et lui contai comment j'avais passé la nuit. Mon récit l'amusa beaucoup, mais il s'empressa de me faire savoir que les causes de mes terreurs étaient bien inoffensives. Les lueurs que j'avais prises pour des yeux de bêtes fauves provenaient d'insectes ailés gros comme une cantharide, connus dans la province de Santa-Fé sous le nom de *mammouths;* ailleurs on les nomme *entojos*. Quant aux hurlements, c'était le chant de crapauds d'une espèce particulière, qui pullulent aux environs de cette ville. Qu'on juge si j'étais honteux de mes frayeurs.

A l'hôtel, je fis la connaissance d'un Suisse établi dans le pays, où il se livrait à l'élève des bêtes à cornes et des chevaux sur le territoire de la colonie de Malabrigo. Il me donna sur la province une foule de renseignements intéressants. La partie sud comprise entre Rosario et Santa-Fé est une vaste plaine couverte de prairies naturelles, avec des terrains boisés vers le littoral. Elle est arrosée par plusieurs rivières, dont une seule est navigable, le Corcorana.

La partie située au nord de Santa-Fé est généralement plus accidentée et très boisée; les cours d'eau y sont nombreux et la plupart navigables : ainsi le San Xavier, la Saladillo, le Colastine, l'Aguiar, le Colchine, le Salado. Quant au Cululu, il est presque toujours à sec. Le climat est des plus salubres, le ciel splendide, l'hiver très doux.

L'agriculture fait chaque jour de nouveaux progrès et ne manque jamais de bras, car les émigrants ne cessent d'affluer sur tous les territoires agricoles. On y récolte en abondance blé, maïs, avoine, pommes de terre; mais l'élève du bétail constitue la principale richesse de la province. A partir de Santa-Fé et principalement le long des rivières, on trouve des forêts qui contiennent de grands arbres pouvant faire de

Digitized by Google

beaux bois de construction. Autour de la ville on rencontre de magnifiques bosquets d'orangers, et plus au nord, à la hauteur de Cayasta, de superbes palmiers. Toutefois ces forêts, qui représentent des richesses immenses, sont encore peu exploitées, faute de voies de communication. Quant à la chasse et la pêche, elles sont extrêmement productives, et s'ajoutent aux divers éléments que nous venons d'énumérer pour rendre le séjour de la province de Santa-Fé des plus agréables.

Mais toute médaille a son revers. En ce qui touche l'agriculture, l'incroyable fertilité du sol est compensée par un fléau qui se déchaîne fréquemment, et auquel rien ne peut résister : les sauterelles, qui s'abattent par milliards sur les champs et n'y laissent pas un brin d'herbe.

Il est un autre fléau qui paralyse presque complètement le commerce et l'industrie, c'est la guerre civile. Pour les Santa-Fessinos, les révolutions sont un passe-temps auquel ils ont constamment recours. Précisément, à mon arrivée, les esprits étaient fort surexcités à l'occasion des élections prochaines. Des bandes armées envoyées par le gouverneur parcouraient les campagnes, recrutant de vive force des électeurs. On les amenait sous bonne escorte à Santa-Fé, et on les parquait dans une vaste enceinte, où on leur donnait à boire. Ils se nourrissaient avec des vaches qu'ils tuaient et faisaient cuire eux-mêmes. Mais beaucoup d'électeurs, pour échapper à cette contrainte, fuyaient dans la campagne, ou allaient rejoindre *los blancos*. Il y a en effet deux factions bien tranchées et irréconciliables : *los blancos* et *los colorados*. Ces derniers, les rouges, représentent le parti autoritaire, celui du gouvernement; les blancs, au contraire, le parti libéral, celui de l'opposition. A la vérité, ce sont là des

Digitized by Google

étiquettes, des formules qui couvrent tout simplement un besoin d'agitation et de désordre qui se traduit par des excès également condamnables d'un côté comme de l'autre. Le résultat des élections est naturellement subordonné à l'organisation de ces singulières razzias d'électeurs. Celui qui a réussi à en ramasser le plus grand nombre et qui dispose de vaches suffisantes pour les nourrir jusqu'au jour du scrutin est naturellement sûr d'être élu, à moins, ce qui arrive souvent, que les adversaires, avant le moment du vote, ne prennent d'assaut à main armée l'enceinte où les autres ont parqué leurs électeurs et ne dispersent ces derniers. Ces attaques donnent lieu alors à de véritables batailles, le sang coule, et des morts restent sur le carreau.

Le jour des élections, chaque candidat fait défiler ses soi-disant partisans entre une double haie de satellites armés jusqu'aux dents, pour aller au scrutin, aux cris de « Viva Mitre ! » si ce sont des *blancs,* et de « Viva Iriondo ! » si ce sont des *rouges*.

A l'époque où j'arrivai à Santa-Fé, les rouges étaient au pouvoir : aussi le parti iriondiste triompha dans les élections, malgré la propagande effrénée des blancs, qui s'étaient efforcés d'influencer l'opinion en criant partout que si leur candidat n'était pas élu, la guerre civile régnerait sans discontinuer pendant toute la période d'exercice du gouverneur. Iriondo y mit bon ordre. Au premier soulèvement qui suivit son élection, il fit fusiller sans jugement une douzaine d'insurgés, et les autres se tinrent tranquilles. Néanmoins, on disait que les blancs ne se considéraient pas comme définitivement battus, et songeaient à contester l'éligibilité d'Iriondo, sous prétexte qu'il n'était pas originaire de la province. Mais, éligible ou non, il était en possession du pouvoir et nullement d'humeur à le céder à qui que ce fût.

Digitized by Google

Cette bizarre situation politique m'avait intéressé, mais ce n'était pas précisément à ce seul point de vue que j'étais curieux de bien connaître la République Argentine. Le caractère particulier, les mœurs privées et les habitudes d'existence de ses habitants étaient un sujet d'études et d'observations bien plus attrayant. Le Suisse, mon nouvel ami, s'offrit très obligeamment à servir mes projets à cet égard. Le mode d'élevage, les diverses cultures usitées dans la région n'avaient plus de secret pour lui. Je ne pouvais choisir de meilleur guide, et j'acceptai ses propositions de me piloter dans l'intérieur de la province.

Je fis l'acquisition d'un beau et solide cheval noir que je baptisai *Moro,* et, de compagnie avec mon Suisse, nous chevauchâmes à petites journées en nous dirigeant vers le nord le long du San Xavier. C'était un tout autre genre de voyage que celui que j'accomplis avec Domingo, constamment au galop. Mon prudent compagnon exigeait une allure toujours modérée, me rappelant sans cesse le vieux proverbe : Qui veut voyager loin, ménage sa monture.

Nous parvînmes de cette manière à la hauteur de Cayasta, sans aventure notable, si ce n'est la rencontre d'un chat-tigre qui voulait étrangler mon cheval et que je mis en fuite en lui tirant un coup de fusil qui ne l'atteignit pas.

Tout le pays que nous traversâmes pour arriver aux environs de Malabrigo, où se trouvait l'hacienda du Suisse, offrait un aspect des plus pittoresques. Ici les plaines étaient coupées par des bois immenses d'étendue et d'élévation, composés d'arbres atteignant une hauteur moyenne de dix à quinze mètres, qui dressaient vers le ciel leur tronc droit comme un fût de colonne et dépourvu de branches jusqu'au sommet, où elles s'épanouissaient en bouquet gigantesque. Le sol était

Digitized by Google

couvert d'une herbe courte et drue, aux reflets verdoyants; nulle part cette nature grandiose de l'Amérique méridionale ne s'était révélée à moi sous un jour plus beau et plus attrayant. Je félicitai vivement mon compagnon d'avoir choisi cette région pour y fixer son établissement qui, bien qu'organisé d'une manière sommaire et primitive, avait une importance considérable dans la colonie, par son étendue et le nombre des troupeaux dont l'élevage était sa principale industrie.

Mais cette contrée merveilleuse devait au voisinage immédiat de la frontière indienne de terribles inconvénients, dont je ne tardai pas à pouvoir apprécier par moi-même les redoutables conséquences. A notre arrivée à l'hacienda, on nous apprit que le poste avancé, composé d'une vingtaine de soldats argentins, chargés de surveiller cette partie de la frontière, venait d'être attaqué et enlevé par les Indiens qui avaient fait prisonniers tous ceux qu'ils n'avaient pas massacrés sur place. Un seul d'entre eux avait réussi à s'échapper et avait apporté cette terrible nouvelle à la colonie. Il ajoutait que les Indiens, au nombre de deux ou trois cents, étaient en marche sur Malabrigo, et qu'il était urgent de se préparer à les recevoir.

Aussitôt, le chef de la colonie prit toutes les mesures que commandaient les circonstances, et notamment mit en réquisition toutes les armes à feu pour organiser la défense commune. On voulait prendre mon fusil, que je n'aurais certainement jamais revu; mais j'obtins l'autorisation de le conserver, en proposant de me joindre aux défenseurs de la colonie. Les dix hommes les mieux armés, dont je faisais partie, furent désignés pour aller occuper un passage par lequel les Indiens ne pouvaient manquer d'arriver; les trente autres devaient rester en réserve; mon ami le Suisse était de ce gros de l'armée.

Digitized by Google

Mes neuf compagnons et moi allâmes prendre position sur les bords d'un petit cours d'eau boisé, le long duquel les Indiens devaient descendre pour attaquer les établissements de Malabrigo. Nous fîmes bonne garde en cet endroit pendant un jour et une nuit, en ayant grand soin de ne pas allumer de feu pour ne pas trahir notre présence; nous avions pris la précaution d'emporter une provision de viande froide, qui composa la nourriture exclusive de notre petite troupe. J'étais tellement harassé par six ou sept jours de voyage à cheval, que malgré l'imminence de l'arrivée des Indiens, dix et vingt fois supérieurs en nombre, je ne fis qu'un somme de toute la nuit. Ce qui me surprit le plus à mon réveil, c'est que mes compagnons, gens fort sujets à caution, comme tous les colons des frontières, n'eussent pas profité de mon sommeil pour me dérober quelque chose.

Ce second jour se passa comme le premier, sans aucun incident, et je commençais à croire que les Indiens avaient complètement renoncé à leur incursion.

Je fus désigné, avec un autre, pour faire sentinelle vers les dix heures du soir, tandis que nos compagnons prendraient du repos. A peine avions-nous pris depuis quelques instants la garde du campement, qu'une clameur horrible nous fit tressaillir; ces cris rauques et stridents avaient une telle intensité qu'en un clin d'œil tous nos compagnons furent sur pied. Par où et comment étaient arrivés les Indiens, je l'ignore, tous les arbres autour de nous en étaient couverts, on eût dit des singes; mais en les voyant brandir leurs longues lances, aucun doute n'était possible. J'avoue que nul d'entre nous n'essaya de faire résistance, nous battîmes en retraite en toute hâte vers le fourré où nous avions attaché nos chevaux; il était temps, car, comme nous y arri-

Digitized by Google

vions, une douzaine d'Indiens y survenaient de leur côté. Une décharge générale de nos fusils en abattit un et tint les autres en respect; chacun de nous sauta sur le premier cheval venu, et nous partîmes au galop. Le gros des Indiens nous avait devancés et nous barrait le passage en poussant des hourras frénétiques; mais nous tirâmes dans le tas une douzaine de coups de feu, dont plusieurs portèrent, comme le prouvèrent d'horribles hurlements de douleur, et piquant des deux, nous passâmes ventre à terre au milieu de nos ennemis, en laissant sur le sol un des nôtres, percé d'un coup de lance.

Nos chevaux, épouvantés par les cris des Indiens, allaient comme le vent, et nous arrivâmes tout d'une traite à la colonie. Outre notre compagnon tué, un autre était légèrement blessé d'une balle à l'épaule, un troisième d'un coup de lance au pied. Pour moi, je m'étais tiré sain et sauf de la bagarre, mais mon pauvre cheval avait reçu un coup de lance dans le flanc.

Nous trouvâmes la colonie abandonnée par tous les habitants, qui s'étaient enfuis je ne sais où. Mon ami le Suisse était en retraite avec ses chars et ses bagages; un parti d'Indiens lui avait tué deux hommes, dont l'un était son beau-frère, et enlevé une centaine de bêtes à cornes. Cette aventure me dégoûta d'étudier plus longuement la colonisation des frontières, qui présente de tels dangers que les magnifiques concessions de terrains offertes par le gouvernement ne sont guère recherchées, ou du moins ne tardent pas à être délaissées. J'étais suffisamment initié à ce côté de l'existence argentine, et songeai à reprendre mes pérégrinations dans le but de voir du nouveau.

De retour à Santa-Fé, je me mis en devoir de chercher un guide. On m'indiqua un homme qui, bien que père de famille et propriétaire d'une

Digitized by Google

Nous passâmes ventre à terre au milieu de nos ennemis. (P. 156.)

Digitized by Google

hutte et d'un champ de maïs, n'avait jamais cessé de mener une vie nomade. Il était toujours sur les chemins, là où il y avait des chemins; toutefois il préférait les courses vagabondes à travers les champs et les bois, sans autre but que de changer de place. Constamment en déplacement d'une région à une autre, c'est lui qui annonçait les événements de toute nature, et colportait la nouvelle des agitations révolutionnaires ou de tout autre fait du jour; il était en un mot le courrier, la gazette vivante des provinces limitrophes. C'était bien l'homme qu'il me fallait. Juan Lorenzo (c'était son nom), auquel on parla de mes projets, vint m'offrir spontanément ses services.

C'était un homme de haute taille, au visage basané, avec de grands yeux striés de fibrilles sanglantes; sa voix était doucereuse, et un sourire perpétuel stéréotypé sur ses lèvres. Sa barbe noire, assez rare, était coupée par la mentonnière de cuir de son feutre qu'il ne quittait jamais. Posé sur ses longs cheveux d'ébène, ce sombrero relevé par devant à la façon des chapeaux de pèlerins, avait dû être jadis noir, mais les intempéries des saisons et un long usage lui avaient donné une couleur indéfinissable. Le reste de son costume était celui du vrai gaucho des pampas, *chiripa, puncho, tirador,* et les *bolas* pendues à la ceinture.

L'aspect de Lorenzo n'était pas des plus engageants, mais les apparences sont souvent trompeuses, et je le traitai avec franchise et cordialité, comme s'il eût été un brave homme; c'est peut-être ce qui le détermina à se comporter comme tel. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à me marquer beaucoup d'attachement; il me suivait partout comme mon ombre.

Nous avions acheté de bons chevaux, et, tous nos préparatifs terminés,

Digitized by Google

nous étions au moment du départ. Mon plan de voyage consistait à traverser la province de Santa-Fé dans la direction du nord-ouest, à aller à Santiago, Tucuman, Salta, Jujuy, jusqu'aux confins de la Bolivie, et à regagner Buenos-Ayres par le Paraguay et l'Uruguay. Lorsque je confiai ce projet aventureux à Lorenzo, il en fut enthousiasmé, puis, réfléchissant une minute, il me dit :

« Voulez-vous un bon conseil?

— Certainement.

— Eh bien, achetez tout près d'ici, dans la province d'Entre-Rios, un certain nombre de mulets qui vous coûteront à peine deux ou trois piastres; emmenons-les avec nous à la frontière du Pérou; vous trouverez très facilement à les revendre deux ou trois cents piastres chacun. »

L'idée de Lorenzo de me transformer en maquignon me parut d'abord extrêmement plaisante, mais en y réfléchissant, je me décidai à l'adopter. Pour accomplir le voyage que je méditais, il me fallait des ressources assez importantes, et c'était là un moyen très simple de me les procurer. En outre, des muletiers qui conduisent une caravane peuvent passer partout, tandis qu'un étranger voyageant sans but bien défini peut paraître suspect, et se voir traité comme tel.

Nous engageâmes deux *peones* que je plaçai sous les ordres de Lorenzo et qui devaient l'aider à conduire nos mulets, et nous passâmes le Parana pour aller faire nos acquisitions dans la province d'Entre-Rios.

Nous n'eûmes pas de peine à y acheter à des prix fort modérés une centaine de mulets vigoureux que nous dirigeâmes sur Diamante, petit port situé sur le Parana, afin de les embarquer pour repasser ce fleuve avec eux.

Je profitai de cette excursion de quelques jours dans la province

Digitized by Google

d'Entre-Rios pour me procurer sur cette région quelques renseignements généraux.

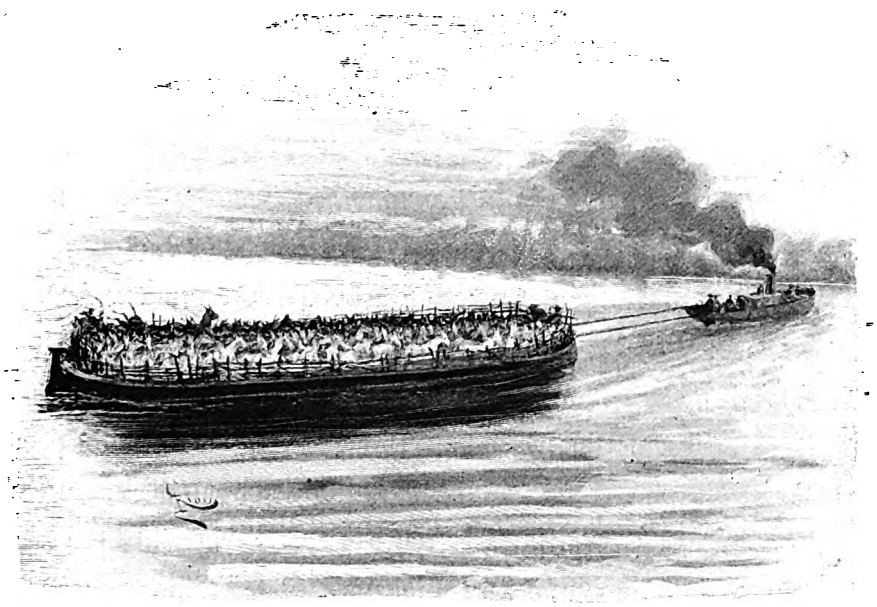
Sa population comprend environ cent cinquante mille habitants. Elle

C'était un homme de haute taille. (P. 158.)

se trouve délimitée à l'est, à l'ouest et au sud par deux grands fleuves, l'Uruguay et le Parana, et tire son nom de cette situation géographique. Au nord, elle est bornée par la province de Corrientes. Sa superficie n'offre aucune montagne, mais seulement quelques accidents de terrain

Digitized by Google

sur divers points du littoral, et de fortes ondulations vers le centre. Les cours d'eau y sont extrêmement nombreux; les principaux sont le Gualeguay et le Gualeguaichu, qui se jettent, l'un dans le Parana, l'autre dans le Paraguay, et peuvent porter des navires de faible tonnage. — Le sol, très fertile, est couvert d'immenses pâturages où se fait



La machine du remorqueur siffla, et nous quittâmes la rive. (P. 163.)

l'élève du bétail, qui constitue la principale richesse de la province. Il faut mentionner cependant la très vaste forêt de Montiel, qui couvre presque tout le département de la Paz, au nord-ouest, et fournit une grande variété de bois de construction.

L'estanciero qui me vendit les mulets me fit excellent accueil et me donna avec grande obligeance beaucoup de détails sur le commerce de la province, qui, indépendamment des bestiaux, exporte des cuirs,

Digitized by Google

laines, graisses, des viandes salées, du miel, de la cire, de la chaux et du bois de construction et de chauffage.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous pûmes séparer des autres et emmener les animaux dont je venais de faire l'acquisition. Dans toute la République Argentine, les bêtes à cornes, les chevaux, les mulets naissent et vivent en pleine liberté, dans les champs, à l'état sauvage. Ils prennent en affection le coin de terre où ils séjournent et trouvent leur nourriture, s'accoutument au pays et au troupeau dont ils font partie, de telle sorte que quand arrive le peon de l'hacienda qui veut en séparer quelques-uns et les emmener au loin, il se heurte à une résistance dont il ne triomphe pas sans beaucoup de difficultés. Lorsqu'il s'agit de mulets, leur obstination proverbiale rend la tâche encore plus épineuse.

Tous les *peones de l'estancia,* au nombre de douze ou quatorze, leur patron en tête, nous donnèrent un concours très actif pour prendre livraison de nos bêtes de somme. Mais après bien des manœuvres infructueuses, il fallut en pousser dans le *corral* (enceinte palissadée) une troupe de huit ou neuf cents, et faire sortir de là un à un les mulets que nous voulions emmener.

La sélection ainsi opérée, le plus fort restait à faire : diriger la caravane sur Diamante. Grâce à l'acquisition que je fis d'une *madrina,* mule conductrice qui marche en tête, une clochette au cou, et que les autres ont l'habitude de suivre, grâce à l'aide du vendeur et de ses acolytes qui nous prêtèrent main-forte jusqu'à l'embarcadère, nous arrivâmes sans encombre, et fîmes entrer nos bêtes dans un corral qui ouvrait sur le fleuve, où était amarré un immense radeau-péniche aménagé pour le transport des bestiaux. Dès lors, nous fûmes tranquilles, supposant bien

Digitized by Google

qu'une fois de l'autre côté de l'eau, les mulets perdraient l'espoir de pouvoir regagner leur pâture habituelle et se laisseraient conduire docilement.

Je ne m'arrêtai pas à Diamante, petit port assez commerçant, mais dont les maisons blanches, très basses, n'offrent pas un aspect bien pittoresque. Du corral, nous fîmes passer les mulets sur le radeau-péniche : dès qu'ils sentirent les planches sous leurs pieds, ils se livrèrent à des sauts désordonnés accompagnés de violentes ruades. Mais la machine du remorqueur siffla, et nous quittâmes la rive.

Parvenus sur l'autre bord, le débarquement fut plus facile : nous n'eûmes qu'à lever la barrière, et tous nos animaux s'élancèrent rapidement sur la terre ferme.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Il se faisait tard, le temps était sombre, et nous nous égarâmes quelque peu dans la lagune de Santa-Fé, immense marécage de près de vingt lieues d'étendue. Néanmoins, nous eûmes la chance de le traverser à peu près dans la bonne direction. Ce ne fut que vers minuit que nous pûmes trouver un endroit assez sec pour mettre pied à terre, et prendre un repos dont nous avions le plus urgent besoin. En effet, par leur turbulence et leurs caprices, nos mulets nous avaient donné un mal inouï. A chaque instant, quelques-uns se débandaient, et il fallait courir après ; les autres, encouragés par le mauvais exemple, tentaient bientôt de nous fausser compagnie. Aussi, à peine arrivés sur un terrain solide, prîmes-nous la résolution d'y passer la nuit, quoique couverts de boue et trempés jusqu'aux os. Les deux *peones* choisis par Lorenzo connaissaient bien leur métier ; ils se relayèrent toute la nuit pour faire bonne garde, et le lendemain à la pointe du jour nous pûmes nous remettre en route avec notre troupeau complet.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Un château féodal. — Nous rencontrons des Indiens. — Dispersion de mon troupeau. — Le fort de la Soledad. — L'hôtellerie du rio Salado. — Excursion à Cayastacito. — Les conspirateurs. — Ituraspo. — Une fête argentine. — Le commandant Manzanarès et M. Anatole. — Expédition contre les blancs. — Une ruse de guerre. — Réminiscences de Garibaldi. — La milice argentine. — Nous marchons au secours de Santa-Fé.

Au bout de trois ou quatre jours de marche, nos mulets, suffisamment dépaysés et accoutumés à voyager ensemble derrière leur *madrina,* marchèrent assez docilement, et ne nous donnèrent plus guère de souci. Nous leur fournissions d'ailleurs un ordinaire copieux et succulent, car le pays que nous traversions était couvert de pâturages magnifiques, et tels que je n'en avais encore jamais vu dans les pampas.

De temps à autre, nous apercevions au loin un bosquet, fraîche oasis de verdure, près de laquelle était établie une estancia dont les murs blancs brillaient au soleil. Nous avions successivement dépassé les colonies florissantes de San Carlo, San Geronimo, Esperanza, Humboldt et d'autres encore. Le sol ne présentait que de faibles ondulations; mais à mesure que nous approchions de l'ancienne colonie de Unchales, il se montrait plus boisé. Après le monte Ramirez, nous traversâmes une forêt grandiose, où la végétation atteignait des proportions incroyables; au sortir de cette forêt, s'étendait une vaste plaine unie, sur laquelle je fus assez surpris d'apercevoir une grande construction isolée. En me

Digitized by Google

disant que c'étaient les restes d'un château, genre féodal, élevé naguère par un Belge, Lorenzo piqua vivement ma curiosité, et nous nous dirigeâmes vers ces ruines que je désirais voir de près. Chemin faisant, mon guide me raconta ce qu'il savait sur ce singulier monument et son constructeur.

« Ce Belge, caballero, dit-il, se nommait Lamothe : c'était un mauvais homme qui a fait bien du mal dans ce pays. Beau parleur, figure noble et imposante, il avait tout à fait l'air d'un grand seigneur. Très avant dans les bonnes grâces du gouverneur de la province dont il était l'intime ami, il avait obtenu par son ordre, sous prétexte de travaux d'intérêt public, un crédit considérable sur la caisse d'une banque anglaise établie à Santa-Fé avec l'autorisation du gouvernement.

« Fort de ces ressources financières, Lamothe avait annoncé à grand bruit qu'il se chargeait de faire de cette contrée déserte et sauvage de Unchales la colonie la plus prospère et la plus importante de la province. Pour commencer, il fit élever sur ses plans un magnifique château féodal avec tourelles, mâchicoulis, fossés, pont-levis, grande cour d'honneur et triple enceinte. Dans la première enceinte, il réunit tous les corps de métiers, charpentiers, menuisiers, forgerons, etc., dont les ateliers étaient adossés au rempart; au-dessus se trouvait le logement de la famille, couvert en briques cimentées qui formaient un chemin de ronde, où pourraient circuler les patrouilles. Deux pièces de canon défendaient la grande porte. Dans la seconde enceinte, se trouvaient les casernes destinées aux troupes ayant la garde de la colonie. Au milieu de la troisième enceinte, s'élevait le château, surmonté de ses hautes tours. Une voûte élevée, conduisant aux écuries, permettait aux voitures de venir attendre au bas de l'escalier le seigneur. Lamothe

Digitized by Google

avait en effet des voitures et des livrées venues de Paris. Mais ce luxe princier n'eut pas une longue durée.

« Les peintres décorateurs, attirés à grands frais dans ce désert, n'avaient pas encore mis la dernière main à l'ornementation du château, lorsque le somptueux gouverneur de la colonie de Unchales fut informé que les Indiens, aux oreilles desquels étaient sans doute parvenus de merveilleux récits du splendide établissement récemment installé sur leur territoire, se dirigeaient vers le château, au nombre de trois ou quatre cents. Lamothe pouvait être grand architecte, grand administrateur, et aussi grand seigneur; mais assurément il n'était pas grand homme de guerre; car, au lieu d'organiser la résistance, ce qui était facile dans une pareille forteresse, il fit atteler ses équipages, suivis de ses trente piqueurs comme quand il partait pour la chasse, et se dirigea sur Santa-Fé.

« Mais avant son départ, malgré les supplications des colons, il fit fermer soigneusement la porte du château fort qui eût été pour eux un refuge inexpugnable. Les Indiens firent irruption peu de temps après, massacrèrent deux cent cinquante colons sur trois cents et incendièrent le château, qui fut en grande partie détruit. Depuis cette époque, la colonie est abandonnée, et nul ne songe à la rétablir.

« Ces ruines que vous voyez sont tout ce qu'il en reste. Quant au Belge, il est reparti pour l'Europe, mais ici on se souvient que sa lâcheté a causé la mort de beaucoup de pauvres gens. »

Cette histoire singulière m'intéressa d'autant plus vivement que j'étais loin de m'attendre à rien de semblable dans un pareil lieu. Ces ruines m'attristaient, et je voulus poursuivre mon chemin sans m'arrêter.

Digitized by Google

Nous ne tardâmes pas à parvenir sur les bords de la lagune de *los Porongos,* où nous passâmes une nuit des plus agitées. Nos mulets, épouvantés par le voisinage d'un fauve, s'enfuirent en désordre; il fallut courir à leur poursuite, mais ce ne fut qu'au jour que nous parvînmes à les retrouver et à les rassembler. Malheureusement cet incident nous avait bien éloignés de notre route, et Lorenzo ne me cachait pas que nous n'étions pas en sûreté, à cause de la proximité des Indiens Obispones, qui sont très belliqueux. Néanmoins, nos chevaux étaient tellement harassés de leur étape de la veille et de la course folle de la nuit, que nous prîmes la résolution de coucher où nous nous trouvions, sur la lisière d'une forêt. Nous n'eûmes pas un instant de tranquillité jusqu'à l'aurore, le bois retentissait sans cesse des hurlements des fauves, et c'est à grand'peine que nous réussissions à maintenir nos bêtes.

Le jour arriva enfin comme une délivrance, et nous nous mîmes immédiatement en marche, un peu incertains de notre direction, car Lorenzo prétendait que nous aurions dû passer à gauche de la lagune de *los Porongos,* et nous étions à près de quarante lieues sur sa droite.

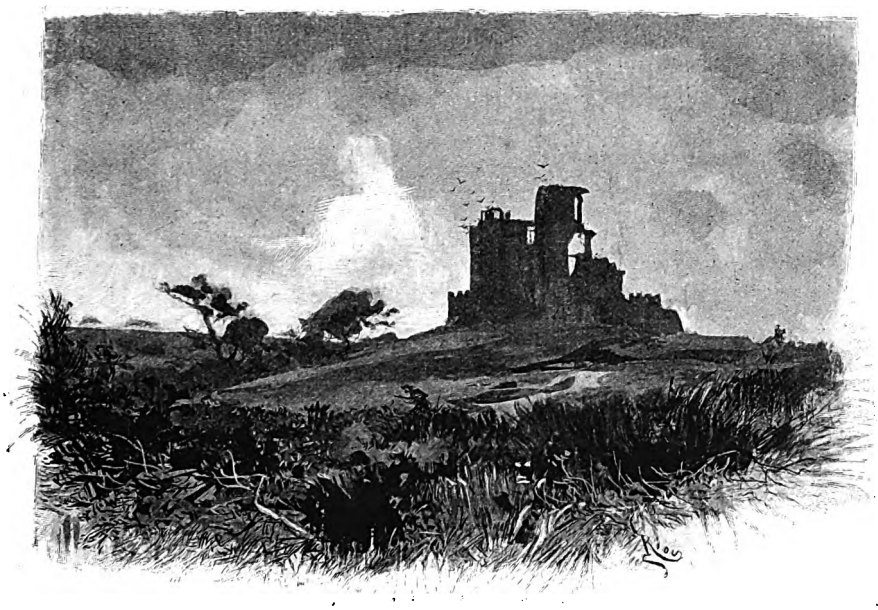
Nous marchions de préférence sur un sol découvert pour éviter toute surprise; mais, vers midi, comme nous venions de traverser par une température tropicale une plaine immense, nous arrivâmes sur la lisière d'une forêt, où il fallut bien s'engager.

Abattus par la chaleur et préoccupés, nous marchions somnolents, sans souffler mot, sous une voûte de verdure, poussant devant nous notre troupeau. Au bout de quelques instants, nous vîmes tout à coup la *madrina* faire brusquement volte-face, et refuser obstinément d'aller plus loin, imitée en cela par tous nos mulets, qui refluèrent en arrière, malgré les efforts des peones.

Digitized by Google

Lorenzo, qui paraissait très inquiet, me dit : « Un grand danger nous menace ; ce n'est pas un fauve, car nos bêtes se seraient bornées à faire un détour. »

A peine achevait-il ces mots, que nous vîmes surgir, je ne sais d'où, une vingtaine d'Indiens armés de longues lances. Ils étaient sommai-



UN CHATEAU FÉODAL DANS LES PAMPAS. (P. 166.)

rement vêtus de lambeaux de punchos, et leur longue chevelure flottait sur leurs épaules. « Sauve qui peut ! » s'écria Lorenzo ; du reste, nos mulets, pris d'une panique irrésistible, nous montraient l'exemple en fuyant ventre à terre dans toutes les directions. Fort heureusement les Indiens, chez qui la cupidité l'emporte presque toujours sur l'esprit de vengeance, songèrent tout d'abord à les rattraper. Cela nous permit de prendre de l'avance, et d'arriver sans encombre, haras-

Digitized by Google

sés et demi-morts de soif, sur les bords du rio San Antonio.

Nous prîmes quelque repos près de ce ruisseau à l'onde transparente, ombragée de grands arbres qui entrelacent leurs rameaux. Lorenzo m'avait rassuré en me disant que les Indiens, contents de leur butin, renonceraient certainement à nous poursuivre, à cause de la proximité du fort de la Soledad.

Nous y arrivâmes en effet le lendemain soir, sans autre incident. Ce fort est simplement un retranchement en terre, de forme carrée, ayant environ cinq mètres de hauteur, et entouré d'une double palissade de piquets en bois de fer. La garnison se compose d'une quinzaine de soldats, sous les ordres d'un officier subalterne qu'on appelait pompeusement *commandante*. Ils nous accueillirent cordialement, et nous leur contâmes notre aventure, qui ne parut guère les surprendre.

Ils mènent dans ce fort, au milieu du désert, une existence assez monotone, sans autre passe-temps que la chasse, dont le produit forme avec la viande de vache leur nourriture habituelle. Ils ne couchent pas dans le fort, mais à l'extérieur, dans le *patio,* au milieu de leurs chiens qui sont très nombreux.

La prudence exige que nul ne s'écarte isolément, car les Indiens, qui rôdent constamment dans ces parages, ne manquent pas de massacrer tout homme qu'ils rencontrent seul, pour le dépouiller de ses armes et de ses vêtements. Le commandant du fort nous dit que, malgré toutes les précautions, de tels malheurs arrivaient encore assez fréquemment.

Après deux jours de repos à la Soledad, nous prîmes congé de nos hôtes pour nous diriger vers Santa-Fé.

J'étais fort perplexe à la suite de la dispersion de mon troupeau, qu'il ne me serait pas facile de reconstituer. Lorenzo me disait bien : « Tous

Digitized by Google

les mulets qui auront échappé aux Indiens reviendront le long du Salado » ; mais la question était de savoir combien d'entre eux avaient échappé, et si nous ne perdrions pas de longues journées à les attendre en vain ; pour quelques mulets perdus, je ne voulais pas renoncer à mon voyage.

Vers le soir, nous arrivâmes sur les bords du rio Salado, en face de la colonie Emilio. Nous fîmes halte à un petit rancho, construit sur une éminence au bord du rio ; le propriétaire avait une barque, et moyennant un réal, faisait passer la rivière. Au métier de passeur, il joignait ceux d'aubergiste et d'éleveur de bestiaux.

« Peut-on dormir ici? » lui demandâmes-nous après les salutations d'usage. Il répondit avec emphase : « *Caballeros, aca se duerme y se come.* » (Ici l'on dort et l'on mange.) A ces paroles pleines de promesses, je me hâtai de mettre pied à terre, espérant pouvoir me restaurer solidement. Mais mon illusion était grande. L'hôte, auquel je demandai à souper sur-le-champ, se dirigea vers un arbre, et décrocha une espèce de boule qui y était suspendue : quand il ôta l'enveloppe de mousseline, je vis que c'était du fromage. En vain je demandai de la viande et du pain, c'était là tout le menu, il fallut bien s'en contenter.

En causant le soir avec l'aubergiste, nous apprîmes que le lendemain dimanche il y avait de grandes courses de chevaux à Cayastacito, village situé à peu de distance de la colonie Emilio. L'organisateur de cette fête était le commandant Manzanarès, qui devait héberger à son estancia des hôtes nombreux.

L'envie me prit d'assister à ces réjouissances, et nous nous mîmes en route, à cet effet, de bon matin.

Nous passâmes sans peine le Salado, qui, bien que profond et

Digitized by Google

encaissé, n'est pas très rapide quand il n'y a pas de crue. Après avoir cheminé quelque temps au milieu de joncs parsemés de hautes fourmilières, nous nous engageâmes dans un sentier presque à pic qui gravissait la colline où était située la colonie. Nous laissâmes à droite et à gauche quelques maisonnettes enfoncées sous la verdure de nombreux paraïsos et pêchers, et aperçûmes une petite chapelle blanche, construite, à ce que j'appris plus tard, par un curé italien que les mauvaises langues disaient avoir été forçat dans son pays.

Puis venaient de longues files d'*alambrados* (fil de fer de clôture) traçant la route à travers champs, une briqueterie avec une belle maison où il y avait un grand mouvement; sur la gauche, un beau parc où de nombreuses fleurs répandaient au loin un parfum enivrant.

Au bout de quelques kilomètres, nous retrouvâmes le désert : une vaste prairie sans un bouquet d'arbres, bordée à l'horizon par une ligne sombre : la forêt vierge.

Plus loin, sur la droite, nous aperçûmes l'*estancia Grande,* où l'on a établi une minoterie, une *pulperia* et un *almacen* qui approvisionnent la région de tous les objets et ustensiles de première nécessité : vêtements, chaussures, couteaux, etc.; c'est la station habituelle du courrier qui arrive de Santa-Fé à cheval.

De temps à autre, nous voyions un cavalier qui galopait dans la même direction que nous.

Plusieurs d'entre eux nous rejoignirent. Ils étaient pour la plupart superbement attifés, la taille ceinte d'un large *tirador,* drapés dans un magnifique puncho, gracieusement relevé sur le côté, laissant voir le riche *facon* à gaine d'argent. Les étriers et les ornements de bride étaient aussi d'argent massif finement ciselé. De larges culottes de

Digitized by Google

Je criai de ma plus belle voix : « *Viva Crespo!* » (P. 174.)

Digitized by Google

cheval, ou un *chiripa* et des *calzoncillos* de dentelle retombant sur des bottes vernies piquées d'arabesques, complétaient ce costume si brillant et si original.

Quelques-uns assurément étaient en moins luxueux équipage et d'apparence moins opulente, mais ils n'en étaient pas moins fiers pour cela.

Ils arrivaient au galop et, dès qu'ils étaient proches, ralentissaient, comme c'est l'usage, l'allure de leur cheval, puis disaient avec noblesse : « *Que tal estan, caballeros?* » Le cavalier le plus rapproché répondait généralement : « *Andamos bien para servir V.* » Après quoi, tous continuaient leur route, sobres de paroles, mais m'observant attentivement.

Ces hommes avaient tous une allure mystérieuse et des airs d'intelligence singuliers. Lorenzo, questionné à ce sujet, m'apprit qu'ils appartenaient tous à la faction militante des *blancs*. Celui qui était le plus près de moi, voyant que je paraissais m'occuper d'eux, fit bondir son cheval et courut vers moi le couteau à la main, en criant : « *Gringo* (étranger), crie : *Viva Crespo!* »

Comme la politique argentine m'était fort indifférente, je m'exécutai de très bonne grâce et criai de ma plus belle voix : « *Viva Crespo!* » en dégainant aussi mon coutelas et en le brandissant au-dessus de ma tête.

Cet enthousiasme de commande charma tous les gauchos, qui, pour me rendre la politesse, s'écrièrent en chœur : « Vive le Français! »

Lorenzo les connaissait presque tous et me dit le nom et l'histoire des principaux, car, dans ce pays, chacun a une histoire, plus ou moins dramatique.

Tout en cheminant, nous étions parvenus sur une éminence d'où l'on découvrait une plaine immense, bornée à l'horizon par une forêt

Digitized by Google

devant laquelle apparaissaient un certain nombre de maisons blanches, dont l'agglomération annonçait un village de quelque importance.

C'était Cayastacito; mais l'aspect en était bien trompeur, car c'est à peine s'il compte une cinquantaine d'habitants.

Sur ces entrefaites, nous fûmes rejoints par une dizaine de cavaliers qui venaient du côté de Santa-Fé. A leur tête, marchait un grand jeune homme brun aux traits énergiques et fins, à l'œil sévère et altier. Dès que mes compagnons l'aperçurent, ils se portèrent tous à sa rencontre, brandissant leurs coutelas, aux cris de : « Viva Crespo! » Je questionnai Lorenzo, qui m'apprit que ce jeune homme n'était autre qu'Ituraspo, le chef du parti de Crespo ou des blancs dans la province de Santa-Fé.

Ituraspo, remerciant d'un geste gracieux ceux qui venaient de pousser ces acclamations empressées, arrêta son cheval et dit d'une voix forte : « Gracias, amigos! Je suppose que je puis parler librement, il ne saurait y avoir de traître parmi vous. Iriondo, sans l'appui du commandant Manzanarès, ne serait pas longtemps gouverneur : si vous êtes résolus à faire triompher la cause de Crespo, cela dépend de vous; enlevons cette nuit ce maudit commandant. J'attends deux cents camarades qui doivent venir de San Martino et d'autres localités : j'ai donné rendez-vous à tous nos amis à l'occasion de cette course. De la prudence et de la discrétion : dans deux jours nous entrerons à Santa-Fé avec la tête du commandant Manzanarès au bout d'une lance. » Ces paroles étaient proférées avec une énergie sauvage et accueillies par une approbation unanime.

Je ne les entendis pas sans un vif déplaisir, car il me répugnait d'assister à des scènes de violence et de devenir, malgré moi, le confident d'une sanglante conspiration.

Digitized by Google

Cependant, la troupe s'était remise en marche, et je la suivais sans enthousiasme. Voyant ma préoccupation et ma contrariété, Lorenzo poussa son cheval près du mien et me dit : « Caballero, il va y avoir des pots cassés. Si vous vouliez voir l'affaire sans prendre parti, vous qui êtes étranger, vous le pourriez sans risquer grand'chose. Quant à moi, j'ai des amis dans les deux camps et serais obligé de me prononcer, ce que je ne tiens pas à faire. C'est pourquoi, si vous le voulez bien, nous ferions sagement de partir à l'entrée de la nuit.

— C'est tout à fait mon avis, répondis-je. Je ne suis nullement curieux de voir les gens s'égorger, et comme je ne connais ni les uns ni les autres, j'aime mieux me désintéresser de leur querelle complètement. »

En parlant ainsi, nous étions arrivés à l'estancia au milieu de la foule.

Un grand nombre de charrettes à bœufs, arrêtées çà et là, étaient entourées de groupes compacts de gens de tout âge et de tout sexe qui causaient gravement.

De tous côtés s'élevaient des chansons de guitareros qui improvisaient un couplet en accordant leurs instruments. En dépit de la musique, la scène que j'avais sous les yeux manquait de gaieté, d'animation et d'entrain. On n'entendait pas dans la foule une parole plus haute que l'autre, c'était comme un vague murmure de bonne société. Çà et là, un gaucho en abordait un autre avec de telles marques de déférence et échangeait des compliments si courtois qu'on eût dit l'entrevue de deux ambassadeurs, pour ne pas dire de deux princes. Dans ce pays le mendiant le plus déguenillé n'abdique jamais la dignité humaine ni les prétentions à la noblesse. Si ces habitudes n'ont pas pour résultat d'adoucir les mœurs, elles facilitent

Digitized by Google

Les femmes faisaient les honneurs de leur charrette comme si c'eût été un salon. (P. 178.)

Digitized by Google

du moins aux étrangers les relations sociales. Dès que je m'approchais d'une charrette, la compagnie se serrait pour me faire une place, et l'on m'offrait un *mate*. Les femmes étaient fort aimables et faisaient les honneurs de leur charrette comme si c'eût été un salon.

C'est en réalité une sorte de café-restaurant primitif. Lorsqu'une fête doit avoir lieu dans le voisinage, tout gaucho qui possède une charrette y met une provision de farine, de raisins secs, quelques bouteilles de caña et de genièvre, y fait monter sa femme et ses filles, puis se met en route, traîné par huit ou dix bœufs.

Le lourd et massif véhicule, dont l'essieu en bois de fer n'a jamais été graissé, traverse les plaines et les forêts, qu'il remplit de grincements plaintifs et lamentables à chaque tour de roue. On arrive en cet équipage au lieu de la réunion, et on allume à quelques pas de la charrette un grand brasier de troncs d'arbres autour duquel la famille s'installe en buvant le *mate,* attendant les amis et connaissances qui ne tardent pas à survenir. De temps à autre, les femmes interpellent un passant par son nom, en se plaignant de son indifférence. Celui-ci s'excuse fort courtoisement, disant qu'il n'avait pas vu, qu'il ne savait pas..... il s'assied, boit un *mate,* puis continue ses visites aux charrettes.

Les femmes s'occupent de la préparation d'un mets original dont voici la recette. On fait cuire de la viande hachée menu dans du suif, avec des oignons et du poivre, puis on l'étale sur une galette de pâte de farine, très mince, on y ajoute des raisins secs, un peu de suif, on replie le tout comme une omelette, et on le plonge dans du suif bouillant. Cela s'appelle un *pastel;* c'est pour les gauchos le mets le plus exquis que l'on puisse rêver. Les jours de course, les *aficio-*

Digitized by Google

nados qui se respectent ne se nourrissent pas d'autre chose; aussi en fait-on une consommation effrayante.

En me promenant en compagnie de Lorenzo, j'étais arrivé devant la maison du commandant Manzanarès, le principal personnage de la fête. Il était assis sur un tabouret devant sa porte, entouré de quelques amis en train de humer gravement son *mate*. C'était un homme basané, replet et sanguin, avec de gros yeux injectés de sang, une petite moustache et un bouquet de poils au menton.

Je l'examinai attentivement en songeant aux propos menaçants dont il avait été l'objet devant moi. Il s'en aperçut et dit quelques mots en riant à son voisin, qui formait avec lui un contraste frappant. Ce dernier était loin de ressembler aux gauchos : petit, mince et élancé, il avait le teint rose et une longue barbe blonde. Voyant qu'à leur tour ils me regardaient avec persistance, j'allais passer mon chemin, quand le commandant m'appela, m'offrit son tabouret et un *mate,* en me demandant : « De quelle nation êtes-vous? — Français », répondis-je. Aussitôt le jeune homme à barbe blonde, se levant, me serra la main et dit en français : « Soyez le bienvenu; je me nomme Anatole Zretter, je suis Polonais et j'exerce ici la profession de médecin : vous voyez en moi l'ami le plus intime et le plus dévoué du commandant. Comment êtes-vous venu dans ce pays perdu? »

Je leur contai en peu de mots toute mon histoire, m'exprimant en espagnol afin d'être compris de tout le monde.

Ma dernière aventure intéressa vivement le commandant. « Si vous voulez venir avec moi, dit-il, vous pourrez prendre votre revanche sur ces Indiens, car je suis sur le point de faire une expédition chez eux avec dix soldats que j'ai là.

Digitized by Google

— Très volontiers », répondis-je. Mais malgré moi je pensais : le commandant aurait d'abord fort à faire de se défendre contre tous les conjurés d'Ituraspo avec sa garde de dix hommes; toutefois je n'avais pas à me mêler de cette affaire. Au surplus, il m'eût été difficile de révéler quoi que ce fût, entourés comme nous l'étions d'une foule de gens de toute espèce.

Anatole, ou *Natalio,* m'avait pris en amitié et ne me quitta plus de la journée, heureux de m'entendre parler de la France où il avait fait ses études, à Paris. Comme nous nous promenions, Ituraspo vint à passer. A mon grand étonnement, il s'approcha d'Anatole, lui tendit la main et l'invita à une *concuero,* réjouissance qu'il devait donner dans quelques jours. Je croyais rêver et je n'aurais jamais imaginé une telle fausseté.

« Quel est donc cet Ituraspo? demandai-je.

— C'est l'ennemi mortel du commandant et le mien, répondit tranquillement Anatole. Il se flatte de promener un jour nos têtes au bout d'une lance.

— Comment! m'écriai-je, et il vient vous tendre la main, et vous lui donnez la vôtre?

— Pourquoi pas? dit Anatole. Quand vous connaîtrez ce pays comme moi, vous verrez que les haines les plus féroces n'excluent pas les façons les plus courtoises et les plus gracieuses. Tenez, ajouta-t-il, vous ne vous doutez guère qu'en ce moment nous courons le plus grand danger. Ituraspo est ici avec de nombreux amis et médite quelque projet. Quand je vous ai vu arriver ce matin avec eux, j'ai pensé que vous étiez du parti des blancs, mais je vois que vous êtes un indifférent. Eh bien! nous savons qu'un grand mouvement se prépare sour-

Digitized by Google

dement, et il pourrait se produire cette nuit, ce qui ne laisserait pas d'être désagréable, car le commandant n'a qu'une poignée d'hommes et ne doit recevoir de renforts que demain. Depuis longtemps le pays couve une révolution, elle ne tardera guère à éclater. »

Je n'avais plus aucune raison de me taire, et mis Anatole au courant de ce que le hasard m'avait appris. Il m'écouta avec beaucoup de sang-froid, et nous allâmes trouver le commandant pour le prévenir d'aviser.

Son parti fut vite pris. « Nous ne sommes, dit-il, qu'une quinzaine, mais c'est suffisant. Qu'on prépare sans bruit les chevaux, et que quatre ou cinq des nôtres ne perdent pas de vue Ituraspo un seul instant. A minuit, on s'emparera de sa personne, on le mettra garrotté en travers d'un cheval, et nous irons en sa compagnie à la rencontre des renforts. Sans chef, l'émeute n'ira pas loin. »

Le commandant exposait ce plan le sourire sur les lèvres, comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir. Tout le monde approuva, et l'on se mit à la recherche d'Ituraspo; malheureusement il fut introuvable.

Cependant la nuit était arrivée, et l'on voyait des ombres gigantesques s'agiter autour des feux allumés près des charrettes; dans l'air s'élevaient des chants monotones et lents mêlés aux vibrations des guitares. A la gaieté de la fête avait succédé comme un recueillement étrange; les femmes étaient distraites, les hommes pour la plupart silencieux et pensifs : on sentait l'attente d'un grand événement.

Devant la porte du commandant, au contraire, on continuait à boire du *mate* en causant gaiement; entre un jeu de mots et un éclat de rire, Manzanarès dit à Anatole : « Faites donc un tour de reconnaissance, et revenez me dire ce que vous aurez vu. » Le Polonais se leva

Digitized by Google

aussitôt et me fit signe de l'accompagner. Nous nous promenâmes ensemble sans affectation au milieu des charrettes, et nous pûmes constater que la plupart des gauchos avaient disparu.

Le commandant, sur notre rapport, jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et nous invita à nous séparer pour monter à cheval un à un et nous rendre isolément à un endroit désigné pour le ralliement de toute la troupe. Le commandant, Anatole et moi, devions partir ensemble les derniers.

Ce qui fut dit fut fait, et nous rejoignîmes sans incident tous nos compagnons au lieu du rendez-vous; malheureusement le chef de la révolte, que nous avions espéré réduire à l'impuissance, était libre d'agir, et il fallait hâter notre retraite.

Nous nous dirigeâmes rapidement vers Santa-Fé par la *puerta* de l'*estancia grande,* simple solution de continuité dans le fil de fer qui entourait cet immense domaine. Mais Ituraspo semblait avoir prévu notre manœuvre, car avant d'arriver à ce passage, nous aperçûmes à la lueur des étoiles un groupe nombreux de cavaliers immobiles qui barraient le chemin.

Le commandant, sans manifester le moindre étonnement, en vieux routier rompu à cette guerre d'embuscades et de ruses, disposa aussitôt ses dix hommes en peloton, leur ordonnant de rester en observation devant l'ennemi le plus longtemps possible, mais de charger au premier coup de feu.

Puis, à la faveur de ce rideau et de l'obscurité, nous obliquâmes sur la gauche en faisant un grand détour, jusqu'à la clôture en fil de fer, qui fut vite rompue et nous livra aisément passage. Ayant rejoint la route sur les derrières des gens embusqués, nous nous approchons

Digitized by Google

sans bruit, et lançons tout à coup sur eux nos chevaux à fond de train en poussant des cris et tirant des coups de revolver.

Au même instant, notre réserve exécutait avec impétuosité une manœuvre identique. Les ennemis, qui étaient une trentaine, ne comprenant rien à cette double attaque, n'essayèrent pas de résister et se dispersèrent de tous côtés. Sans nous attarder à poursuivre les fuyards, nous profitâmes du passage libre désormais pour accélérer notre retraite, que Xénophon n'eût pas désavouée.

Le commandant me félicita de ma belle conduite et surtout des vociférations sauvages dont j'avais fait retentir les échos pour terrifier nos adversaires. Les étrangers sont bons soldats, disait-il, et pour appuyer son dire, il se mit à me conter les prouesses accomplies par Garibaldi dans la République Argentine. « Ce n'était pas un homme, c'était un diable : il nous glissait dans les mains comme une anguille. Quand nous le pensions entouré de forces supérieures et pour le moins battu et en fuite, nous apprenions qu'à la tête de ses intrépides partisans il venait de se rendre maître d'une position importante et prenait vigoureusement l'offensive. Rien que ces propos alarmants atteignaient le moral de nos soldats, et la seule vue du général à la chemise rouge suffisait pour les frapper d'une irrésistible panique.

« Il était aussi habile marin que brave soldat, et un jour il nous en donna une preuve terrible.

« A la fin d'un combat acharné sur le Parana, où avec deux petits voiliers armés de trois canons il avait tenu tête à quinze bateaux qui en portaient vingt-sept, après avoir infligé à l'ennemi des pertes énormes, il vit couler sous ses pieds son embarcation criblée de pro-

Digitized by Google

jectiles. Quand la fumée se dissipa, les nôtres crurent voir s'engloutir un cadavre couvert d'une chemise rouge.

« Persuadés qu'ils étaient débarrassés pour toujours de ce redoutable adversaire, nos équipages débarquèrent pour fêter leur victoire dans des réjouissances et des libations qui durèrent deux jours. Les hommes restés à bord ne firent pas attention à un radeau grossier chargé de branchages qui se glissait parmi nos navires à la nuit close : c'était Garibaldi et les plus hardis de ses partisans qui montèrent subitement à l'abordage, et massacrèrent sans pitié tous nos marins. Au lever du jour, tous nos bateaux étaient coulés, sauf les cinq meilleurs qui ouvrirent le feu à courte portée sur les équipages restés à terre. »

Le commandant me racontait ces exploits de Garibaldi avec une faconde intarissable, les amplifiant sans doute de très bonne foi avec son imagination fertile.

Comme nous traversions un bois extrêmement fourré, notre avant-garde se replia sur nous, nous prévenant qu'on entendait à peu de distance le bruit d'une troupe de cavaliers.

On s'arrêta, chacun colla son oreille contre terre et put constater l'exactitude du rapport.

Mais était-ce des rouges ou des blancs, des ennemis ou le renfort attendu? Agissant avec prudence, le commandant nous fit entrer dans le bois, à quelques mètres du sentier, nous prescrivant le plus complet silence, et faisant préparer les armes.

Nous attendîmes longtemps, car les survenants ne semblaient guère pressés, et avançaient lentement. Quand on put les distinguer, nous aperçûmes autour de leur cou des mouchoirs blancs, marque de ralliement des ennemis.

Digitized by Google

Le commandant ne pouvait en croire ses yeux. Il n'est pas possible, disait-il, que ce soient des blancs; d'où pourraient-ils venir par là? En tout cas, tenons-nous prêts : au moment où ils passeront, crions tous : *Viva Iriondo!* Si ce sont des amis, ils répéteront ce cri; dans le cas contraire, je les défie bien de nous poursuivre dans ce fourré.

Des cavaliers immobiles barraient le chemin. (P. 182.)

Ce qui fut dit fut fait. Les passants, qui ne s'attendaient à rien, furent salués d'un formidable *Viva Iriondo!* qui parut produire sur eux l'effet des trompettes de Jéricho. Mais après une émotion bien naturelle et le premier moment de stupeur passé, les inconnus poussèrent aussi, en agitant leurs armes, le cri de ralliement de : *Viva Iriondo!*

C'étaient les renforts que nous attendions; ils s'étaient affublés de mouchoirs blancs pour pouvoir surprendre les révolutionnaires. « Bon

Digitized by Google

stratagème, dit le commandant au chef de la troupe, mais qui aurait pu mal tourner pour vous, car j'ai eu un moment envie de vous saluer d'une décharge générale bien ajustée, qui aurait rendu rouges vos mouchoirs blancs. »

Nous étions désormais en nombre, et nous pouvions reprendre l'offensive. Faisant volte-face, nous retournâmes vers Cayastacito, où le commandant craignait les excès des blancs.

Sur une harangue énergique du commandant, chacun se mit en route avec une nouvelle ardeur. Nous cheminions depuis longtemps déjà, lorsque les premières lueurs de l'aurore commencèrent à poindre à l'horizon; les taillis s'emplissaient de gazouillements d'oiseaux, et du bord des étangs s'élevait le cri saccadé du *teru-teru*.

Le jour éclairait maintenant toute la troupe, et j'en profitai pour examiner curieusement mes nouveaux compagnons. A une certaine prétention à l'uniforme, je compris que j'avais sous les yeux des soldats de l'armée régulière.

Plusieurs étaient coiffés de képis en mauvais état, d'autres vêtus de tuniques dont la couleur primitive était problématique et les boutons très clairsemés. Les uns étaient chaussés de bottes jaunes, les autres de sandales attachées avec des ficelles. Ils étaient armés, soit de sabres de cavalerie, soit même de simples coupe-choux rouillés; quelques-uns avaient des carabines Remington, les recrues portaient seulement des lances.

Tous ces militaires paraissaient prendre leur rôle fort au sérieux, et affectaient une attitude des plus martiales, ce qui me semblait assez plaisant, je dois l'avouer. Assurément on eût dit plutôt une bande de brigands qu'une troupe régulière. L'armée argentine, qui vient d'être réorganisée récemment, était à ce moment composée, il faut le recon-

Digitized by Google

naître, de la façon la plus hétéroclite. Étaient soldats ceux qui n'avaient pu trouver rien de mieux à faire, et notamment ceux que leur naturel violent avait poussés à commettre quelque coup de tête.

L'armée, peu ou point entretenue par le gouvernement, ne sachant guère ce que c'est qu'une solde exactement réglée, était souvent réduite à des excès regrettables.

On comprend que tous les braves dont j'étais entouré ne payaient guère de mine. Je ne pus m'empêcher de faire part de cette réflexion à Anatole, qui, habitué de longue date à leur tournure, les trouvait tous très beaux.

Cependant nous approchions de Cayastacito, et nous étions en vue de l'*estancia* du commandant. Tout semblait calme aux environs, les charrettes stationnaient aux mêmes places, et les mêmes feux élevaient dans les airs leurs colonnes de fumée.

A notre aspect, plusieurs cavaliers sautèrent précipitamment en selle et voulurent s'enfuir; mais ils durent y renoncer, car le commandant, en stratégiste habile, avait fait tourner l'*estancia* par un détachement qui leur coupait la retraite.

Renseignements pris, nous sûmes que les blancs, avisés de notre marche sur Cayastacito, s'étaient portés en force de leur côté sur Santa-Fé, qu'ils espéraient surprendre dépourvue de garnison.

Cette nouvelle inquiétante fit perdre au commandant un peu de son inaltérable sang-froid. Après une violente imprécation, il fit sur-le-champ sonner le boute-selle par un clairon fêlé, et une demi-heure après toute la troupe reprenait en grande hâte le chemin de Santa-Fé.

— Mille diables, disait le commandant, ces maudits blancs vont massacrer le gouverneur Iriondo !

Digitized by Google

Nous marchions bon train; de temps en temps des chevaux épuisés, fourbus, restaient en route. Leurs cavaliers cherchaient alors à s'emparer des chevaux à demi sauvages qui erraient dans les champs environnants. Ceux qui y parvenaient nous rejoignaient, étreignant dans leurs jambes nerveuses leurs montures indomptées, écumantes et vaincues; quelques-uns, emportés, passaient devant nous avec la rapidité de l'éclair, mais ne tardaient pas à maîtriser leurs coursiers furieux.

A la nuit, le commandant fit faire halte et desseller les chevaux pendant quelques instants; mais bientôt on reprit cette marche forcée vers Santa-Fé, car le temps était précieux.

J'avoue que j'étais harassé de fatigue, et commençais à trouver fastidieux mon rôle de volontaire dans une expédition qui, somme toute, ne m'intéressait en rien. Mais que faire? Il eût été insensé de quitter les rouges en plein désert, sans provisions, sans moyen de transport, exposé au ressentiment des blancs qui m'avaient vu marcher avec leurs ennemis. Le plus prudent était encore de se montrer brave jusqu'au bout; c'est ce que je fis.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Il était temps. — La fille du gouverneur. — Iriondo. — Le commandant Manzanarès. — Le jeu et les *cincilleros*. — La poursuite et le combat. — Un bourreau exécuté. — Expédition chez les Indiens. — Le *campo de la Pelada*. — Ernest et ses exploits. — Le village indien. — L'attaque et la victoire. — Le vieillard. — Le retour et les réjouissances. — Les petits prisonniers.

Après avoir marché toute la nuit dans les bois, nous arrivâmes en plaine avec une troupe réduite d'un quart par les traînards restés en arrière.

Le jour, qui commençait à poindre, nous montra dans l'éloignement les clochers de Santa-Fé; se retournant sur sa selle, le commandant s'écria gaiement : « Allons, enfants, la ville ne brûle pas encore; nous arriverons à temps. » A ces mots, chacun enfonça de nouveau l'éperon dans les flancs de sa monture, et nous repartîmes de plus belle.

Parvenus à peu de distance de Santa-Fé, nous entendîmes distinctement des coups de feu et des vociférations épouvantables; quelques minutes après, nous enfilions au galop la grande rue qui mène à la place du Gouvernement, aux cris répétés de *Mueran los blancos!* (Mort aux blancs !) De temps à autre une balle partie je ne sais d'où sifflait à nos oreilles. Nous arrivâmes sur la place au moment où les portes du palais du gouverneur cédaient aux efforts furieux des assaillants.

A notre vue, les uns se précipitèrent à l'intérieur, les autres, frappés de panique, se dispersèrent en un clin d'œil. Le commandant avait mis

Digitized by Google

pied à terre, et le revolver d'une main, l'épée de l'autre, s'était rué dans le vestibule du palais où l'on entendait de grands cris; nous pénétrâmes tous à sa suite.

Dans une vaste salle nous aperçûmes quatre ou cinq blancs qui s'efforçaient d'arracher une jeune fille des bras d'une femme âgée qui cherchait à la protéger. A notre aspect, l'un de ces misérables leva son coutelas pour la frapper, mais le commandant le prévint en lui brûlant la cervelle. Les autres voulurent fuir, mais il était trop tard; un seul put y réussir. Il saisit une des tresses de la jeune fille, la trancha avec son coutelas, bondit par la fenêtre sur la place, sauta en selle et s'enfuit avec son trophée, sans que personne eût le temps de l'arrêter.

Cette jeune personne était la fille du gouverneur; elle nous dit que son père avait réussi à s'échapper par les toits pour se réfugier dans le clocher de la cathédrale.

Après nous être assurés qu'il ne restait plus un seul blanc dans le palais, nous nous portâmes sur un point où l'on entendait la fusillade. On se battait près de la caserne, que les insurgés avaient voulu surprendre. L'irruption inattendue du commandant et de sa troupe suffit pour les mettre en fuite. Leur coup de main avait définitivement échoué : le gouverneur ayant échappé à leurs recherches, ils avaient voulu emmener sa fille comme otage, mais nous étions arrivés à temps pour les en empêcher.

Il était dit que tout serait fatal aux blancs dans cette journée. Ituraspo, s'enfuyant avec quelques cavaliers, alla donner dans une troupe qui marchait vers Santa-Fé.

Exaspéré de sa défaite, et croyant avoir affaire à des rouges qui voulaient lui couper la retraite, il ordonna une décharge générale et

Digitized by Google

tenta une trouée : ce n'est que dans le corps-à-corps qu'il voit dans les ennemis en question son frère et d'autres blancs qui lui amenaient du renfort.

Le frère avait reçu une balle au genou, et plusieurs cavaliers étaient morts ou blessés.

Ituraspo, au désespoir, ne songea plus qu'à fuir au plus vite.

Cette sanglante méprise nous fut contée par Anatole, à qui elle sauva la vie. Il était emmené prisonnier par Ituraspo qui se proposait de le faire fusiller, lorsque se produisit cette fatale escarmouche à la faveur de laquelle il put s'enfuir vers Santa-Fé.

Après un jour de repos bien gagné, on résolut de donner la chasse aux blancs dispersés, pour achever leur défaite et leur ôter le moyen de se rallier pour une nouvelle insurrection.

Notre victoire nous avait amené de nombreux volontaires, et c'est au nombre de deux cents cavaliers que nous nous trouvâmes réunis pour cette expédition sur la place du Gouvernement. Le gouverneur ayant paru à cheval, l'enthousiasme fut à son comble; on poussait des hurlements assourdissants de : *Viva el gobernador! Viva Iriondo!* en jetant en l'air képis et chapeaux. « Enfants! s'écria le commandant, jurons tous que nous ne reviendrons qu'après avoir vengé le gouverneur de l'affront fait à sa maison. » Un immense cri : « Je le jure! » sortit de toutes les poitrines, et la colonne, le gouverneur en tête, se mit en marche.

Je profitai de la circonstance pour faire la connaissance d'Iriondo. C'est un homme de haute taille, de quarante-cinq ans environ, avec de longs cheveux bruns et une fine moustache. Il est fort aimable et parle très bien le français. Je lui expliquai par suite de quelles circonstances je

Digitized by Google

me trouvais enrôlé dans ses troupes : mon récit parut vivement l'intéresser, et il me fit promettre de revenir le voir à Santa-Fé. A quelque distance de la ville, il nous quitta, et c'est de très bon cœur que je saluai comme les autres son départ du cri de : *Viva Iriondo !*

Voilà comment je me trouvai, peu à peu et bien malgré moi, mêlé à la politique argentine. J'aurais dit à n'importe qui que je n'étais pas *rouge,* personne n'aurait voulu me croire. Quoique n'ayant officiellement aucun grade, tout le monde me regardait comme l'aide de camp du commandant Manzanarès, et mes paroles, en conséquence, étaient considérées comme des ordres. Au reste, je m'attachais de plus en plus au commandant, qui était bien l'homme le meilleur et le plus gai que l'on pût voir. Avec Anatole, nous étions trois inséparables, et il avait pour nous deux une affection presque paternelle. Il aimait beaucoup à se faire faire la lecture et portait à cet effet de nombreux volumes avec lui ; son langage le montrait comme un homme assez instruit, et, chose bizarre, il ne savait ni lire ni écrire, ce que j'eus grand'peine à croire. Il était même hors d'état de signer et se servait, pour ses pièces militaires, d'une griffe humide portant son nom de Francisco Romero, Manzanarès étant un sobriquet, mais d'un usage constant.

Son ouvrage favori était une traduction espagnole des *Commentaires* de César, qu'il connaissait presque par cœur. Souvent il me donnait le volume en m'indiquant quelle page et quel passage il désirait se faire lire.

Il avait un défaut qui prenait chez lui les proportions d'un vice : c'était un joueur passionné. Quand il prenait place à une table de jeu, à moins d'événement grave, on pouvait être à peu près certain de l'y retrouver huit jours après.

Digitized by Google

Aussi allait-il partout avec une éternelle escorte de vingt ou trente joueurs, pour ainsi dire de profession, qui guettaient le moment où le commandant voudrait s'asseoir pour entamer une partie.

Je dois dire que personne ne se fût risqué à tricher avec lui, car sur

Il saisit une des tresses de la jeune fille. (P. 190.)

cette matière il était intraitable et n'eût pas entendu la plaisanterie.

Dans la République Argentine, le jeu a des usages fort bizarres, et beaucoup de gens n'ont d'autre métier que celui de jouer. Le seul jeu usité, ou à peu près, est le *monte,* une sorte de baccarat où l'on peut perdre des sommes folles-en quelques instants. Ce qu'il y a de curieux,

Digitized by Google

c'est que ces pertes sont toujours payées, bien que les joueurs ne soient généralement pas riches. Cela tient à ce qu'un joueur reconnu honnête trouve tout le crédit qu'il veut près des capitalistes qui désirent faire fructifier leur argent.

Un joueur honnête qui doit une somme qu'on lui a prêtée pour jouer ne s'appartient plus; son devoir est de jouer partout où il en a l'occasion, et d'affecter intégralement tout son gain, jusqu'à concurrence, à l'amortissement de cette dette, qui est sacrée. Chose digne de remarque, le prêteur n'a le droit de lui réclamer son dû que pendant qu'il est assis à une table de jeu, et lorsqu'il gagne.

C'est un mode de placement fort usité; cela s'appelle placer de l'argent à *cincilla*. Il existe différents genres de *cincilla* : la *cincilla en puerta,* la *cincilla por medio,* etc. La *cincilla en puerta* oblige le débiteur à abandonner son gain à son créancier (qui est généralement debout derrière lui) s'il a gagné à la première carte que tourne le banquier : pour quatre piastres, on en rend sept, et ainsi de suite. Les bailleurs de fonds peuvent réaliser de la sorte de gros bénéfices.

Le commandant avait toujours une trentaine de *cincillas* en train. Aussi tous ses créanciers le suivaient-ils partout, attendant avec impatience le moment où il s'asseyait à une table de jeu pour faire valoir leurs droits. C'était pour lui une véritable garde du corps; il fallait voir, dès qu'il courait un danger quelconque, comme tous les bailleurs de fonds se précipitaient pour protéger la poule aux œufs d'or. Il en résultait souvent des scènes du plus haut comique, dont nous nous amusions beaucoup, Anatole et moi.

M'excusant de cette digression indispensable pour esquisser le caractère particulièrement original du commandant Francisco Romero, dit

Digitized by Google

Manzanarès, je reviens à l'expédition organisée pour réduire les blancs.

Après deux jours de marche sans aucun incident, nous arrivâmes à Cayastacito, où l'on nous apprit qu'une troupe d'insurgés avait bivouaqué la veille de l'autre côté de l'arroyo; il paraît que la discorde régnait dans leurs rangs, où tout le monde avait la prétention de commander. Ces bonnes nouvelles redoublèrent l'ardeur des rouges, et le lendemain de bonne heure nous repartîmes sur la piste de nos ennemis. Ils n'étaient pas si démoralisés qu'on l'avait prétendu, car, reprenant l'offensive, ils faillirent nous surprendre dans notre campement au lever du jour suivant. Fort heureusement nos vedettes nous avertirent à temps du mouvement de l'ennemi, qui, d'après leur estime, comptait environ douze cents cavaliers. Nous étions seulement trois cents, et la partie n'était pas égale; aussi nos braves, fort alarmés, eussent-ils probablement cherché leur salut dans la fuite, sans l'énergie du commandant, qui prit sur-le-champ des dispositions très habiles. Il rangea sa troupe en trois corps sur la lisière du bois, conservant le commandement du centre et plaçant les deux ailes sous les ordres du capitaine Bazano et du lieutenant Narciso Delgado.

Pour empêcher toute velléité de retraite précipitée, il avait fait mettre pied à terre à tout le monde, et ordonné de dissimuler tous les chevaux à quelque distance dans le bois, disant avec raison que les cavaliers blancs, surpris par le feu bien dirigé d'hommes à pied, et ne pouvant pénétrer à l'intérieur du bois pour les charger, ne tireraient pas avantage de leur nombre supérieur.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que, retranchés derrière des arbres, nous vîmes déboucher à cheval les blancs, qui s'arrêtèrent sur le

Digitized by Google

lieu de notre campement, où les feux brûlaient encore, très surpris de ne voir personne. Tout à coup, la fusillade bien nourrie des tirailleurs de nos deux ailes vint mettre dans leurs rangs le plus grand désordre; ils ripostaient au hasard et ne savaient de quel côté se diriger. Cependant, ralliés par leurs chefs et confiants dans la supériorité évidente de leur nombre, ils voulurent se précipiter entre nos deux détachements pour les couper et en avoir plus facilement raison. Mais quand ils furent à cinquante pas du centre, qui n'avait pas bougé jusque-là, le commandant se dressa dans les broussailles, en criant : « Feu! » à ses hommes d'une voix tonnante. Cette décharge inattendue porta le dernier coup au courage de nos adversaires, déjà hésitants; toute la troupe fit volte-face et se dispersa dans toutes les directions. Le commandant, n'ayant que des fantassins, ne chercha pas à les poursuivre; il était maître du champ de bataille, où les blancs laissaient une quinzaine de morts ou de blessés et cinq prisonniers, parmi lesquels le gaucho qui avait coupé une tresse à la fille du gouverneur.

Le commandant se le fit amener et lui demanda pourquoi il avait commis une action pareille. Avec une grossièreté brutale, mais assez crâne dans la circonstance, l'homme répondit : « Les meilleurs fouets se font en poils de vache. »

Exaspéré d'une telle insolence, le commandant leva son énorme poing sur le prisonnier, mais il se contint, et prononça l'exécution immédiate, demandant pour cela un homme de bonne volonté. Dix se présentèrent avec empressement; l'un d'eux se faisait remarquer surtout par son exaltation et la rage avec laquelle il réclamait ce rôle de bourreau. Il fut désigné, et se jeta aussitôt sur le condamné avec une expression de férocité impossible à décrire. C'était un spectacle hideux, et cependant

Digitized by Google

Un bourreau exécuté. (P. 198.)

Digitized by Google

je ne pouvais en détourner mes regards. Le malheureux, déjà garrotté, fut attaché solidement à un arbre par le milieu du corps, puis le bourreau détacha les mains pour les ramener derrière le dos. Mais à peine eut-il desserré le lien, que le condamné, prompt comme l'éclair, saisit le poignard passé à la ceinture de l'exécuteur et le lui planta dans la poitrine.

Un moment de stupeur suivit ce coup de théâtre; mais, voyant leur camarade tomber raide mort sans une plainte, les rouges poussèrent un effroyable hurlement de colère et se ruèrent sur le prisonnier. Deux secondes après, sa tête roulait dans la prairie, et son corps était déchiqueté en mille pièces. Ce fut une scène d'une effroyable sauvagerie dont ma mémoire ne perdra jamais le souvenir.

On abandonna aux fauves ces misérables lambeaux humains, mais on enterra proprement le cadavre du bourreau, sur la tombe duquel on fixa même une croix rustique. Malgré mes prières, les autres prisonniers furent aussi massacrés; puis on se remit en marche pour rentrer à Cayastacito.

J'étais attristé par ces scènes de barbarie; tous mes compagnons, au contraire, étaient pleins de joie et d'entrain, se considérant comme couverts de lauriers. Ces guerriers ne se distinguaient pas précisément par la modestie; à les entendre, il n'y avait pas un d'entre eux qui n'eût accompli des exploits dignes d'Hercule, et si l'on avait voulu les en croire, ils auraient tué deux fois plus d'ennemis qu'il n'y avait eu d'assaillants.

Chemin faisant, on vivait fort bien aux dépens des vaincus, et quand on passait près de la ferme d'un blanc, on ne se privait d'aucune fantaisie, comme de tuer une vache uniquement pour avoir une langue.

Digitized by Google

On n'emportait jamais de vivres, bien résolus à vivre en pays conquis : c'était un gaspillage effréné. Quand je faisais des observations au commandant, il se mettait à rire, et me disait : Les blancs auraient fait tout ce que nous faisons s'ils avaient été les plus forts, et seraient bien surpris si nous les ménagions : *c'est la guerre.*

De retour à Cayastacito, nous trouvâmes le pays dans le calme le plus complet; les révolutionnaires étaient mis pour longtemps à la raison, et il n'était pas plus question des blancs que s'ils n'eussent jamais existé. Chaque insurgé avait regagné isolément son *rancho* ou son *estancia* et repris paisiblement ses occupations habituelles.

Le commandant, après avoir agité la question de savoir s'il licencierait ses troupes ou s'il les occuperait à une expédition contre les Indiens, s'arrêta à ce dernier parti. Il fit former le cercle, et s'exprima à peu près en ces termes :

« Enfants, grâce à votre indomptable valeur, la cause d'Iriondo a triomphé, et notre couleur est pour longtemps maîtresse du pays : nos adversaires sont dispersés et détruits. Ceux d'entre vous qui voudront regagner leurs foyers pour goûter un repos bien mérité le peuvent dès ce jour. Cependant, je ne dois pas vous laisser ignorer que j'ai l'intention de partir demain en expédition sur le territoire des Indiens pour les punir d'incursions récentes et refréner pour quelque temps leur audace téméraire. Ceux qui n'ont pas besoin de repos m'accompagneront. »

Cette allocution fut accueillie par les cris enthousiastes et unanimes de : *Viva el commandante! Mueran los Indios!*

Immédiatement on s'occupa des préparatifs du départ. Ce furent encore les blancs qui firent les frais de l'expédition. Un riche révolu-

Digitized by Google

tionnaire qui n'était pas encore rentré, ce qui montrait bien qu'il devait avoir des faits graves de rébellion sur la conscience, fournit les provisions de viande. Un détachement fut chargé de s'emparer d'un troupeau de cent têtes sur ses terres, et de le mettre en route en avance d'une étape.

Nous levâmes le camp le lendemain, marchant dans la direction de la contrée que je venais de parcourir et où mon troupeau de mulets s'était dispersé. Le jour même nous traversâmes le Salado, et la nuit nous trouva campés à un endroit appelé *el campo de la Pelada*. Ce terrain appartenait à un riche Américain d'origine espagnole, qui y avait mis comme régisseur un Français nommé Ernest. On racontait de cet Ernest des choses extraordinaires. Il était arrivé à l'âge de quinze ans à Buenos-Ayres, où il avait essayé de tous les métiers et acquis la réputation d'un homme dangereux par son caractère violent et irascible, mais d'un bon garçon quand il était bien disposé. Il n'avait jamais souffert qu'on lui manquât impunément, et quand il voulait venger une offense, il était rare qu'il n'y eût pas mort d'homme ; aussi les gauchos professaient-ils pour lui une sorte de crainte respectueuse. Anatole me dit être lié d'amitié avec ce personnage redoutable, et m'offrit de me faire faire sa connaissance. J'acceptai par curiosité : quand on voyage, il faut tout voir. Du reste, son rancho n'était qu'à cinq ou six cents mètres de notre campement.

Nous montâmes à cheval et fûmes vite arrivés.

A notre approche, une meute de chiens se jeta sur nous avec des hurlements furieux : cet accueil promettait.

Il faisait nuit, mais la lune éclairait admirablement, et nous permit d'apercevoir, au milieu du *patio* formé par trois palissades de piquets

Digitized by Google

Notre arrivée chez Ernest.
(P. 200.)

de bois de fer, un petit homme fièrement campé sur ses hanches, tenant à la main une carabine aux reflets luisants, un large sombrero négligemment posé sur la nuque. Il était vêtu d'une chemise de batiste légère et bouffante, de bombatches blanches, et chaussé de sandales. Ses reins étaient entourés du large tirador argentin constellé d'onces d'or, dans lequel était passé le facon à manche d'argent.

Notre homme reconnut de loin Anatole, et en manière de salut, après

Digitized by Google

lui avoir crié : *No te mueve* (ne remue pas), l'ajusta et fit feu. Anatole, en riant, me montra aussitôt son chapeau percé d'une balle.

« Toujours fin tireur, mon brave ami », cria-t-il au petit homme, enchanté de cet exploit.

Bien que m'attendant à des façons bizarres et originales, je trouvai la plaisanterie du plus mauvais goût, et ne pus m'empêcher de le dire tout haut. Ernest se mit à rire et me dit qu'Anatole et lui en avaient vu bien d'autres.

Je pus alors regarder à mon aise ce singulier personnage. Ses traits étaient fins et réguliers, son teint rosé, ses cheveux châtains avec une belle moustache blonde. Il avait de grands yeux bleus perçants, mais c'est en vain que je cherchai dans sa physionomie l'expression de dureté que je pensais y trouver d'après sa réputation et l'acte d'extravagance sauvage qu'il venait de commettre.

Il reprit tranquillement en français : « Où diable allez-vous comme cela, et pourquoi le commandant n'est-il pas venu coucher chez moi? » La conversation s'engagea, pleine de gaieté, et nous passâmes la nuit à boire et à causer. Ernest se mettait en scène avec une verve intarissable, et la plupart des histoires dont il était le héros, qu'il annonçait comme devant nous faire mourir de rire, auraient pu donner le frisson.

Le récit qu'il trouvait le plus comique est celui qu'il nous fit de la façon dont il prit définitivement possession de son estancia.

« Vous voyez, disait-il, cette bonne carabine avec laquelle j'ai salué Anatole, et qui me permet de couper le cou à un *garancho* (vautour) à quatre cents pas? Eh bien, c'est à elle que je dois la jouissance paisible de cet agréable domaine.

« Il y a environ cinq ans que le propriétaire s'en est rendu acqué-

Digitized by Google

reur; je lui avais facilité cette affaire, à la condition que je serais chargé de l'exploiter de compte à demi. Mais que fait ce vieux fourbe? il s'abouche avec un autre et traite avec lui dans les mêmes conditions : cette traîtrise ne devait pas rester impunie. En effet, quand le propriétaire vint pour installer le fermier qui devait m'évincer, je les attendais caché dans le feuillage d'un arbre voisin de l'habitation.

« Comme le fermier en s'approchant de ma retraite exprimait au propriétaire sa vive satisfaction et trouvait tout à son goût, je fis un peu de bruit : surpris, il leva la tête en bâillant, et je lui envoyai une balle en plein dans la bouche. Il tomba mort. Épouvanté, le propriétaire prit aussitôt la fuite, mais d'une façon si malencontreuse, qu'il alla se jeter sur cinq ou six Indiens qui rôdaient aux environs. A ses hurlements, je compris que les sauvages cherchaient à le dépouiller, et probablement aussi à le massacrer.

« Je sautai sur mon cheval, et tombai inopinément sur les malfaiteurs, que je mis en fuite, non sans en avoir tué deux. Mon patron, bien loin de soupçonner que le coup de feu fatal à son compère était parti de mon rifle, m'appela son sauveur, m'emmena chez lui, me fit un riche présent, et me laissa maître absolu de son estancia, dont il ne verra jamais le revenu.

« Avouez que l'histoire est amusante. »

Loin de trouver l'histoire amusante, je m'indignais à part moi d'un semblable cynisme, et j'étais fort tenté de considérer l'ami d'Anatole comme un abominable bandit, malgré l'habitude que je commençais à avoir des mœurs du pays. Cependant cet homme jouissait de l'estime et de la considération de tous; il valait mieux le prendre pour un *toqué,* comme on dit vulgairement, que d'apprécier sa conduite

Digitized by Google

au point de vue civilisé. Quoi qu'il en soit, le propriétaire n'était plus revenu dans son domaine qui comptait cinq ou six lieues carrées. Ernest en avait chassé les Indiens et y faisait prospérer un troupeau de dix mille bêtes à cornes dont il était seul à jouir.

Le lendemain matin nous prîmes congé de ce singulier personnage, pour suivre l'expédition contre les Indiens.

La troupe chemina longtemps dans des prairies qui s'étendaient à perte de vue, sans faire d'autre rencontre que celle de nombreux oiseaux et de quadrupèdes sauvages, animant un peu ces immenses solitudes.

Nous avançâmes en tournant le dos au Salado jusque sur les bords du Cululu, petit ruisseau presque toujours à sec, auprès duquel on prit un peu de repos.

Mais nous ne tardâmes pas à le quitter pour nous diriger vers le nord, toujours à travers la pampa, dans un pays complètement dénudé, avec une chaleur qui nous faisait souhaiter ardemment un peu d'ombre impossible à trouver.

Le soir venu, on fit halte sur le bord d'une lagune où les chevaux purent se rafraîchir, et chacun s'installa de son mieux pour dormir.

La nuit était pure et sereine, des millions d'étoiles scintillaient au firmament. Avec ce calme, cette douce température, cette herbe épaisse, on pouvait espérer un repos réparateur; mais il fallut compter avec les moustiques.

Le voisinage de la lagune en produisait des légions de toute espèce et de toutes dimensions, qui se jetaient sur nous avec une insatiable voracité, et nous infligeaient de véritables tortures contre lesquelles nous étions sans défense.

Digitized by Google

Un coup de feu se faisait entendre, suivi du bruit de la chute d'un corps. (P. 208.)

Digitized by Google

Au cours de la lutte contre ces ennemis insaisissables, le camp présentait un aspect singulier. Renonçant à un sommeil impossible, plusieurs gauchos avaient pris leurs guitares, sur lesquelles ils accompagnaient des improvisations étranges, sous la clarté de la lune.

Fréquemment des gestes violents se produisaient chez ceux qu'impatientait le plus l'acharnement des moustiques; c'était tour à tour lugubre et comique. Au loin, on voyait la silhouette des sentinelles immobiles sur leurs chevaux, qui veillaient à la sécurité du camp.

Il eût fallu une armure complète pour vivre tranquille sur le bord de ce marécage; aussi, dès l'aurore, chacun fut-il prêt au départ.

Nous poursuivîmes notre course dans un pays encore dépouillé de tout arbre, mais où se montraient de légères ondulations de terrain.

Le soleil était plus brûlant encore que la veille, et toute la journée la chaleur fut intolérable. Sur le soir, nous vîmes à l'horizon un bois que nous pûmes gagner avant la nuit : malheureusement, il n'y avait pas d'eau aux environs, et nos chevaux en avaient grand besoin; quant à nous, nos outres en contenaient une provision suffisante, et pour mon compte je n'étais pas fâché de l'absence de toute mare, qui eût encore recélé des myriades de moustiques.

Des feux furent allumés, on abattit un bœuf qui fut promptement dépecé et partagé en rations, que l'on se borna à faire griller sur les charbons ardents. Puis le *mate* circula de main en main, et chacun s'accommoda pour dormir, insouciant des hurlements des fauves qui s'élevaient des profondeurs de la forêt.

Nous étions passés entre le fort Melo et celui de la Soledad, et nous nous trouvions désormais en plein pays sauvage. Néanmoins, tout fut parfaitement tranquille, et la nuit se passa sans incident.

Digitized by Google

Au petit jour on se mit en route en laissant sur la droite le rio San Antonio. Selon toutes probabilités, nous allions avoir affaire aux mêmes Indiens qui avaient dispersé mon troupeau; ils ne devaient plus être loin, et le commandant avait défendu à tous de s'écarter, soit pour chasser, soit sous tout autre prétexte. En outre, il nous guidait de préférence en pays découvert, se tenant à distance des buissons ou accidents de terrain quelconques.

Nous apercevions de temps à autre des cerfs et des biches qui s'enfuyaient à notre approche; mais quelque envie que l'on eût de les poursuivre, on respectait la consigne.

Pendant quatre jours nous avançâmes en prenant les plus grandes précautions. Nous vivions de viande séchée, car il était défendu d'allumer du feu.

Mais les Indiens, qui ne se doutaient pas de notre approche, ne prenaient pas les mêmes ménagements, et un soir nous aperçûmes à une distance de deux milles environ plusieurs colonnes de fumée qui, du milieu d'un bois, s'élevaient directement dans le ciel pur et serein. A en juger par le nombre de feux, ce devait être un village important.

Toute la nuit, la moitié du camp fut sur pied : on n'imagine pas en effet la terreur que les Indiens inspirent aux Argentins. Cela tient en grande partie, j'imagine, à la guerre toute de surprise et d'embuscades qu'ils leur font, plutôt qu'aux traitements cruels qu'ils font subir aux prisonniers. C'est un ennemi pour ainsi dire insaisissable à cause de son agilité, de sa connaissance du pays et de son habitude d'attaquer de préférence la nuit.

Avant la pointe du jour, les armes étaient en état, et chacun prêt à

Digitized by Google

marcher. Il s'agissait de pénétrer dans ce bois touffu où l'on ne pouvait guère avancer qu'à la file. Le commandant prit la tête pour donner l'exemple; tout naturellement, je le suivais, non sans quelque appréhension. Je hasardai une objection, disant qu'un chef ne devait pas s'exposer, pour ne pas risquer de laisser sa colonne sans direction. Il me répondit avec malice : Ceux qui ont peur sont libres d'aller à la queue. Je ne crus pas devoir profiter de cette faculté.

Cependant nous étions arrivés, en marchant avec une extrême prudence, dans un fourré presque inextricable où nous ne pouvions pour ainsi dire ni avancer, ni reculer; par surcroît, devant nos pieds s'étendait un marais.

En cet endroit difficile, il se produisit dans la colonne une certaine hésitation; les avis étaient partagés, lorsque tout à coup mille hurlements retentissent dans les broussailles voisines et sur les arbres. Au même instant, un combat corps à corps acharné s'engageait avec une horde d'Indiens armés de lances. Mais nous avions presque tous des rifles et des revolvers, la partie n'était pas égale : des détonations précipitées éclataient de toutes parts, et beaucoup d'assaillants roulaient dans l'herbe. Bientôt les autres reculèrent, et nous fûmes dégagés. Quelques-uns, postés dans les arbres, n'osaient bouger de peur d'attirer notre attention; nous avancions lentement, et quand on en apercevait un à travers les branches, un coup de feu se faisait entendre, suivi du bruit de la chute d'un corps.

Maintenant qu'ils fuyaient, ces sauvages me faisaient pitié : après tout, ces malheureux étaient dans leur droit en défendant leur pays. On en avait tué une trentaine, et nous n'avions qu'un blessé. Nous

Digitized by Google

Il ramassa le couteau et se le plongea dans le cœur. (P. 211.)

Digitized by Google

continuâmes à avancer pour trouver une clairière; soudain deux coups de feu retentissent à vingt pas de nous, et un soldat tombe frappé en pleine poitrine, tandis que le commandant a son puncho traversé d'une balle. Il fait un bond aussitôt dans les broussailles d'où étaient parties les détonations, et nous le suivons : à peine arrivé à cet endroit, vingt-cinq lances l'entourèrent, et si nous n'étions pas accourus à son aide, il était infailliblement massacré. Il se défendait avec énergie, de la main gauche tirant des coups de revolver, de la droite faisant le moulinet avec une carabine.

Voyant un Indien qui achevait de recharger un fusil à deux coups, il bondit et lui asséna un si rude coup de crosse sur le crâne qu'il ne lui resta que le canon dans la main. Pendant ce temps, les soldats luttaient avec ceux qui avaient des lances; dans cette affaire on en tua encore huit, malgré leur défense désespérée. Les autres s'enfuirent, et en les poursuivant on arriva en vue de la *tolderia*.

Là, il y eut encore un combat acharné, dans lequel des vieillards et même des femmes, armés de lances et de *bolas,* se joignirent aux guerriers survivants pour défendre leurs foyers. Ces infortunés se battirent avec le courage du désespoir, à tel point que quelques gauchos, les munitions commençant à manquer, parlaient de battre en retraite. Alors le commandant tira son sabre, tous l'imitèrent, et l'on chargea les Indiens à l'arme blanche. « Pas de quartier! criait-on, ils ne sont pas chrétiens. » Un petit nombre trouva son salut dans la fuite, tout le reste fut massacré : seuls, les enfants furent épargnés. C'était une boucherie à soulever le cœur, et qu'il me fut impossible de voir de sang-froid.

Les soldats s'étaient répandus dans la *tolderia,* cherchant du butin,

Digitized by Google

peaux, plumes d'autruche, courroies tressées, etc. Ils s'emparaient aussi des enfants qu'ils attachaient les uns à côté des autres; on en réunit ainsi une trentaine environ.

En me promenant tristement au milieu des tentes ravagées, j'aperçus devant l'entrée d'une hutte un objet d'une forme étrange. Je m'approchai, et distinguai un vieillard accroupi. Il avait la tête courbée entre les jambes; on ne voyait que le dos, la nuque et les genoux. Je restai un instant à le considérer. De longs cheveux blancs retombaient sur son échine maigre et basanée. Voyant qu'il ne bougeait pas, je l'appelai. Il fut longtemps sans répondre; enfin il releva lentement la tête, fixa sur moi des yeux hagards, et me présenta un couteau à manche grossier, en prononçant quelques paroles incompréhensibles. Voyant mon hésitation, il me montra par gestes que les siens étaient morts, que le village brûlait et qu'il voulait mourir de ma main. Je secouai la tête, les larmes me venaient aux yeux. Le vieillard, me regardant alors d'un air de dédain, ramassa le couteau que j'avais laissé tomber, et se le plongea dans le cœur.

Cette scène m'attrista plus que tout le massacre auquel j'avais assisté : je me sentais pris d'une profonde pitié.

Nous passâmes la nuit près du village, mais nul ne put dormir. Quelques fuyards avaient réussi à s'échapper et rôdaient aux alentours; ils surprirent même une sentinelle qu'ils criblèrent de coups de lance. Au jour, on retrouva ce malheureux mort, les yeux crevés, les oreilles et le nez coupés, la langue arrachée. On l'enterra sur-le-champ, et nous quittâmes le théâtre de ces horreurs, avec les petits Indiens qu'on avait mis sur des chevaux quatre par quatre. Quand ces enfants comprirent qu'on les emmenait, ils poussèrent des cris déchirants et s'agitèrent

Digitized by Google

désespérément sur leurs montures, où l'on eut toutes les peines du monde à les maintenir.

Ils pleuraient d'une manière si triste que c'était navrant. Pour les calmer, on leur infligea une rude correction et l'on put continuer la route.

Notre retour s'accomplit sans incident et à petites journées.

Les hommes suivaient la colonne en chassant de côté et d'autre, on ne se nourrissait que de gibier. Le premier jour, nos petits prisonniers refusèrent obstinément toute nourriture, mais la faim eut raison de leur résistance.

Le commandant avait envoyé des estafettes à Santa-Fé pour prévenir le gouverneur de sa victoire et de notre retour avec des prisonniers et du butin.

Les émissaires n'avaient pas cru devoir conserver pour le gouverneur la primeur de la bonne nouvelle, et s'étaient empressés de la répandre sur leur route. Aussi notre retour fut-il une vraie marche triomphale; de tous côtés des gauchos venaient au-devant de nous; beaucoup même nous escortaient pour laisser croire aux curieux qu'ils avaient pris part à l'expédition. Quand nous arrivâmes à Santa-Fé, nous étions près de mille. Rien de plus pittoresque que cette colonne de cavaliers aux costumes bariolés, où le simple soldat couvert de loques coudoyait le riche estanciero tout chamarré d'or et d'argent.

A Santa-Fé, on avait pavoisé toutes les maisons, et les femmes avaient revêtu leurs plus beaux atours. Des acclamations enthousiastes saluèrent notre entrée; le soir, on organisa de nombreuses fêtes publiques et particulières où l'on dansa force *gatos* et *menudos*.

Chez le gouverneur, il y eut une soirée magnifique, à laquelle assistait

Digitized by Google

toute la bonne société de Santa-Fé; des musiciens et des chanteurs se firent entendre, puis un bal des plus brillants dura jusqu'au matin.

Le commandant Manzanarès était naturellement le héros de toutes ces fêtes. Le gouverneur ne se contenta pas de lui adresser les plus pompeuses congratulations, il lui annonça sa promotion au grade de lieutenant-colonel et voulut lui en remettre le brevet. Mais, à sa grande

Notre retour fut une marche triomphale. (P. 212.)

surprise, au lieu de prendre le papier, le commandant lui dit avec sa franchise brutale : « Que diable voulez-vous que je fasse de ce chiffon? Votre titre de lieutenant-colonel ne me rend ni plus beau ni plus fort : vous savez bien que, si vous êtes gouverneur, je le suis en réalité plus que vous, car, si j'avais la fantaisie d'en mettre un autre à votre place, cela me serait bien facile. »

Voyant que cette réponse de paysan du Danube affectait le gouverneur, le commandant, brave homme au fond, ajouta sur-le-champ :

Digitized by Google

« Seigneur Iriondo, si vous n'étiez pas gouverneur, c'est vous que j'irais chercher. J'accepte ce joujou, ce sera pour mes enfants. » Une chaleureuse poignée de mains mit fin à l'incident.

De toutes parts, même de Buenos-Ayres, des gens venaient demander au commandant de prendre chez eux des petits Indiens prisonniers. Il est de bon ton d'avoir à son service un de ces grooms sauvages.

Ce sont des serviteurs qu'on n'a pas à payer, et surtout c'est la mode.

Le commandant m'offrit de choisir dans la bande, mais je ne m'en souciai pas. Ces pauvres petits orphelins me faisaient pitié, leur vue me rappelait les massacres atroces auxquels j'avais assisté.

On procéda aussi à la répartition du territoire conquis : huit lieues carrées furent attribuées au commandant pour sa part, et il fut décidé que le fort que l'on construirait pour protéger cette région recevrait le nom du vainqueur.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Séjour à Cayastacito. — Notre maison. — Choses et gens. — Les notables du village. — Les Rubio. — *Cola de Vaca*. — Le médecin. — Les courses. — Les oracles de Pepe Candengo. — Insurrection des blancs. — La malle de Cola de Vaca et le pied révélateur. — Lorenzo me sauve la vie en feignant de m'égorger. — Anatole en Vérité sortant du puits. — Le capataz. — Marche pénible dans les Cordillères. — La *casa augueriada*. — La tempête. — Évasion du commandant.

Quand tout fut réglé de cette manière, nous nous mîmes en mesure de regagner nos pénates, c'est-à-dire Cayastacito. Je m'étais accoutumé à considérer cette localité comme mon quartier général, mon point d'attache dans ce pays. En effet, l'*estancia* du commandant était toute voisine du village où habitait mon ami Anatole auquel me liait une vive sympathie. D'ailleurs, la contrée me plaisait par son caractère sauvage et par les mœurs primitives de ses habitants, à peine frottés de civilisation.

Anatole m'avait offert l'hospitalité dans sa maison, qualification un peu ambitieuse peut-être pour une baraque en bois formant une immense pièce unique, à la fois cabinet de travail, salle à manger et chambre à coucher. L'ameublement, fort sommaire, se composait d'une table, deux chaises, un banc pour les visiteurs, une étagère pour les médicaments : c'était la pharmacie.

Derrière la maison, s'étendait un assez vaste jardin cultivé, entouré de piquets comme un *corral*. Deux hangars s'y faisaient face : l'un servait de cuisine, l'autre d'écurie.

Digitized by Google

Telle était ma résidence, quand je ne me trouvais pas chez le commandant, ou en route avec Anatole pour l'accompagner dans les visites à ses malades ; de la sorte, j'eus bientôt fait la connaissance de tous les gens du pays. Au reste, à Cayastacito même, il n'y avait guère que deux ou trois familles notables.

En première ligne, je citerai celle du *Rubio,* personnage important qui avait un fils et deux filles. L'une, qui se nommait Pelegrina, était assez gentille ; mais sa sœur Esperanza était d'un embonpoint excessif, — une vraie tonne, — et se rasait le menton. Néanmoins, elle dansait avec une légèreté surprenante, qu'on n'eût jamais pu imaginer, étant donnée sa rotondité.

Le fils s'appelait Tristan, et on le disait, non sans raison, un peu toqué. Il passait sa vie à dresser des coqs de combat et n'avait jamais été bon à autre chose ; pour contrarier sa manie, chacun s'ingéniait à lui détruire ses élèves.

Les Rubio étaient les gens les plus riches du village ; ils avaient plusieurs milliers de vaches, quatre charrettes et une *azotea* (maison) qui mesurait une centaine de mètres de façade. Pour distraire et occuper leurs filles, le vieux Rubio et sa femme tenaient une *pulperia*, sorte de bazar où l'on vend les choses les plus diverses.

Après les Rubio, je dois mentionner le seigneur *Cola de Vaca* (Queue de Vache). C'est du moins le surnom sous lequel était connu un long individu maigre et basané, aux mains visqueuses et noirâtres, l'être le plus inepte que j'aie jamais rencontré et aussi le plus pétri d'ambition et de prétention. Bien qu'il ne sût pas lire, il voulut être le maître d'école de la colonie, et cumuler avec ces fonctions celles de distributeur du courrier postal, en s'arrogeant le titre pompeux de directeur général du courrier du district.

Digitized by Google

Un peu plus tard, toujours altéré de gloire, il ambitionna un grade militaire. Le commandant, que sa manie divertissait beaucoup, lui fit don d'une vieille épée rouillée, en l'appelant capitaine, par manière de plaisanterie. Dès lors on ne le vit plus que coiffé d'un lambeau de képi et traînant son grand sabre avec l'air de l'homme le plus heureux de la création.

Sa femme, nommée doña Romana, savait un peu lire; c'est elle qui ouvrait le courrier, et il fallait voir l'embarras comique de Cola de Vaca s'il arrivait en l'absence de doña Romana, car il faisait mille tours de force pour tâcher de dissimuler son ignorance.

Il y avait aussi à Cayastacito un médecin concurrent d'Anatole, qui était dans le même cas; bien que toujours prêt à éblouir le vulgaire par l'étalage d'un charlatanisme effronté, il ne savait pas lire. Lorsqu'il lui arrivait de tenir un livre à l'envers, il répondait, si l'on en faisait l'observation : « Où serait le mérite, de lire comme tout le monde? » Enfin cet âne avait eu l'adresse de se faire la réputation d'un savant, et possédait une nombreuse clientèle, à qui il prescrivait les remèdes les plus bizarres et les plus saugrenus.

On peut, par ces quelques types, avoir une idée de la population au milieu de laquelle je vécus pendant quatre ou cinq mois, sans autre distraction que des parties de chasse ou des excursions dans la contrée.

Je m'étais sincèrement attaché au commandant, homme d'un caractère simple et droit; lui-même me témoignait en retour beaucoup d'amitié, en me faisant les honneurs de son existence agitée et semée de dangers de toute espèce. Il ne pouvait rester deux jours en repos et faisait succéder aux expéditions contre les Indiens des chasses, des bals, des fêtes où le plaisir capital était le jeu à outrance.

Digitized by Google

Il nous parvenait de temps à autre aux oreilles de vagues rumeurs d'émeutes sourdement préparées par les révolutionnaires, mais rien n'était encore venu les confirmer, quand le commandant résolut d'organiser une grande course de chevaux sur sa propriété de l'arroyo; c'est un divertissement si recherché dans ce pays, qu'il n'est pas de petit ranchero qui ne possède sur son domaine une piste.

Le bruit de la course projetée par le commandant s'était répandu à trente lieues à la ronde, les hommes préparaient leurs chevaux, les femmes les charrettes chargées de victuailles et d'ingrédients pour le *pastel*. Anatole se disposait à faire courir un cheval nommé *el Saïno,* sur lequel il fondait les plus belles espérances; au milieu de tous ces préparatifs, on atteignit la veille du grand jour.

Ce n'est que fort tard qu'on songea à se livrer au repos.

Nous avions, dans notre grande chambre, donné l'hospitalité à plusieurs amis, qui devaient ainsi se trouver le lendemain tout près du lieu du rendez-vous. Parmi eux, était un vieux gaucho qui n'ouvrait jamais la bouche que pour émettre gravement une sentence ou un pronostic. Quand il fut question de dormir : « *Hombres,* nous dit-il avec solennité, au lieu de vous livrer au sommeil, je vous conseille de veiller. Le coq a chanté ce soir, et quand le coq chante aux heures inaccoutumées, c'est signe qu'un grand danger nous menace. » Ce conseil fut accueilli par des éclats de rire et mille quolibets; c'était à qui raillerait les oracles de Pepe Candengo. Mais lui, branlant la tête, ripostait aux plaisanteries par des histoires à exemples : Il avait habité, disait-il, le sud de Buenos-Ayres, et ce n'était pas à lui qu'on pourrait en remontrer. Bref, il parlait encore que tout le monde ronflait.

Comme le jour allait poindre, je me trouvais dans cette demi-somno-

Digitized by Google

lence où l'on ne dort plus, sans avoir encore conscience de soi-même, lorsqu'il me sembla entendre un bruit sourd qui fixa mon attention. Tout d'abord on eût dit l'orage, puis soudain le silence régna de nouveau. Cependant les chiens se mirent à hurler à la mort d'une façon lamentable. Malgré moi je me sentis frissonner, et regardai le vieux Pepe Candengo. En ce moment, le bruit que j'avais d'abord entendu se reproduisit avec persistance, et bientôt ce fut comme un roulement continu. Plus de doute possible, c'était le galop rapide de nombreux cavaliers. En un clin d'œil nous fûmes tous sur pied. Il était un peu tard pour songer à la fuite en présence de cette irruption soudaine des blancs, car c'étaient eux évidemment.

Anatole courait plus de danger qu'aucun autre, en sa qualité de chef des rouges de Cayastacito, mais il ne perdit pas son sang-froid et me dit à l'oreille : « Il fait trop chaud, je vais descendre dans le puits. Quant à vous, dites que vous êtes étranger et que vous ne vous mêlez pas de politique, ils vous laisseront tranquille. »

Malgré cet avis, je n'étais qu'à demi rassuré. Chacun s'était sauvé de son côté, et je restai seul en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, car nul n'ignorait que la maison d'Anatole serait la première visitée et brûlée si l'on résistait. Je pris le parti d'ouvrir en grand portes et fenêtres et de me recoucher pour démontrer la tranquillité de ma conscience.

Aussitôt les révolutionnaires arrivèrent au galop dans la rue, en poussant des clameurs sauvages. Les premiers que j'aperçus étaient loin d'avoir un aspect rassurant : ils s'étaient affublés de fausses barbes en queues de vache suivant la coutume indienne, et armés de fusils, de lances, de couteaux et de *bolas*.

Digitized by Google

En un instant, la maison fut cernée, et une vingtaine de blancs, mettant pied à terre, apparurent aux deux portes, l'arme au poing, en criant : « Natalio ! toute résistance est inutile, il faut mourir. » Je me levai alors et leur dis très poliment : « Seigneurs, veuillez remarquer que je ne m'appelle pas Natalio et que je ne sais pas ce que vous voulez; je suis ici chez moi, je suis étranger et ne me mêle nullement des affaires du pays. »

Fort heureusement, aucun des agresseurs ne m'avait vu avec Anatole ou le commandant, sans quoi mon affaire était claire. Pénétrant dans la chambre, ils virent tous les lits improvisés, et celui qui les conduisait s'écria : « Le nid est encore chaud, l'oiseau ne peut être loin. » Aussitôt ils se répandirent dans le jardin, qu'ils fouillèrent minutieusement, ainsi que les maisons voisines; mais aucun n'eut l'idée de regarder dans le puits.

Je me retrouvais seul, et me flattais de l'avoir échappé belle, quand un incident vint compliquer la situation. En regardant au fond du jardin, je vis émerger des hautes herbes la silhouette décharnée de Cola de Vaca. En sa qualité de capitaine, il était fort compromis, et pendant qu'on fouillait sa demeure de fond en comble, il s'était faufilé en rampant dans notre jardin. Il se glissa vers moi à demi mort de peur. Ses longues jambes flageolaient sous lui et le portaient à peine, sa mâchoire faisait entendre un cliquetis saccadé, tandis que de grosses larmes ruisselaient sur ses joues visqueuses.

« Êtes-vous blessé? lui dis-je en le voyant en si piteux état.

— Non, mais cachez-moi, ou je suis mort. Et d'abord débarrassez-moi de cette épée maudite dont je ne sais que faire : si l'on me trouve armé, cela aggrave mon cas.

Digitized by Google

— Mais je ne sais où vous cacher », répondis-je en jetant les yeux autour de moi. Apercevant dans un coin une vieille malle, j'en soulevai le couvercle, et l'infortuné Cola de Vaca s'y blottit comme un lapin au terrier. Malheureusement, il s'y était précipité la tête la première et ne pouvait réussir à enfermer ses longues jambes; en dépit de ses efforts, un de ses pieds dépassait toujours.

« Ne me tuez pas, ne me tuez pas! » (P. 222.)

Malgré la gravité de la situation, son attitude était si cocasse que je fus pris d'un rire inextinguible; jamais je ne vis scène plus burlesque dans un moment aussi tragique. Ne pouvant contraindre le pied récalcitrant à entrer dans la malle, je pris le parti de le dissimuler en le couvrant d'un puncho.

A peine eus-je trouvé cet expédient que les maudits blancs repa-

Digitized by Google

rurent, et me firent subir un interrogatoire en règle, menaçant de me couper la gorge à la place d'Anatole si je ne leur révélais pas le lieu de sa retraite.

A ce moment les agresseurs n'étaient plus que six, et je pensai que s'ils essayaient de me tuer, je pouvais me défendre, car les gauchos ne sont braves que lorsqu'ils sont en nombre.

Je commençais donc à caresser la crosse de mon revolver, lorsqu'un des blancs, avisant le puncho que j'avais jeté sur le pied de Cola de Vaca, et qui tremblotait légèrement par suite de la terreur du malheureux, s'écria : « Par le diable ! Natalio n'est pas loin, je le tiens ! il est caché dans ce coffre. »

A ces mots, le pied se mit à trembler si désespérément que le puncho en était agité comme feuillage tourmenté par la brise.

Devant ce spectacle étrange, les blancs, abandonnant pour un moment leur gravité de révolutionnaires, éclatèrent de rire. Ils m'ordonnèrent de retirer de la malle celui qu'ils croyaient être Anatole ; mais je m'adossai au mur le revolver à la main et leur répondis nettement : « Faites-le vous-mêmes, si vous en avez le courage. »

Aussitôt mes gens changèrent de couleur, et se mirent à leur tour à trembler devant le pied mystérieux dont les mouvements à cette heure leur paraissaient menaçants. Mais sur ces entrefaites un nouveau blanc masqué entra, regarda avec mépris ses compagnons hésitants, enleva le puncho, et empoignant vigoureusement le pied, arracha de sa cachette l'infortuné Cola de Vaca, dont le triste état me fit horreur et pitié. Il suait la lâcheté par tous les pores, et se traîna aux pieds des révolutionnaires en gémissant : « *No me mate, no me mate !* » (Ne me tuez pas, ne me tuez pas !)

Digitized by Google

On lui attacha les mains derrière le dos, et le conduisant dans la cour, on s'apprêtait à lui couper la gorge; mais le dernier venu, auquel les autres blancs semblaient obéir, s'y opposa. Puis ils s'approchèrent pour me garrotter aussi, et j'allais me défendre, lorsque le chef me dit à l'oreille : « Je suis Lorenzo, laissez-vous faire, je me charge de vous sauver, je réponds de tout. »

« Je me rends, dis-je, mais à une condition, c'est que vous me laisserez les mains libres. — C'est convenu », répliqua-t-il.

On nous conduisit, le capitaine Cola de Vaca et moi, à une maison du village où le chef du mouvement avait établi son quartier général.

Là j'appris, en écoutant les propos des blancs, que le commandant n'avait pas été plus heureux que nous. On s'était emparé de lui et de ses gardes pendant leur sommeil, et on les dirigeait, sans perdre un instant, sous l'escorte de vingt-cinq cavaliers, sur une localité des environs de Cordova, qui m'était absolument inconnue.

Cette nouvelle me causa un grand soulagement : le commandant n'avait pas été massacré séance tenante; tant qu'on est vivant, il y a de l'espoir, et il était homme de ressources.

Mais la position critique de mon ami Anatole me préoccupait beaucoup : son séjour dans le puits se prolongeait d'une façon pénible; ma situation de captif ne me permettait pas de le secourir. Quant à Lorenzo, il avait disparu je ne sais où, c'est en vain que je le cherchais des yeux avec une anxiété facile à comprendre. Il revint enfin, escorté de quatre gauchos que je n'avais pas encore vus, échangea quelques mots avec le chef et m'ordonna de le suivre, ce que je fis, surveillé de près par les quatre hommes.

Lorsque nous fûmes à quelque distance, Lorenzo me dit à voix

Digitized by Google

basse : « J'ai pour mission de vous couper la gorge, et j'en profite pour vous sauver; je vais tenir l'escorte à quelque distance et feindre de vous tuer : laissez-vous tomber à terre et faites le mort. Puis, quand nous serons partis, relevez-vous, et allez m'attendre derrière la *chacra de doña Clara*. » J'acceptai ce programme avec empressement, et ce qui fut dit fut fait.

Après avoir joué le cadavre de mon mieux pendant une demi-heure, je gagnai non sans précautions le lieu du rendez-vous.

Lorenzo s'y trouvait et reçut avec simplicité mes témoignages de reconnaissance.

« Je vous avais bien dit, fit-il flegmatiquement, de ne pas vous occuper de politique. Profitez de cette leçon, sinon c'est pour de bon qu'on vous coupera la gorge la prochaine fois. En attendant, l'air de ce pays ne vous vaut rien, partons immédiatement.

— Pas sans emmener Anatole », répondis-je. Lorenzo y consentit, et nous nous glissâmes furtivement vers le puits où il s'était caché. Mais j'en sondai vainement la profondeur du regard; personne! Très surpris, j'appelai à demi-voix : aussitôt un paquet d'herbes qui flottait à la surface de l'eau s'éparpilla, et la tête d'Anatole émergea. Nous le tirâmes de l'eau dans un bien triste état, ruisselant, glacé, à bout de forces, plus mort que vif. Mais l'imminence du danger le remit promptement, et il ne dit qu'un mot : « Fuyons! »

Une fois à cheval, je demandai à Lorenzo où nous allions. « A Cordova, répondit-il; c'est dans cette direction qu'on a entraîné le commandant, nous allons tâcher de le sauver, mais d'abord je vous mène chez quelqu'un qui nous donnera un solide coup de main. »

Après avoir chevauché deux jours et deux nuits, prenant des

Digitized by Google

chevaux dans les champs quand nos montures n'en pouvaient plus, nous arrivâmes à un rancho habité par un homme que Lorenzo appela *el Capataz*. Ils eurent ensemble à part un long entretien.

Enfin, il fut décidé que Lorenzo et Anatole, trop connus dans le pays

Nous le tirâmes de l'eau dans un bien triste état. (P. 224.)

pour le succès de notre entreprise, nous attendraient au rancho du capataz, et que je suivrais avec ce dernier la piste du commandant.

Je continuai donc ma route avec ce nouveau guide; mais il arriva un moment où nous fûmes obligés d'abandonner nos chevaux fourbus sans trouver à les remplacer, et de poursuivre notre chemin à pied.

Pour comble de disgrâce, mon guide avait compté sur l'hospitalité d'un rancho connu de lui, et il était désert. Impossible de

Digitized by Google

nous procurer là des vivres dont nous avions le plus urgent besoin, il n'y avait qu'à poursuivre notre chemin.

Nous marchions solitaires, mourant de faim et succombant à la fatigue; mon énergique compagnon lui-même, rompu de longue date aux épreuves de ce pays sauvage, se sentait faiblir.

Les ombres de la nuit nous avaient enveloppés peu à peu, et nous étions assiégés de sombres pressentiments. Quand on a l'estomac creux, le cerveau ne tarde pas à s'emplir de fantômes. A un moment donné, le cri sinistre d'un oiseau de nuit qui passa rapide sur nos têtes nous fit frissonner. Nous nous arrêtâmes, mais aussitôt reprîmes notre marche en souriant de ce mouvement d'appréhension puérile.

Nous nous étions engagés dans le massif des Cordillères, et le sentier que nous suivions était bordé d'insondables précipices : de temps en temps, un caillou détaché sous nos pas y roulait avec un fracas retentissant dont l'écho prolongé nous faisait involontairement suspendre notre haleine. Parfois il nous semblait voir des ombres s'agiter devant nous : nous nous arrêtions alors haletants, hésitants, tâchant de nous dissimuler derrière un rocher, la main crispée sur nos armes. Une fois surtout, comme le sentier après un brusque détour s'allongeait dans une autre direction, nous crûmes entrevoir une silhouette humaine qui s'effaça soudain avec une sorte de frôlement.

J'avais armé mon revolver, mais mon compagnon me saisit le poignet en murmurant : « Pas de bruit ici! »

Nous continuâmes à avancer rapidement sans prendre la peine d'étancher nos fronts ruisselants de sueur; nous approchions du lieu où le commandant était retenu captif, d'après les renseignements du capataz; nous étions trop avancés pour reculer, il fallait le délivrer ou mourir.

Digitized by Google

Quoique résolu à tout tenter, je n'avais aucune idée de ce que nous allions avoir à faire, et profitai d'une courte halte pour dire à mon guide : « Si vous voulez que je vous aide utilement, faites-moi connaître votre plan.

— Étranger, répondit le capataz, maintenant je ne puis plus douter de votre courage, je vais vous faire connaître mes projets. S'il est vrai que le commandant est retenu prisonnier dans la *casa augueriada* (la maison trouée), il est sauvé, ou il faudrait que nous fussions bien malheureux. Je vais vous révéler un secret qui n'a jamais été connu que de trois hommes : l'un est mort, l'autre est gouverneur d'une province, le troisième, c'est moi. La *casa augueriada* fut construite par nous sur ces rochers à une époque où, par suite d'un revirement politique, nous étions proscrits et nos têtes mises à prix; c'était un asile sûr. Nous aurions pu fuir bien plus loin sans être dans une pareille sécurité. Mais avant de vous en dire plus long, il faut que vous sachiez que nous avons juré de tuer quiconque découvrirait ou révélerait le secret que je vais vous confier. Je ne vous demande pas de faire le serment de garder le silence. Je me borne à vous prévenir du sort qui vous attend en cas d'indiscrétion.

— Voilà, dis-je, un préambule qui n'est pas rassurant : mais, au fait, le commandant lui-même va être instruit de ce fameux secret, nous serons donc quatre à le posséder; s'il est dévoilé, cela pourra bien être par un autre que par moi.

— C'est vrai, dit le capataz. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans une situation où il n'y a pas à hésiter. Écoutez. Le nom d'*augueriada* donné à cette cahute a un sens réel et mystérieux. C'est une baraque en bois, longue et basse : pour tout le monde elle a deux ouvertures,

Digitized by Google

une à chaque extrémité; mais pour nous elle en a trois. La troisième est un orifice masqué habilement, qui mène dans le cratère d'un volcan éteint. Cette issue est parfaitement cachée à tous les yeux, mais je puis la rétablir en un instant. Maintenant, silence, ajouta-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres, nous sommes si près qu'il me semble entendre des voix. » En effet, bientôt nous pûmes percevoir distinctement un chant lent et monotone avec accompagnement de guitare, qui n'était pas sans charme et sans poésie.

Cette mélopée était si triste qu'elle contribua encore, avec la gravité de la situation, à me serrer le cœur. J'en fis l'observation à mon guide, qui répondit tranquillement : « Sa chanson est triste en effet, cela se comprend, c'est peut-être la dernière qu'il chante. »

En ce moment, plusieurs voix reprirent le refrain que l'écho répercutait dans l'éloignement.

Cependant la température se faisait lourde et accablante, d'épais nuages noirs couraient dans le ciel et masquaient fréquemment la clarté de la lune, il fallait se hâter. Le capataz releva son manteau jusqu'aux yeux et prononça ce seul mot : *Vamos!* (Allons!)

Au bout de cinq minutes de marche, un vigoureux « *Quien viva?* » vint frapper mes oreilles. « *Viajador estranjero* », répondis-je.

« *Las armas!* » (Les armes!) cria la même voix.

« *No tengo.* » (Je n'en ai pas.)

« *Adelante.* » (Avancez.)

Nous approchâmes en élevant les bras pour bien montrer que nous n'avions aucune intention hostile, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une cinquantaine de blancs qui bivouaquaient devant la *casa augueriada*.

Digitized by Google

Marche pénible dans les Cordillères. (P. 226.)

Digitized by Google

Nous racontâmes que j'étais un voyageur européen, que mon compagnon était un Chilien qui me servait de guide, mais que ne connaissant pas bien ce versant des Cordillères, nous nous étions égarés.

Cette fable, débitée du ton le plus naturel, fut admise sans difficulté, grâce à mon accent étranger, et on nous offrit poliment un *mate* que nous acceptâmes, après quoi nous demandâmes la permission de nous étendre pour prendre quelque repos.

C'est en vain que nous avions cherché de l'œil le commandant, et nous commencions à craindre qu'il ne fût déjà massacré, quand un juron énergique proféré par une voix bien connue sortit de la cahute et nous rassura sur ce point.

Deux gauchos couchés en travers de l'ouverture donnant sur le plateau (l'autre débouchait sur un précipice) étaient préposés à la garde du prisonnier.

Comment faire pour communiquer avec lui? Nous nous regardions avec angoisse, quand le capataz me fit signe de ne pas bouger. Se levant, il s'approcha du chef et lui dit : « Seigneur, je souffre de la fièvre, mes dents claquent, ce serait grande bonté de votre part de me permettre de reposer à l'abri de ce hangar. »

Le blanc, sans défiance, lui répondit : « Mais il y a déjà un prisonnier que nous gardons, un bandit, un scélérat, un chien. — N'est-ce que cela? s'écria le capataz. Cela ne me gêne guère, je ne suis pas si délicat : pourvu que le bandit soit bien attaché, il ne me fait pas peur.

— Soit, allez donc vous coucher, compère, et bonne nuit », répondit le chef.

Le capataz ne se le fit pas dire deux fois et pénétra dans la hutte.

Digitized by Google

Le commandant était allongé sur le dos dans un coin, pieds et poings liés, et ne reconnut pas tout d'abord le nouveau venu, qui de son côté crut prudent de conserver pour un moment l'incognito, d'autant mieux que le fond de la cahute du côté du précipice était gardé aussi par deux gauchos couchés en travers de l'ouverture. Le capataz se roula dans son ample puncho et feignit de s'endormir profondément.

Pendant ce temps l'orage faisait des progrès effrayants; les nuages roulaient plus pressés, à tout instant les éclairs sillonnaient l'horizon, et de larges gouttes de pluie s'écrasaient sur le roc. Je profitai du prétexte pour m'abriter sous l'entrée de la baraque où les deux factionnaires me firent place.

Bientôt, préoccupés de la violence de l'ouragan, ils se levèrent et s'éloignèrent de quelques pas pour examiner le temps. En ce moment un éclair illumina toute la hutte, et je pus voir les yeux du commandant fixés sur moi avec l'expression de la surprise la plus profonde. Il ne pouvait évidemment revenir de me voir si près de lui au milieu de ses ennemis; néanmoins il ne souffla mot. Je fus très satisfait qu'il m'eût aperçu, car maintenant il se tenait prêt à tout événement.

Les deux gardes de l'entrée étaient encore très occupés au milieu d'un groupe à discuter sur la violence de l'orage; mais les deux autres, ceux du fond, n'avaient pas bougé; cependant je voyais le capataz ramper doucement sur le sol comme s'il cherchait quelque chose. Soudain se dressant, il tira sans bruit la porte d'entrée et l'assujettit solidement avec une lourde pièce de bois, sans que les deux sentinelles du fond, qui sommeillaient, se fussent aperçues de rien; pendant ce temps, j'avais coupé les liens du commandant. A peine libre, il se rua, suivi du capataz, sur les deux gardiens.

Digitized by Google

L'un fut poignardé sans avoir pu pousser un cri, le second précipité dans le gouffre qui bordait le fond de la hutte.

Détail singulier que je n'oublierai jamais : ce malheureux portait une guitare en bandoulière; au premier choc du corps qui roulait dans l'abîme de roc en roc, avec un bruit mat et sourd, on entendit le craquement sec du frêle coffre de l'instrument qui s'écrasait, deux cris déchirants, puis plus rien.

Aussitôt un tumulte, et la porte fut ébranlée de coups redoublés. Toute cette scène s'était passée en un clin d'œil. Avant que j'eusse le temps de dire un mot, je me sentis saisi par la forte main du capataz qui me souffla ces mots : « Laissez-vous glisser dans ce trou, puis tirez-vous de côté pour nous faire place. »

Sans hésiter, je me jetai dans une sorte de cheminée béante dans le sol, et tombai sur mes pieds à une profondeur de deux mètres environ; je m'écartai, et aussitôt le commandant sauta devant moi.

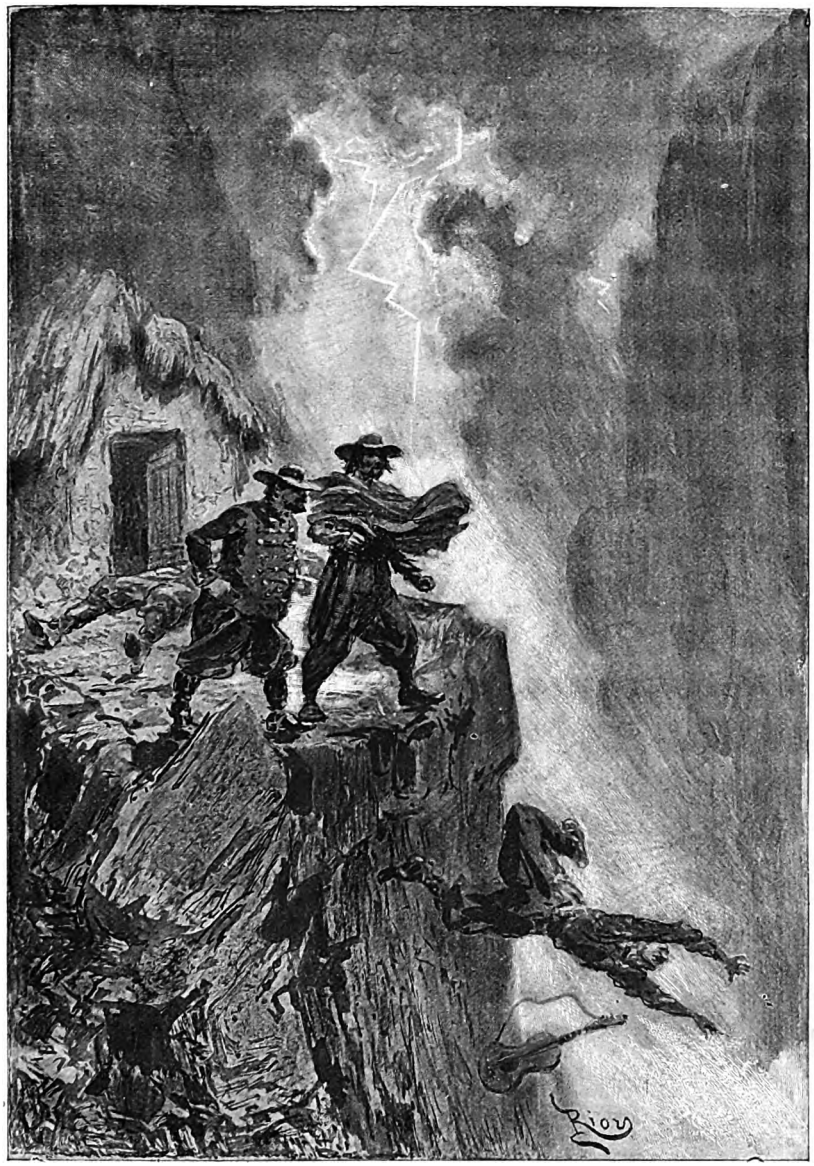
J'allumai une allumette, et j'aperçus sa bonne et franche figure largement épanouie par un joyeux sourire. Il me serra la main énergiquement et me dit : « *Gracias, amigo.* Vous m'avez sauvé! Mais où diable sommes-nous?

— Ma foi, lui répondis-je en regardant les parois de roches noircies par l'action du feu souterrain, je crois bien que nous descendons en enfer.

— Fort bien, s'écria le commandant, j'y consens volontiers, à la condition d'y trouver à manger, car ils me faisaient mourir de faim, ces chiens de blancs. »

A ce moment le capataz nous rejoignit : il n'avait pas voulu nous suivre avant d'avoir dissimulé l'entrée du souterrain. Nous avions des chandelles; nous en allumâmes une chacun et suivîmes notre guide.

Digitized by Google



Deux cris déchirants, puis plus rien. (P. 232.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X

Nous descendons dans un volcan. — Traditions et légendes. — Le commandant admire le paysage. — La faim. — Santa-Rosa. — L'*Estancia nueva*. — L'ouragan, l'inondation et les Indiens. — Ils nous font prisonniers. — Avantage qu'on a d'être curé ou de passer pour tel. — Capture de Lorenzo. — Pendant que les Obispones nous préparent du feu, nous leur faussons compagnie.

Le chemin n'était pas large : il fallut d'abord descendre une vingtaine de mètres tantôt en nous laissant glisser sur le séant, tantôt en nous maintenant aux parois des coudes et des genoux, à l'instar des ramoneurs.

Bientôt le couloir devint moins étroit et moins incliné, il fut possible de marcher. Le capataz éclairait la route, suivi du commandant qui égayait le souterrain des éclats de sa gaieté habituelle; je fermais la marche, réjoui par ses bons mots et son rire communicatif.

On n'eût jamais dit que nous venions d'échapper à de si terribles dangers et que nous étions accablés de fatigue et de faim. « C'est demain, disait le commandant en riant aux éclats de façon à ébranler le cratère, demain qu'ils avaient résolu de me couper la gorge : il faudra bien qu'ils changent le programme de la petite fête. »

Au bout d'une demi-heure de marche, nous étions arrivés à une sorte de carrefour où se bifurquaient trois couloirs qui se perdaient dans la terre de trois côtés différents.

« Il paraît, dit le capataz en désignant celui de gauche, qu'au

Digitized by Google

fond de ce trou il existe un immense gisement d'or; seulement, personne n'a osé depuis bien longtemps y descendre, car aucun de ceux qui ont eu l'audace de le tenter n'a revu la lumière du jour.

— Et que sont-ils donc devenus? demandai-je.

— C'est un mystère, répondit-il en se signant.

— Mais comment sait-on en ce cas qu'il y a tant d'or au fond?

— Un homme, reprit solennellement le capataz, y descendit à une époque très reculée, la tradition l'affirme, et rapporta à la surface une quantité d'or considérable. Mais, au lieu d'avoir la sagesse de s'en contenter, il voulut en aller chercher davantage et ne reparut pas. Sa veuve voulut venir à sa recherche et ne revint pas non plus. D'autres encore, soit par curiosité, soit par cupidité, osèrent y descendre; pas un n'est remonté.

— C'est qu'ils doivent s'y trouver bien, répliqua le commandant, assez sceptique de son naturel.

— J'en doute », fit le capataz en se signant de nouveau.

Nous étions arrivés au bout d'un couloir formant impasse et terminé par un énorme bloc de roches. Il semblait que les forces réunies de vingt hommes n'eussent pu le déplacer d'un pouce, mais il était tellement équilibré qu'une faible secousse que lui imprima notre guide suffit à l'écarter de manière à laisser libre une fente pouvant servir de passage. Une fois de l'autre côté, le bloc fut remis en place, et le capataz s'écria : « En supposant que ceux de là-haut aient trouvé le passage secret et sachent suivre nos traces, ils n'iront pas plus loin. »

Nous nous trouvions maintenant dans une vaste avenue souterraine où l'on pouvait marcher debout aisément, en ayant soin toutefois de garer sa tête des stalactites qui surplombaient de distance en distance.

Digitized by Google

Nous suivîmes une pente rapide, et au bout de quelques instants des bouffées d'air vif nous vinrent au visage, tandis qu'un bruit sourd et lointain parvenait à nos oreilles. Nous ne tardâmes pas à comprendre que c'était une chute d'eau dont le bruit devenait de plus en plus distinct : le souterrain se terminait par une cascade et un petit cours

Dans un volcan. (P. 235.)

d'eau que nous traversâmes à gué en nous tenant par la main.

« Vous avez maintenant, seigneur commandant, dit le capataz, ce qu'un homme tel que vous doit estimer le plus : la liberté.

— Sans doute, répliqua celui-ci, et je sais que je vous la dois. Mais, à ne vous rien cacher, ce que j'estimerais le plus maintenant, ce serait un bon morceau de venaison. »

Digitized by Google

En peu de mots, j'expliquai au commandant que nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, et il se tut.

Après avoir franchi le torrent, nous cheminâmes encore toute la nuit par des sentiers capables d'intimider des chèvres, mais où le capataz s'engageait résolument comme s'ils lui étaient familiers. Nous eûmes vingt fois l'occasion de nous rompre le cou, et c'est miracle si nous la laissâmes échapper.

Quand l'aube commença à poindre, un magnifique panorama s'offrit à nos yeux : du haut des cimes que le capataz appela de Chula, nous voyions se dérouler une plaine pittoresque et verdoyante qui s'étendait à perte de vue. Derrière nous, à l'ouest, s'élevait une superbe chaîne de montagnes boisées.

Mais le capataz, qui n'était pas d'un naturel contemplatif, s'écriait : « *Vamos! vamos!* (allons! allons!) ne perdons pas de temps, ces parages ne sont pas encore assez sûrs. »

Le commandant, embarrassé par son embonpoint, et qui n'avait jamais fait pareille marche de sa vie, soufflait et n'en pouvait plus. Il prenait prétexte de la beauté du paysage pour s'arrêter à maintes reprises et marmottait constamment : « *Muy hermoso* » (très beau), tandis que le capataz le pressait.

Après avoir gravi quelque temps une pente assez escarpée, nous dégringolions rapidement par des sentiers abrupts, mais ce ne fut que vers la fin du jour que nous arrivâmes au petit *rancho* où nous avions laissé nos chevaux.

Dans la montagne, des rayons de miel et quelques figues de Barbarie avaient trompé momentanément notre faim; au rancho elle se réveilla plus exigeante et plus impérieuse. Il n'y avait pas à essayer de

Digitized by Google

lutter contre elle; dépourvus de toute espèce de provisions, nous étions à nous demander sérieusement si nous n'allions pas tuer et manger un de nos chevaux. Nous en avions quatre et pouvions à la rigueur nous contenter de trois. Le commandant trancha promptement la question en saisissant le couteau du capataz et se dirigeant vers nos bêtes qui broutaient l'herbe paisiblement sans nulle méfiance de ce qui les menaçait. Mais tout à coup, dans la montagne, retentit le son d'une corne de berger. Le cheval était sauvé.

Le capataz, infatigable, partit dans la direction d'où venait le son. Une heure après, il était de retour avec un mouton vidé et aux trois quarts dépecé. En attendant, nous avions préparé un bon feu et bu plus d'un mate, car jamais Argentin ne se met en route sans sa provision de *yerba mate* et sa *pava*. Aussi étions-nous admirablement disposés à faire honneur à un repas si longtemps espéré.

Notre rôti nous parut vite cuit à point et fut dévoré plus vite encore. Après avoir soigneusement enveloppé les restes, nous enfourchâmes nos montures et partîmes bon train sous la conduite du capataz qui marchait le premier.

Nous courûmes ainsi toute la nuit, non sans sommeiller sur nos selles, et à l'aurore, nous étions à un petit bourg appelé *la Candelaria,* que nous ne fîmes que traverser.

Le pays était toujours accidenté, semé d'éminences et de vallonnements : nous choisîmes, pour faire halte, un endroit où l'herbe était épaisse et drue, afin que nos chevaux pussent reprendre des forces.

De notre côté, nous fîmes avec un rôti de mouton, suivi du *mate* traditionnel, un succulent repas, après lequel chacun se sentit

Digitized by Google

de joyeuse humeur : nous n'avions plus rien à redouter des blancs, car il existait entre eux et nous une distance difficile à franchir en si peu de temps. Il nous avait fallu, pour accomplir tout d'une traite un pareil trajet, un effort de volonté et d'énergie que l'on donne plutôt pour fuir que pour poursuivre.

Aussi est-ce avec la quiétude la plus parfaite que nous nous laissâmes aller à un repos complet de deux à trois heures.

Le commandant avait repris son humeur gouailleuse, et tout en plaisantant il formait de terribles projets de vengeance qui, dans sa bouche, n'étaient pas de vaines paroles. En l'entendant, je ne pouvais m'empêcher de penser, dans mon for intérieur, que si pareil acharnement durait des deux côtés, il finirait par ne plus rester ni rouges ni blancs.

Nous reprîmes notre route, et passâmes en vue de Cordova sans nous y arrêter, mais en admirant la chaîne de montagnes grandioses qui se dressent à quelques kilomètres de cette ville. Le capataz, que les richesses souterraines préoccupaient toujours beaucoup, nous affirma que ces montagnes contenaient des mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb.

A ce moment, nous avions à notre droite le rio Primero et nous marchions vers le nord, laissant également à droite Santa-Rosa et la lagune de los Santos.

Santa-Rosa est pour la province de Cordova ce qu'est Cayastacito pour celle de Santa-Fé; en cas de révolution, c'est le premier point occupé par les insurgés, et si les Indiens font une incursion, c'est toujours à Santa-Rosa, colonie frontière. C'est aussi le foyer initial des insurrections, mais il commence à se

Digitized by Google

calmer, depuis l'arrivée de nombreux colons européens qui travaillent, et grâce auxquels Santa-Rosa est appelée à devenir une colonie florissante.

Nous continuions à avancer vers le nord, dans une région moins accidentée, mais parsemée maintenant de nombreuses lagunes fort désagréables à cause des moustiques innombrables qu'elles recèlent, et ce n'est pas sans bien des tourments que nous parvînmes à l'*Estancia nueva,* demeure du capataz, où sa famille, Anatole et Lorenzo, que nous y avions laissés, nous accueillirent par une chaleureuse ovation.

D'ailleurs, j'eus plus d'une fois occasion de constater que les habitants de Cordova sont plus expansifs, plus en dehors que ceux de la province de Santa-Fé. Ils se livrent volontiers, pour le moindre motif, à des démonstrations exubérantes, et sont prodigues des paroles les plus flatteuses. Très hâbleurs, on pourrait presque dire que ce sont les Gascons de l'Amérique. Ils ont en outre la prétention d'être les seuls, dans la République Argentine, à parler le pur castillan; cette prétention est-elle fondée ou non? C'est une question que je n'essayerai pas de trancher.

Ils sont aussi très fiers de leur état de civilisation relativement avancée, et considèrent hautement leur cité comme un foyer de lumière intellectuelle, se vantant d'avoir une université, une faculté de théologie, un observatoire, un théâtre, l'éclairage au gaz et même d'innombrables couvents qui occupent les deux tiers de la superficie de la ville.

Malgré tous ces éléments d'attraction et l'accueil hospitalier des gens de la province de Cordova et de la famille du capataz en particulier, nous nous contentâmes d'y prendre une nuit de repos, et le lendemain matin, à l'aube, nous nous remîmes en route.

Le commandant, toujours joyeux et plein d'entrain, méditait cependant une revanche éclatante et prétendait la réaliser avant huit jours.

Digitized by Google

Nous nous dirigions vers l'est, en droite ligne sur Cayastacito, où le capataz devait nous accompagner.

Après un jour de marche à travers des solitudes monotones, sans aucun accident de terrain, où s'élevaient seulement de loin en loin de rares bouquets d'arbres, nous fîmes halte sur les bords d'une lagune ombragée par des *algarobales*. Avec nos couteaux, nous coupâmes les hautes herbes à l'endroit le plus sec, afin de ne pas risquer de nous coucher en compagnie de quelque reptile, mais on n'alluma pas de feu, sur la recommandation expresse du capataz, qui assurait que des bandes d'Indiens rôdaient fréquemment dans ces parages. Notre récente expédition devait les avoir rendus furieux, et il eût été plus imprudent que jamais d'attirer leur attention. Il fallut donc se contenter d'un frugal repas de viande desséchée (*charcas*), et bientôt, grâce à l'influence d'une chaleur excessive et d'une atmosphère accablante, nous fûmes tous profondément endormis, sauf Lorenzo, chargé de faire sentinelle.

Les mille bruits terrifiants d'un orage qui tournait à la tempête nous réveillèrent. Le ciel, noir comme l'encre, était sillonné à tout instant d'éclairs rapides, accompagnés d'un sourd grondement ou de détonations formidables. D'abord, le vent arriva par bouffées saccadées, nous soufflant au visage comme l'haleine brûlante et pressée d'un fiévreux, puis comme un tourbillon, fauchant les roseaux de la lagune et courbant de proche en proche, avec une irrésistible puissance, les cimes des hautes herbes du désert. A ces symptômes précurseurs d'un épouvantable ouragan se joignaient, s'élevant de toutes parts vers le ciel, les clameurs discordantes des animaux sauvages. Ce vent d'une chaleur étouffante fut bientôt remplacé par une brise glaciale, qui nous obligea à nous presser les uns contre les autres en nous enveloppant

Digitized by Google

étroitement de nos punchos, que nous avions grand'peine à disputer aux efforts de la tempête.

De temps à autre nous entendions le galop précipité d'une troupe de bœufs ou de chevaux sauvages qui fuyaient devant l'orage. Nos montures, harassées de fatigue, ne songeaient pas à les imiter; la tête baissée, elles opposaient la croupe à la violence de l'ouragan.

Cependant il fut bientôt à son paroxysme, rugit et bondit comme une trombe; les arbres craquaient et s'abattaient déracinés, il fallut nous cramponner aux broussailles pour n'être pas balayés comme une plume ou un fétu : la tempête que j'avais précédemment essuyée dans les pampas n'était rien auprès de celle qui mugissait alors.

La pluie survint, et le ciel versa de véritables cataractes; en quelques instants il nous fallut fuir devant le débordement de la lagune et nous réfugier à grand'peine sur un petit monticule où croissaient quelques broussailles; là, nous nous étendîmes à terre sur nos couvertures trempées.

Soudain je sentis sur mon cou un glissement froid et rapide, c'était un serpent de forte taille qui comme nous cherchait à fuir l'inondation. Je saute sur mes pieds, et mes compagnons en font autant; mais en cet instant nous sommes chargés par une bourrasque d'une violence irrésistible qui emporte au loin nos cuirs et nos couvertures.

D'effroyables coups de tonnerre ébranlaient la terre, et la pluie tombait toujours à torrents : chaque goutte projetée par ce vent foudroyant nous claquait sur le visage et nous faisait éprouver une réelle souffrance.

Nous avions de l'eau jusqu'aux genoux et sentions se former un courant impétueux contre lequel nous pouvions à peine nous maintenir debout sur nos jambes glacées.

Digitized by Google

Lorenzo avait déjà disparu, entraîné par le vent. Pour lui résister, Anatole, le commandant, le capataz et moi avions dû nous attacher à un arbre avec une courroie, et cependant nous ne nous maintenions debout qu'au prix d'efforts surhumains.

Le froid, la fatigue, les ténèbres profondes qui nous environnaient usaient peu à peu notre énergie, et nous nous sentions presque démoralisés, quand une accalmie parut se produire. L'eau tombait avec moins d'abondance, le vent soufflait avec moins de furie et plus régulièrement, mais il faisait toujours nuit noire. Tout à coup retentit le fracas d'un formidable roulement de tonnerre, et la terre fut illuminée comme en plein jour par un éclair fulgurant.

Cette lueur instantanée suffit pour nous montrer, à environ cent pas de nous, un groupe de trente ou quarante cavaliers indiens immobiles sur leurs chevaux et regardant le ciel.

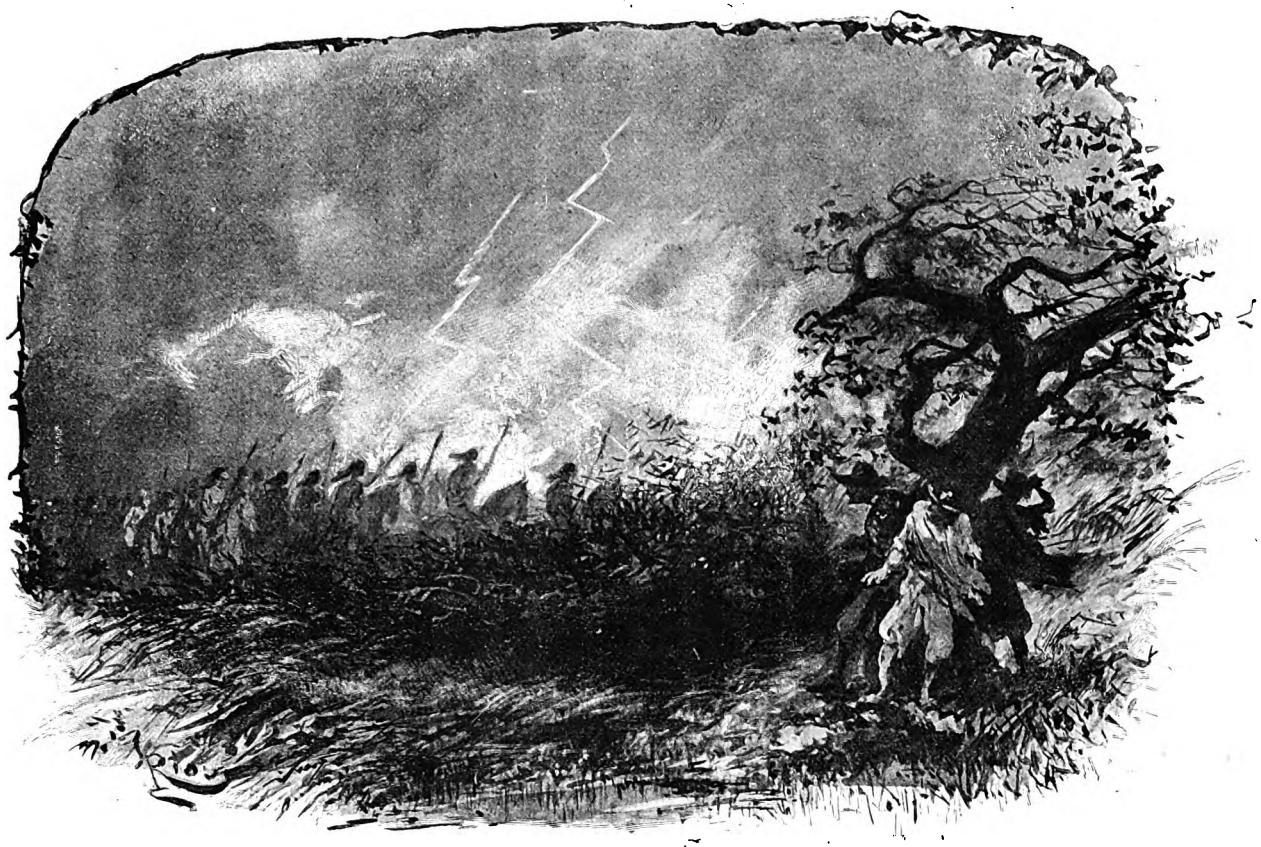
« *Los Indios !* » grommela le commandant avec un juron ; « s'ils nous voient, nous sommes cuits et non plus noyés. »

Aussitôt nous voilà tous accroupis dans l'eau, osant à peine respirer, les yeux fixés du côté de cette terrifiante apparition.

Je songeais à part moi que dix minutes auparavant nous avions grand tort de nous plaindre ; la situation, quoique fort pénible, pouvait devenir aisément cent fois pire à l'heure présente.

Alors seulement nous comprenions notre bonheur relatif, au fort de l'ouragan : notre aventure était propice pour philosopher sur le système des compensations. Nous restâmes un long moment qui nous parut un siècle, écarquillant les yeux pour tâcher de nous rendre compte des mouvements des Indiens, sans qu'il se produisît le moindre éclair. L'imagination aidant, il nous semblait voir approcher des ombres confuses,

Digitized by Google



« Les Indiens! » murmura le commandant. (P. 244.)

Digitized by Google

et nous nous attendions à tout moment à sentir le froid d'une lance entre nos côtes.

L'éclair vint, les Indiens avaient complètement disparu.

Néanmoins, je laisse à penser dans quelles transes mortelles s'écoula cette nuit si tourmentée. L'aurore, que nous attendions avec une impatience impossible à décrire, parut enfin, dans un ciel pur et transparent, comme si l'orage de la nuit n'eût été qu'un affreux cauchemar.

Mais, hélas! l'illusion nous était impossible, trempés jusqu'aux os et dégouttants d'eau comme nous l'étions, privés de nos couvertures dispersées par le vent, ne sachant où étaient passés l'infortuné Lorenzo et nos chevaux eux-mêmes.

Après avoir tordu et secoué nos vêtements, nous nous mettons à leur recherche, guidés par un lambeau de couverture qui pendait à une branche de *quebracho*. La poursuite était malaisée, l'orage ayant effacé toute piste, et préoccupés du voisinage des Indiens : nous n'avions d'autre indice que la direction du vent de la nuit.

La chaleur était venue, accablante, et nos vêtements n'avaient pas tardé à sécher; il en était de même du sol où les traces de la pluie disparaissaient comme par enchantement : une heure après le grand soleil il y avait de la poussière.

Nous avions ramassé de-ci de-là un cuir ou un *sobrepuesto,* mais assurément nous ne retrouverions pas même l'indispensable.

Quant à Lorenzo, nous n'en avions pas aperçu la moindre trace, et commencions à être dévorés d'inquiétude, redoutant surtout qu'il fût tombé au pouvoir des Indiens. « S'ils l'ont pris, disait le commandant (à qui il avait sauvé la vie dans une circonstance), il nous faut tous mourir, ou le sauver. »

Digitized by Google

Après ce que je lui devais personnellement, il ne m'appartenait pas de protester contre ce projet héroïque, mais insensé; personne ne dit mot.

Nous traversions une région qui, sans être fort boisée, était parsemée çà et là de bouquets d'arbres et de buissons inextricables qui pouvaient fort bien dissimuler à notre vue Lorenzo ou nos chevaux. Nous marchions rapidement, mais à pied on ne fait guère de chemin dans ces vastes solitudes, et le commandant, gros et fort, suait à larges gouttes et soufflait comme un phoque.

Cependant nous aperçûmes à quelque distance une couverture accrochée à des broussailles; chacun voulait que ce fût la sienne et avait hâte de la recouvrer : nous avancions donc avec le plus de célérité possible. Mais, arrivés sur les buissons, impossible d'approcher de la couverture, les lianes et les ronces formant un rempart impénétrable; il aurait fallu une longue perche.

Nous étions à délibérer, lorsqu'à notre profonde stupéfaction la couverture, tirée par une main invisible, disparut à nos yeux. Après le premier moment de surprise, nous pensons que c'est Lorenzo, et nous l'appelons joyeusement. Pas de réponse.

Le mystère devenait inquiétant. Nous armons nos revolvers et faisons le tour du buisson pour trouver un passage et parvenir au larron, mais celui-ci nous épargne la moitié du chemin; soudain apparaît au-dessus des broussailles la figure sauvage d'un Indien, qui, nous voyant en nombre, s'enfuit à toutes jambes avec son butin, malgré plusieurs coups de revolver qui ne l'atteignent pas.

Aux coups de feu, répondent des vociférations, et du haut d'une petite éminence où nous sommes parvenus, nous apercevons une

Digitized by Google

vingtaine d'Indiens à cheval occupés à se partager nos selles et nos couvertures. A notre vue, ils tiennent conseil quelques instants et piquent des deux résolument à notre rencontre. Suivant leur coutume, ils se dissimulaient si habilement derrière l'encolure de leurs chevaux qu'on ne voyait que leur longue lance et presque rien de leur corps.

« Si nous avions pu nous retrancher derrière quelque obstacle! grommelait le commandant; mais en rase campagne nous allons nous faire larder. » Devant l'impossibilité de tenter une défense sérieuse, nous prîmes le parti de nous rendre, et levâmes les bras en l'air pour montrer que nous n'avions aucune intention hostile.

Aussitôt ils firent halte pour se consulter, comme s'ils redoutaient quelque embûche. Au bout d'un instant, le chef s'avança seul, et je me portai, seul aussi, à sa rencontre, sur le conseil de mes compagnons. Quelle ne fut pas ma surprise de voir l'Indien, arrivé à quelques pas, mettre pied à terre et s'agenouiller devant moi avec des signes de respect! Je lui tends la main pour le relever, il saisit ma main et la baise.

Je ne comprenais absolument rien à cette attitude fort inattendue, mais elle était de nature à me rassurer. Je demande à l'Indien, par signes, de venir pour que je le présente à mes compagnons.

Mais aussitôt il se redresse, sa bouche se crispe, haineuse, et ses yeux s'emplissent de colère; puis il me montre une blessure à peine cicatrisée.

Diable! pensai-je, s'il a déjà eu affaire au commandant, tout va se gâter. Cependant mon Indien fait un signe, et le reste de la troupe s'approche au galop en brandissant ses lances, mais en me témoignant la même considération que le chef.

Digitized by Google

Stupéfait, le commandant s'écriait : « Par le diable, il faut que le baron ait ensorcelé les Indiens : ces étrangers possèdent des secrets merveilleux ! »

Il saisit ma main et la baise. (P. 248.)

Mais il faut croire que mon secret, auquel je ne comprenais rien moi-même, ne pouvait profiter qu'à moi, car en un clin d'œil le commandant, Anatole et le capataz furent brutalement renversés et garrottés étroitement avec des courroies de cuir. Pour moi, non seule-

Digitized by Google

ment on me laissa libre, mais le chef, m'offrant gracieusement son propre cheval, monta en croupe derrière un autre Indien.

De plus en plus surpris, je m'approchai du capataz, et lui demandai : « Comprenez-vous quelque chose à ce qui m'arrive?

— Parfaitement, répondit le prisonnier : grâce à votre costume entièrement noir, à votre large chapeau noir également, ils vous prennent pour un curé. Ils ont évidemment reçu dans leur tribu la visite de quelque missionnaire dont ils ont eu à se louer, et vous bénéficiez aujourd'hui du bon souvenir laissé parmi eux par ce saint personnage. Au nom du ciel, tenez-les dans cette illusion, et non seulement vous êtes sauvé, mais encore vous pourrez nous rendre de grands services. »

C'était bon à savoir. Je m'étudiai, dès lors, à bien entrer dans la peau de mon personnage et m'efforçai de prendre un air majestueux et digne. Je ne fus pas avare de bénédictions, et donnai ma main à baiser à tous ceux qui parurent en témoigner le désir.

Je prenais mon rôle si bien au sérieux que le commandant pouvait à peine garder le sien, quoique la situation fût extrêmement inquiétante.

En effet, le capataz, qui comprenait quelques mots du jargon des Indiens, nous assura qu'ils discutaient entre eux pour savoir quel genre de supplice ils feraient subir aux prisonniers. Après bien des hésitations, ils décidèrent du moins que l'exécution serait différée jusqu'à l'arrivée à la *tolderia*.

Lorenzo manquait toujours, et nous pensions que ce serait un grand hasard si nous le revoyions jamais.

Ce que nous attendions du hasard, les Indiens, à qui rien n'échappe

Digitized by Google

guère, se chargèrent de l'accomplir. Ils retrouvèrent nos chevaux dont ils s'emparèrent et capturèrent aussi Lorenzo.

Ils l'amenèrent couvert de sang comme un boucher, car il avait voulu vendre chèrement sa vie et avait tué trois Indiens. J'eus toutes les peines du monde à empêcher les autres de le massacrer séance tenante, et le chef dut le défendre contre l'exaspération de toute la tribu. Néanmoins, on se contenta provisoirement de le lier plus étroitement encore que les autres et de le jeter sur un cheval sans selle qui n'avait que la peau et les os.

La caravane se remit en marche; les Indiens, joyeux de leurs captures, caracolaient autour de nous en poussant leur cri de guerre. C'étaient des *Obispones;* ils portaient pour tout vêtement des lambeaux de punchos ou de cuirs qu'ils accommodaient sur leur corps du côté d'où soufflait le vent. Ils avaient le teint olivâtre, les yeux obliques, le nez épaté, la bouche grande et lippue, la chevelure longue et huileuse. Leur stature était médiocre.

Ce sont des hommes agiles et énergiques, mais la patience est une de leurs principales qualités. En voici un exemple :

Chemin faisant, nous rencontrâmes un Indien blotti dans un fourré sur le bord d'un sentier et paraissant à l'affût.

Le chef, sur ma demande, me fit comprendre que depuis quinze soleils il attendait là, sans bouger, le passage d'un tigre qu'il voulait tuer pour avoir sa peau.

Sous le rapport de la patience, le commandant n'avait rien de l'Indien, et il ne cessait d'exhaler sa rage et sa fureur. Ce qui l'humiliait surtout, c'était d'être attaché. D'ailleurs, son inquiétude était fort explicable, le temps pressait d'agir, chaque minute était précieuse,

Digitized by Google

il fallait fuir avant l'arrivée à la tolderia, moment fixé pour mettre à mort les prisonniers.

Quoique libre, ma tâche n'était pas facile : les Indiens me témoignaient toujours beaucoup de respect, mais je redoutais constamment que quelque chose vînt les détromper au sujet de ma qualité. J'avais beau m'appliquer à imaginer des plans et torturer ma cervelle, il lui était impossible d'enfanter un projet d'évasion pratique.

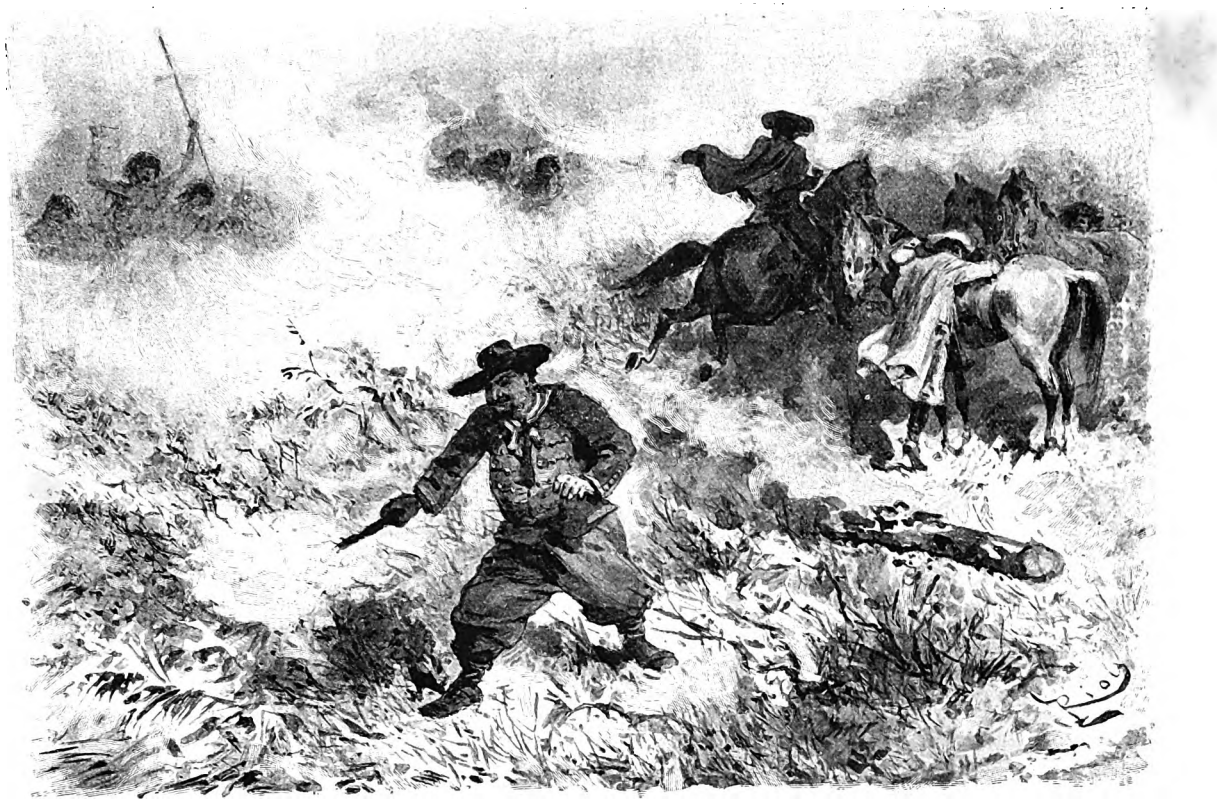
Aussi nous n'espérions plus rien que du hasard. Un jour, il parut nous servir à merveille, et nous crûmes toucher à la délivrance. La plupart des Indiens étaient partis en chasse, six d'entre eux seulement étaient restés pour nous garder. Nous étions quatre et pouvions, avec de l'énergie, nous en défaire : mais comme, profitant de l'inattention momentanée des gardiens, j'allais délier les prisonniers, le gros de la troupe revint de la chasse.

C'était une belle occasion perdue, il s'en offrit heureusement une autre.

La caravane avait fait halte sur les bords d'une lagune où les chevaux pataugeaient, broutant avidement les brins d'herbe qui s'élevaient hors de l'eau; mes compagnons, étendus à terre à quinze pas de moi, tenaient conseil. De mon côté, j'étais couché en compagnie de sept Indiens chargés de les garder, tandis que les autres étaient allés à la chasse. Malgré les égards qu'ils avaient pour moi, en effet, ils ne tenaient pas à me voir en compagnie de mes amis, sans m'empêcher cependant de leur adresser la parole.

Depuis quelques instants, le commandant m'appelait avec persistance à demi-voix. Je pris l'air le plus indifférent que je pus, regardai le ciel en bâillant, puis, me levant, je m'approchai sans affectation des prisonniers.

Digitized by Google



Le commandant, saisissant un tison, mit le feu aux grandes herbes. (P. 254.

Digitized by Google

Le commandant me dit : « Demandez-leur du feu et envoyez-les chercher du bois. »

Sans rien comprendre à son projet, je suivis ces instructions.

Deux Indiens montèrent immédiatement à cheval et se dirigèrent vers un petit bois situé à trois cents mètres de là.

Quelques minutes après, ils revinrent chargés de fagots, et traînant même avec leur lazo un tronc garni de ses branches. En un instant, ils eurent allumé un superbe brasier, après quoi ils me regardèrent pour voir ce que j'en voulais faire. J'étais fort embarrassé, ne soupçonnant pas moi-même le deuxième acte de la comédie dont je venais de jouer le premier. Pour gagner du temps, je feignis d'attendre de la braise pour faire griller un morceau de viande.

Tout à coup, le commandant me dit sans se gêner : « Allons, venez nous détacher, c'est le moment, nous sommes libres. » Je me dirigeai lentement vers les prisonniers, puis je me jetai sur eux et tranchai leurs liens en profitant de l'étonnement des Indiens qui étaient loin de s'attendre à mon action. Saisissant des lances appuyées contre un arbre, nous nous ruons sur nos gardiens avec le courage du désespoir : deux d'entre eux tombent à nos pieds, les autres s'enfuient en poussant des hurlements.

Mais soudain les choses se compliquent par l'arrivée de six ou sept des chasseurs à la lisière de la forêt.

C'est alors que je vois à quoi devait servir le feu : le commandant, nous criant de l'imiter, saisit un tison et, courant comme un fou, met le feu aux grandes herbes; nous le suivons en toute hâte.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

La barrière de feu. — Moyen prompt et sûr d'éveiller les paresseux dans les pampas. — L'homme le mieux informé de la colonie Emilio. — Bombachero navré de n'avoir pu égorger lui-même son compère. — Le revenant. — Noces et festins. — Bombances et jeu d'enfer. — Retour à Cayastacito. — Je deviens médecin malgré moi. — Doña Estefana et Tristan el Rubio. — Les combats de coqs. — Tournoi mémorable. — Je pars pour Corrientes. — Le *souroubi*.

L'incendie, attisé par le vent, se répand avec une incroyable rapidité et met bientôt un rempart de flammes entre nous et nos ennemis.

La forêt, qu'elles avaient vite gagnée, crépitait avec un bruit semblable à une fusillade. En passant près des chevaux, nous en avions pris un chacun, et ce fut au grand galop contre le vent, laissant en arrière la prairie en feu, que nous mîmes entre nous et les Indiens un nombre de milles suffisant pour nous rassurer contre l'éventualité d'une poursuite.

Le commandant avait repris promptement sa belle humeur habituelle et faisait force plaisanteries et jeux de mots sur nos ex-gardiens et leur déconvenue.

A l'approche de la nuit, nous ralentîmes notre allure et nous dirigeâmes du côté d'*una mata* (oasis de verdure) qui semblait un lieu de repos propice. Nous avions pris une *mulita* (tatou) et nous proposions de faire de sa chair grasse et délicate un repas réconfortant. La façon de le préparer est des plus simples : on renverse l'animal

Digitized by Google

qu'on fait cuire avec sa carapace comme casserole sur des charbons ardents.

Nous venions de subir de telles épreuves, que malgré notre fatigue, aucun de nous ne put dormir; pendant la moitié de la nuit l'inquiétude nous tint les yeux ouverts.

A la fin nous tombâmes cependant dans un sommeil profond. Nous en fûmes tirés par ce cri, poussé d'une voix tonnante : *Los Indios! los Indios!* Nous fûmes sur pied en un clin d'œil : il faisait grand jour, et l'on ne voyait pas ombre d'Indien, mais le commandant, en train de savourer paisiblement son *mate,* et qui riait à se tordre de sa bonne plaisanterie et de notre réveil précipité.

Je demandai au commandant comment, ayant été dépouillé de tout par les Indiens, il avait les ingrédients et ustensiles nécessaires à la préparation de cette boisson réconfortante.

« Le malheur rend l'homme industrieux », répondit-il, et il m'expliqua qu'il avait fait une *pava* d'une coquille d'œuf de canard, qu'il avait trouvé une *bombilla* accrochée à la crinière de son cheval, et dans ma poche plusieurs pincées de *yerba mate*. La provision était mince; aussi chacun fut-il obligé de se contenter de quelques gorgées à peine.

Au bout de quelques jours de marche, nous passâmes le Salado et arrivâmes devant la colonie Emilio.

Le capataz, qui n'était pas connu, alla en éclaireur chez un gaucho qu'on lui désigna comme la gazette vivante du pays, afin de savoir si l'insurrection des blancs était encore à redouter.

Il apprit qu'ils avaient été battus et repoussés, et n'avaient pas osé arriver à Santa-Fé. Mais, chose piquante, ce gaucho bien renseigné

Digitized by Google

lui dit également : « Le commandant, fait prisonnier par les blancs, est mort empalé. Toutefois il en est qui prétendent qu'on l'a pendu, à moins, comme certains l'affirment, que, conduit dans la montagne, on l'ait attaché à un arbre pour le laisser en proie aux horreurs de

« La joie de me revoir te coupe bras et jambes. » (P. 258.)

la faim et aux attaques des bêtes sauvages. Mais il est un fait certain, c'est qu'il est mort, et bien mort.

« C'est dommage, ajoutait le nouvelliste bavard, un pareil homme méritait une meilleure fin; quoique je ne sois pas de son parti, je savais apprécier son mérite et sa valeur : si j'avais été là, les choses se seraient passées autrement. Je n'aurais cédé à personne l'honneur de lui couper la gorge de ma propre main. C'eût été plus conve-

Digitized by Google

nable; car, voyez-vous, partisan ou ennemi du commandant, on ne pouvait s'empêcher de l'estimer. Ainsi, moi qui vous parle, j'étais son compère, et j'ose dire qu'il eût été flatté d'avoir la gorge coupée par moi. Hélas! oui, j'avais pour lui une vive sympathie, et je m'étais toujours dit : Il faut que ce brave ne périsse que sous mes coups. »

Le capataz écouta tous ces propos avec un vif intérêt, et s'empressa de rapporter au commandant, sans en perdre un mot, les vantardises de son affectionné compère Bombachero.

Le vieux bavard avait reçu ce surnom en raison des immenses culottes (*bombaches*) où il était comme perdu, à cause de sa petite taille. Haut comme une botte, on n'apercevait tout d'abord de sa personne qu'une large paire de bombaches envahissantes.

Le commandant se fit beaucoup de bon sang au récit des fanfaronnades de ce foudre de guerre, et prit séance tenante, suivant son habitude, une résolution : celle d'aller demander à souper à son cher compère. On sauta à cheval, et en route.

Je n'ai jamais vu à la scène de coup de théâtre comparable à l'entrée du commandant chez Bombachero. Malgré son aspect de bon vivant, le malheureux crut tout d'abord avoir affaire à un fantôme, et se laissa choir, livide, anéanti, sur un crâne de bœuf.

Il fut vite détrompé, sans que son effroi en fût amoindri. Lui appliquant sur l'épaule une tape amicale capable d'aplatir le pauvre avorton, le commandant s'écria avec une gaieté mille fois plus terrifiante que la plus furibonde colère : « Comme je suis touché, cher compère, de ton amitié! la joie de me revoir te coupe bras et jambes; c'est fort bien, mais maintenant remue-toi un peu, ce n'est pas tout de savourer ton bonheur, il faut nous faire accueil. J'accepte ton

Digitized by Google

hospitalité, et ne te cache pas que je me sens en appétit. Voilà un mois, comme tu sais, que j'étais attaché à un algarobe, sans boire ni manger.

« Allons, vite, cher compère, tords le cou à tes poules, égorge un mouton, c'est, je t'assure, le meilleur moyen de me montrer que tu m'aimes. »

Bombachero, les yeux hagards, claquant des dents, grelottant d'épouvante et croyant sa dernière heure arrivée, saisit avec empressement le prétexte d'aller chercher le mouton pour sauter à cheval et s'enfuir ventre à terre.

Sans perdre de temps à le poursuivre, le commandant et nos compagnons avaient fait main basse sur poulets et moutons, tandis qu'Anatole et moi avions activé le feu en y jetant plusieurs poteaux de la clôture. Bientôt la cuisine fut en bon train, et le plus appétissant fumet se répandit autour de la maison de Bombachero.

Poules au riz ou rôties, moutons à toutes sauces, étaient en telle abondance que pour consommer pareil amas de victuailles il eût fallu subir préalablement le jeûne d'un mois dont le commandant avait facétieusement parlé. Mais notre embarras ne fut pas long, et Bombachero lui-même nous envoya bientôt, sans le vouloir, des renforts de mâchoires.

En fuyant à cheval à travers la campagne, l'infortuné nouvelliste, toujours possédé du démon de paraître l'homme le mieux informé du pays, avait répandu dans les ranchos des environs la nouvelle de notre arrivée, qui fit bientôt traînée de poudre. En traversant la rancheria de l'Emilio, Bombachero hurlait à tue-tête : « Le commandant n'est pas mort! il mange tous mes poulets! »

A cette nouvelle à sensation, chacun sauta en selle, voulant arriver le

Digitized by Google

premier chez Bombachero pour féliciter le commandant et avoir part à la bombance. Il y eut promptement si grande affluence dans le rancho qu'il fallut tuer encore six moutons; quant aux poules, il n'en restait plus que les os.

Le commandant, très touché des marques d'amitié que lui prodiguaient les visiteurs, remplit avec zèle son rôle d'amphitryon. Il répétait constamment : « Mangez bien, *amigos,* ne vous gênez pas : c'est mon cher compère Bombachero qui régale. » Anatole avait trouvé, cachée dans un trou, une dame-jeanne de genièvre qui fut accueillie par des hourras enthousiastes : « Encore une attention délicate du compère! s'écria le commandant, à sa santé, et n'oubliez pas que vous l'offenseriez en en laissant dans la bouteille. Quant à moi, tant qu'il y aura quelque chose à manger chez ce cher ami, je prétends lui faire l'honneur de profiter largement de son hospitalité. »

Ce qui fut dit fut fait, on s'installa pour bivouaquer. Des jeunes filles des environs vinrent nous rendre visite, et l'on improvisa un bal champêtre auquel tout le monde prit part avec entrain. Plusieurs gauchos, habiles guitareros, firent briller leur talent musical et se livrèrent à des improvisations poétiques qui eurent un grand succès; en un mot, les réjouissances furent nombreuses et variées, et chacun s'amusa comme quatre.

Pour le commandant, la fête n'eût pas été complète si le jeu ne s'en était mêlé. A peine fut-il assis devant une table que quelqu'un lui mit un jeu de cartes entre les mains, et sans trop savoir comment, deux jours après il était encore installé à la même place, entouré de la tribu nombreuse de ses inséparables *cincilleros* (prêteurs intéressés aux bénéfices).

Digitized by Google

Le rancho de Bombachero était devenu méconnaissable. Quantité de charrettes dételées, de chevaux paissant çà et là l'entouraient; de tous côtés ce n'étaient que feux de bivouac, installations provisoires, campements organisés. Plus de deux cents familles étaient groupées autour du rancho. La garde habituelle de dix hommes attachée au commandant

Le commandant ne tarda pas à être entouré de la tribu nombreuse de ses *cincilleros*. (P. 260.)

était venue le rejoindre et avait nettoyé une piste sur laquelle on organisait des courses pour faire diversion au jeu et à la danse. Quand on laissait les cartes, c'était pour jouer à la *taba*, jeu de hasard fort en usage dans la République Argentine et qui a quelque analogie avec les dés. On jette en l'air un os de vache, et suivant la face sur laquelle cet os retombe, on a perdu ou gagné.

Digitized by Google

Cependant notre séjour ne pouvait s'éterniser en cet endroit. Un matin, le commandant se leva comme il venait de perdre deux mille piastres, étira ses membres, prit un escabeau et vint s'asseoir sous l'*ombu* qui ombrageait le rancho pour déguster un *mate*.

Mais soudain se tournant sans autre préambule vers ses hommes dispersés çà et là, il s'écria : « *Muchachos, a caballo pronto!* » (Enfants, à cheval vite!)

Dix minutes après, tous ceux qui avaient pu rattraper leurs chevaux étaient en selle. Quelques *cincilleros* avaient la mine allongée, car ils se demandaient où ils pourraient retrouver le commandant en veine de gain. Enfin ils l'avaient cru mort et avec lui toutes leurs espérances : il vivait, rien n'était encore perdu.

Durant les neuf jours que nous venions de passer au rancho, son propriétaire n'avait pas donné signe de vie. Au moment du départ, le commandant fit à un de ses voisins cette recommandation : « Tu diras à mon compère Bombachero que j'aurais bien voulu le voir avant de partir. Quoi qu'il en soit, assure-le de toute ma reconnaissance et de mon affection. En considération du service qu'il vient de me rendre, je lui promets que s'il tombe jamais entre mes mains, il ne sera ni empalé ni brûlé, mais bien gentiment égorgé. »

Sur cette parole empreinte d'une peu rassurante perspective pour Bombachero, et qui fut accueillie par de gros rires, il se mit en marche, escorté de nombreux cavaliers. Ceux qui cheminaient auprès du commandant avaient le sérieux comique de singes affublés d'un rôle important; ceux de l'arrière-garde, moins dignes, se livraient à des exercices de fantasia et manifestaient bruyamment leur allégresse de l'heureux retour du commandant. En approchant de Cayastacito, tous ceux qui

Digitized by Google

avaient contribué à sa délivrance recevaient des marques flatteuses de l'admiration inspirée par leurs hauts faits.

De retour dans son estancia, le commandant organisa des courses fort brillantes qui attirèrent une nombreuse affluence, et des divertissements ou réjouissances de toute nature qui ne durèrent pas moins d'un mois.

J'avais repris auprès d'Anatole mon existence paisible, l'accompagnant dans ses visites aux malades et l'aidant dans la préparation des médicaments. Je ne tardai pas à être fort habile à rouler les pilules dans leur pellicule d'argent, et bien que je n'eusse aucune prétention médicale, on me tenait dans le pays pour aussi bon médecin qu'Anatole, puisque j'habitais avec lui.

Cette confiance nullement justifiée, mais tenace et opiniâtre, ne m'avait jamais embarrassé, car je ne me mêlais pas de traiter les malades et me bornais à accompagner mon ami; mais un jour elle me mit dans un cas fort désagréable.

A une époque, il semblait que presque toutes les femmes du pays se fussent donné le mot pour être grosses en même temps; Anatole ne pouvait suffire aux visites, et on venait souvent en son absence me demander des conseils. Je les donnais volontiers, la théorie n'étant pas embarrassante en pareil cas; la pratique, c'est une autre affaire.

Bref, un jour, Anatole, retenu au chevet d'une patiente dont il attendait d'un moment à l'autre la délivrance, tandis que je me promenais devant la maison, m'appela précipitamment.

Il avait près de lui un gaucho qui s'attachait à ses vêtements et implorait son secours immédiat pour sa femme en mal d'enfant.

« *Medico!* gémissait-il, ne perdez pas un instant; venez vite; si elle

Digitized by Google

n'est secourue, elle se meurt; venez, au nom de la *Madre de Dios!* »

Anatole, à ces clameurs auxquelles répondaient les cris de sa patiente, ne savait où donner de la tête. Il s'agissait de deux excellents clients entre lesquels il était impossible de choisir.

Tout à coup le gaucho, en m'apercevant, trancha la question en disant à Anatole : « Bon, restez ici, puisque vous avez commencé; j'emmène votre ami l'autre médecin. » Je protestai énergiquement contre l'homme, qui s'efforçait de m'entraîner avec mille supplications, mais Anatole me dit en français : « Allez-y, mon cher, vous donnerez quelques conseils pour leur faire prendre patience, et j'arriverai encore à temps, j'en réponds, cela ne finira pas avant demain. Vous me rendrez un grand service. »

Je n'eus pas le temps de refuser, mon gaucho me mit le pied à l'étrier, me poussa à cheval, sauta lui-même en selle et, fouettant nos montures, m'entraîna vers sa demeure, fort ennuyé de l'aventure.

En arrivant sur la porte, je fus entouré par la famille et les bonnes femmes voisines. On me poussa dans la chambre de la malade, qui jetait des hurlements perçants, et à qui je me bornai à recommander de la façon la plus doctorale que je pus, la patience et le courage; après quoi, avisant une vieille que je connaissais pour avoir eu douze enfants, je lui prescrivis de rester seule avec moi et de faire sortir de la chambre tous les autres; je pensais avec raison que sa longue expérience me permettrait de conserver mon rôle de donneur de conseils, alors qu'elle se chargerait de tout le reste. Cette inspiration fut bonne, et tout se passa le mieux du monde, sans que j'eusse à me mêler de rien, grâce à la nature d'abord et à la vieille ensuite.

Quand cette dernière eut débarbouillé le nouveau-né, j'autorisai tout

Digitized by Google

le monde à rentrer, et fis publiquement à la vieille mille compliments sur l'intelligence et la dextérité avec lesquelles elle m'avait secondé. De son côté, elle ne se fit nullement prier pour déclarer bien haut que j'étais le plus habile médecin qui fût au monde; après

Le commandant organisa des courses fort brillantes. (P. 263.)

quoi je me hâtai de me retirer, emportant les bénédictions de toute la famille.

Anatole, qui avait heureusement terminé son office de son côté, accueillit mon récit en riant à se tordre, et me témoigna son admiration pour la présence d'esprit qui m'avait tiré d'une si gênante aventure.

Digitized by Google

Quant à moi, j'étais fort préoccupé de la réputation embarrassante qu'allait me valoir cet incident. En effet, la vieille ne se fit pas faute de proclamer partout que j'étais le premier docteur du pays, et la malade, qu'elle n'avait jamais trouvé de main plus légère. Son mari m'accabla de protestations de reconnaissance, et toutes les femmes des environs voulaient absolument me faire promettre de leur accorder à l'occasion le secours de mon habileté médicale.

Fort heureusement je sus éviter dorénavant tout ennui de ce genre, mais le commandant s'amusa beaucoup de mon histoire et ne cessait de plaisanter à ce sujet.

La saison des pluies était venue; à cette époque de l'année, le grand divertissement des gens de Cayastacito consistait à faire battre des coqs spécialement dressés dans ce but. Ce passe-temps barbare faisait surtout les délices du fils de Rubio, nommé Tristan, garçon à moitié toqué, dont l'unique occupation était d'élever des coqs de combat. Aussi en possédait-il une véritable collection.

Il avait souvent maille à partir à ce propos avec notre voisine, nommée doña Estefana. C'était une personne de petite taille, mais d'un énorme embonpoint; comme les gens gras et replets, elle était d'un caractère fort jovial et avait toujours le mot pour rire, même lorsque, se disant malade, on la trouvait accroupie dans son rancho, la tête enveloppée de nombreux mouchoirs et le front ceint de plusieurs rangées de haricots fendus en deux (préservatif usité dans le pays contre les maux de tête).

Doña Estefana élevait des poulets et avait par conséquent des coqs, mais pacifiques.

Tristan, mauvais drôle qui ne respectait rien, survenait traîtreuse-

Digitized by Google

ment, tenant un coq de combat bien éperonné caché sous son puncho, et le lâchait tout à coup au milieu de la basse-cour de la voisine. Deux ou trois secondes après, on entendait un cri de détresse, bientôt suivi d'un chant de victoire; le pauvre coq de doña Estefana avait vécu.

Alors on voyait sortir la bonne vieille armée d'une trique, mais Tristan s'esquivait lestement, avec force grimaces et quolibets.

Ces scènes, fréquemment répétées, étaient à mourir de rire et donnaient la comédie à tout le *pueblito*.

Cependant, un jour, les coqs fameux de Tristan baissèrent pavillon devant ceux du capitan Narcisse Delgado, à la grande joie de doña Estefana, qui entretenait constamment un cierge allumé devant l'image de la Vierge pour obtenir le châtiment de l'assassin de sa basse-cour. Aussi, quand elle apprit que le dimanche suivant il y aurait à Cayastacito même grand combat de coqs, s'empressa-t-elle d'allumer plusieurs cierges à la *Madre de Dios*.

Le commandant avait promis d'assister à cette joute; on pouvait compter sur un public nombreux, et l'on avait fait de grands préparatifs de réjouissance.

Notre maison était pleine d'invités. Nous avions notamment une famille composée de cinq membres, dont deux jeunes créoles fort jolies; nous étions quatorze en tout. On comprendra que lorsqu'on avait étendu à terre, dans l'unique pièce de la maison, des lits pour tout ce monde, il ne restait plus beaucoup d'espace. Mais il en était de même chez tous les habitants; de toutes parts arrivaient des Argentines dans leurs plus beaux atours, les unes sur des chevaux richement harnachés, les autres sur des charrettes.

Le grand jour se leva enfin; tout le monde était en liesse; doña Este-

Digitized by Google

fana elle-même avait arboré la plus mirobolante toilette; partout s'élevaient dans les airs les flonsflons des guitares et les improvisations poétiques.

Après un déjeuner où chacun mit les petits plats dans les grands, la population se porta en foule vers les arènes, qui avaient été installées au nord du village, devant la maison de Narcisse Delgado.

On prit place, et chaque jouteur prépara son champion. Tristan, suivant son habitude, avait le verbe haut et ne tarissait pas de fanfaronnades. Le public engageait des paris, et il faut bien reconnaître que, grâce à la réputation et aux vantardises du fils de Rubio, son coq était grand favori.

Doña Estefana, qui assistait le cœur gros au succès de son ennemi intime, apostropha les parieurs en les appelant *cobardes* (poltrons), et s'écria qu'elle jouait contre le coq de Tristan la charrette de son aïeul, y compris les bœufs.

Tristan, piqué au vif des éclats de rire dont la foule accueillit la sortie de la vieille, répondit qu'il tenait le pari.

Les coqs furent lâchés. Tout d'abord, ils se regardèrent fixement quelques instants, puis battirent des ailes et se mirent à courir comme s'ils se fuyaient. Puis celui de Narcisse, qui était blanc, s'arrête tout à coup et s'élance droit sur son adversaire, qui ne l'attend pas de pied ferme, ce qui provoque une bruyante explosion de joie de la part de doña Estefana.

C'était une feinte; le coq de Tristan, bien que n'ayant pas plus que son maître la moindre idée de l'histoire romaine, renouvelait la tactique des Horaces.

Pendant que son ennemi, hors de garde, le poursuivait, il se retourne

Digitized by Google

soudain et lance au coq blanc un si terrible coup d'éperon que, s'il l'avait touché, il l'aurait traversé de part en part. Le blanc, qui n'était pas novice, évite l'estocade et, se couvrant de son aile déployée comme d'un bouclier, enfonce son éperon dans le cou de son adversaire, qui pousse

Montant sur le cadavre du vaincu, il chanta victoire. (P. 270.)

un cri de détresse. Aussitôt Tristan alarmé veut reprendre sa bête, mais doña Estefana triomphante, le retenant par le collet, s'écrie : « *No, hombre!* ce qui doit arriver arrive! »

Le coq de Tristan, grièvement blessé, se met à fuir, au milieu des huées des spectateurs, auxquels il allait faire perdre beaucoup d'argent; brusquement il fait volte-face et tente de frapper son adversaire du fameux coup appelé coup de *la vuelta;* mais sa blessure ne lui lais-

Digitized by Google

sait plus assez de vigueur ni d'agilité; le sang perdu l'avait affaibli.

Les deux champions restent un instant bec à bec, tenant l'assistance haletante, suspendue entre la crainte et l'espérance. Tout à coup, le blanc s'enlève, et plante ses éperons dans le crâne du coq de Tristan qui expire sans pousser un cri; puis, montant sur le cadavre du vaincu, il chante victoire d'une voix claire, aux applaudissements frénétiques de ses partisans et surtout de doña Estefana qui ne se possédait plus, transportée d'allégresse.

Pour célébrer son triomphe et la déconvenue de son ennemi déconfit, la vieille ne se contenta pas de brûler quantité de cierges, elle se mit en frais et donna un bal qui fut très brillant et où elle dansa, légère comme un sylphe.

Tristan, outre la perte de son coq et l'humiliation de sa défaite, essuya une furieuse semonce du vieux Rubio, exaspéré de ce que son fils eût si imprudemment joué et perdu une charrette et deux bœufs. Il tenta mille expédients et subterfuges pour se dispenser de livrer à doña Estefana cet enjeu important. Il lui offrit d'abord de lui payer les chapons que lui avait tués Tristan, ce que la vieille accepta avec empressement.

Mais le vieux rusé lui dit perfidement, avant de lui compter l'argent :

« Après cela, ma commère, nous serons quittes.

— Non pas, non pas! se récria doña Estefana, je veux l'argent des poulets d'abord, mais ensuite la charrette et les bœufs. » Cette querelle, fertile en péripéties burlesques, devint un sujet intarissable de propos et de plaisanteries dans le *pueblito,* où l'existence était assez monotone.

Le commandant passait sa vie à jouer pour le compte de ses *cincilleros;* quant à moi, je n'avais pas même pu trouver au jeu une

Digitized by Google

distraction alors qu'il y trouvait une passion; j'occupais mes loisirs à faire du jardinage.

Grâce à des soins et à un labeur journaliers, je créai derrière notre maison un petit potager : en défonçant le sol, j'avais trouvé quantité d'ossements humains, au sujet desquels Anatole et moi faisions mille conjectures.

Ces restes provenaient-ils d'une grande bataille ou d'une peste mémorable? C'est une question qui nous importait peu; la qualité du sol était excellente, voilà l'essentiel. Les graines de laitues et de choux que je semai réussirent à merveille, et la beauté de mes produits fit événement dans Cayastacito. La première salade, sans huile ni vinaigre, mais trempée dans l'eau fraîche, que nous pûmes manger, nous paya amplement de nos travaux en nous rappelant l'Europe. L'Argentin ignore la salade, et les voisins se moquèrent d'abord de nous en nous appelant mangeurs d'herbe. Toutefois, quand ils en eurent mangé, ils ne tardèrent pas à y prendre goût et à s'estimer fort heureux quand nous voulions bien leur en donner quelques feuilles.

Mais j'étais venu en Amérique et à Cayastacito pour voir du nouveau et non pour faire pousser des laitues.

Cayastacito et ses environs ne m'offrant plus rien d'imprévu, je pris la résolution d'aller visiter la province de Corrientes, qu'on m'avait signalée comme offrant un caractère spécial et maintes particularités curieuses.

Un beau matin, je sellai mon meilleur cheval et me dirigeai vers le *Passo Lacino;* je traversai l'arroyo et me disposai à coucher à cet endroit. Le passeur, nommé Juan Cordova, était de mes amis. Il avait eu la chance de prendre un fort gros poisson qu'il avait fait cuire, farci

Digitized by Google

d'oignons, de succulente manière. Ce Juan jouissait d'une grande réputation à la ronde pour le rôti de poisson. Ce n'était pas seulement un habile pêcheur et cuisinier, c'était un chasseur intrépide. Il avait organisé, pour le lendemain, avec quelques voisins, une grande chasse et me supplia de rester pour y prendre part. Un jour de plus ou de moins ne m'importait guère, et j'acceptai son invitation.

Dès l'aube, nous étions en chasse. Le Saladillo et les lagunes qui l'environnent abondent en gibier aquatique de toute espèce; on y trouve par bandes les canards, les hérons et cent variétés de sauvagine.

Au bout de peu de temps, nous en avions fait une véritable hécatombe et réalisé une provision de gibier dépassant de beaucoup nos désirs. Pour finir la journée, nous résolûmes de nous livrer à la pêche.

Juan, après avoir préparé une ligne à *souroubi* (poisson de très grande dimension), la confia à ma garde, en me recommandant d'attacher solidement la corde autour de mon corps, car le *souroubi* est de forte taille et cherche, quand il est pris, à se dégager par de violentes secousses. Je suivis ce conseil.

Il était environ dix heures du matin, et la chaleur commençait à s'élever lourde et accablante. Je m'allongeai commodément sur la berge du Saladillo, à l'ombre de quelques algarobales, attendant paisiblement le moment où le poisson ayant mordu l'appât, il me faudrait haler la corde, qui avait bien la grosseur du petit doigt.

Mais le *souroubi* se faisait attendre, et grâce à l'ardeur du soleil, le temps était devenu si lourd que je me sentais m'assoupir malgré moi. Je savais qu'il était dangereux de dormir dans l'herbe par une pareille chaleur, car la morsure des serpents est à craindre; néanmoins tous

Digitized by Google

mes efforts ne pouvaient réagir contre la somnolence qui me gagnait.

J'en fus tiré par une légère secousse de ma ligne : j'ouvris les yeux et vis la corde se dévider avec une rapidité extraordinaire : je me levai aussitôt; mais avant d'avoir complètement dissipé ma torpeur, je reçus une secousse si violente et si soudaine que je perdis l'équilibre et tombai

Je remorquai fort aisément ma prise. (P. 274.)

dans le Saladillo, qui coulait à deux mètres au-dessous de la berge.

Je fus d'abord entraîné avec une telle rapidité que je pus difficilement maintenir ma tête à la surface pour respirer. Haletant, j'eus mille peines à me rapprocher du bord et à me cramponner à une grosse racine. Si j'avais eu mon couteau, j'aurais coupé la corde, peu soucieux de retenir le poisson que j'avais pris ou plutôt qui m'avait pris; mais je

Digitized by Google

l'avais perdu dans ma chute. Je parvins, après bien des efforts, à dénouer la ligne de ma ceinture et à l'attacher à la racine; puis je me hissai sur la berge, trempé et presque suffoqué.

Cependant le *souroubi* s'impatientait et, d'une violente secousse, arrachant la racine, s'enfuit de nouveau. Exaspéré et humilié de mon aventure, ne respirant que vengeance, je le suivis au pas de course, la racine qui surnageait m'indiquait sa direction : cette fois, il remontait le courant et me ramena au point où j'étais tombé à l'eau. Je me creusais en vain la tête pour trouver un moyen de m'emparer de ce maudit *souroubi,* quand, à la vue de mon lazo pendu à ma selle, il me vint une idée. La racine suivait la rive à peu de distance, je tâchai de la saisir au lazo. Je n'étais pas encore bien habile à cet exercice, et il fallut m'y reprendre plusieurs fois; enfin j'eus la chance de réussir. J'attachai l'extrémité de la courroie à la selle de mon cheval, grâce auquel je remorquai fort aisément ma prise. Je me disposais à regagner dans cet équipage le *Passo Lacino,* quand je vis apparaître mon ami Juan, à qui je contai mon histoire qu'il écouta en riant à se tordre : s'il n'avait vu mes habits trempés, il n'aurait pu me croire, dit-il, que bien difficilement, car c'était la première fois qu'il entendait parler de semblable aventure.

Nous menâmes notre prise jusqu'au *Passo Lacino* en la faisant nager : ce ne fut pas sans peine que le *souroubi* fut tiré hors de l'eau, il faisait des bonds frénétiques; Juan n'en avait jamais vu d'aussi gros, il mesurait presque deux mètres de longueur.

Le bruit de cette capture monstrueuse se répandit dans les environs, et beaucoup de pêcheurs et de curieux vinrent pour l'admirer. On organisa un repas dont il fut la pièce principale. Épicé et lardé comme Juan en avait le secret, cuit à point, ce fut un manger délicieux.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

La traversée du Parana. — Le capitaine et sa femme doña Pelegrina. — Histoire de son illustre père. — La tempête. — Nous faisons naufrage. — L'îlot aux tigres. — La pêche aux *mugaros*. — Je retrouve le capitaine. — Horrible fin de doña Pelegrina. — Santa-Lucia. — La province de Corrientes et ses habitants. — *Loro* et *Mi Tio*. — Rencontre d'un chasseur de tigres laissé pour mort par son gibier. — J'accompagne don Manuel Tigrero à l'*estancia del Chico*.

Le surlendemain je me remis en route, me dirigeant vers Cayasta, où je voulais m'embarquer pour passer le Parana. Mais je dus attendre plusieurs jours en cet endroit avant d'avoir l'occasion de la traversée d'une barque. On me dit que le passage de mon cheval me donnerait des ennuis, et que de l'autre côté du fleuve je trouverais aisément à me remonter à bon compte.

Bien que contrarié de me séparer de ma monture, comme son passage m'aurait coûté ce qu'elle valait, je me rendis à l'évidence, et la confiai à un *estanciero,* lui disant que je reviendrais la prendre dans quelques jours.

Je fis prix pour mon passage avec le patron d'un caboteur, qui devait me conduire à *Santa-Lucia,* port dépendant de la province de Corrientes.

Le navire sur lequel je m'embarquai était une sorte de grossière péniche, lourd sabot frété pour le transport des cuirs. L'équipage se

Digitized by Google

composait du patron, de sa femme et de deux mariniers qui appelaient pompeusement leur chef : « commandant ».

La femme du commandant, de très petite taille, était d'une si énorme corpulence que l'équipage n'aurait pu, en laçant son corset au cabestan, ramener ses charmes à des dimensions acceptables. Toutefois son mari, sec comme un échalas, semblait la trouver simplement à point, car il ne cessait de lui répéter : Mange, mange, ma belle, ne te laisse pas maigrir. En somme, le ménage était si uni qu'à la rigueur on pouvait admettre que ces deux extrêmes constituaient une honnête moyenne.

Elle répondait au nom harmonieux de Pelegrina; quant à lui, il n'en avait pas d'autre à ma connaissance que celui de « *commandante* » que sa femme lui prodiguait emphatiquement à tout propos.

Je ne tardai pas à lier conversation avec cette puissante dame, qui n'eut rien de plus pressé que de m'initier à ses nobles origines. A l'entendre, elle appartenait à l'une des plus considérables familles du pays. Son père était un homme de génie : s'il avait voulu plaider, il fût devenu avocat célèbre; mais il avait préféré s'adonner à la médecine, où il s'était créé une situation importante par son talent, bien qu'il ne l'eût jamais exercé en soignant des malades. Un jour seulement, il avait donné sa mesure en saignant un cheval qui allait mourir, ce qui prolongea de deux jours son existence. Au reste, ajouta-t-elle, si vous possédez la moindre instruction, vous devez certainement avoir entendu parler de mon père : j'en aurai dit assez, je pense, quand vous saurez qu'il se nommait de Malpedo. Il y a des gens qui se distinguent en écrivant beaucoup de sottises, mon père est devenu célèbre en n'écrivant rien. Il avait coutume de répéter sou-

Digitized by Google

vent : « Un savant ne devrait pas savoir écrire, car alors, comme moi, il aurait tout là. » (Et il se frappait le front.) « Écrire, disait-il encore, est le propre d'un homme vaniteux, et la première vertu, c'est la modestie. Quant à moi, je sais tout, je porte tout dans ma tête. Ma bibliothèque me suit partout, elle est toujours sous mes yeux; elle se compose d'un livre unique, immense : la nature. Chaque feuille d'arbre est pour moi tout un volume; un moucheron qui vole, une fleur qui s'épanouit, une hirondelle qui donne la becquée à sa nichée sont autant de poèmes. »

Lorsque la grosse femme eut terminé cet exposé pompeux, qu'elle fit tout d'une haleine, je fus obligé de confesser que j'entendais parler pour la première fois du savant de Malpedo, pensant à part moi que cet individu devait être fou à lier. Mais je me bornai à dire : « Votre père, madame, était un grand philosophe.

— Certes, répondit-elle naïvement; quand il était à cheval, il dépassait d'une tête et demie les hommes de la plus haute stature. »

Ce boniment bizarre m'avait d'abord beaucoup amusé, et j'y voyais un sentiment louable : l'aveuglement de la vénération filiale poussée aux dernières limites. Mais, très satisfaite de se voir écoutée, doña Pelegrina s'empressa d'abuser de ma complaisance en m'imposant ses rapsodies qu'elle ne prenait même pas la peine de varier. Il y en avait pour périr d'ennui, si la traversée n'eût été bientôt troublée par de graves incidents.

Peu à peu le ciel s'était assombri, de violents courants d'air balayaient la surface du fleuve et venaient rafraîchir l'atmosphère surchauffée par les ardeurs du soleil.

Doña Pelegrina, interrompant son interminable narration, regarda

Digitized by Google

son mari dans les yeux avec anxiété, et lui dit : « Parle, commandant, je te vois soucieux, tu me caches quelque chose. Tu peux tout dire : si un danger nous menace, sache que la fille de Malpedo aura le courage de l'affronter. »

L'illustre marin attacha longuement sur son interlocutrice des regards distraits par de graves pensées, puis se leva soudain, et saisissant une longue-vue veuve de ses verres, la braqua sur les nuées menaçantes. Il resta cinq bonnes minutes immobile dans cette position, après quoi il daigna baisser les yeux sur nous.

« Eh bien? demanda sa femme avec un redoublement d'inquiétude.

— Rien n'est encore perdu, répondit le commandant d'un ton d'oracle, mais laissez-moi agir sans retard. »

Embouchant aussitôt une pomme d'arrosoir bossuée qui lui servait de porte-voix, il mugit : « Tout l'équipage sur le pont! »

Aussitôt on vit surgir auprès des pieds de l'homme de la barre un pauvre diable chétif et déguenillé qui vint respectueusement se ranger au pied du grand mât (unique, du reste).

« Toutes les voiles dehors! » clama le capitaine.

Les deux matelots se regardèrent sans bouger, car la seule que possédât le navire était déjà déployée. Mais le commandant avait repris l'inspection des astres, et doña Pelegrina, le contemplant avec admiration, faisait signe de ne pas le troubler dans cette grave occupation.

Tout à coup il emboucha rapidement son arrosoir, et beugla ces mots à six pouces de l'oreille du matelot ahuri : « Cargue tout! » ordre qui fut promptement exécuté.

Cependant le temps devenait réellement menaçant, le vent s'était

Digitized by Google

changé en violentes rafales et soulevait une forte houle qui battait rudement les flancs vermoulus de l'embarcation.

D'épais nuages noirs qui avaient obscurci l'horizon s'accumulèrent sur nos têtes comme un voile compact, mais les éclairs accompagnés d'éclats de tonnerre ne tardèrent pas à le déchirer. La tempête avait pris une telle intensité que le sabot, abandonné par les nautoniers, ne gouvernait plus et tournoyait au gré des vagues et du vent furieux. Le commandant, inerte et découragé, s'était laissé choir sur le pont à côté de sa tendre Pelegrina, et je les entendais gémir tous deux d'une voix plaintive.

Les croyant malades, je m'approchai pour les secourir, et les vis entourés d'objets bizarres dont je ne distinguai d'abord pas la forme. En regardant attentivement, je m'aperçus qu'ils étaient occupés à s'envelopper de la tête aux pieds de plaques de liège reliées par des ficelles; leur accoutrement et leur tournure étaient si burlesques, si cocasses, que je ne pus m'empêcher de rire, en dépit de la gravité réelle de la situation pendant cette épouvantable tourmente. Le bateau recevait à chaque instant de tels chocs que je m'attendais à le voir se disloquer et couler à pic, perspective dangereuse, si l'on songe que le fleuve en cet endroit a quatre kilomètres environ de large, et que nous étions au milieu par une nuit obscure.

Ce que je redoutais arriva : le bateau s'entr'ouvre et s'enfonce, nous voilà tous à l'eau. Je me mets aussitôt à la nage, mais sans beaucoup d'espoir de me sauver, car la terre était loin, et comment se diriger? Au bout d'une demi-heure d'efforts pour me maintenir à flot, glacé par le froid, alourdi par mes vêtements, je me sentis à bout de courage, et me laissai couler. Quelles ne furent pas ma surprise et ma joie en sentant

Digitized by Google

que j'avais pied! Mais je n'étais pas encore sauvé, car le courant était très violent, et je trébuchais sur des cailloux glissants; je n'osais guère avancer, de crainte de tomber dans un trou dont je ne serais jamais sorti. Particularité notable et singulière : debout dans l'eau, ayant du mal à tenir l'équilibre, je me sentais envahir par une somnolence contre laquelle je pouvais à peine lutter, mes yeux se fermaient malgré moi, mes membres épuisés mollissaient; si le sommeil réussissait à s'emparer de moi, je me sentais perdu.

Un cri déchirant, s'élevant à peu de distance, vint secouer mes sens engourdis. J'écoutai, le cœur palpitant d'effroi. Un second cri, plus horrible encore, suivi de gémissements lamentables, me glaça le sang dans les veines.

Je reconnus la voix du commandant et de sa femme partant d'un point situé vers ma gauche, au-dessus du courant, à cinquante mètres environ de l'endroit où je me trouvais. Ces cris d'angoisse me firent croire tout d'abord qu'ils se noyaient malgré leur liège, et je criai pour leur indiquer de se diriger vers moi. Mais nulle réponse ne parvint à mon oreille; le silence ne fut rompu que par un sourd grognement dont je ne pus m'expliquer la nature.

Cet incident avait eu du moins l'heureux résultat de dissiper complètement ma somnolence : je fouillai les ténèbres du regard, scrutant attentivement le point d'où venait ce bruit inexplicable. Je ne tardai pas à distinguer deux lueurs pâles comme deux charbons presque éteints, et ces lueurs s'agitaient; j'en vis bientôt six en tout. Le grondement s'étant alors renouvelé j'eus un trait de lumière : c'étaient des tigres, et ils venaient sans doute de dévorer mes malheureux compagnons dans un îlot sur lequel ils avaient abordé, se croyant sauvés.

Digitized by Google

Le bateau s'entr'ouvre et s'enfonce. (P. 279.)

Digitized by Google

Cette révélation pleine d'horreur se doublait de l'appréhension nouvelle que j'éprouvais pour mon propre compte, car les tigres pouvaient avoir encore faim, et je savais qu'ils nagent parfaitement.

Je laisse à penser quelle affreuse nuit je passai dans cette position critique. L'aube se fit longtemps attendre; elle brilla enfin, et je pus apercevoir à environ cent cinquante mètres sur ma gauche une île assez étendue, qu'il m'était très facile de gagner, mais elle semblait trop suspecte pour que je fusse pressé d'atterrir.

Je tâchai de distinguer quelques traces du drame de la nuit, mais en vain. Sur le bord, de hautes herbes et quelques arbres; vers le centre, un fouillis impénétrable de végétation mettait obstacle à mon investigation. Tout paraissait calme, les oiseaux sautillaient de branche en branche, saluant de leurs gazouillements le soleil qui se levait radieux; tout était gai et souriant.

D'autre part, mon bain prolongé dégénérait en supplice, et mes membres raides de froid étaient atteints d'un tremblement nerveux. Malgré la peur des tigres, je ne pus m'empêcher de m'acheminer à petits pas, avec mille précautions, vers cette terre dangereuse; mieux valait risquer une lutte inégale avec ces fauves que de périr misérablement de froid et de fatigue.

J'abordai à un endroit où les hautes herbes avaient été couchées par une récente inondation, de manière à laisser un espace découvert où je ne pouvais être attaqué à l'improviste, sans voir venir l'ennemi.

Je me reposai un moment avec délices, réchauffant mon corps transi aux rayons bienfaisants du soleil; mais bientôt mon estomac se mit à réclamer impérieusement quelque nourriture. Il était difficile de le satisfaire : l'île devait probablement recéler des œufs ou quelques petits

Digitized by Google

animaux dont j'aurais pu apaiser ma faim, mais elle avait aussi des hôtes redoutables dont je n'avais nulle envie d'attirer l'attention. Il me restait la ressource de la pêche, et je crus prudent de m'en contenter. Je fabriquai, avec une épingle recourbée et une fine liane, une ligne primitive que je lançai à l'eau sans beaucoup d'espoir de succès. Néanmoins, au bout d'une heure, j'avais capturé près de deux livres de *mugaros,* petits poissons blancs qui pullulent dans toutes les rivières, et si voraces qu'il suffit de jeter à l'eau la moindre des choses pour qu'ils viennent y mordre avec empressement. J'avais heureusement dans une boîte en métal quelques allumettes en bon état, et je pus faire cuire ma pêche avec une brassée de bois mort ramassé au pied d'un grand arbre. Je fus bientôt complètement absorbé par les préparatifs de mon très frugal déjeuner, auquel le souvenir récent du malheur de doña Pelegrina ne m'empêcha pas de faire largement honneur : mon tour allait peut-être venir dans une heure, avais-je le loisir de gémir sur son triste sort?

Comme je portais un *mugaro* grillé à ma bouche en l'assaisonnant de cette réflexion philosophique, j'entendis les branches craquer au-dessus de ma tête; en même temps une voix bien connue gémissait : « Hélas! hélas! pauvre Pelegrina! » Levant la tête, j'aperçus le « commandant » encore affublé de ses ceintures de sauvetage. Il était seul.

« Holà, commandant, lui criai-je, descendez! que faites-vous là?

— Non, non, répondit-il d'un ton lamentable, laissez-moi mourir ici où Pelegrina a rendu le dernier soupir : une femme si accomplie, de si bonne famille, née d'un père qui aurait pu être célèbre à son gré comme avocat ou comme médecin ! »

Tout en parlant, il était descendu de l'arbre, et s'était assis à mes côtés.

Digitized by Google

Le pauvre diable me fit pitié : de grosses larmes roulaient sur ses joues creuses et basanées; son aspect navrant m'enleva tout appétit. « Venez », gémit-il encore, et il me fit voir, à vingt pas de là, des traces sanglantes qui indiquaient suffisamment le lieu où avait péri Pelegrina, tandis que sur la lisière du bois des *garanchos* qui tournoyaient sinistrement, s'abattant et se relevant par intervalles, désignaient aussi clairement l'endroit où les tigres avaient traîné ce qui restait de la pauvre femme.

Ce terrible malheur produisait cependant sur le commandant un effet tout autre que sur moi, car il ne se fit pas prier pour dévorer tous mes poissons jusqu'au dernier.

Malgré nos dangereux voisins, l'émotion, les fatigues écrasantes de la nuit et la chaleur m'imposèrent un besoin de dormir si impérieux que je ne pus y résister.

Je demandai au commandant de veiller une heure pendant que je prendrais un peu de repos, après quoi je veillerais à mon tour. Il y consentit, et presque aussitôt, insouciant du danger dans la dépression physique où j'étais, je m'endormis profondément.

Comme c'était inévitable, mon sommeil fut agité par d'affreux cauchemars, où alternaient les scènes du naufrage et celles de la mort tragique de la pauvre Pelegrina. Puis je vis en songe une barque passer près de notre île et je m'épuisais en efforts pour appeler et faire des signaux, mes bras étaient comme paralysés, ma langue refusait d'émettre aucun son. La barque ne nous apercevait pas, elle allait disparaître, lorsque je m'éveillai en sursaut. Le commandant, au lieu de faire sentinelle, ronflait auprès de moi à poings fermés.

Je le laissai, et, préoccupé de la dernière partie de mon rêve, ôtai

Digitized by Google

Une voix gémissait : « Hélas! hélas! pauvre Pelegrina! » (P. 283.)

Digitized by Google

ma chemise blanche et grimpai l'attacher au sommet de l'arbre en guise de pavillon de détresse, espérant que quelque bateau l'apercevrait : mais j'eus beau fouiller l'horizon du regard, rien.

Je redescendis le cœur serré, car la journée touchait à sa fin, et la nuit promettait d'être affreusement inquiétante, les tigres pouvant être tentés de renouveler leurs provisions.

Je pris le parti de réunir le plus de bois possible, espérant les tenir à distance au moyen de grands feux.

Puis, j'appelai le commandant pour partager mon souper, aussi maigre que l'avait été le déjeuner. Son premier mot en s'éveillant fut qu'il voulait mourir; mais il mangea de très bon appétit.

Nous allions nous préparer au sommeil quand nous entendîmes un clapotement, comme un bruit de rames : c'était une embarcation montée par deux hommes qui avaient été attirés par la lueur de nos brasiers. Ils nous offrirent de nous emmener, et je laisse à penser si nous nous le fîmes dire deux fois. Le commandant prit à peine le temps de renouveler son oraison funèbre de Pelegrina, et de rappeler la noblesse de sa famille et les mérites de son père.

Après une navigation fort paisible, je débarquai sans incident nouveau à Santa-Lucia.

Santa-Lucia est un joli petit port situé à l'embouchure de la rivière du même nom sur le Parana. C'est là que je fis connaissance avec les types des gauchos de la province de Corrientes.

Ils ont en général un air plus farouche et plus décidé, et sont pour la plupart misérablement accoutrés. Il en est tout autrement des grands estancieros dont la mise est élégante et luxueuse; mais ce n'est là que l'exception. Les Correntinos sont trop sauvages pour s'occuper

Digitized by Google

de leur toilette, et la civilisation ne se hâte guère de pénétrer dans leur province. La nature de ce territoire en est peut-être une explication suffisante. Sur une superficie totale de six mille lieues, la moitié au moins est occupée par des lagunes et d'innombrables marécages, surtout vers la partie septentrionale. Les lagunes les plus importantes sont : l'Ybera, Santa-Lucia, la Maloya, qui à elles trois occupent deux cent cinquante lieues carrées. Elles sont bordées par de véritables forêts de joncs, bambous, roseaux et plantes aquatiques de haute taille, qui servent d'asile à des myriades d'échassiers et de palmipèdes de toute espèce. Les marais recèlent aussi de nombreux caïmans, et les tigres pullulent dans ces parages. Le centre de la province de Corrientes est très peu connu, et d'ailleurs pour ainsi dire inhabité.

Le climat est chaud, quoique tempéré par le voisinage des cours d'eau; il n'y a pas d'hiver proprement dit. Le sol est bas sur les côtes du Parana, sauf dans la partie ouest, comprise entre Santa-Lucia et Corrientes, où l'on trouve des plateaux assez élevés et d'une certaine étendue; il est fortement ondulé vers le sud-ouest à partir de la rivière de Corrientes jusqu'à l'Uruguay. Le terrain, tout d'alluvion, est d'une fertilité prodigieuse, et outre les mêmes espèces d'arbres que dans la province de Santa-Fé, on trouve des palmiers, des bambous, des gommiers, des orangers et des pêchers.

Les Correntinos n'exercent guère que deux industries : l'élevage du bétail et la culture de la *yerba mate;* ils ont à redouter deux ennemis extrêmement importuns : les jaguars et les fourmis; ce sont les véritables plaies de la province.

Dans la région est, on rencontre les débris des fameuses missions

Digitized by Google

des Jésuites, expulsés en 1767. Elles comptaient plus de cent mille habitants; il en reste à peine mille aujourd'hui.

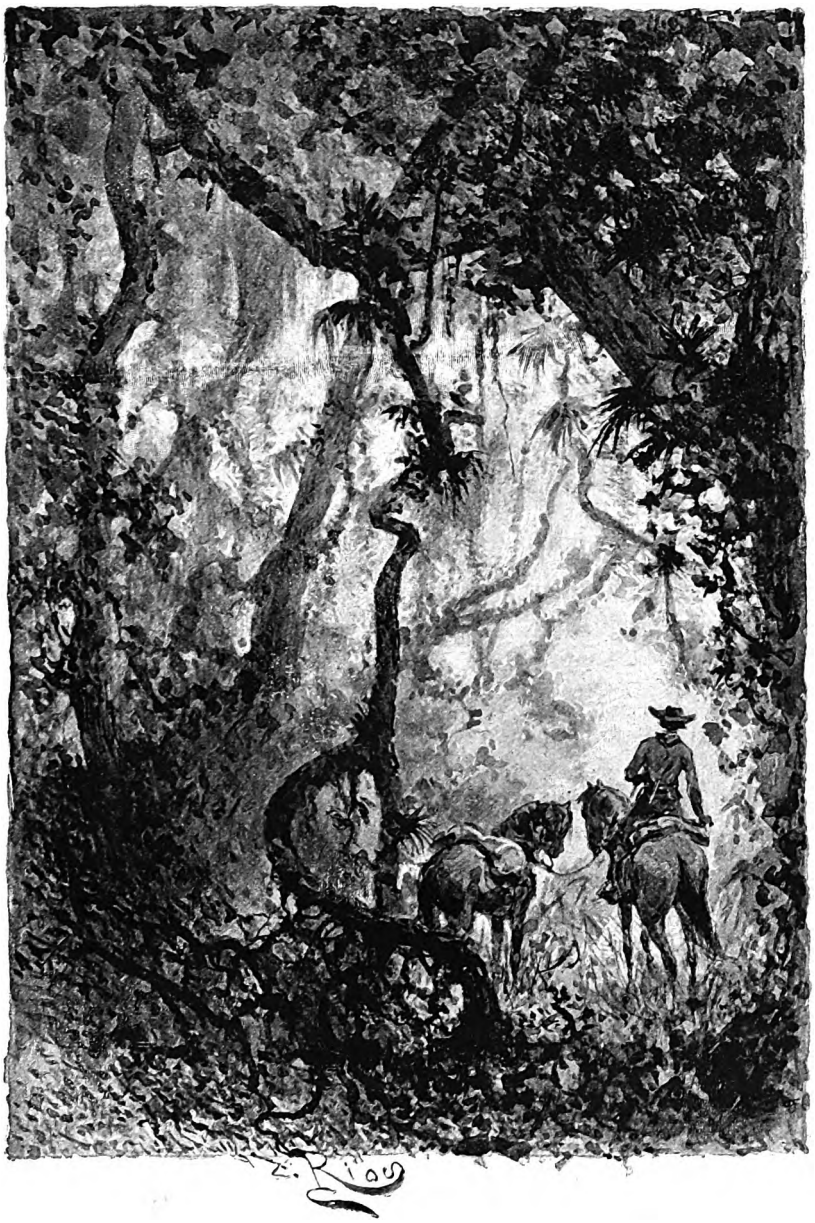
Après avoir pris tous ces renseignements généraux qui m'étaient indispensables avant d'entreprendre de visiter la province, je fis l'acquisition de deux bons chevaux pour la modeste somme de dix piastres (40 francs) chacun : l'un devait me servir de relais pendant que je monterais l'autre.

Bien monté et équipé, je marchai résolument vers le centre de la province qui en est la partie la plus intéressante, me dirigeant du côté de l'Assuncion. Je voyageai pendant plusieurs jours d'*estancia* en *estancia,* faisant à peine une quinzaine de lieues dans ma journée afin de ménager mes chevaux : c'étaient mes seuls compagnons, et je les avais vite pris en affection.

J'avais donné au premier le nom bizarre de *Mi Tio* (mon oncle), à cause de son naturel paisible et de l'affectueuse familiarité dont il usait avec moi : c'était bien l'animal le plus aimable qu'on pût imaginer. Au bivouac, il s'approchait de moi pour suivre attentivement mes préparatifs, examinant avec curiosité mes moindres gestes. Quand je reposais, il venait se coucher à mes côtés; si je me levais, il était aussitôt sur pied et hennissait pour avertir son camarade qu'il était temps de partir.

J'appelais celui-ci *Loro* (perroquet), à cause de ses habitudes de bavardage continuel. Par ses hennissements il semblait m'engager à lui parler; il était très joueur, et sa gaieté se manifestait fréquemment par des ébats folâtres. Mais alors, chose risible, intervenait *Mi Tio* qui se précipitait vers son camarade les dents en avant pour le mettre à la raison : *Loro* n'attendait jamais la correction pour rentrer

Digitized by Google



Loro et *Mi Tio* étaient mes seuls compagnons. (P. 288.)

Digitized by Google

dans l'ordre, et tout allait pour le mieux. Pour tout dire en un mot, au cours de mes pérégrinations dans ce pays presque désert, avec deux chevaux pour toute compagnie, je ne me suis pas ennuyé un seul instant; c'est même un des meilleurs souvenirs que j'aie gardés de mon voyage.

Après avoir traversé le rio Batele, et avoir dépassé une localité nommée *El Capiti Vicini*, l'aspect du pays et des rares habitants que je rencontrai me sembla de plus en plus sauvage.

Le sol, en plaine, était sillonné d'innombrables fourmilières de taille gigantesque et qui m'obligeaient à avancer avec une grande circonspection; je redoutais à tout instant de voir mon cheval mettre le pied dans une cavité et s'abattre sous moi. Dans les bois, il y a un fouillis de végétation, un entre-croisement de broussailles et de lianes presque inextricable : on est obligé de suivre les sentiers frayés par les fauves, où l'on peut à tout instant se trouver nez à nez avec un jaguar. Sur les bords des lagunes, il est prudent de se défier des caïmans, toujours en éveil et affamés.

En dépit de tous ces inconvénients, je me sentais très heureux, car mon voyage était rempli d'intérêt, et ma curiosité de touriste trouvait chaque jour à glaner mille particularités curieuses.

Un matin, après être descendu de mon arbre (c'est là que je passais la nuit quand je n'avais pas rencontré d'estancia), je fis comme de coutume un frugal déjeuner de *charcas* (viande séchée) arrosée de *mate,* et je me remis gaiement en route. Mais à peine avions-nous cheminé une heure que *Loro,* toujours causeur, après avoir fait un écart en allongeant ses naseaux au vent, se mit à interpeller bruyamment *Mi Tio* dans son langage. Ce dernier, contrairement à son habitude, parut prendre

Digitized by Google

en considération les propos de mon bavard, et par un hennissement significatif témoigna bientôt lui-même qu'il venait de recevoir de son compagnon un avertissement sérieux.

J'avais armé mon revolver et sondais attentivement du regard chaque touffe d'herbe et chaque fourmilière, lorsque j'aperçus à dix pas un gaucho étendu sur le sol, dans l'immobilité la plus complète.

Sans mon habitude du *campo,* j'aurais cru avoir affaire à un cadavre; mais l'absence de tout oiseau carnassier me fit espérer que l'inconnu était vivant.

Je mis pied à terre et m'approchai de lui. C'était un homme jeune encore, de haute taille, au visage brun et régulier, ombragé de longs cheveux noirs. Il portait le costume des riches estancieros de Corrientes, c'est-à-dire un puncho en fine laine de *guanaco,* une chemise de batiste, un calzoncillo brodé et des bottes piquées d'arabesques avec de massifs éperons d'argent. La main crispée tenait encore un coutelas au manche de même métal, richement ciselé. Sa figure basanée était livide, son front, habituellement protégé du soleil par le chapeau, tranchait par un ton d'ivoire mat.

Je m'emparai de sa main : elle était chaude. Je fis couler quelques gouttes de caña dans sa bouche entr'ouverte, mais il ne bougea pas. A ce moment, *Loro,* qui me regardait faire, voulut sans doute me donner un conseil, et poussa un hennissement si formidable que *Mi Tio,* pour le rappeler à l'ordre, lui administra successivement un coup de dent et une ruade. Cette fois c'était une sévérité déplacée, car ce vacarme parut réveiller mon mort, qui fit un mouvement. J'en profitai pour lui faire avaler un peu de caña et lui en bassiner les tempes; quelques instants après, il ouvrit les yeux et demanda à boire. Je lui

Digitized by Google

donnai de l'eau, et il essaya de se relever, mais retomba lourdement en portant la main à son flanc. Je soulevai son puncho et vis avec horreur ses vêtements déchirés et un lambeau de chair arraché qui laissait presque les côtes à nu. Je fis aussitôt un pansement provisoire avec mon mouchoir mouillé, sur lequel je bouclai sa ceinture. Mon blessé but encore, puis me parla d'une voix faible, mais distincte. Il me raconta qu'il avait été surpris par un tigre, à quelques pas de là, pendant son sommeil, que son cheval s'était enfui et qu'il avait voulu le rechercher, mais que les forces lui avaient manqué.

« Mais le tigre? » demandai-je.

Mon interlocuteur jeta sans mot dire un coup d'œil sur son *facon* : il était ensanglanté jusqu'à la garde. « Je ne voudrais pas perdre sa peau, murmura le blessé; il doit être mort du côté de cet *ombu*. » Et il me désignait un arbre gigantesque, à cent pas du lieu où nous étions.

Après avoir fait au blessé un coussin de ma couverture et l'avoir installé aussi commodément que possible, je montai *Loro,* recommandant à *Mi Tio* de rester auprès du malade, ce qui fit sourire ce dernier, et je me mis à la recherche du tigre.

L'instinct et l'odorat de mon cheval m'indiquèrent la direction à suivre : bientôt, malgré tous mes efforts, je ne pus faire faire un pas à ma monture. Je mis pied à terre, l'attachai à un arbre et continuai d'avancer. Mais j'avais beau regarder de tous côtés, je ne pouvais rien découvrir. Soudain je ne pus m'empêcher de tressaillir au bruit d'un rauque miaulement suivi d'un souffle violent qui me fit dresser les cheveux.

Me tournant brusquement à gauche, j'aperçus à dix pas de moi la large face du tigre qui me fixait de ses yeux jaunes injectés de sang : sa

Digitized by Google

J'aperçus à dix pas de moi la large face du tigre. (P. 292.)

Digitized by Google

gueule entr'ouverte faisait entendre un sifflement comme celui d'un chat en colère. J'avoue que je me crus perdu; néanmoins je me mis en garde comme j'avais ouï dire que faisaient les *tigreros* du pays : c'est-à-dire un genou en terre, le bras demi-tendu et armé du *facon* pour recevoir le fauve au moment où il bondit. Je connaissais bien la théorie, mais la pratique ne m'était nullement familière, et ma tactique ne m'inspirait guère de confiance.

Cependant le tigre ne s'élançait pas et me regardait toujours. De mon côté, je me gardais de faire le moindre mouvement, de crainte de l'exciter.

S'il avait pu me comprendre, je lui aurais volontiers tendu la main en disant : « Pourquoi nous entre-tuer? vivons en paix. » Mais la paix, il ne fallait pas l'espérer.

Pour en finir, je l'ajustai soigneusement entre les deux yeux avec mon revolver, et j'allais tirer la gâchette lorsque le tigre, poussant un formidable grognement, tomba sur le côté, s'agita convulsivement, puis resta immobile et raide. J'avais assisté à son agonie.

En m'approchant je vis qu'il avait au flanc une large blessure. Il fallait qu'il fût terriblement vivace pour y avoir survécu même quelques instants.

Me conformant au vœu du blessé, je le dépouillai sur-le-champ : il en valait la peine, car il était de la plus forte taille. Je pris en outre le filet du tigre, car je n'avais plus aucunes provisions.

Ce n'est pas sans peine que je triomphai de la répugnance de *Loro* à porter la peau du fauve. De retour auprès du blessé, je le trouvai un peu mieux. J'allumai un grand brasier, où je fis griller ma viande de tigre, et qui devait servir aussi à écarter les fauves. Le blessé mangea quelque peu, et passa une bonne nuit. Ma compresse avait arrêté

Digitized by Google

l'hémorragie, car la plaie n'était que superficielle, et un sommeil réparateur me le fit trouver le lendemain matin dans un état inespéré.

Il me raconta tout au long son histoire, qui du reste était fort simple.

Propriétaire d'une estancia appelée *del Chico,* dans les environs, il occupait ses loisirs à la chasse aux tigres et avait même dans le pays une grande renommée pour son adresse et son intrépidité dans ce dangereux exercice. Il n'était connu que sous le nom de *Manuel el Tigrero.* Cette fois il avait été moins heureux que de coutume.

« Depuis longtemps, me dit-il, toutes les *manadas* qui se dirigeaient vers cet endroit revenaient décimées, car si le tigre ne s'approprie qu'une victime dans le troupeau, beaucoup d'autres bestiaux saisis d'une irrésistible panique courent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils tombent morts d'épuisement. Sur la demande des habitants, je pris la résolution de venir explorer ce district et de tâcher de diminuer le nombre de ses hôtes dangereux.

« Malheureusement j'avais pris pour monture un jeune cheval inexpérimenté, qui, affolé par l'approche du tigre, me laissa surprendre pendant mon sommeil sans m'indiquer la présence de la bête féroce. Vous savez le reste. Maintenant, je crois que j'aurai la force de me tenir en selle, laissez-moi vous conduire chez moi, où ma famille sera heureuse de remercier mon sauveur. »

Ce ne fut pas sans peine que je réussis à hisser mon blessé sur le dos de *Mi Tio,* le plus raisonnable de mes chevaux, auquel je recommandai encore la tranquillité. Mais à peine en selle, le gaucho me dit en souriant : « Maintenant que je suis à cheval, je n'en tomberai que mort. » A mon tour j'enfourchai *Loro,* et nous partîmes au pas, guidés par don Manuel.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

L'*estancia del Chico*. — Doña Pepa. — Don Barnabé et le caïman. — Prouesses équestres des Correntinos. — Perdu dans les marécages. — Assiégé par les perroquets. — San Agostin. — Petron le dévot. — Les tentations de l'Esprit malin. — Le Diable en bouteille. — Le guet-apens. — Les *picos*. — A bord de l'*Ernestine*. — Corrientes. — L'*Étoile*. — Retour à Cayastacito.

Pour permettre au blessé de prendre du repos, nous fîmes de nombreuses haltes, et ce fut seulement vers la tombée de la nuit que nous aperçûmes sur la lisière d'un bois épais une grande maison blanche devant laquelle s'étendait un étang clair et limpide. Aux alentours, s'ébattait un nombreux troupeau de vaches, de poulains et de moutons. Sur l'étang on voyait se jouer une multitude de cygnes, de flamants roses et de canards de cent variétés diverses. Tout cet ensemble présentait à mes yeux un tableau aussi gai qu'inattendu, et je ne pus m'empêcher de manifester joyeusement à mon conducteur une admiration qui parut le flatter.

Après avoir contourné l'étang, nous arrivâmes devant la porte de la maison sans avoir aperçu encore aucun être humain.

Un enfant se montra, et à notre aspect se mit à pousser des cris de joie qui firent apparaître une jeune femme dont un élégant peignoir blanc laissait deviner les formes gracieusement modelées. Son visage ambré, d'un ton mat, aux traits réguliers, était éclairé par deux grands

Digitized by Google

yeux noirs, humides et doux, qui donnaient à sa physionomie une expression de langueur indéfinissable.

Elle nous accueillit tout d'abord avec le plus aimable sourire; mais à la vue de la pâleur de son mari, elle poussa un cri d'épouvante. Don Manuel s'efforça de la rassurer, mais il était si faible que deux serviteurs durent le porter à l'intérieur de l'habitation, et le coucher sur un lit de sangle.

L'intérieur de l'*estancia del Chico* était semblable à celui de toutes les estancias du pays. Les murs entièrement blanchis à la chaux, l'ameublement très simple et très sommaire. Deux longs bancs de bois à dossier servant de canapés, quelques chaises en bois noir avec des dessins peints en vert et en rouge constituaient tout le mobilier de ce qu'en Europe on appelle « le salon », avec une table aussi en bois noir qui en garnissait le centre. Mais cette table avait ceci de particulier, que chacun de ses quatre pieds reposait sur le crâne d'un tigre dont la peau s'étendait en guise de tapis sur le sol. Sur cette table, une coupe pleine d'onces d'or, un revolver et un riche facon à gaine et pommeau d'argent ciselé.

Cette pièce, la première à droite en entrant, était suivie de celle où reposait le blessé. Elle était meublée avec la même simplicité primitive. Une sorte d'étagère appliquée au mur en face du lit formait un autel consacré à la Vierge Marie, comme l'indiquait une image représentant la Mère de douleurs tenant son Fils dans ses bras à la descente de la croix, et une statuette en plâtre grossièrement enluminée de couleurs vives, placée sur la plus haute planchette, où brûlaient constamment deux chandelles de suif. Les autres gradins supportaient des vases garnis de fleurs sauvages, et divers

Digitized by Google

objets offerts à la Vierge en *ex-voto* dans des circonstances mémorables.

Aux murailles étaient suspendus un magnifique mors, un bridon, et de riches étriers ciselés, en argent massif, ainsi que le *lazo* et les *bolas* de gala du chasseur.

Du côté gauche, l'habitation était divisée en trois *cuartos* (chambres). La première, qui servait de salle à manger à l'estanciero et à sa famille, était garnie d'une grande table formée de planches mal équarries reposant sur deux tréteaux, de quelques escabeaux et crânes de bœufs entre les cornes desquels on a coutume de s'asseoir : ce sont même les sièges les plus usités dans le pays.

Les deux autres pièces servaient, l'une de magasin pour les peaux et les provisions de l'estanciero, l'autre de dortoir à ceux de ses peones que leurs fonctions n'obligeaient pas à passer la nuit en plein air. Ils étaient au nombre de neuf, tous très braves gens dévoués à leur maître, mais que leur physionomie sinistre et leur accoutrement bizarre eussent montrés comme de redoutables bandits à un Européen. Quant à moi, j'y étais fait depuis longtemps et leur trouvai très bonne mine.

Pour la cuisine, elle se faisait au grand air, et les dépendances ne comprenaient qu'un petit hangar où un cheval sellé était constamment à la disposition du maître.

Voilà, en peu de mots, la description exacte de l'*estancia del Chico*.

La famille de l'*estanciero* se composait d'une petite fille de six ans et d'un petit garçon de huit ans. Sa femme, qui se nommait Pepa, pouvait avoir vingt-cinq ans. Elle me témoigna de la façon la plus touchante sa reconnaissance pour les soins que j'avais prodigués à son mari, et ne parlait de moi qu'en m'appelant *el medico* avec un gracieux

Digitized by Google

enjouement. L'amabilité et la grâce avec lesquelles doña Pepa faisait les honneurs de sa maison m'empêchèrent souvent de songer que je me trouvais dans une contrée presque sauvage, et m'enveloppaient momentanément comme d'une atmosphère factice de civilisation et de bonne compagnie. Son mari, qu'elle chérissait tendrement, grâce à ses soins assidus se rétablissait rapidement, mais me suppliait toujours de différer mon départ.

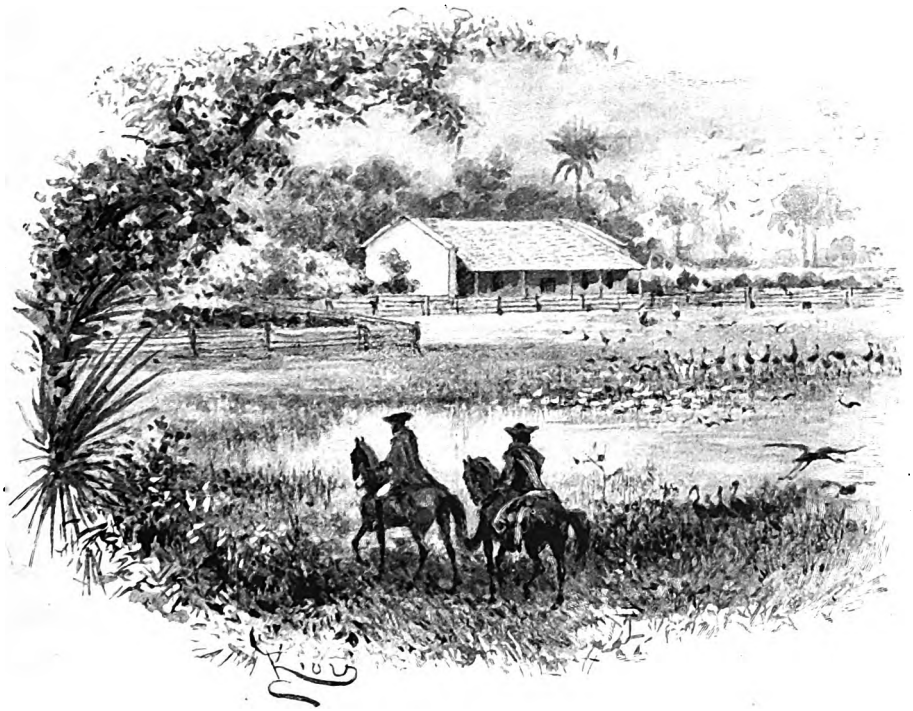
Fidèle à mes goûts d'explorateur, je suivais souvent les peones dans les sorties qu'ils faisaient aux environs. J'y rencontrais surtout de nombreuses lagunes littéralement infestées de caïmans.

Un jour, nous traversions à gué un arroyo bourbeux qui mesurait au moins deux cents mètres de large ; nos chevaux avaient de l'eau et de la boue jusqu'au poitrail, et chaque pas les obligeait à des efforts inouïs. Il fallait suivre le passage avec circonspection, car à droite et à gauche les eaux devenaient beaucoup plus profondes.

Lorsque je vois les joncs s'écarter violemment à ma gauche et un énorme caïman se diriger droit sur moi. Je ne fais qu'un bond et saute dans l'eau, mettant mon cheval entre moi et l'agresseur. Mais d'un choc violent le féroce saurien eut bientôt renversé ma monture, sur laquelle il piétinait comme prenant son élan pour se ruer de nouveau sur moi. Un peon voyant ma situation critique n'hésite pas, à ma grande stupéfaction, à sauter à califourchon sur le dos du caïman, qui, ne s'occupant plus de moi, plonge aussitôt, entraînant son audacieux cavalier. Je m'étais remis en selle, et avec les autres *peones* nous considérions anxieusement le point de l'arroyo où le crocodile avait disparu avec mon sauveur. Nous pouvions suivre pour ainsi dire les péripéties de la lutte par l'agitation violente des joncs et des roseaux. Il s'écoula un espace de

Digitized by Google

temps que je n'essayerai pas d'apprécier, mais qui me parut interminable; puis soudain nous entendîmes un cri de triomphe, les joncs s'écartèrent, et nous vîmes émerger la tête de don Barnabé maculée de toutes les ordures verdâtres de l'arroyo et dégouttant de vase, son long *facon*



L'« ESTANCIA DEL CHICO ». (P. 297.)

entre les dents. Sans dire un mot il enfourcha sa monture, et tout le monde se remit en route sans autres propos. Je voulus remercier mon sauveur et le complimenter de son intrépidité, mais il me regarda avec étonnement et marmotta quelques paroles moqueuses à l'endroit de la promptitude à s'alarmer des *gringos* (étrangers); ce qu'il avait fait était bien simple et ne valait pas tant de compliments.

Digitized by Google

Dépité, je m'écriai : « Fort bien, don Barnabé, ma reconnaissance ne vous touche pas, et vous refusez mes remerciements : je prétends vous les témoigner malgré vous en faisant brûler une chandelle en l'honneur de san Barnabé votre patron. »

Pour le coup, j'avais frappé juste. Une grimace de satisfaction s'épanouit en accent circonflexe sur le visage du peon, et toute la troupe approuva avec componction ma pieuse pensée.

De retour à l'estancia, je n'eus rien de plus pressé que de raconter ma terrible aventure à doña Pepa. Elle m'écouta avec son sourire tranquille, sans la plus légère émotion. « Je ne suis nullement étonnée, dit-elle, de l'attaque du caïman (il en arrive autant tous les jours dans ce pays), non plus que de la prouesse de Barnabé. Dès l'enfance nos gauchos se familiarisent avec ces dangereux combats, dont ils sortent presque toujours vainqueurs. D'ailleurs, les caïmans sont beaucoup moins à craindre que les tigres », ajouta-t-elle avec un tendre regard à l'adresse de son mari.

Doña Pepa n'exagérait pas l'intrépidité et l'adresse à tous les exercices du corps des gauchos correntinos. Ce sont les meilleurs cavaliers que j'aie jamais rencontrés. Quand on a assisté à leurs chevauchées et qu'on a pu voir ce qu'ils obtiennent de leurs montures indomptées, on est en droit de dire du gaucho que son cheval fait partie intégrante de sa personne.

A la différence de l'Arabe, le gaucho ne s'attache pas à son cheval, ne le prend pas en affection, il en change sans regret, intimement convaincu que toutes les qualités de la monture résident dans l'habileté du cavalier, que le quadrupède est chose inerte et indifférente, matière quelconque tant que l'homme ne l'a pas transformé en instrument intel-

Digitized by Google

ligent et docile par le contact puissant de ses genoux et l'action tour à tour délicate et vigoureuse de sa main.

Grâce à l'application énergique de cette théorie, le gaucho est maître de tous les membres, de tous les organes de sa monture, comme de ceux de son propre corps. Sans effort apparent, par une transmission invisible et instantanée, sa volonté s'exécute.

J'ai vu accomplir notamment aux gauchos correntinos des tours d'adresse équestres vraiment merveilleux pour s'emparer d'un taureau sauvage sans employer le lazo.

Lancés à fond de train, ils galopent côte à côte du taureau, puis, le saisissant par la queue, lui impriment par un écart de leur cheval une si violente secousse que le taureau s'abat sur le flanc. Avant qu'il songe seulement à se relever, ils ont mis pied à terre, l'ont saisi par les cornes et frappé d'un seul coup de couteau qui foudroie presque toujours l'animal.

Ils ont encore un autre procédé : ils courent bride abattue droit sur le taureau, et au moment où la bête furieuse baisse la tête pour donner le coup de corne, ils l'évitent en se jetant de côté et sans s'arrêter le frappent d'un coup de couteau mortel au défaut de l'épaule.

Le Correntino mange et boit à cheval, dort à cheval, joue aux cartes à cheval, et ne met pied à terre que lorsqu'il lui est impossible de faire autrement.

A l'*estancia del Chico,* il avait fallu faire comme tout le monde, et je suivais en amateur les peones dans leurs continuelles chevauchées, assistant à tout moment à quelque nouveau tour de force équestre. Pour leur complaire, j'avais même dû m'essayer moi-même à leurs exercices de sauvage voltige, et les gauchos me déclaraient complaisamment qu'il y avait en moi l'étoffe d'un vrai gaucho.

Digitized by Google

Don Manuel el Tigrero était maintenant complètement rétabli, et nous faisions ensemble de longues excursions dans le pays, pendant lesquelles nous nous absentions quelquefois trois ou quatre jours de l'estancia. Je commençais à être complètement familiarisé avec cette région sauvage, et ne pouvais songer à m'y éterniser, malgré l'affection que me témoignaient don Manuel et sa famille. Il y avait près de deux mois que j'avais interrompu mon voyage; il fallait ne pas s'endormir dans les délices de cette nouvelle Capoue, faire appel à mon énergie et me décider à poursuivre mon chemin. Mais l'amitié que me manifestaient mes hôtes me faisait toujours renvoyer au lendemain l'annonce de mon départ; ils s'aperçurent de ma préoccupation et en devinèrent le motif.

J'avouai qu'ils ne se trompaient pas, et que, malgré mes regrets, il me fallait songer à les quitter. Ils insistèrent vivement pour me garder encore, mais ma résolution était prise.

J'étais dispos et réconforté par cette cordiale hospitalité, mes deux chevaux *Loro* et *Mi Tio* parfaitement reposés et en bonne condition, j'allais continuer mon voyage sous d'heureux auspices. Don Manuel me força d'accepter à titre de souvenir un superbe cheval que j'avais souvent admiré, doña Pepa m'offrit une bourse à tabac brodée de ses blanches mains. En femme prévoyante, elle y joignit une petite provision de *yerba mate,* qui devait m'être fort utile pour me réconforter en voyage.

Après avoir exprimé à mes hôtes toute ma reconnaissance pour leurs bons procédés, je pris congé, non sans regret, de don Manuel et de sa famille, pour reprendre le cours de mes pérégrinations solitaires.

Don Manuel voulut absolument m'accompagner à quelque distance

Digitized by Google

Barnabé saute à califourchon sur le dos du caïman. (P. 300.)

Digitized by Google

de l'estancia avec plusieurs de ses peones, entre autres don Barnabé le Taciturne. Ils me firent escorte pendant deux jours de route avant de pouvoir se décider à me quitter. Ils me laissèrent enfin, non sans me faire force recommandations touchant le chemin à suivre et les précautions à prendre pour me garer des caïmans et des bêtes fauves. Chacun me serra la main tour à tour; le dernier, don Manuel me pressa d'une étreinte énergique en disant d'une voix profonde :

« N'oubliez jamais que vous laissez ici un ami.

— L'ami qui vous quitte ne l'oubliera pas », répondis-je.

Et tournant bride, nous suivîmes chacun notre chemin. Jamais je n'ai revu don Manuel.

Le pays que je parcourais devenait de plus en plus marécageux, et ce n'était pas trop de toutes les recommandations que j'avais reçues pour retrouver ma route au milieu des mille détours qu'il me fallait faire. Le gibier aquatique était en quantité, et les caïmans s'occupaient à lui donner la chasse avec une ruse surprenante chez des animaux de cette espèce. Ils sortaient à deux ou trois d'une lagune, et l'un d'eux faisait le mort tandis que les autres se mettaient en embuscade. Alors je voyais les dorothées, les hérons ou les canards s'approcher sans défiance et venir se reposer sur la carapace du saurien, la prenant sans doute pour un tronc d'arbre mort. Tout à coup les guetteurs se précipitaient avec une vélocité dont je les aurais crus incapables, et il était rare qu'ils ne réussissent pas à s'emparer de quelques-uns de ces volatiles trop confiants.

D'autres fois, on entendait des cris de détresse : c'était un canard ou un cygne adroitement happé par un caïman qui s'était glissé sous lui, nageant entre deux eaux.

Digitized by Google

J'avoue sans difficulté qu'au milieu de tous ces animaux étranges et voraces je ne me sentais pas fort tranquille. Il y avait déjà une quinzaine de jours que j'avançais seul au travers de cette région sauvage, et à juger d'après les renseignements qu'on m'avait donnés je devais avoir fait fausse route, car je n'avais rencontré ni village ni maison habitée, contrairement à ce qu'on m'avait annoncé.

Je ne m'en serais pas préoccupé outre mesure, si le pays eût été agréable et les chemins commodes à suivre; mais depuis huit jours j'étais constamment sous bois, dans des fourrés impénétrables, et toujours pataugeant dans des marécages. Le cheval de relais de don Manuel n'était certes pas de trop, avec de telles difficultés de marche. *Loro* avait perdu sa gaieté ordinaire, ne bavardait plus et me regardait d'un œil défiant, comme s'il se fût imaginé que j'avais conduit mes chevaux dans ce déplaisant séjour avec l'arrière-pensée de les offrir en pâture à quelque caïman; *Mi Tio* lui-même ne paraissait pas plus rassuré.

Pour comble d'ennui, les vivres commençaient à me manquer, et la nature du terrain ne me permettant pas de courir, j'étais réduit à tâcher de prendre de temps en temps quelques canards imprudents que je mangeais crus, étant dans l'impossibilité d'allumer du feu.

Un matin je faillis être victime d'ennemis singuliers et inattendus. Selon ma coutume, la veille, à la nuit tombante, j'avais grimpé sur un arbre très touffu, dont le pied baignait dans l'eau, pour y dormir. Je m'accommodai de mon mieux sur la fourche d'une maîtresse branche, m'attachant avec ma ceinture, et, harassé de fatigue, je tombai dans un profond sommeil.

Le soleil n'était pas encore levé lorsque je fus subitement éveillé en sursaut par un vacarme indescriptible : en ouvrant les yeux, je me vis

Digitized by Google

assailli par une nuée de gros aras, qui, trouvant un intrus installé au milieu de leurs nids, étaient exaspérés de rage et de fureur. J'avais pris gîte sans le savoir au milieu d'une colonie de perroquets : la chose était risible, mais devenait inquiétante, car, le bec en avant, plusieurs s'approchaient si près de mon visage que je fus contraint de les écarter avec mon couteau. J'en tuai de la sorte deux ou trois, ce qui rendit les autres encore plus furieux, si bien que j'eus beaucoup de peine à descendre sans avoir les yeux arrachés de leurs orbites. J'eus encore un combat à livrer pour ramasser mes victimes dont je convoitais la chair. Je finis par rester maître du champ de bataille. Mais j'avoue que je n'ai jamais vu d'animaux plus acharnés que ces cacatois, un peu plus tard je pus ajouter : plus coriaces.

Cette rencontre me fit songer que généralement les perroquets établissent leurs colonies non loin des habitations, et, grimpant au sommet d'un arbre, je regardai attentivement autour de moi. Je ne pus rien apercevoir, si ce n'est la bande des cacatois qui fuyait à tire-d'aile dans une direction opposée à celle que je suivais.

A tout hasard, je pris le parti de les suivre, et ce fut une heureuse inspiration, car vers la fin de la journée j'atteignis la terre ferme et ne tardai pas à apercevoir la colonie de San Agostin. Sans m'en rendre compte, j'étais passé tout près de l'Assuncion, et sans les perroquets, je ne serais peut-être jamais sorti de ces marécages interminables.

Je pris une huitaine de jours de repos à San Agostin, qui ressemble à tous les *pueblitos* de la République Argentine. Quant aux habitants, ils ont l'aspect aussi sauvage et portent le même costume. Pour les femmes, il se compose simplement d'une robe d'indienne légère et de l'éternelle mantille espagnole qu'elles appellent *rebozo*.

Digitized by Google

Afin de ne plus m'égarer à l'avenir, comme cela venait de m'arriver, je pris le parti d'engager un guide. Celui qui s'offrit à moi et que je retins était loin cependant d'avoir une physionomie attrayante. Il répondait

Je fus réveillé par un vacarme indescriptible. (P. 307.)

au nom peu harmonieux de Petron. Petit, trapu, doué d'une figure repoussante et renfrognée, tous les mauvais instincts se peignaient dans ses yeux louches et clignotants. Il avait sans cesse à la bouche des patenôtres et invoquait à tout propos la *Santissima Madre de Dios*.

Digitized by Google

Comme je n'avais pas le choix, je fus obligé de m'accommoder de ce pieux personnage, non sans une certaine appréhension.

Mon but était de me rendre à la *Candelaria* en passant par Salano, San Xavier, San Geronimo et Santa Tecla. Mon guide, avant l'aurore, vint m'avertir qu'il serait bon de partir, et nous nous mîmes en route. Contrairement à ce que j'aurais cru d'après son apparence chafouine et sournoise, Petron était très bavard, mais sa conversation était des plus édifiantes. Il m'entretint de nombreux miracles opérés dans le pays, et me fit toute une théorie sur les perfides embûches constamment tendues par le malin Esprit à la simplicité débonnaire des pauvres *camperos*. « Ils sont bons et honnêtes, disait-il, mais ils ont l'esprit faible, et le Démon leur persuade aisément de commettre une mauvaise action. »

Ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir si l'Esprit du mal avait le même ascendant sur mon guide.

Questionné à ce sujet, Petron répliqua que maintes fois il lui avait fait bourdonner aux oreilles de mauvaises pensées, mais qu'il les avait toujours écartées. Néanmoins, en insistant, je finis par obtenir l'aveu qu'un jour l'Esprit du mal s'était présenté à Petron sous la forme d'une bouteille de caña qu'il avala jusqu'à la dernière goutte, et lui suggéra l'idée détestable d'assassiner un de ses amis qui avait eu le mauvais goût de lui gagner aux cartes une douzaine de réaux. Mais comprenant bientôt toute l'horreur de son action, il la répara par une pénitence exemplaire, en s'emparant de trois vaches appartenant au défunt et vendant leurs peaux pour faire brûler des cierges à la *Santa Madre de Dios*.

« Je suis heureux d'être averti, dis-je à mon guide, que le mauvais Esprit a coutume de s'introduire en vous sous la forme de caña : tant

Digitized by Google

que nous serons ensemble, comptez sur moi pour veiller à ce qu'aucune bouteille ne souille vos lèvres de son approche perfide. »

Mon voyage se poursuivait cependant sans incident notable; le pays avait complètement changé d'aspect, une végétation d'une merveilleuse puissance nous entourait de toutes parts : le moindre brin d'herbe était presque un arbuste. A ma grande satisfaction, les caïmans semblaient moins abondants, remplacés, il est vrai, par une quantité de serpents de toute espèce. Nous avions dépassé Solano, où Petron faillit céder à la tentation d'introduire l'Esprit du mal dans son estomac, mais je parvins à m'y opposer. Ayant réussi à l'empêcher de boire, je pensais, malgré la mauvaise mine de mon guide, qu'il ne me causerait aucun désagrément; je me trompais, car le mauvais Esprit a plus d'une corde à son arc.

Nous avions fait halte dans un site solitaire et sauvage; nos chevaux, débarrassés de leurs selles, erraient en liberté, et nous reposions étendus à l'ombre d'immenses palmiers à cent pas d'une lagune, dont le voisinage ne tarda pas à m'inquiéter beaucoup.

J'appris en effet de Petron que ce marais portait le nom de *Laguna de los Caparaçudos,* à cause des nombreux caïmans qui le peuplaient. En m'approchant du bord, je pus en apercevoir en effet plusieurs qui flottaient paresseusement à la surface. Je revins aussitôt près des chevaux avec mille précautions, pour ne pas attirer les sauriens, ayant hâte de quitter ce lieu hanté par de si désagréables voisins.

Mais Petron me regardait en riant. « Pourquoi avez-vous peur? me dit-il; ils ne mordent pas quand ils sont dans l'eau, et, si vous voulez, nous allons en pêcher un pour avoir du musc. »

Curieux d'assister à une pêche de ce genre, et ne voulant pas paraître

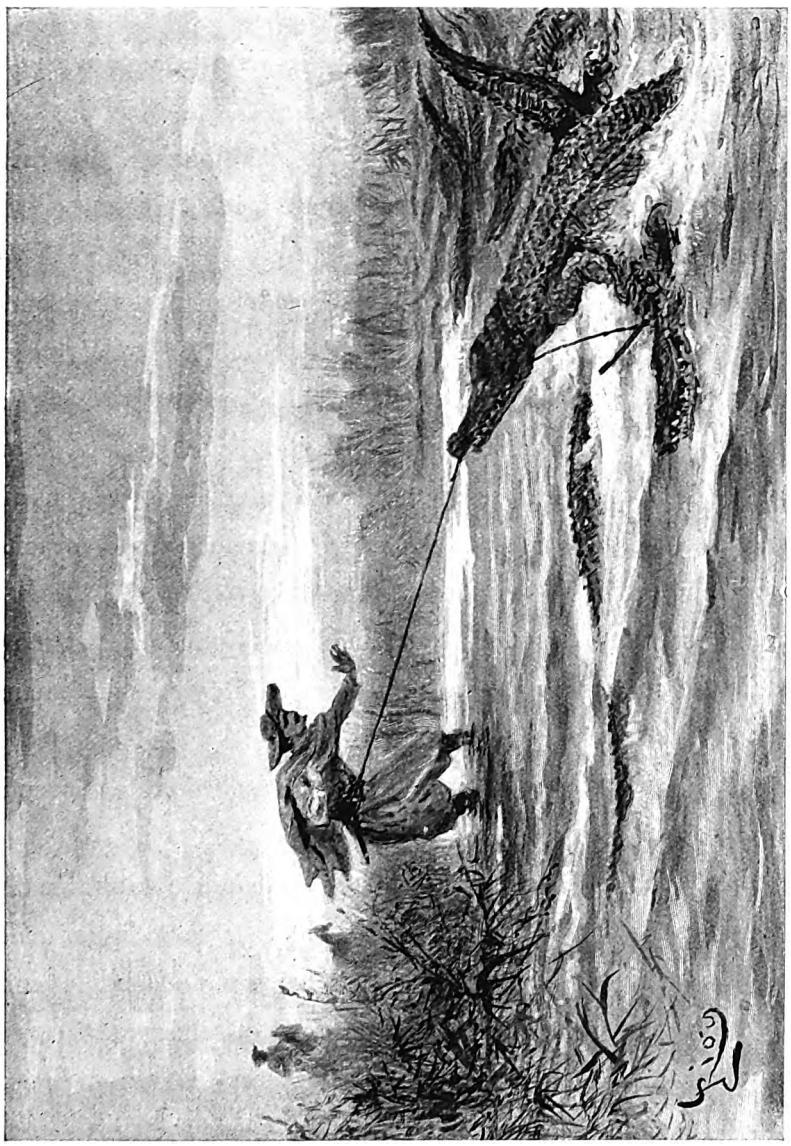
Digitized by Google

moins brave que ce gaucho, j'y consentis, pensant qu'il allait opérer lui-même.

« Ce sera bientôt fait, dit-il, vous n'avez qu'à m'aider comme je vous l'indiquerai. » Il alla d'abord chercher son cheval et le sella avec beaucoup de soin, puis prenant sa lance à tigre, il l'arma d'un harpon crochu, y attacha un lazo dont il me noua l'autre extrémité autour de la taille. Cela fait, il s'approcha de l'étang, cherchant des yeux un caïman pour lui jeter le harpon. Mais il me vint une crainte. « Croyez-vous, lui dis-je, que je serai assez fort pour amener à terre le caïman harponné? Il vaudrait mieux attacher le lazo à la selle du cheval. — Inutile, répliqua mon guide, je vous aiderai, et nous serons bien assez forts à nous deux. »

Plein de confiance, je m'arc-boute pour résister à la secousse du dangereux poisson qu'il s'agissait de pêcher. Le harpon siffle et, lancé avec une rare adresse, s'enfonce dans le flanc d'un des plus gros caïmans. L'animal plonge instantanément, et je reçois une si violente secousse qu'elle manque me rompre la colonne vertébrale; malgré mes efforts, je me sens entraîné rapidement vers le marais où les sauriens, dérangés de leur quiétude habituelle, grouillaient avec un bruit étrange. J'appelai à grands cris Petron à mon secours, mais l'Esprit du mal lui avait soufflé cette idée de pêche dans le but de se débarrasser de moi, et il attendait en ricanant que ma perte fût consommée pour s'emparer de mes trois chevaux et de mon mince bagage. Encore dix pas, et j'étais perdu : je voyais déjà les caïmans s'avancer à ma rencontre en dardant sur moi leurs regards glauques et vitreux; encore deux pas, et tout était fini. Brusquement, un énorme saurien se précipite en bousculant les autres afin d'être le premier à happer la proie qui s'avançait; mais dans

Digitized by Google



Malgré mes efforts, je me sens entraîné rapidement dans le marais. (P. 312.)

Digitized by Google

sa hâte il se heurte au lazo qui filait à la surface de l'eau. D'un coup de mâchoire il tranche cet obstacle, et, délivré, je roule sur le bord.

A peine culbuté, j'étais sur pied et fuyais le marais comme si j'avais des ailes aux talons.

Petron, me voyant ainsi courir, croit que je le poursuis pour lui faire expier son lâche guet-apens et s'enfuit à toute bride.

Je ne l'ai jamais revu.

Je continuai mon voyage, heureux d'être débarrassé d'un guide si accessible à toutes les tentations de l'Esprit du mal.

Laissant de côté San Xavier et San Geronimo, je passai par San Carlos et me dirigeai vers la Candelaria sans autre incident. La contrée que je traversais était des plus pittoresques, et en fait d'ennemis, je n'eus affaire qu'à des moustiques innombrables dont l'acharnement et la voracité me firent beaucoup souffrir.

Je me reposai plusieurs jours à la Candelaria, jolie petite ville agréablement située sur les bords du Parana, et habitée presque exclusivement par des fils du pays.

Je vendis là mes trois chevaux, et pris la résolution de descendre le fleuve en bateau.

A cette époque, je fis connaissance avec le *pico,* insecte auprès duquel les moustiques sont d'un commerce agréable. Ce sont des animalcules microscopiques, qui se logent sous les ongles et y pondent des milliers d'œufs dans une petite vésicule qui se gonfle et cause une intolérable démangeaison. Un seul de ces insectes imperceptibles suffit pour épuiser toute la dose de patience dont peut disposer le stoïcien le plus flegmatique et le plus résigné. Or, ils ne viennent jamais seuls. Ils ne s'attaquent pas seulement à l'homme, et les chiens qui en sont infestés font réellement

Digitized by Google

pitié : ils cherchent à s'en débarrasser avec leurs dents et ne tardent pas à être couverts de plaies.

Les bottes les plus imperméables ne sauraient apporter d'obstacles à ces insectes, et quand on en est atteint, il faut pour s'en défaire recourir à de vieilles femmes qui, moyennant une piastre, vous font une incision cruciale pour extraire la vésicule, et appliquent un onguent composé de suif et de graines écrasées (*tartaro pisado*), qui réussit assez bien.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je me séparai de mes chevaux qui avaient été si longtemps mes seuls compagnons, malgré la promesse que me fit un riche estanciero, auquel je les vendis, de les traiter avec tous les égards imaginables.

Je pris passage sur l'*Ernestine,* petit remorqueur appartenant à un Français de Buenos-Ayres nommé Leblond. C'était un grand parleur, mais un fort brave homme, et nous ne tardâmes pas, comme compatriotes, à être bons amis.

Nous descendions paisiblement le Parana par un temps magnifique, contemplant l'admirable panorama qui se déroulait sous nos yeux, à droite le Paraguay, à gauche les rives pittoresques de la province de Corrientes. C'étaient à perte de vue de fertiles pâturages où erraient une multitude de bestiaux de toute espèce, qui donnaient au paysage une incroyable animation.

Nous arrivâmes bientôt à Corrientes, capitale de la province du même nom, qui se trouve située au confluent du Parana et du Paraguay. Corrientes, qui n'est pas à moins de trois cents lieues de Buenos-Ayres, compte environ douze mille habitants. Cette ville, dont les rues sont tirées au cordeau comme d'usage dans ce pays, n'offre rien de par-

Digitized by Google

ticulièrement remarquable. Ces rues qui ne sont pas pavées deviennent à la moindre pluie de véritables cloaques; il est vrai que les pluies sont rares, mais alors on a l'inconvénient de la poussière, dont les tourbillons subtils pénètrent partout.

Comme costumes et aspect extérieur, les habitants ne diffèrent guère de ceux des autres villes du pays que je connaissais déjà; peut-être toutefois leurs vêtements sont-ils plus bariolés et plus chargés de clinquant, suivant le goût habituel des populations des contrées où le soleil règne en maître.

Nous ne fîmes qu'un court séjour à Corrientes, et après avoir pris ou débarqué quelques marchandises, l'*Ernestine* leva l'ancre et continua de descendre sous petite pression ce fleuve grandiose dont les rives nous offraient un spectacle toujours varié et intéressant.

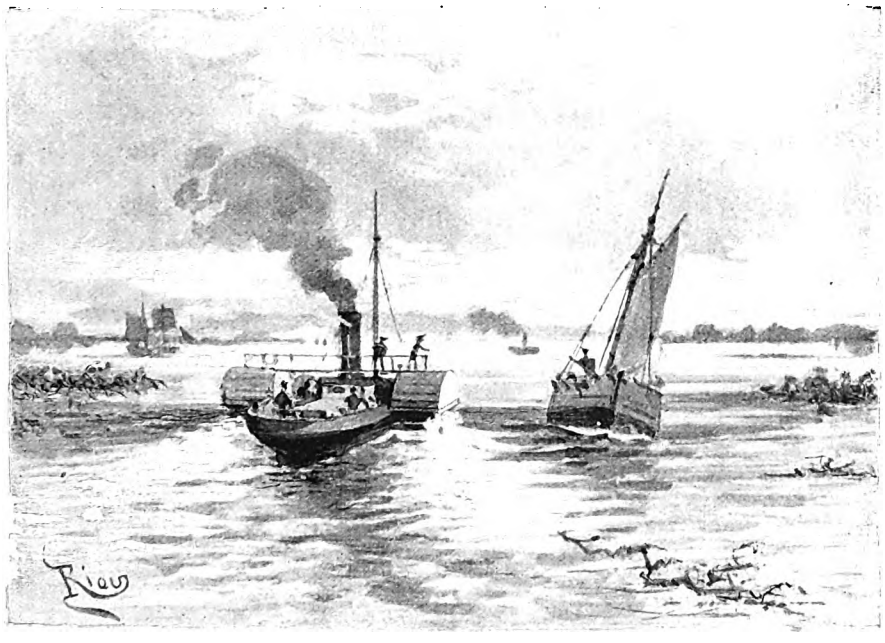
Nous passâmes en vue de l'Empedrado, petite ville enfouie sous la verdure, au confluent de la rivière du même nom. Ce fut ensuite Goya, puis l'Esquina. C'est dans ces parages que j'avais projeté de me séparer de l'aimable capitaine Leblond et de son équipage entièrement composé de Français.

Nous avisâmes une péniche, sorte de vieux sabot péniblement penché sous l'effort de sa voile. Le pilote assura que cette barque ne pouvait aller qu'à Cayasta. C'est pourquoi je la fis héler, et après m'être assuré que telle était bien sa destination, je fis mes adieux à l'*Ernestine* et pris passage à bord de la péniche.

Ma nouvelle embarcation portait le nom poétique d'*Étoile,* et cependant rien ne brillait à son bord, si ce n'est toutefois le nez du capitaine, dont le coloris rubicond dénonçait hautement l'habituelle intempérance.

Digitized by Google

Quelle différence entre ce bon vivant et l'époux chétif et maigrelet de l'infortunée Pelegrina! Autant celui-ci était desséché et plein d'aspirations poétiques, autant celui-là était dodu et prosaïque. Ses yeux avaient peine à s'ouvrir dans la bouffissure de sa face rebondie; il vivait dans une perpétuelle somnolence dont il ne sortait que pour



Adieu à l'*Ernestine*. (P. 316.)

manger et surtout pour boire, étant constamment entre deux vins.

Il est inutile de faire remarquer que les matelots ne se croyaient pas tenus à plus de sobriété et à de meilleures manières que leur chef, et c'est avec une vive satisfaction que je me séparai de ce crapuleux équipage, lorsque la barque, en dépit de leur indolence et de leur incurie, finit par aborder à Cayasta.

Digitized by Google

Ausitôt débarqué, je me rendis droit à l'estancia où j'avais laissé mon cheval et l'y retrouvai en parfait état. La brave bête me reconnut et s'avança vers moi pour quêter une caresse. Comme j'avais hâte de revoir Cayastacito et tous mes amis, je fis seller sur-le-champ et me dirigeai sans perdre de temps vers le *Passo Lacino*. Dans la cahute du passeur, je retrouvai mon ami Juan et sa femme doña Romana. Cette dernière, accroupie dans un coin du *cuarto,* avait le front ceint de nombreux chapelets de haricots fendus qui formaient la coiffure la plus bizarre qui se puisse imaginer. La bonne femme souffrait de la tête, et employait à haute dose le remède singulier en honneur dans la contrée.

J'acceptai pour la nuit l'hospitalité de ces braves gens, et le lendemain, dès l'aurore, me mis en route pour Cayastacito, où je parvins avant la chute du jour.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Anatole reparaît. — Réjouissances. — La *carneada*. — Je me montre digne élève des Correntinos et conquiers le surnom de *Varon*. — Je pars pour Santiago. — Les Indiens et le boa. — Cupidité indienne. — Une hospitalité peu écossaise. — Comment sans mes chaussettes je serais mort de faim. — Arrivée à Santiago del Estero. — La foire. — Roblero et le *gollo* don Mascallo. — Un maquignon dupé. — Je pars avec la caravane de Roblero pour la Bolivie. — Tucuman. — M. de Plin — Une soirée en France.

Ce ne fut pas sans une profonde émotion que j'aperçus les premières maisons de ce village où s'étaient écoulés les meilleurs jours de mon voyage, où je comptais tant d'amis simples et bons qui m'avaient pour ainsi dire adopté comme un des leurs. Mon cœur battit avec plus de force à l'aspect de notre chaumière, et, pressant l'allure de mon cheval, je pénétrai au galop dans le *patio*.

Mais à mon grand étonnement personne ne venait à ma rencontre. Je mis pied à terre et me hâtai d'entrer dans l'habitation. Elle était vide; toutefois chaque objet du mobilier, la table, les escabeaux, la petite pharmacie, était à sa place habituelle. Un coup d'œil me suffit pour voir que la maison n'était pas habitée depuis quelque temps, bien qu'on l'eût laissée grande ouverte. Il ne manquait cependant pas un clou, car l'Argentin n'est pas voleur, il est trop *hidalgo* pour cela.

Je m'empressai de questionner les voisins, qui m'apprirent que don Natalio faisait une grande tournée médicale dans le nord de la province, pour vacciner les populations que décimait la variole. C'était une œuvre

Digitized by Google

humanitaire, mais lucrative aussi, car Anatole gagnait, paraît-il, beaucoup d'argent.

Pour ne pas rester seul, je pris alors à mon service un petit Indien, que je chargeai de faire mon ménage, c'est-à-dire simplement de tenir le feu allumé.

Dans le *pueblito,* tout le monde avait témoigné une vive satisfaction de mon heureux retour, et chacun venait à tour de rôle me féliciter et prendre des nouvelles des pays que j'avais traversés.

Bientôt j'eus autour de moi une trentaine de voisins qui insistaient pour entendre le récit de mes aventures, et auxquels, suivant l'usage, j'offris le *mate* traditionnel. Sans façon, chacun s'était assis à terre autour d'un grand feu, l'eau bouillait sans interruption dans deux *pavas,* et le *mate* circulait rapidement de bouche en bouche, lorsque le galop précipité d'un cheval se fit entendre, et un même cri s'échappa de toutes les poitrines : « Don Natalio ! » En effet, c'était lui qui paraissait au détour de la grande allée de *los Paraïssos,* droit sur ses étriers, le poncho flottant au vent, enflé par la rapidité de sa course ; c'était bien lui, avec sa longue barbe blonde et son superbe cheval *el Saïno.*

Une nouvelle clameur s'éleva presque aussitôt : « *Don Natalio con un avestru!* » (Avec une autruche !)

C'était la vérité ; à vingt-cinq pas en avant du cavalier courait péniblement, harassée, battant l'air de ses courtes ailes, le bec grand ouvert laissant échapper un râle d'épuisement, une autruche de grande taille.

A la vue de cette prouesse inouïe, mirifique, dont jamais gaucho n'avait entendu parler, ramener chez soi une autruche en la faisant courir dans les rues du village, on poussa mille acclamations frénétiques. Mais lorsque l'animal, parvenu à vingt pas de notre groupe, tomba

Digitized by Google

foudroyé par les *bolas* qu'Anatole lui lança avec l'adresse d'un vieux gaucho, ce fut de l'enthousiasme.

Laissant ramasser son gibier par les assistants, Anatole sauta de cheval et me donna l'accolade avec un fraternel empressement.

DON NATALIO.

On décida que pour fêter notre heureux retour, il y aurait le lendemain dans le *pueblito* grand festin de gala, dont l'autruche formerait le plat de résistance. Ce programme fut acclamé avec allégresse, et le matin, dès l'aurore, les préparatifs étaient en train autour d'un immense brasier qui occupait le milieu du *patio*. Le commandant était arrivé

Digitized by Google

dans la nuit avec son escorte, et à tout moment survenaient de nouveaux voisins, pressés de prendre part aux réjouissances. Des courses furent organisées, de nombreux paris s'engagèrent, et deux jours après Cayastacito comptait un surcroît de population de plus de mille personnes.

Autour du *pueblito* étaient rangées quantité de charrettes qui servaient aux femmes successivement de salon de réception et de chambre à coucher. La cuisine se faisait en plein air autour de cent feux de bivouac, où brûlaient des troncs d'arbres entiers. Toute la nuit, l'air retentissait des accords plus ou moins mélodieux des guitareros et des romances langoureuses improvisées par les *aficionados*.

A côté du bal où les jeunes gens se trémoussaient avec un infatigable entrain, des groupes de gens posés avaient organisé d'interminables parties de *monte,* et manipulaient sans se lasser les cartons fripés et crasseux, au cliquetis métallique des onces d'or, tandis que le *mate* et le café circulaient en flots sans cesse renouvelés.

Ces réjouissances monstres ne durèrent guère moins d'un mois. Comme d'ordinaire elles furent l'occasion de plus d'une querelle sanglante; il y eut plusieurs blessés, et même des morts. — C'est l'habitude.

Les courses, qui furent des plus brillantes, et auxquelles je pris part, m'intéressèrent surtout.

Plusieurs de nos visiteurs y perdirent beaucoup d'argent; quant à moi, j'y gagnai du moins un surnom qui me resta. Voici dans quelles circonstances.

Un matin, je me rendis comme tout le monde à la *carneada,* c'est-à-dire à la chasse et à la capture du taureau qui doit fournir la viande de

Digitized by Google

boucherie, spectacle toujours fertile en incidents imprévus et pour lequel les gauchos sont passionnés. Chacun s'y rend sans cérémonie et sans faire toilette, car fréquemment les spectateurs deviennent acteurs, et s'empressent, le cas échéant, de prêter l'aide de leur couteau ou de leur adresse personnelle. Je m'étais acheminé longtemps après les autres et m'attendais à ce que tout fût terminé; mais mon étonnement fut grand de voir la bête courir rapidement en déjouant les poursuites combinées de plusieurs gauchos qui ne semblaient du reste pas curieux de lutter avec elle corps à corps.

Les assistants, très émus, m'expliquèrent avec volubilité qu'on avait affaire à un taureau des plus redoutables, qui venait de rompre deux lazos et chargeait en furieux les cavaliers à coups de cornes. C'est pourquoi je les voyais exécuter autour de lui des voltes savantes à distance respectueuse, nul d'entre eux ne tenant à faire éventrer son cheval.

J'arrivais de Corrientes, où j'avais vu traiter les taureaux avec une tout autre désinvolture, où je m'étais essayé moi-même à ces exercices sous la direction des peones de don Manuel, maîtres dans l'art de la tauromachie; je résolus de saisir cette occasion de mettre en pratique leurs expertes leçons.

Piquant des deux en dépit des cris d'avertissement des gauchos, je cours droit à la rencontre du taureau, ainsi que je l'avais vu faire aux Correntinos. Par un léger écart de ma monture, j'évite son choc, et me mets à galoper à sa gauche. Le taureau exaspéré fait volte-face, laboure la terre de ses cornes au milieu d'un nuage de poussière, et se rue sur moi avec la promptitude de l'éclair. J'esquive encore le coup en me jetant de côté, et au moment où il passe près de moi, je me penche et lui

Digitized by Google

plonge jusqu'à la garde mon long *facon* au défaut de l'épaule. L'endroit était bon, car l'animal, après un dernier mugissement, s'affaisse sur le flanc, foudroyé.

A ce coup inattendu, des hourras d'enthousiasme s'élèvent de toutes parts, et chacun se presse pour me complimenter. Le commandant, témoin de mon exploit, s'écria d'une voix tonnante : « *Hay esta el varon gaucho!* » (Voilà ce que c'est que l'homme gaucho! — Le mot *varon* signifie homme dans le sens du mot latin *vir*.)

Depuis cet incident, on ne m'appela plus à Cayastacito et dans les environs que « *El varon* ».

Après avoir séjourné encore quelque temps à Cayastacito, je me sentis pris du désir de voir encore du nouveau et d'entreprendre une autre excursion. Je me procurai deux bons chevaux, fis mes adieux à Anatole et me mis en route, car je ne délibérais jamais longtemps avant de mettre une idée à exécution.

Mes deux nouvelles montures ne tardèrent pas à me faire vivement regretter mes compagnons *Correntino*, *Loro* et *Mi Tio*. Quelle différence chez des animaux de même espèce! Ceux-ci semblaient dépourvus de la plus minime dose d'intelligence et ne songeaient qu'à se repaître et à s'échapper. Aussi était-ce un continuel souci pour moi de les tenir à l'attache.

Suivant mon habitude, j'étais parti un peu au hasard, sans autre guide que ma boussole, me dirigeant vers Santiago. Pour y arriver, il suffisait de marcher au nord-ouest, mais il fallait traverser une région voisine de celle que nous avions ravagée lors de notre dernière expédition avec le commandant contre les Indiens. Aussi me disais-je : Si je tombe entre les mains des survivants de ces derniers, mon

Digitized by Google

affaire est faite. Mais j'avais échappé à tant de dangers que j'étais plein de confiance en ma bonne étoile, et je m'acheminai sans crainte.

La contrée que je traversais, légèrement vallonnée, me semblait

Je lui plonge jusqu'à la garde mon long *facon* au défaut de l'épaule. (P. 324.)

surtout remarquable par son aspect sauvage; la monotonie du sol était entrecoupée par de longues rangées d'algarobales ou de quebrachos.

Les journées étaient d'une chaleur torride; plus j'avançais, plus l'ardeur du soleil devenait insupportable, comme si j'eusse diminué

Digitized by Google

d'une façon sensible la distance qui me séparait de lui. Les nuits elles-mêmes étaient lourdes et accablantes, ce qui ne m'empêchait pas d'allumer de grands feux, seul moyen d'écarter les fauves que j'entendais constamment rôder autour de mon bivouac, à tel point que mes chevaux, terrifiés, en perdaient le boire et le manger.

Bientôt ce chapitre important me préoccupa pour mon propre compte; mes provisions touchaient à leur fin, et j'étais très malheureux à la chasse, car les autruches et les daims qui pullulaient dans le pays n'étaient pas faciles à prendre. Je redoutais encore plus la soif que la faim, et l'eau commençait à manquer.

J'avais calculé qu'il me faudrait huit ou dix jours pour parvenir à une région habitée : il y avait quinze jours que je marchais, et je n'apercevais pas la moindre trace humaine. Il est vrai que cela valait encore mieux que de rencontrer des Indiens, me disais-je. Mais je ne perdais rien pour attendre.

Le seizième jour de mon voyage, mourant de soif, je suivais mélancoliquement dans les hautes herbes un sentier tracé par le piétinement habituel des fauves ou des quadrupèdes des prairies, quand je vis surgir tout à coup, à dix pas de moi, deux Indiens qui me firent impérieusement signe de m'arrêter en agitant leurs longues lances.

Je ne pouvais guère songer à la résistance, car selon toute probabilité leurs compagnons n'étaient pas loin; je fis donc halte, attendant les événements.

Soudain un sifflement sinistre, bien connu, traversa l'air et vint frapper mon oreille. J'en eus la chair de poule, car c'était le bruit par lequel le boa constrictor exhale sa colère, et j'avoue que je n'ai jamais pu surmonter mon horreur pour les serpents, bien que j'en aie ren-

Digitized by Google

contré souvent et beaucoup de toute espèce et de toute dimension.

A cet instant, les Indiens m'ordonnèrent par signes de mettre pied à terre, ce que je fis après quelques secondes d'hésitation. L'un d'eux s'était déjà emparé de mon autre cheval, et daigna me faire monter en croupe derrière lui. J'étais donc encore une fois prisonnier, mais je serrais sous mon *puncho* la crosse de mon revolver, me promettant bien de tâcher de me dégager si la troupe n'était pas trop nombreuse.

Cependant l'Indien qui avait pris ma monture avançait avec prudence, lorsqu'un second sifflement plus rapproché me fit de nouveau tressaillir. Aussitôt l'Indien se dressa sur les étriers et brandit sa lance qui s'échappa de sa main, rapide comme l'éclair, allant se planter à vingt-cinq pas environ, dans les anneaux du reptile prêt à s'élancer sur nous et dont la tête hideuse dépassait les plus hautes herbes.

La lance vibra quelques secondes, et nous aperçûmes un spectacle effrayant.

Le serpent, frappé au milieu du corps, était cloué à terre, et les deux tronçons restés libres se tordaient convulsivement avec des efforts impuissants. Tantôt ses dents déchiraient avec rage la hampe de l'arme, tantôt à notre aspect, déroulant ses anneaux, il essayait de tourner contre nous sa furie.

Sur un signe de l'Indien qui avait si adroitement atteint le reptile, son compagnon l'acheva. Alors, sans même se tourner vers moi, il me demanda, à ma grande surprise, en assez bon espagnol, où j'allais lorsqu'ils m'avaient rencontré.

« A Santiago », lui dis-je.

Il répliqua que je faisais fausse route, mais de n'avoir aucune crainte, de venir avec lui, qu'il m'indiquerait le chemin.

Digitized by Google

Cette offre obligeante et inattendue ne m'inspirait guère de confiance, mais il n'y avait pas à marchander, j'acceptai.

Mon Indien était de bonne humeur et moins avare de paroles que ne le sont habituellement ses pareils. Il m'apprit qu'il était le chef d'une tribu dont je n'ai pas retenu le nom, en paix avec les blancs, et qu'il avait une prédilection toute particulière pour la *caña* et le genièvre.

Je lui répondis qu'à mon grand regret il m'était impossible de lui en offrir, ma bouteille de voyage étant vide depuis longtemps.

Sous prétexte de regarder l'intérieur de ma gourde, il la prit en main, et la trouvant à son goût, se la passa sans façon en bandoulière.

Je cachai soigneusement mon revolver, car la cupidité de mon Indien était excitée par tout ce qu'il voyait.

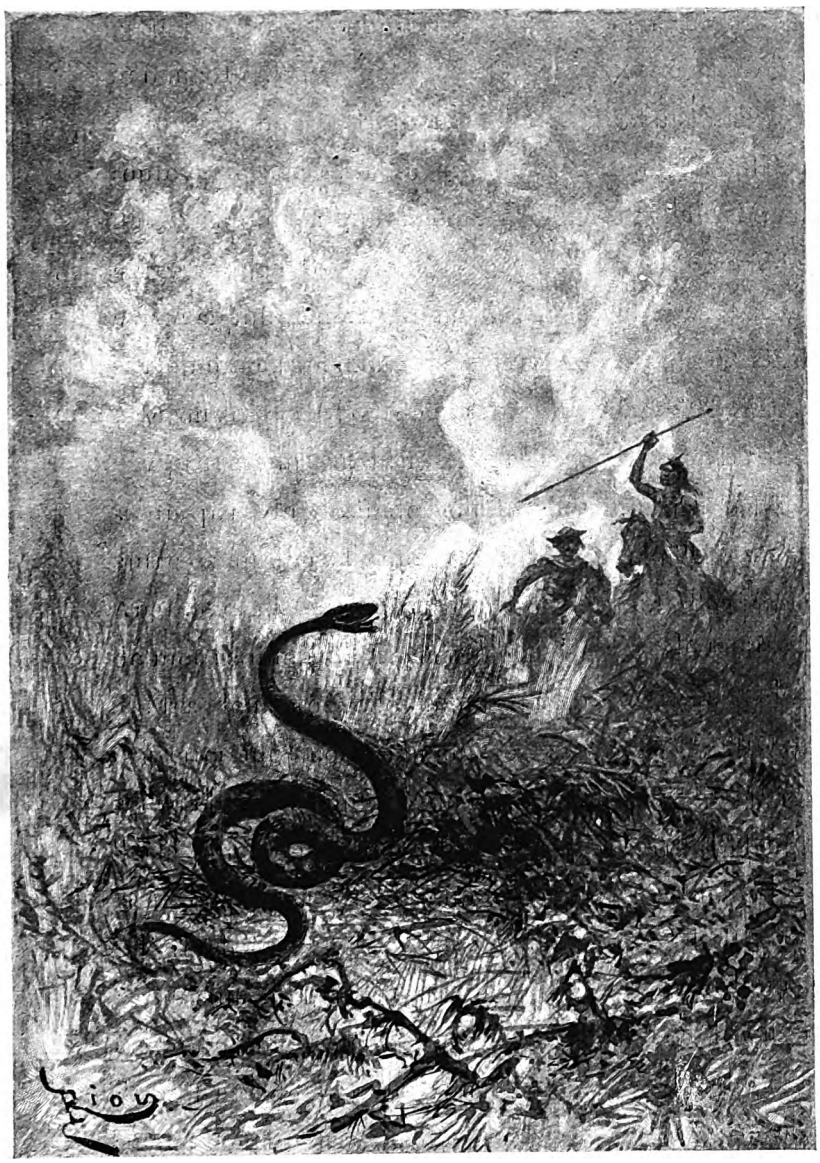
Nous ne tardâmes pas à rencontrer d'autres Indiens qui témoignèrent beaucoup de déférence au chef qui m'accompagnait et se joignirent à nous pour nous escorter.

La nuit venue, nous campâmes près d'une lagune.

Le lendemain, le chef fit mettre quelques cuirs sur le cheval fourbu et me dit qu'il gardait l'autre, le meilleur, en souvenir de notre bonne rencontre; que, d'ailleurs, je n'avais plus que peu de chemin à faire pour arriver à Santiago, où je parviendrais au bout de deux jours si je suivais le chemin qu'il m'indiquait.

Me voilà donc seul de nouveau, avec un mauvais cheval éclopé. Ma piteuse monture voulut bien cheminer en trottinant toute la matinée, mais à l'heure de la grande chaleur, Rossinante s'arrêta, refusant d'aller plus loin. Heureusement, j'apercevais non loin dans la plaine un *ombu* gigantesque, ce qui indique généralement le voisinage de l'eau. Je mis pied à terre, et, après beaucoup d'efforts, parvins à conduire mon

Digitized by Google



L'Indien avançait avec prudence. (P. 327.)

Digitized by Google

cheval près de l'*ombu* où se trouvait, en effet, une petite lagune où il put se désaltérer.

J'avisai avec joie une cabane à demi cachée dans les broussailles; pour si misérable qu'elle fût, peut-être y trouverais-je de quoi apaiser ma soif et ma faim. Je marchai rapidement vers le seuil que nulle porte ne fermait et j'annonçai mon approche en prononçant l'*Ave Maria* d'usage.

Personne ne répondant, j'avançai; mais soudain une voix nasillarde et sournoise m'interpella, me priant de ne pas faire un pas de plus.

La nécessité assouplit toutes les fiertés, et j'eus recours à ma voix la plus douce et aux expressions les plus courtoises pour exposer à l'hôte revêche de la cahute le but de ma visite.

Un grognement rébarbatif fut sa réponse.

« Au moins, donnez-moi un peu d'eau, insistai-je.

— De l'eau, il y en a à la lagune, fit l'homme.

— Vous ne me refuserez pas la permission de reposer à l'ombre de cet *ombu?* »

Pas de réponse.

Je pris le parti héroïque de serrer ma ceinture d'un cran de plus et m'apprêtai à passer la nuit en ce lieu inhospitalier, dans l'espoir que le lendemain mon cheval serait plus dispos et pourrait continuer sa route.

J'ôtai mes bottes, m'enveloppai dans mon puncho et m'étendis au pied de l'*ombu :* qui dort, dîne.

Le soleil commençait à peine à paraître, quand je fus éveillé par un léger chatouillement à la plante des pieds.

Je me lève en sursaut et vois avec stupéfaction un personnage

Digitized by Google

déguenillé, évidemment l'homme de la cabane, qui contemplait mes pieds avec un intérêt absolument inexplicable.

Si je n'avais été certain de l'absence complète d'anthropophages dans la contrée, j'aurais pu concevoir de vives inquiétudes à la vue de l'expression de concupiscence qui brillait dans les yeux du solitaire.

Je finis par comprendre que l'objet de son admiration béate, c'étaient mes chaussettes, vêtement dont il n'avait assurément jamais jusqu'à ce jour soupçonné l'existence et la possibilité.

Rompant le silence avec effort, il me demanda, non sans timidité, si je consentirais, en échange de caña et de quelques galettes de maïs, à lui céder un de ces objets de toilette.

Comprimant une violente envie de rire, et feignant un moment d'hésitation, je répondis : « Marché conclu, si vous me donnez beaucoup à manger, car j'ai très faim. »

Mon homme, que je n'avais pu amadouer la veille par la perspective d'un gain honorable, s'élança vers sa hutte et reparut aussitôt, apportant des *charcas* (viande séchée), du maïs cuit sous la cendre, une dame-jeanne de caña et de l'eau fraîche.

Après avoir payé le prix convenu, je fis un des meilleurs repas de ma vie. Puis, me sentant en veine de générosité, j'offris comme pourboire à mon hôte ma seconde chaussette.

Il fut si reconnaissant qu'il monta à cheval pour m'accompagner jusqu'aux premières maisons de Santiago. A dire vrai, peut-être n'était-il pas fâché de se montrer sans délai revêtu de ses nouveaux atours : aussi se garda-t-il bien de mettre des bottes ou des souliers.

Mon homme me donna quelques explications sur ma récente aventure. Je m'étais égaré à l'est de Santiago, lorsque j'avais rencontré les

Digitized by Google

Indiens qui devaient appartenir à la tribu des *Chupiltos,* que le fort de *Las tres Cruces* est chargé de tenir en respect. La hutte où j'avais trouvé d'abord si froid accueil était à peine à une demi-journée de Santiago del Estero, capitale de la province de ce nom.

Cette contrée est principalement vouée à l'élève du bétail; à cause de sa proximité des régions montagneuses, la grande industrie de la province consiste surtout dans la vente des ânes et des mulets.

Il était près de six heures du soir lorsque, monté sur ma rossinante, je fis clopin-clopant mon entrée dans la ville, où je me mis d'abord en quête d'une hôtellerie. Celle qu'on m'indiqua était le rendez-vous habituel de tous les muletiers du pays. Je trouvai là l'occasion de me défaire, moyennant quinze piastres, de mon impotente monture. C'était une bonne affaire, car en bon état, je ne l'avais pas payée plus de dix.

La ville offrait une animation extraordinaire, et j'aurais pu difficilement trouver une époque plus favorable pour visiter Santiago. C'était le moment de la foire, et un grand nombre d'habitants des provinces d'en haut descendent pour faire leurs provisions de toute espèce, et acheter surtout force douceurs, du miel, du tafia, de l'hydromel, des liqueurs, des fruits, etc.

Santiago compte environ huit mille habitants, mais alors il y en a bien davantage. J'allai visiter le marché aux bestiaux, et j'avoue que de ma vie je n'avais vu plus curieux spectacle. Le muletier qui m'avait acheté mon cheval, un très brave homme appelé Roblero, me servait obligeamment de *cicerone,* m'ayant pris en amitié. Il voulait me prêter une mule jusqu'à ce que je fusse décidé à en acheter une.

Roblero me donnait mille explications intéressantes sur tous les types bizarrement bariolés qui se pressaient sur le marché.

Digitized by Google

« Voyez-vous, me disait-il, ce petit homme au costume de velours noir brodé d'or sur toutes les coutures, avec sa culotte courte et ses sandales dont les cordons dorés s'entre-croisent autour du mollet?

— Celui qui tient à la main un bâton au bout duquel il y a des chapelets et des médailles?

— Celui-là même. Eh bien, avez-vous entendu parler des *gollos?* Ce sont des négociants nomades, originaires de Bolivie, moitié colporteurs, moitié maquignons, sorte de pèlerins qui parcourent le pays avec mille momeries religieuses, mais sans autre but que de trafiquer de tout sans exception pour amasser des richesses. L'homme que vous voyez là est le plus riche des *gollos,* mais aussi le plus fripon et le plus trompeur. Regardez-le, il marmotte toujours quelque chose entre ses dents : les uns disent que ce sont des prières; les autres, des paroles sacrilèges; moi, je crois qu'il compte ses écus ou qu'il rumine quelque nouvelle filouterie. C'est un type curieux, nous allons lui parler. »

Et sans attendre ma réponse, Roblero l'interpella : « Holà! don Mascallo, comment vont *los negocios* (les affaires) aujourd'hui?

— Elles ne vont pas, répondit l'autre, d'un air plein de défiance.

— Alors, tant pis pour vous, repartit Roblero, car les miennes vont à merveille : j'ai fait une acquisition dont je suis fort satisfait. Ce jeune homme que vous voyez était, il y a vingt jours à peine, à Buenos-Ayres; il a fait ce trajet avec un seul cheval... et ce cheval, c'est celui que je viens d'acheter. Le pauvre jeune homme avait besoin d'argent, ajouta-t-il en faisant au *gollo* un signe d'intelligence, et il me l'a cédé à très bon compte. Mais maintenant, je ne m'en déferais pas pour cent patagons (cinq cents francs). On ne trouve pas souvent une bête capable de faire trois cents lieues en dix-huit jours.

Digitized by Google

— Bien, bien », répondit avec indifférence le *gollo,* qui n'eut pas l'air de faire autrement attention à cette petite histoire. Mais en flânant, sans se presser, il se rendit à l'endroit où il savait trouver le fameux cheval : il dut sûrement penser qu'il ne payait guère de mine. Néanmoins, vers le soir, nous nous reposions à une *pulperia,* et Roblero s'était absenté pour un instant, lorsque je vis reparaître mon Bolivien avec son inséparable harnachement de médailles et de chapelets. Après s'être assuré d'un coup d'œil de l'absence de Roblero, il grimaça un sourire et me dit, avec un certain effort, de me faire servir à son compte (c'est là une politesse d'usage).

Je lui montrai mon verre plein, avec un geste de refus.

Il eut un soupir de soulagement, et prenant un air gai : « Ainsi donc, vous arrivez de Buenos-Ayres? Que se passe-t-il là-bas? quel jour êtes-vous donc parti? »

Voyant ma réserve, le *gollo* eut l'idée de me faire boire, dans l'espoir de me délier la langue. « Buvez, *hombre,* buvez », répétait-il de l'air le plus engageant, quoique son insistance semblât lui coûter.

Mais je trouvais ce personnage si répugnant que je ne pus me résoudre à entrer en conversation avec lui, et je m'éloignai sans affectation. Aussitôt mon homme, changeant de ton, m'apostropha avec la dernière grossièreté. Je me retourne, la main sur mon *facon,* en le regardant entre les deux yeux. Cette mimique expressive suffit pour lui couper la parole, et il se hâta de tourner les talons.

Trois jours après, Roblero m'apprit que le *gollo* l'avait tellement tracassé pour lui acheter mon cheval, qu'il avait fini, après s'être fait beaucoup prier, par le lui vendre pour la somme de cent cinquante patagons (750 francs).

Digitized by Google

Habitué à duper tout le monde, il était cette fois dupe à son tour, et l'histoire du cheval devint bientôt la fable de tous les maquignons de Santiago. Mascallo avec son *parijero* (cheval de course) était la risée de toute la foire; il ne pouvait plus paraître sans être apostrophé à ce sujet de mille lazzi et quolibets qui faillirent le rendre fou.

Santiago ne m'offrant plus rien d'intéressant, je formai le projet de monter vers la Bolivie, et m'en ouvris à don Roblero, qui me dit : « Cela se trouve à merveille, et vous ne pouviez rencontrer de meilleure occasion pour ne pas entreprendre seul ce voyage. Je suis sur le point de partir dans cette direction avec une caravane de mules, et je voyagerai jusqu'à ce qu'elles soient toutes vendues. S'il vous plaît de m'accompagner, j'en serai très heureux. »

Je m'empressai d'accepter cette obligeante proposition, et me mis en mesure de m'équiper pour ce nouveau voyage. Roblero me vendit presque pour rien une mule excellente, en considération de la bonne affaire qu'il avait faite avec ma rossinante, et dès le lendemain la caravane se mit en route.

Nous étions huit, six peones, le capataz don Roblero et moi; nous conduisions environ deux cents mules.

Parmi les peones, j'avisai un Italien de mauvaise mine, à l'air fourbe et sournois, qui me déplut singulièrement; je ne pus m'empêcher de faire part à Roblero de l'impression désagréable qu'il me causait.

Le muletier me répondit : « Soyez sans inquiétude, je le connais, et d'ailleurs il m'a été recommandé par le *gollo* Mascallo. » Roblero se contentait de cette caution, c'était son affaire; pour moi, je pensai que c'était une raison de plus de me défier de ce sombre personnage. Les cinq autre peones étaient des fils du pays et ressemblaient à tous les gauchos.

Digitized by Google

Le convoi quitta Santiago en longue file, ayant à sa tête la mule *madrina* (marraine), pourvue d'une clochette, que toutes les bêtes du troupeau suivent partout avec une surprenante docilité.

La première localité que nous rencontrâmes sur notre passage fut *Jimenes,* sur le rio *Dulce*. C'est une colonie sur laquelle on fonde de grandes espérances au point de vue agricole, mais on attend un chemin de fer avec impatience pour rendre les communications plus faciles.

Ce fut ensuite la *capilla* Medinas Monteros, située au pied de collines boisées qui dominent une vallée fertile et verdoyante; puis Mancopa, sur la petite rivière Honda, dernière étape avant d'arriver à Tucuman, chef-lieu de la province du même nom, qu'on appelle à juste titre le jardin de la République Argentine.

Tucuman, qui compte environ vingt mille habitants, se trouve dans une situation des plus pittoresques, sur la rive droite du rio Sali, au pied de la *sierra* d'Aconquijá. La campagne environnante offre, grâce à sa végétation luxuriante, un aspect très agréable, et de nombreux jardins d'orangers donnent à la ville elle-même un air riant.

D'ailleurs, la province de Tucuman est celle où la nature a dispensé l'eau avec le plus de libéralité; des montagnes qui occupent la région de l'ouest descendent une infinité de ruisseaux qui arrosent les vallées du centre et vont former un peu plus loin des rivières assez considérables, en répandant partout sur leur passage une merveilleuse fertilité : je citerai notamment le Trinca, le Vipos, le Pedroso, le Tala, le Luba Fornalla, le rio Monteros, qui arrosent les immenses plaines de l'est de la province, et vont se perdre dans le Salado ou le Santiago. Il existe aussi de nombreuses forêts remplies d'arbres gigantesques de toutes sortes d'essences, qu'on ne songe guère encore à exploiter.

Digitized by Google

Pensant m'être agréable, Roblero me dit qu'il voulait me présenter à un de mes compatriotes, dont l'aïeul avait été l'un des fondateurs de la ville de Tucuman, et qui y possédait à l'heure actuelle une fortune considérable. Le muletier avait à le voir afin de prendre une mission pour la Bolivie, où ce personnage était propriétaire de domaines importants.

Le *gollo* don Mascallo à Santiago. (P. 333.)

Nous laissâmes donc la caravane de l'autre côté de la ville, sur la route de Nogales, et pénétrâmes dans l'intérieur de Tucuman.

Suivant la coutume invariable, les rues y sont tracées au cordeau et les îlots de maisons disposés comme un damier, mais il y règne une remarquable propreté, et la circulation y est animée comme dans une ville d'Europe. Je me sentis véritablement dans un milieu presque civilisé.

Digitized by Google

Roblero s'arrêta devant une maison de superbe apparence dont l'architecture grandiose, où l'on n'avait pas épargné le marbre et autres matériaux précieux, faisait presque un palais.

Dans le vestibule nous fûmes accueillis par un laquais en livrée à la française, qui nous introduisit dans un grand salon meublé avec beaucoup de luxe et de goût : de riches consoles supportaient des bronzes d'art, et les murs étaient garnis de bons tableaux. Transporté presque sans transition de la pampa dans un pareil lieu, je pouvais à peine croire le témoignage de mes sens.

Au bout d'un instant, M. de Plin parut : c'était un homme d'une cinquantaine d'années, portant toute la barbe, vêtu d'une robe de chambre de cachemire blanc.

Aussitôt que Roblero m'eut présenté, il me tendit la main avec beaucoup de cordialité, et me demanda des nouvelles de France. Il m'apprit qu'il avait fait ses études à Paris, où il s'était marié, et qu'il avait l'intention d'y faire prochainement un voyage. Après une longue et amicale causerie, il nous invita à dîner pour le soir : j'acceptai avec plaisir, non sans l'avoir prévenu que l'état de ma garde-robe ne me permettrait en aucune façon de me présenter en habit noir. M. de Plin rit beaucoup, me dispensa de cette tenue cérémonieuse, et me présenta à Mme de Plin. C'était une femme charmante, jeune encore et fort jolie, mais surtout Parisienne jusqu'au bout des ongles pour l'esprit et l'amabilité.

Le soir, le dîner m'apporta d'autres surprises agréables : nous nous assîmes au nombre de dix environ, car M. et Mme de Plin avaient invité quelques amis, devant une table ornée avec une magnificence pleine de bon goût. Les mets étaient simples et peu nombreux, mais

Digitized by Google

préparés avec recherche; les domestiques attentifs et silencieux. Le repas fut assaisonné de la gaieté la plus communicative, et après avoir savouré les ananas, le vin de Mendoza, les liqueurs parfumées des îles, M. de Plin porta à la France, sa patrie quand même, dit-il, un toast auquel tous s'associèrent avec enthousiasme.

Ensuite, on passa au salon. Mme de Plin, excellente musicienne, se mit au piano et nous fit entendre une musique dont je n'avais plus depuis longtemps qu'un lointain souvenir. Le morceau qu'elle exécuta, avec un rare talent, était la valse de Schulhoff. Dès les premiers accords, je me sentis envahir d'une émotion indescriptible, car cette valse ne me rappelait pas seulement mon pays, mais surtout ma famille, où je l'entendais jouer bien souvent. Je ne pus m'empêcher de fermer les yeux et d'évoquer dans mon imagination les souvenirs bien doux de ma première jeunesse et de la vie passée au foyer familial.

Cette douce et charmante soirée s'écoula comme un songe; il fallut prendre congé, et je me retrouvai dans la sauvage banlieue de Tucuman encore stupide de ravissement et me frottant les yeux comme après l'éblouissement passager d'un éclair.

Nous passâmes la nuit à notre campement, et dès l'aube nous étions en selle, suivant à une allure modérée notre longue colonne de mules.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Le bivouac du rio Pedroso. — L'orage. — Un cri dans la nuit. — Débandade des mules. — Le meurtre de Juan. — Un serment de vengeance. — Sur la piste de l'Italien. — Démonté. — Rencontre de don Scholastico, illustre médecin, et de son âne Panurge. — Les chercheurs d'or. — Ascension de l'*Aconquijá*. — Perdu dans la montagne. — La faim et les limaces. — Chez le juge de Colchaqui. — Départ pour Salta.

Sans aucun incident, nous traversâmes Nogales, Trinca, Tapao, villages qui se ressemblent tous. Après avoir passé le rio Pedroso, nous établîmes le soir notre bivouac entre ce cours d'eau et l'arroyo de Vipos, dans un lieu plein d'herbages touffus où le troupeau allait trouver une succulente provende. Comme à l'ordinaire, deux peones veilleraient à tour de rôle pour empêcher les mules de trop se disperser. L'Italien, notamment, devait être de garde de minuit à l'aurore.

Le temps était lourd et accablant, comme il arrive avant une brusque perturbation atmosphérique. En effet, vers deux heures du matin éclata une épouvantable tourmente. Nous eûmes beau nous envelopper étroitement dans nos punchos, la pluie torrentielle les eut vite traversés de part en part, tandis que le tonnerre ébranlait la terre de son fracas assourdissant.

Cependant, à un moment donné, un grand cri perça le tumulte des éléments, avec une expression si poignante, que nous fûmes sur pied aussitôt, l'oreille au guet, sondant les ténèbres du regard. Mais rien; rien ne se fit plus entendre que le mugissement de la tempête. Les

Digitized by Google

peones étaient partis pour tâcher de rallier les animaux, on ne voyait pas à deux pas devant soi. Néanmoins l'orage tendait à s'apaiser et diminuait graduellement d'intensité, tandis que de minute en minute un éclair sillonnait les nuages noirs et pressés, en jetant sur la campagne désolée une clarté rapide qui enfantait mille fantômes.

Pendant quelque temps nous avions entendu les cris des peones qui s'appelaient dans l'obscurité; mais maintenant, plus rien que le bruissement du vent dans les joncs de l'arroyo.

Roblero m'en témoigna sa surprise, que je ne tardai pas à partager. Au premier éclair, nous étions sur pied, regardant attentivement autour de nous; mais la lueur ne nous montra plus nos mules à l'endroit où nous les avions parquées. A la rigueur, quelques-unes auraient pu s'enfuir; mais toutes, c'était incroyable et inquiétant. Nous attendîmes le jour dans une pénible préoccupation : le soleil parut enfin, plus radieux que jamais. C'est en vain que nous scrutons l'horizon, nous ne voyons nulle trace de la caravane; nous nous portons rapidement sur les points les plus élevés des alentours, impossible de rien apercevoir. Toute la matinée se passa pour nous à maugréer et à courir vainement d'une colline à une autre, en formant des hypothèses fantaisistes.

Il semblait impossible que les six peones se fussent entendus pour enlever nos mules; aussi ne pouvions-nous nous arrêter à cette supposition. Découragés et fatigués, nous nous étions assis côte à côte sur une éminence, lorsque Roblero, qui depuis quelques minutes ne me suivait plus dans mes conjectures, me désigne du doigt un endroit dans la plaine où une nuée de *garanchos* s'abattait en tournoyant avec des cris sinistres, se disputant une proie quelconque.

Digitized by Google

« C'est là, dit-il, que nous aurons la clef du mystère. » Nous courons aussitôt vers cet endroit : à notre approche, les *garanchos* s'envolent, mais pour se poser à très courte distance. Les herbes étaient si hautes que nous ne pouvions encore rien voir, lorsqu'un lambeau de poncho accroché à une ronce attire nos regards. Nous continuons à avancer, et maintenant sans hésitation, en suivant un sentier qui semblait récemment frayé par un objet traîné à l'aide d'un mulet dont on voyait distinctement les empreintes. Encore dix pas, et nous apercevons ce que nous ne pressentions que trop, c'est-à-dire le cadavre d'un des peones, mutilé et affreusement déchiré par la course dans laquelle l'assassin l'avait traîné à travers les broussailles avec son *lazo*. La victime portait encore, plongé dans la poitrine, un couteau appartenant à l'Italien. Les *garanchos* avaient déjà enfoncé leurs serres carnassières dans les joues et le cou du malheureux, où pendaient des lambeaux de chair, mais nous n'eûmes pas de peine à le reconnaître. C'était bien le peon de garde en même temps que l'Italien. Ce brave et honnête garçon, boute-en-train de la troupe, la guitare constamment en bandoulière, se nommait Juan : il avait coutume d'égayer notre bivouac par ses improvisations comiques et ses flonflons endiablés. Il était tombé victime de son devoir, en défendant contre le bandit le troupeau confié à sa garde.

Nous creusâmes séance tenante avec nos *facons* un trou assez profond pour dérober le mort aux insultes des fauves et des carnassiers ailés, et nous l'y déposâmes, le cœur serré.

A peine avions-nous accompli ce pieux devoir que nous entendîmes un bruit de voix et de nombreux piétinements. C'étaient quatre de nos peones qui ramenaient un certain nombre de mules qu'ils

Digitized by Google

avaient pu rassembler. Roblero leur montra la croix qu'il avait plantée sur la fosse, sans dire un mot : je vis alors ces hommes grossiers s'avancer lentement près de la tombe, et d'un beau mouvement se découvrir spontanément, tandis qu'une tristesse sincère se peignait sur leur visage basané.

Le muletier leur dit d'une voix émue : « Enfants, celui-ci était notre compagnon Juan, que nous aimions tous. Nous ne le reverrons plus, mais jurez que vous le vengerez en punissant ce misérable *gringo,* son assassin. »

Chacun s'écria : « *Lo juro!* »

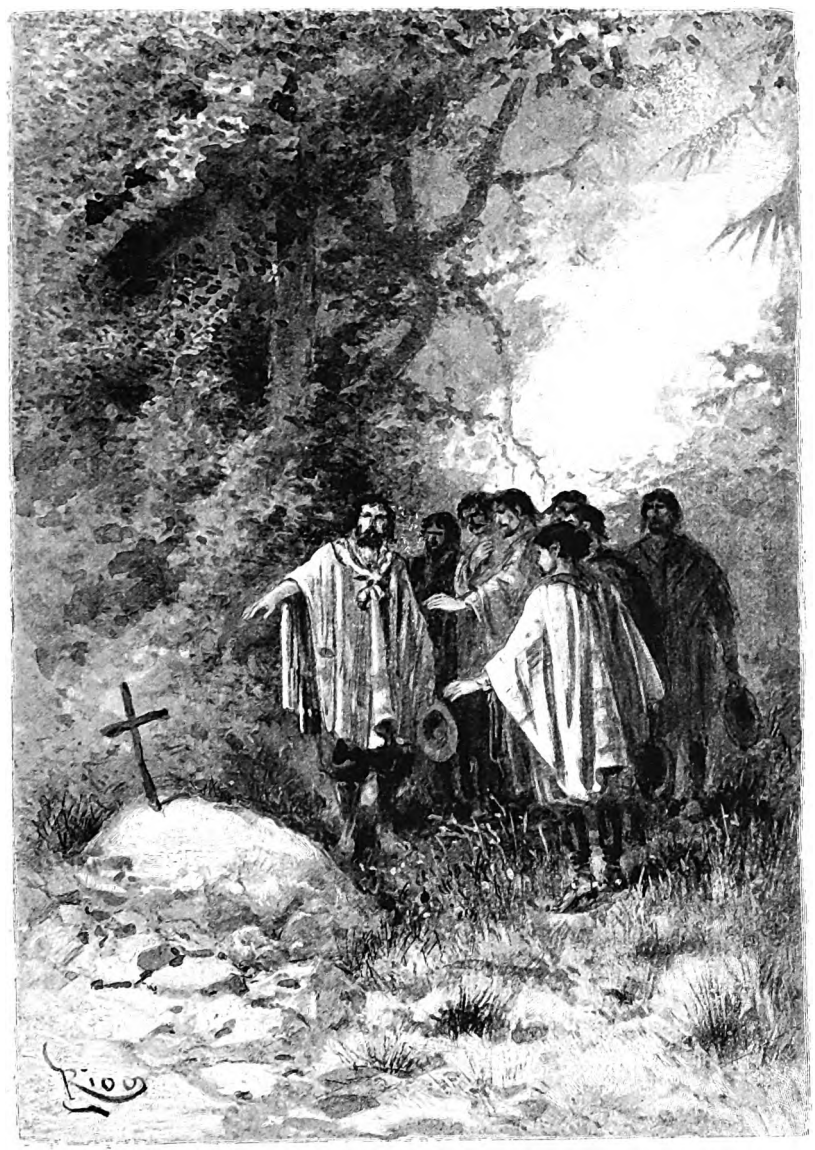
Cette simple cérémonie terminée, nous questionnâmes les peones, mais ils ne savaient rien. Ils avaient suivi au bruit, dans l'obscurité, la *manada* qui s'enfuyait épouvantée par l'orage, et avaient réussi à rallier environ cent cinquante bêtes. Il n'en manquait qu'une quarantaine. Quant à l'Italien, personne ne l'avait vu : il se dirigeait sans doute vers une autre province avec son butin, dont il se débarrasserait à vil prix.

Roblero n'était pas homme à se laisser dépouiller ainsi sans tenter de rattraper son voleur, et nous nous dispersâmes pour tâcher de lui couper la retraite.

Le muletier et moi, nous partîmes dans la direction des montagnes d'Aconquijá; de leur côté, les peones devaient continuer leur route vers Salta, et nous y attendre avec ce qui restait de la *manada*.

Nous remontâmes les bords du rio Pedroso ; plus nous avancions, plus le pays devenait raboteux et accidenté, parsemé de mamelons et de dépressions de terrain. Néanmoins, nous marchions assez rapidement, montés sur les deux meilleures mules de la troupe. Nous avions perdu une journée entière, mais nous espérions bien

Digitized by Google



Nous jurâmes de le venger. (P. 344.)

Digitized by Google

regagner l'avance prise par l'Italien en voyageant pendant la nuit.

Ayant relevé la piste d'une manada qui ne pouvait être que la nôtre, nous la suivions depuis deux jours, lorsque, parvenus devant une colline, nous nous trouvâmes dans un grave embarras. Là, se présentaient deux pistes également battues, mais se dirigeant dans deux directions bien distinctes.

Laquelle devions-nous suivre? Aucune raison de se décider; prendre l'une plutôt que l'autre était jouer le succès de notre expédition à pile ou face.

Soudain, Roblero me regarde et dit :

« Vous n'avez pas peur?

— Non.

— En ce cas, nous avons un moyen de ne pas nous tromper : séparons-nous, et allons chacun de notre côté, à la grâce de Dieu. Le rendez-vous est à Salta. »

Après une énergique poignée de main, chacun tira de son côté.

Seul maintenant, je suivis longtemps la piste que j'avais choisie; mais il y eut un moment où les traces disparurent : impossible de rien distinguer; c'était à croire que le troupeau avait escaladé la montagne, qui était à pic en cet endroit.

Cependant la nuit arrivait rapidement; pour l'instant, ce que j'avais de mieux à faire, c'était de m'arrêter et de prendre un peu de repos. J'attachai ma monture en un endroit où elle pût brouter l'herbe à son aise, et grimpai sur un rocher où je m'étendis pour dormir sans risquer d'être surpris.

Je fus réveillé par un grand bruit : on eût dit un troupeau lancé au galop. Je pensai que ce devait être mon Italien qui, ayant fait fausse

Digitized by Google

route, revenait sur ses pas; car je ne supposai pas un seul instant que, pris de remords, il se décidât à reconduire ses bêtes à Roblero; en tout cas, il n'aurait pu rendre la vie à Juan.

Je descendis en toute hâte de mon rocher, résolu à barrer la route au bandit, et me dirigeai vers l'endroit où j'avais laissé mon mulet. Quel ne fut pas mon étonnement de ne plus le retrouver! Il me vint une idée : l'Italien se sera sans doute aperçu qu'il était poursuivi, et aura profité de mon sommeil pour m'enlever ma monture, seul moyen de locomotion qui me permît de suivre ses traces.

Je me rongeais les poings de colère d'avoir été si bien joué. Le jour parut, et ne m'aida pas davantage à retrouver ma mule. Ma situation n'était pas gaie : qu'allais-je devenir sans monture au milieu de ce désert? C'était la mort à bref délai, après d'horribles souffrances, la mort par la fatigue et l'inanition.

Je réfléchis longtemps, ne sachant quel parti prendre. Enfin, je me décidai à gravir la montagne, dans l'espoir de découvrir à l'horizon une habitation quelconque.

Après une pénible ascension, je parvins enfin au sommet, harassé de fatigue. Mais j'eus beau regarder au loin de toutes parts avec la fixité la plus attentive, rien, rien partout que des rochers dénudés ou des forêts insondables.

Plutôt que de périr misérablement dans ce lieu désert et sauvage, je fis appel à toute mon énergie et me mis à marcher droit devant moi. J'avais heureusement de la viande séchée pour plusieurs jours, et un peu d'eau-de-vie. Mon *recado* (selle argentine) me semblait bien lourd; mais je n'avais pu me décider à l'abandonner, car dans le *campo,* c'est un objet de première nécessité.

Digitized by Google

Je voyageai ainsi pédestrement pendant trois jours et trois nuits, ne prenant que juste le repos indispensable, et ne songeant guère à admirer les paysages grandioses et austères qui se déroulaient sous mes yeux; je ne pensais qu'à ce maudit Italien : ah! si je l'avais tenu dans mes mains!

J'aperçus enfin un objet qui fit battre mon cœur d'espérance et de joie : c'était une misérable hutte, cachée dans le pli d'un vallon, d'où s'élevait en spirale une légère colonne de fumée. Je m'avançai rapidement, et vis près de la hutte un homme qui s'agitait autour du feu, et un âne qui broutait paisiblement à peu de distance.

Je pensai aussitôt : « Voilà mon affaire! ce bonhomme va me vendre son âne, et je lui ferai porter mon *recado*. »

Me sentant déjà allégé à cette seule idée, je dégringolai plutôt que je descendis la colline, et me trouvai bientôt devant la hutte.

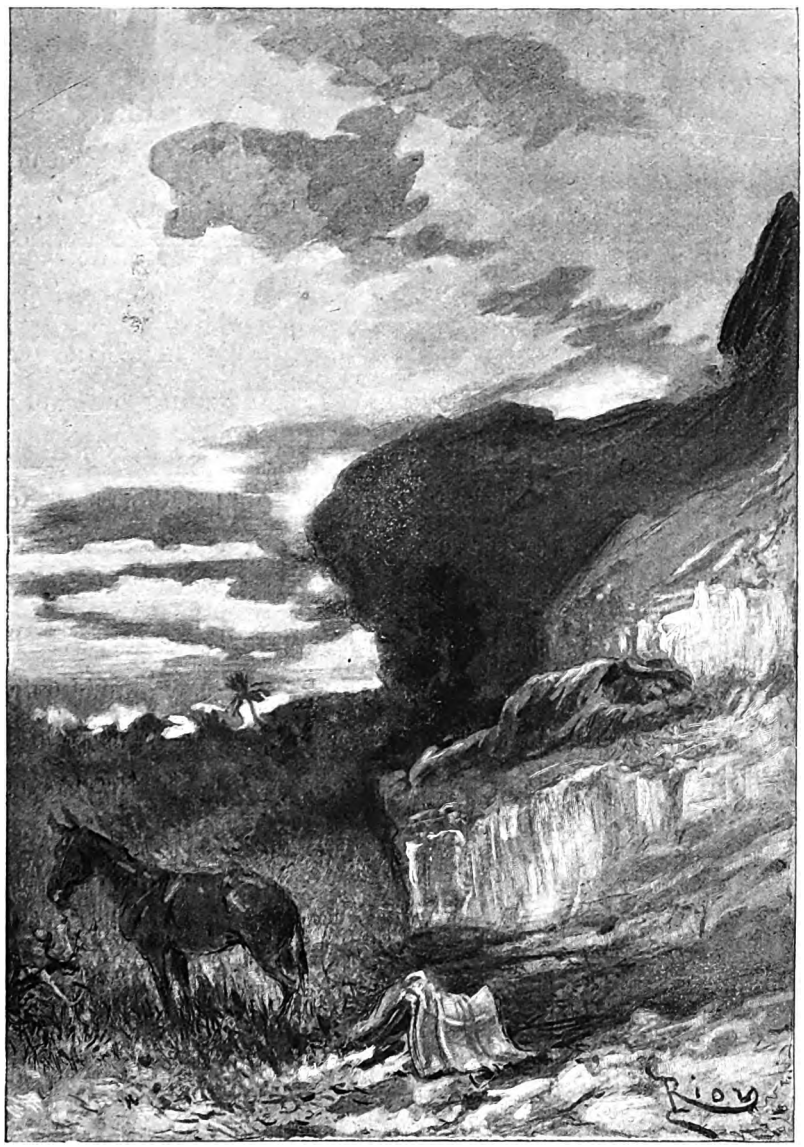
Chose bizarre, l'habitant de ce logis n'avait aucunement l'air de s'apercevoir de ma présence. Cette indifférence, naturelle chez un citadin, était inexplicable chez le propriétaire d'une cahute perdue dans le désert, pour qui la visite d'un étranger devait être un événement d'une excessive rareté.

Je prononçai cependant l'*Ave Maria* sacramentel, auquel l'homme répondit à peine.

Absorbé dans une méditation profonde, il était très occupé à définir le goût de diverses plantes qu'il portait alternativement à sa bouche. Il mâchonnait tantôt une tige, tantôt une autre, comme pour apprécier la différence, et semblait y goûter une sorte d'extase muette.

Je présumai que j'avais affaire à quelque *brujo* (sorcier, médecin) de

Digitized by Google



Je grimpai sur un rocher où je m'étendis pour dormir. (P. 346.)

Digitized by Google

premier ordre, et m'assis sur mon *recado,* attendant patiemment, mais non sans curiosité, qu'il eût terminé ces momeries singulières. Selon toute probabilité, il devait me prendre pour un gaucho crédule et grossier comme ceux qui composaient sans doute sa rare clientèle, et comptait m'en imposer par sa mimique solennelle et mystérieuse.

Je ne m'étais pas trompé, car tout à coup mon homme, sans même me regarder, dit avec emphase : « Apporte-moi l'œil droit de la chèvre qui marchera la première à la tête des autres le premier lundi qui suivra ton retour. Prends en outre l'âne que tu vois, tu le chargeras de chandelles de suif et me le ramèneras les yeux bandés, en conduisant par la queue le dernier fruit de la chèvre borgne. Je te réponds alors, sur ma science et mon puissant génie, que ce que tu désires te sera accordé. »

Il dit, et me tourna le dos sans daigner jeter les yeux sur moi.

Si j'eusse été un fripon, l'occasion était belle d'emmener, avec l'autorisation de ce vieux fourbe, l'âne dont j'avais besoin; mais je ne voulus pas en profiter.

« Puissant docteur, lui dis-je, je ne viens pas vous consulter, car j'avoue humblement qu'il y a un instant j'ignorais votre existence.

— Est-il possible! répliqua-t-il, vous ne savez donc rien?

— Vous l'avez dit; je ne sais rien, pas même où je suis et où je vais. Cependant il est une chose que je soupçonne : c'est que je me suis égaré, et que votre âne me serait fort utile pour continuer ma route. »

A ces paroles dépouillées d'artifice, le sorcier surpris me regarde avec curiosité, d'un air si étrange, que je ne puis m'empêcher d'éclater de rire. Il en fit autant malgré la gravité professionnelle, et la glace fut rompue.

Mais comme en causant j'eus l'imprudence de dire que j'étais étran-

Digitized by Google

ger et que je ne croyais pas à ses remèdes, il faillit se fâcher sérieusement, et me soutint mordicus qu'au moyen des plantes il pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il semblait si convaincu qu'il eût été de mauvais goût de le contredire davantage; aussi bien n'étais-je pas là pour discuter des théories médicales.

En peu de mots, je le mis au courant de mon aventure, et lui demandai conseil.

Après avoir réfléchi un instant, il dit avec solennité : « Écoutez, jeune homme, selon moi, c'est la Providence qui vous a conduit à mon ermitage : vous étiez plongé dans les ténèbres de l'ignorance, ici vous trouverez la lumière, car je me charge de votre éducation, et vous deviendrez comme moi un savant illustre. N'allez donc pas plus loin, restez, nous vivrons de la même vie. Sachez que je ne manque de rien, et que de riches *estancieros* font des centaines de lieues pour me consulter et me combler de présents.

— Illustre savant, répondis-je, vous ne sauriez croire combien je suis flatté que vous m'ayez jugé digne d'être votre élève. En ce moment, il m'est impossible d'accepter ce grand honneur, car j'ai une autre tâche à remplir. Mais plus tard, peut-être viendrai-je à vous : chacun va où son destin le mène.

— C'est bien, dit-il; en ce cas, nous en reparlerons plus tard. »

Au demeurant, mon sorcier n'était pas mauvais diable, et me reçut de son mieux. Nous fûmes bientôt une paire d'amis. Cet homme si concentré, si sobre de paroles au début, se montra d'une intarissable loquacité. Pendant deux jours, il parla, pour ainsi dire, sans s'arrêter, et consentait à peine à interrompre la conversation une heure par nuit pour dormir. C'était un véritable moulin à paroles.

Digitized by Google

Il me fit faire la connaissance de son âne, qui répondait au nom de Panurge, et me conta longuement son histoire. Ce quadrupède passait presque pour un animal sacré dans le pays; c'était lui qui était chargé de porter les commissions de son maître. Jamais on n'avait pu l'attacher, sans qu'il rongeât les plus fortes courroies; il n'était pas prudent de trop l'approcher, car il mordait ou ruait avec vigueur et promptitude; bien plus, quand un individu ne lui plaisait pas, il le poursuivait partout avec l'acharnement le plus opiniâtre.

Je déplus sans doute fort à Panurge, car la première fois que je m'approchai pour lui confier mon *recado*, il se précipita sur moi avec fureur.

Heureusement le *brujo* m'avait prévenu; j'étais muni d'un solide rotin que je cassai incontinent sur les côtes de l'animal sacré. Ce procédé énergique, auquel il n'avait pas été accoutumé, imposa à Panurge un respect exceptionnel pour ma personne; dorénavant, quand je venais pour le seller, il se dérobait par la fuite, mais n'osait plus se jeter sur moi.

Ce méchant baudet, plein de rancune, essaya néanmoins une fois de me prendre en traître. Comme j'étais occupé à lui passer son licou, il me saisit à belles dents par le dos et me jeta violemment sur le sol où il s'apprêtait à me piétiner. Exaspéré d'une telle perfidie, je sautai sur mes pieds, et, saisissant une trique, lui administrai à tour de bras une si verte correction, qu'il ne cessa de braire que deux heures après.

Le sorcier, don Scholastico, qui ignorait la cause de cet émoi, ne cessait de me répéter : « Voyez quelle est l'intelligence de cet âne, il s'ennuie tout seul et nous appelle pour causer. »

Tous ces incidents ne m'empêchaient pas de songer à mon ami

Digitized by Google

Roblero, dont le sort me préoccupait beaucoup. Depuis huit jours que je vivais près de mon sorcier, plusieurs gauchos étaient venus le consulter, mais sa consultation ne variait guère et ressemblait toujours extrêmement à celle qu'il m'avait donnée sans que je l'eusse demandée,

Explication avec Panurge. (P. 352.)

lors de mon arrivée. En outre, les clients n'étaient pas plus intéressants que le médecin.

Cependant, en dernier lieu, nous reçûmes la visite d'une quinzaine de chercheurs d'or qui se dirigeaient vers le plus haut sommet de l'Aconquijá. Ils nous racontèrent qu'il y avait là un rocher qu'un coup de foudre avait fendu pendant la dernière tempête, et que par suite

Digitized by Google

apparaissaient sur le sol quantité de *pepitas* d'or. C'était un *gollo* qui avait découvert ce merveilleux gisement et rapporté plusieurs fragments précieux. Le *placer* n'était situé qu'à sept ou huit lieues de la cahute, et nous vîmes longtemps les *gambusinos,* après leur départ, gravir les flancs de la montagne et disparaître enfin dans la direction de l'ouest.

Le lendemain, on vint chercher le *medico* pour une visite à un riche client gravement malade. A son départ, don Scholastico me confia solennellement sa maison, en me recommandant de recevoir les présents qu'on apporterait en son absence, et de prendre soin de son âne, car son voyage pourrait durer plusieurs jours.

La première journée après le départ du *brujo,* je m'ennuyai mortellement; la seconde, je n'y tins plus, et lassé de mon rôle de gardien, je résolus d'aller en compagnie de Panurge faire une excursion en montagne, dans la direction de l'ouest, pour voir un peu les belles *pepitas de oro.*

Panurge eut bien quelques velléités de résistance, mais j'employai les grands moyens et ne tardai pas à en avoir raison : je l'enfourchai, et il partit en trottinant. De temps à autre il essayait de me mordre les jambes, sans y parvenir, et d'ailleurs son humeur belliqueuse finit par se calmer : nous nous étions mis en route de bon matin, et vers quatre heures, nous avions fourni une longue et fatigante étape.

A ce moment, j'étais parvenu dans la montagne à un endroit où le sentier escarpé suivi jusqu'alors cessait d'être praticable : il se terminait par une impasse. Il eût été bien pénible de revenir immédiatement sur mes pas par le même chemin; plutôt que de m'y résigner, j'attachai Panurge solidement et de très court afin qu'il ne pût ronger la courroie,

Digitized by Google

puis je continuai seul mon ascension devenue très ardue, même pour un piéton.

Je perdis bientôt de vue l'âne sacré, mais j'avais beau gravir avec une opiniâtreté digne d'un meilleur sort, je ne découvrais ni chemin, ni plateau, mais seulement un entassement interminable de roches arides et calcinées par le soleil. Peu à peu, se répandit sur la montagne un souffle chargé de fraîcheur précurseur de l'approche de la nuit, qui ne tarda pas à s'établir avec la soudaineté ordinaire dans ces parages.

Heureusement, je m'étais muni de quelques vivres, et après un frugal repas, je me roulai dans mon puncho, et m'endormis, pensant que le lendemain la journée serait assez longue pour me tirer d'affaire d'une manière ou d'une autre.

Je me trouvais à une altitude considérable, et le froid de la nuit me saisit d'un véritable malaise qui me faisait souhaiter impatiemment le lever du jour.

Il parut enfin, et je repris aussitôt mon ascension; vers midi, je fis halte, car il n'y avait aucun changement dans la nature du sol ni dans les objets qui m'entouraient. En outre, je n'avais plus de provisions, et l'aiguillon de la faim commençait à se faire sentir impérieusement ; or je ne pouvais trouver rien à manger dans ces roches dénudées : il fallait absolument retourner en arrière.

D'ailleurs, ce n'est pas sans inquiétude que je songeais à la distance considérable qui devait me séparer de la cahute du *brujo,* et à ce que pouvait devenir l'infortuné Panurge, le nez lié à une saillie rocheuse.

Je pris donc résolument le parti de revenir sur mes pas, en me disant que la descente serait infiniment plus facile que la montée. Grande était mon erreur.

Digitized by Google

Je me mis à descendre en tâchant de m'orienter, mais je m'aperçus bientôt avec effroi que je ne reconnaissais nullement mon chemin : sur ces roches basaltiques, mon pied n'avait laissé aucune trace, et des blocs inégaux se dressant de tous côtés ne permettaient au regard qu'un champ extrêmement restreint.

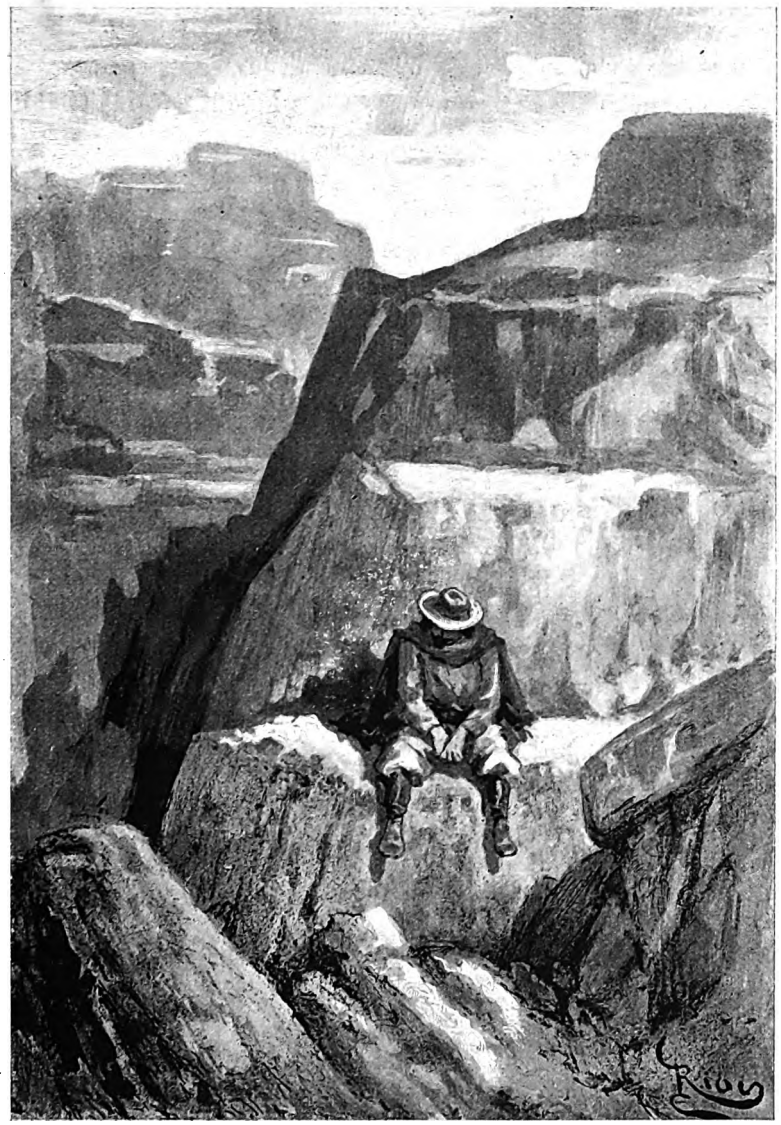
Rien ne ressemble à un rocher, si capricieusement taillé soit-il par la nature, comme les autres rochers qui l'environnent, et je dus m'avouer que les soi-disant points de repère dont mon œil aurait pu garder la configuration, étaient on ne peut plus incertains. Après bien des hésitations, je croyais devoir appuyer à droite, pour revenir un moment après vers la gauche en présence de précipices que je n'avais pas remarqués en montant; je ne tardai pas à avoir conscience, et la sueur froide m'en vint au front, que j'étais complètement égaré.

C'en était fait, non seulement je ne retrouverais jamais Panurge qui, lié solidement, ne pouvait user de son instinct pour se sauver et était fatalement condamné à périr d'inanition; mais j'allais probablement partager son sort.

Faisant appel à toute mon énergie, je continue ma descente incertaine, hors d'état de trouver soit dans mes souvenirs, soit dans les objets environnants, rien qui puisse me servir de guide. Et peu à peu la nuit approche, sans que je découvre pour réparer mes forces un atome de nourriture quelconque : il ne poussait pas un brin d'herbe, pas une racine sur ces rochers arides. Bientôt l'obscurité devient telle qu'il faut s'arrêter : un pas de plus pourrait me jeter dans un précipice de plusieurs centaines de pieds.

Triste et dévoré d'inquiétude, je me roule dans mon puncho, attendant avec une impatience impossible à décrire le lever du soleil.

Digitized by Google



Perdu dans la montagne. (P. 358.)

Digitized by Google

Il parut, et son éclat ranima en moi quelque espérance, mais son ardeur brûlante ne tarda pas à m'accabler, dans l'état de faiblesse où m'avaient réduit la fatigue et un jeûne prolongé. La faim me torturait, et c'était peu encore près des angoisses de la soif qui m'étreignait sur ces rochers sans ombre.

Cependant il fallait marcher ou tomber pour mourir. J'avançai, la gorge sèche, le front ruisselant de sueur, jetant autour de moi des regards désespérés; mais rien dans la matinée ne vint apporter un changement quelconque à ma situation, si ce n'est la diminution graduelle du peu de force qui me restait.

Je ne marchais plus, je me traînais pour ainsi dire, lorsque mon pied vint à glisser sur quelque chose de flasque et de visqueux : je me baisse, je regarde, c'est une limace; avec un battement de cœur subit, je m'en empare et l'avale avec délices.

Que ceux qui lisent ceci ne fassent pas les dégoûtés : à ma place, ils eussent été trop heureux de trouver ce repas inespéré.

Je me mis avec avidité à fureter partout pour en chercher d'autres : je fus assez heureux dans ma chasse pour parvenir à me rassasier. Mais la soif me brûlait plus que jamais, encore attisée par la nourriture gluante que je venais d'absorber.

Une fois repu, je songeai, tout en marchant, à faire quelques provisions, et emplis mes poches de limaces, qui tentaient souvent de s'échapper, mais que je renfermais avec une impitoyable férocité.

C'était le troisième jour de mon voyage dans la montagne.

J'avais trouvé par hasard dans le creux d'une roche une flaque d'eau croupissante et tiède à laquelle j'avais bu avec une indicible volupté; mais malgré ma soif étanchée, la tête me tournait, je ne

Digitized by Google

voyais plus clair, et mes oreilles s'emplissaient de bourdonnements.

Enfin les jambes me manquent, et je m'étends sur le rocher, les yeux tournés vers le couchant, pensant, en voyant le soleil disparaître à l'horizon, que le lendemain il se lèvera, mais que moi, je n'en aurai plus la force.

Pris par une invincible somnolence, je passai la nuit sous l'empire d'affreux cauchemars, et à peine avais-je secoué ma torpeur, que j'étais tenaillé par l'horreur de la réalité plus affreuse encore.

Mille pensées douloureuses se pressaient dans ma tête; je songeais à la France, à ma famille que je ne reverrais jamais, et qui ignorerait éternellement de quelle misérable façon j'avais fini mes jours sur ce roc inhospitalier. Bientôt les vautours se disputeraient ma dépouille, et il ne resterait plus trace de l'imprudent voyageur qui s'était si follement aventuré au hasard dans ces montagnes désolées, sans but comme sans nécessité.

L'aurore me surprit en proie à ces réflexions désespérantes. J'essayai de secouer l'abattement qui m'avait envahi, et de me mettre debout : j'y réussis, contre mon attente, car la nuit avait un peu réparé mes forces. Toute cette journée, je me traînai lentement, achevant de dépenser le peu qui me restait de vigueur nerveuse et d'énergie morale : seul, l'instinct de la conservation avait fait ce miracle de me maintenir sur mes jambes; aussi, quand la nuit vint, je ne me couchai pas comme la veille, je tombai lourdement sur le sol. La terre tournait autour de moi, et je fus saisi d'une syncope pendant laquelle il me semblait être précipité dans un abîme insondable : avec terreur j'attendais le moment de me broyer au fond, et je n'y arrivais jamais. Cependant l'air me suffoquait, je ne respirais plus ; anéanti, je perdis conscience de moi-même.

Digitized by Google

Je ne sais au bout de combien de temps je fus réveillé par une sensation incompréhensible : en dépit de mon engourdissement, je me sentis fouetté au visage par une pluie torrentielle. Instinctivement j'ouvris d'abord la bouche pour aspirer cette ondée bienfaisante, puis, revenant à moi, je disposai mon chapeau pour tâcher de recueillir un peu d'eau, que je buvais avec avidité dès que j'en avais assez pour mouiller mes lèvres. L'orage dura peu au gré de ma soif, mais me laissa l'espoir de retrouver encore un peu de pluie dans les insterstices des rochers.

Le jour parut, et je frémis en voyant ma situation : j'étais couché sur le bord d'une pente rapide; mon corps reposait aux trois quarts sur l'extrémité d'un rocher qui surplombait un précipice insondable. Une de mes jambes se balançait dans le vide, et le moindre mouvement eût suffi, pendant la nuit qui venait de s'écouler, pour me lancer dans l'éternité. Mes cheveux se dressèrent, et je me retirai précipitamment; mais ayant levé les yeux vers l'horizon, je poussai un cri de joie. A peu de distance de ce versant de la montagne, s'étendait un riant vallon, au milieu duquel un petit *pueblito* dressait ses maisons blanches comme les voiles d'un navire, dans une mer de verdure.

J'étais sauvé : cette vue seule suffit à me ranimer, et je dégringolai plutôt que je ne descendis les pentes escarpées de la montagne.

La première maison où le hasard me conduisit était celle du juge de paix du district, excellent homme qui me fit l'accueil le plus cordial, et m'apprit que je me trouvais à Colchaqui, petit bourg de la province de Salta situé sur un bras du rio San Carlo. La famille du juge s'empressa autour de moi et me combla de soins ; chacun m'apportait quelque chose à manger ou à boire, en m'accablant de questions et de paroles compatissantes.

Digitized by Google

Après avoir entendu le récit abrégé de mon aventure, le juge me dit que sa maison était la mienne, et fut si bienveillant que j'acceptai pour quelques jours son hospitalité.

Mais il ne fallait pas m'endormir dans les délices de Capoue si je

Situation périlleuse. (P. 360.)

voulais trouver encore Roblero au rendez-vous de Salta. Aussi, trois jours après mon arrivée à Colchaqui, je fis l'acquisition d'un âne solide et d'un nouveau *recado,* je pris un guide qui devait me conduire en descendant le rio San Carlo jusqu'au Rosario; puis, ayant remercié

Digitized by Google

mille fois mes hôtes de leurs bons soins, je me remis en route.

La vallée que nous suivions offrait les sites les plus frais et les plus verdoyants; mon voyage commençait cette fois sous les plus riants auspices. Après avoir passé le *rio Quebrados,* nous arrivâmes sans aucun incident désagréable à Rosario-sur-l'Arias, que je traversai pour me rendre à Salta par le chemin de Cerillos.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

Je retrouve Roblero à Salta. — Son récit. — La justice argentine. — Nous repartons pour la Bolivie. — L'auberge anglaise. — Le truc de la façade. — Jujuy. — Attaqués par les pirates. — Arrivée à Tarijá. — Sucre ou Chuquisaca. — Le régisseur de M. de Plin à Tazabuco. — La partie de chasse. — Perdus. — Une manœuvre savante compromise par l'arrivée des Indiens.

A Salta, j'eus la joie d'apprendre dès mon arrivée que Roblero n'était pas encore parti. Je ne fis qu'un saut jusqu'au *rodeo* (lieu où l'on parque les caravanes de mules) et retrouvai là mon capataz et ses peones, qui manifestèrent une grande surprise et une vive satisfaction de me revoir sain et sauf. Ils m'avaient cru mort, assassiné par l'Italien, dont Roblero m'apprit la fin tragique.

« Après vous avoir quitté, me dit-il, je ne tardai pas à être convaincu que vous deviez être sur la bonne piste et que je faisais fausse route, car je remarquai de nombreuses traces de sabots d'ânes et de chevaux qui ne pouvaient provenir que des troupeaux des *estancias* voisines du pueblito de Santa Maria.

« Parvenu dans cette localité, je cherchai à me renseigner auprès des gens du pays. Le juge de paix était justement un de mes bons amis; je lui contai le vol et l'assassinat commis par l'Italien, et lui demandai aide et protection.

« — Ne craignez rien, me dit le juge, votre voleur n'est pas encore passé par ici, mais il y passera certainement, car il doit s'être réfugié du côté

Digitized by Google

des sources du rio Pedroso. (C'était en effet le chemin que j'avais suivi moi-même.) Je vais vous donner deux *vigilantes* qui connaissent parfaitement le pays; notre homme sera bien malin s'il leur échappe. »

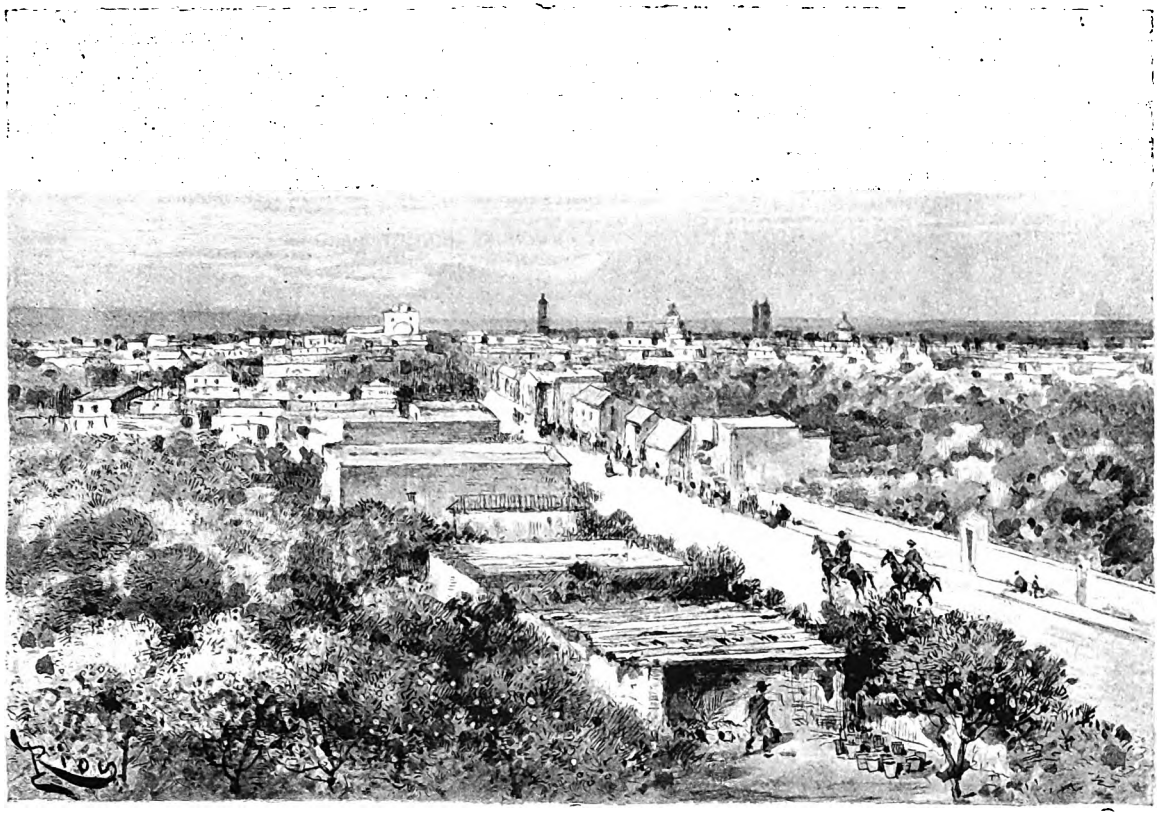
Les prévisions du juge s'étaient réalisées; l'Italien, se voyant poursuivi et ne pouvant aller plus loin dans l'impasse formée par

L'Italien, ouvrant les bras, vida les arçons. (P. 366.)

les deux montagnes, avait battu en retraite en emmenant ma mule. Mais il comptait sans Roblero et ses deux vigilants sur lesquels il alla tomber.

« A notre aspect, continua Roblero, le gredin voulut tourner bride, mais il était trop tard. En dépit de nos sommations, il continuait à fuir; mieux monté que nous, il commençait à gagner du terrain. Un vigilant

Digitized by Google



VUE DE SALTA. (P. 367.)

Digitized by Google

mit pied à terre, et l'ajusta soigneusement. Le coup partit; aussitôt l'Italien, ouvrant les bras, vida les arçons, puis tomba lourdement sur le sol.

« Justice était faite, car lorsque nous arrivâmes auprès de lui, il avait rendu le dernier soupir. Mais il nous fallut rapporter sa carcasse à Santa Maria, où il devait passer en jugement et nécessairement être condamné à mort. »

Ces derniers mots de Roblero ne me causèrent aucune surprise, car ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de ce genre de procès et de condamnations posthumes, qui sont assez fréquents dans le pays. Ils ont pour but de régulariser au point de vue légal les exécutions sommaires accomplies en cas d'urgence par les agents de la force publique.

Sans doute la législation n'a pas prévu et réglementé ces cas, mais c'est un usage parfaitement établi.

J'en avais vu précédemment un exemple particulièrement remarquable à Cayastacito. Un homme en train de boire dans une *pulperia* avait été tué raide d'un coup de *trabuco* en pleine poitrine, tiré de la fenêtre la nuit par une main inconnue.

Cependant le *pueblito* tout entier réclamait vengeance à grands cris. Comme la victime était en bons termes avec tout le monde, sauf avec un de ses voisins, la police se transporta droit chez ce dernier pour l'arrêter : l'homme veut fuir, les vigilants, ne pouvant l'atteindre, font feu sur lui et l'étendent raide mort. Tout meurtre doit être puni, ou régulièrement jugé. On fit donc passer le cadavre en jugement; mais voilà qu'au moment où le juge allait prononcer sa condamnation, le vrai coupable, pris de remords, se présente,

Digitized by Google

et établit par des preuves irréfutables que l'individu massacré par les vigilants était parfaitement innocent.

Le juge, exaspéré de cette intervention inopportune et déplacée, qui menaçait de compromettre l'œuvre de la justice et de proclamer le vice d'une prérogative judiciaire constamment admise, repoussa brutalement le criminel bénévole, qui désormais était de trop, en traitant ses aveux d'imposture et de mauvaise plaisanterie.

L'homme était très entêté et persista opiniâtrément, si bien que le juge, pour mettre fin à une scène de nature à atteindre son prestige, prit son revolver et sans autre forme de procès brûla la cervelle au réclamant.

En remettant son arme à la ceinture, il grommela : « Je veux qu'on sache que la justice ne se trompe pas; si l'on admettait seulement une réclamation, il s'en produirait chaque fois; maintenant on saura à quoi l'on s'expose en venant insolemment critiquer nos arrêts. »

Mais revenons à Roblero. Le brave muletier me dit qu'en reconnaissant ma monture dans le troupeau de l'Italien, il avait cru qu'il m'était arrivé malheur; malgré toutes ses recherches, n'ayant pu retrouver ma trace, il ne s'attendait plus à me revoir en ce monde.

Après nous être mutuellement félicités de notre heureuse rencontre, nous allâmes ensemble faire un tour dans la ville de Salta, où je ne vis rien de bien curieux. Les habitants me semblèrent farouches et assez peu civilisés; les couleurs voyantes, le rouge et le jaune, dominent dans leurs costumes, et ils abusent du clinquant. La ville compte environ quatorze mille âmes, et son principal commerce d'exportation consiste en mules, cuirs tannés, ouvrages de sellerie et fruits secs.

Roblero n'avait pas voulu vendre de mules à Salta, n'en trouvant

Digitized by Google

pas un prix suffisamment rémunérateur. En poussant jusqu'en Bolivie, il pouvait être certain, au contraire, de réaliser de gros bénéfices. Il n'hésita donc pas à se remettre en route, et je l'accompagnai.

La région que nous traversâmes en quittant Salta offrit à mes yeux une magnifique végétation, que j'admirai avec grand plaisir en songeant aux rochers desséchés et arides où j'avais failli récemment laisser mes os.

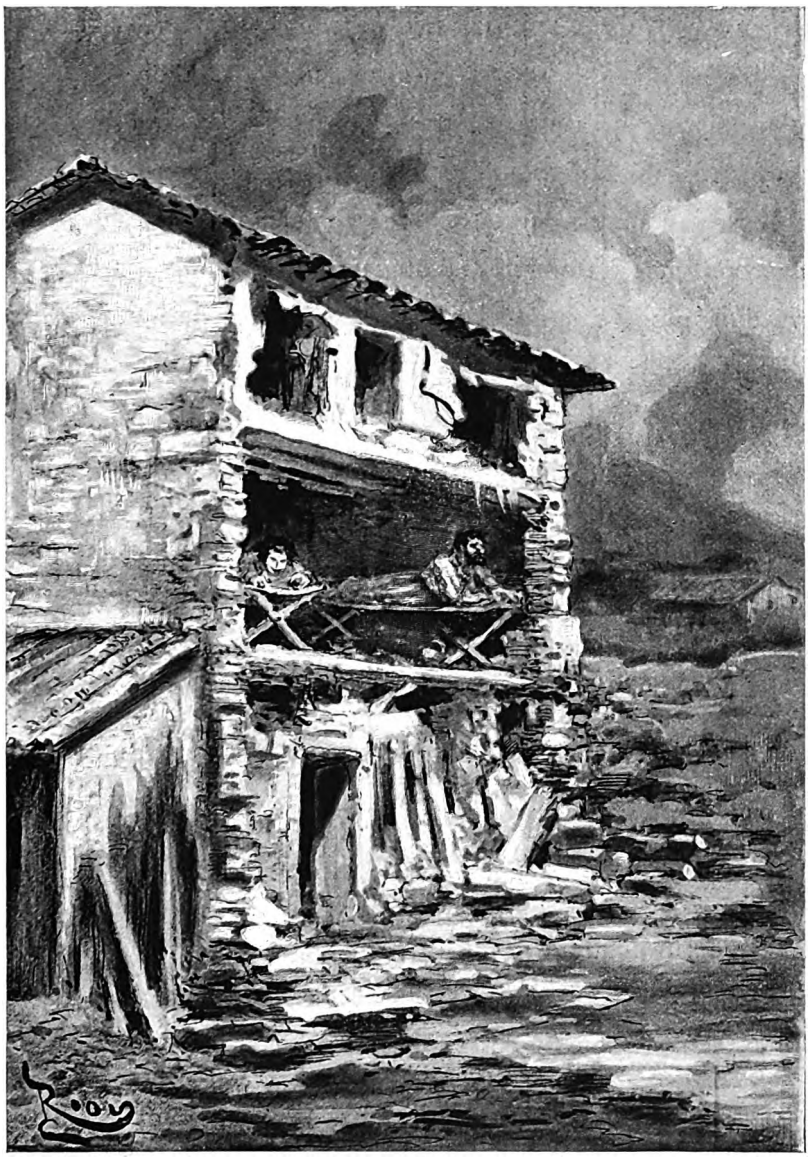
Après avoir passé le petit rio Ubierna, et le rio de Caldera, plus considérable, nous devions arriver à une localité appelée el Pueblo Blanco. Mais avant d'atteindre ce gîte nous avions essuyé une tourmente de vent qui nous avait brisés de fatigue. Roblero lui-même avait eu tant de mal pour rallier sa caravane pendant l'ouragan, qu'il se sentait harassé et ne cachait pas, malgré son énergie robuste et sa rude écorce, qu'il serait heureux de trouver un lit pour passer une nuit de bon sommeil.

Avant d'arriver au pueblo, nous avisâmes une hôtellerie de bonne apparence, isolée sur la route : la bâtisse possédait même deux étages, luxe fort rare dans le pays. C'était notre affaire, et nous décidons aussitôt d'entrer là pour prendre le repos dont nous avons tant besoin.

L'auberge était tenue par des Anglais, qui répondirent sans hésitation *yes* à notre demande si l'on pourrait nous donner deux bons lits. Très satisfaits, nous nous occupons d'abord de loger nos bêtes et les parquons dans de vastes corrales attenants à la maison. Ici il fallut acheter de quoi les nourrir; ce n'était plus comme plus bas, où nous mettions les mules à paître en plein champ; le pays avait changé.

Après avoir dîné du bout des dents, car nous tombions de lassitude,

Digitized by Google



Nous étions en plein air. (P. 370.)

Digitized by Google

et nos yeux se fermaient malgré nous, nous nous faisons conduire à notre chambre, située au premier étage. Elle contenait deux lits de sangle, et Roblero se jeta incontinent sur celui qui lui était destiné. Plus circonspect, je veux examiner le mien pour voir s'il est propre : horreur ! il est plein de punaises.

Je descends quatre à quatre pour en faire des reproches à l'hôte; mais sachant mal m'exprimer en anglais, je me plains, paraît-il, d'avoir trouvé dans mon lit des « chevaux ». L'hilarité de l'aubergiste et de ses gens fut telle, qu'il me fut impossible de me faire entendre; à peine ouvrais-je la bouche qu'ils partaient en éclats de rire interminables et convulsifs.

A bout de patience, je remonte dans ma chambre, et la fatigue domptant la répugnance, je me jette sur mon ignoble couche; à peine étendu, je m'endors d'un profond sommeil.

Quand je me réveillai, j'étais en plein air et en plein soleil, quoique toujours couché sur mon lit de sangle. Je me frottai vigoureusement les yeux, croyant être le jouet d'un songe, mais c'était bien une réalité, et Roblero, éveillé par mes cris d'étonnement, regardait bouche béante, ne comprenant rien à ce qui se passait.

Je finis par m'en rendre compte : une courte convulsion du sol s'était produite pendant la nuit, et la façade de l'hôtellerie, construite sans doute fort légèrement, s'était tout simplement étalée à terre sans que le bruit nous eût tirés de notre lourd sommeil. Nos lits, qui étaient justement adossés à cette façade, n'étaient restés debout que par un prodige d'équilibre. Très heureux d'en être quittes pour la peur, et ayant, malgré les punaises et le tremblement de terre, dormi à nous deux comme les sept dormants, nous quittâmes avec empres-

Digitized by Google

sement cette auberge mieux machinée que les féeries du Châtelet.

Sans nous arrêter à la Cabana, et après avoir passé le rio Alisos, nous ne tardâmes pas à faire notre entrée à Jujuy, capitale de la province du même nom. Cette ville, arrosée par le rio Grande, ne compte guère plus de quatre mille habitants et ne présente rien d'intéressant. Le territoire de Jujuy est généralement traversé de montagnes couvertes d'immenses forêts qui offrent la plus splendide végétation qui se puisse imaginer.

Nous ne fîmes que passer à Jujuy, car Roblero avait hâte de gagner Tarija ou San Bernardo, ville de Bolivie où il espérait arriver à temps pour un grand marché de bestiaux qui se tenait à cette époque de l'année. Le capataz avait encore un autre motif pour se diriger de ce côté : la nature du sol, qui permettait à ses mules de trouver leur nourriture sans qu'il fût obligé d'acheter pour elles de l'*alfafa* (sorte de sainfoin).

Il est vrai que cette route avait aussi des inconvénients ; nous étions exposés à faire la rencontre de pirates des prairies, bandits de sang mêlé qui faisaient cause commune avec les Indiens de la frontière, les Chichas Orejones.

Mais Roblero était de ces négociants qui ont pour principe que celui qui n'aventure rien n'a rien, et ses péones étaient de son avis. De mon côté, je ne songeais pas davantage à protester ; car, à part le risque des pirates, la route qu'il choisissait était à la fois la moins pénible et la plus intéressante. Quant au danger, j'en avais si souvent rencontré dans ce pays, et de toute espèce, que j'avais fini par ne plus m'en préoccuper que lorsqu'il se présentait devant moi.

Nous marchâmes donc droit sur Tarija, sans nous hâter, faisant

Digitized by Google

environ dix lieues dans notre journée, dormant la nuit paisiblement dans l'herbe épaisse et drue, sans rencontrer d'autres ennemis que les moustiques; mais ils nous harcelaient, il faut le dire, avec une insupportable ténacité.

Nous passâmes en vue du fortin du rio Negro, et arrivâmes le lendemain au fort de San Ignacio, extrême rempart élevé par la civilisation contre les incursions des Indiens, qui au delà sont maîtres absolus du territoire. Le chef du poste, en voyant passer notre caravane, crut devoir nous faire prévenir de nous tenir sur nos gardes, car on annonçait un soulèvement des Orejones, et déjà l'on avait aperçu maint rôdeur.

Nous étions trop avancés pour revenir sur nos pas, mais cet avertissement ne laissa pas de nous inquiéter. Nous prîmes seulement le parti d'appuyer un peu sur la gauche et d'avancer avec la plus grande circonspection. Bientôt nous rencontrâmes le rio Vermejo Chico, que nous passâmes à gué sans que rien nous eût encore montré que nos appréhensions étaient fondées. Ce jour-là, le vent soufflait violemment de la plaine, et venait impuissant et furieux se briser dans le fond de la vallée, contre la montagne de granit qui la terminait. Nous nous dirigions vers les gorges de cette montagne, que nous voulions traverser au plus tôt, pensant être plus en sûreté au delà.

Mais nous étions loin de nous douter qu'un ennemi caché épiait tous nos mouvements comme le chat guette la souris, attendant patiemment que nous nous fussions imprudemment éloignés de tout secours possible. Il jugea sans doute habile de nous couper la retraite, car nous vîmes bientôt s'élever dans les airs une longue colonne de fumée, qui, cédant à l'effort du vent, ne tarda pas à nous masquer la vue et à nous

Digitized by Google

Nous sommes sauvés si nous arrivons les premiers. (P. 374.)

Digitized by Google

oppresser de son odeur. En peu d'instants, tout l'horizon brûlait du côté de la plaine, et le vent nous refoulait au visage des torrents de fumée épaisse et noirâtre. Pour nous barrer le passage, une main invisible avait mis le feu à la prairie.

Dans cette conjoncture redoutable, Roblero ne perdait nullement la tête. Il rassemble ses hommes et leur dit : « Si vous tombez aux mains des Indiens, vous êtes perdus; notre seul moyen de salut est dans la rapidité de notre retraite. La fumée masque nos mouvements, courons sans perdre un instant à toute vitesse vers le défilé, nous sommes sauvés si nous y arrivons les premiers. »

Il n'y avait pas à balancer; la caravane se lança aussitôt comme une trombe dans la direction de la montagne, et, par un hasard providentiel, nous tombâmes juste en face de l'ouverture, où nous nous engouffrâmes tête baissée. Nous eûmes bientôt lieu de nous en repentir, car une véritable pluie de fragments de rocs nous accueillit, plusieurs de nos mules furent blessées, et le troupeau refusa bientôt obstinément d'avancer. Mais il fallait passer quand même, ou c'était fait de nous. Soudain, Roblero me fait signe de mettre pied à terre, et, donnant la direction du troupeau à un peon, m'entraîne avec lui en me disant : « Ils ne sont pas nombreux, et nous allons nous en défaire en les attaquant par derrière. »

Armés chacun de notre revolver et d'un *facon*, nous voilà escaladant sans bruit le versant de la montagne. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous avions atteint une hauteur d'où nous pûmes dominer nos ennemis, au nombre de neuf, fort occupés à rouler des quartiers de roc pour les précipiter dans le défilé. Il n'y avait pas de temps à perdre : nous nous couchâmes à plat ventre, visant soigneusement chacun un

Digitized by Google

des bandits. Au commandement de Roblero, deux coups de revolver se confondirent en une seule détonation, et un assaillant roula à terre, le crâne fracassé : Roblero, excellent tireur, n'avait pas manqué son homme. Les autres, effrayés de cette attaque imprévue, prirent la fuite avec rapidité, poursuivis par la décharge complète de nos revolvers. La précipitation fit perdre pied à deux des fuyards, que nous vîmes dégringoler de roche en roche et s'aplatir comme des masses inertes au bas de la montagne.

Le passage était libre, mais il fallait se hâter; aussi ne perdîmes-nous pas de temps pour descendre et sauter en selle. Une seule mule avait péri sur place, assommée par un rocher; les autres n'avaient pas grand mal.

Toute la journée nous avançâmes avec toute la rapidité possible, et le soir, au bivouac, nous eûmes la prudence de ne pas allumer de feu; mais rien ne vint plus troubler notre voyage.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, sous un soleil brûlant, nous entrâmes à Tarija, ville frontière de la Bolivie, sur le Chaco.

Tarija ou San Bernardo est pittoresquement situé sur le rio Vermejo. Les habitants en sont fort belliqueux, et entretiennent des escarmouches continuelles avec leurs voisins les Indiens, chez qui la garnison fait même de fréquentes expéditions.

Roblero ne réussit à vendre qu'une partie de ses mules et résolut, pour se défaire de celles qui restaient, de pousser jusqu'à Sucre ou Chuquisaca, capitale de la Bolivie.

Après un très court séjour à Tarija, nous nous remîmes en route, mais avec une caravane moins encombrante cette fois. Nous passâmes

Digitized by Google

la montagne de Tacsora et laissâmes à notre gauche les ruines du vieux Tarija, sur le rio Sacocha. Il fallut ensuite traverser le rio San Juan, un des nombreux bras du Pilcomayo, un peu au-dessous de son confluent avec le Sacocha, qui ne lui apporte qu'un bien faible tribut.

Ce qui me surprenait, c'était la vigueur de la végétation dans la région que nous traversions, en dépit des chaleurs torrides qui y règnent. Nous ne tardâmes pas à rencontrer sur notre route Cinti, petit bourg de minime importance, où nous pûmes cependant nous approvisionner en vivres, et où nous trouvâmes notamment d'excellent miel et le meilleur ratafia que j'aie jamais bu. Cinti fut d'ailleurs le seul village que nous rencontrâmes sur tout notre parcours, jusqu'au rio Paspaya.

Nous fûmes quelque temps fort embarrassés sur les bords de cette dernière rivière, où nous ne pouvions jamais trouver un gué pour le passage de notre troupeau. Enfin, une mule s'étant mise à l'eau, les autres la suivirent, mais nous eûmes mille peines à les faire atterrir sur l'autre bord : il fallut crier et s'agiter pendant une demi-journée pour avoir raison de l'entêtement proverbial de ces maudites bêtes. Notre voyage se poursuivit sans aucune aventure notable jusqu'au passo du Cachimayo ou Pilcomayo, que nous traversâmes sans encombre. Le soir du même jour, nous faisions joyeusement notre entrée à Sucre ou Chuquisaca, capitale de la Bolivie, but extrême de notre voyage.

Après les régions presque désertes que nous venions de traverser, Chuquisaca pouvait passer pour une très grande ville, car elle compte près de 25,000 habitants, et l'on y voit de fort belles maisons, bien construites, dont beaucoup sont environnées de jardins verdoyants, parfaitement soignés. D'ailleurs, la ville se trouve située dans une vallée des plus pittoresques, dont la végétation est remarquable.

Digitized by Google

Roblero, excellent tireur, n'avait pas manqué son homme. (P. 375.)

Digitized by Google

Mais les circonstances ne devaient pas me permettre d'y faire un long séjour.

M. de Plin, propriétaire d'un domaine considérable près de Tazabuco, avait chargé Roblero, lors de notre passage à Tucuman, d'aller trouver de sa part son régisseur pour lui demander des comptes.

Mon capataz ne voulut pas tarder à remplir cette mission de confiance, et je partis avec lui pour Tazabuco, gros village assez important, où les deux bras du Parapiti ou rio Grande se bifurquent.

L'homme d'affaires de M. de Plin reçut avec mille témoignages de satisfaction les envoyés du maître, mais il me parut bien qu'au fond notre visite l'importunait considérablement. Toutefois il sut faire bon visage à mauvais jeu, et nous offrit avec empressement l'hospitalité, renvoyant au lendemain les affaires sérieuses.

Le lendemain, le régisseur, avec d'aimables façons, nous dit qu'il venait d'organiser en notre honneur une chasse comme nous n'en avions jamais vu. Il s'agissait de poursuivre une troupe nombreuse de lamas, de passage dans un endroit connu de lui.

Roblero, chasseur passionné, accepta avec empressement, songeant qu'il n'y avait nul inconvénient à retarder d'un jour ou deux la vérification de comptes qui attendaient depuis si longtemps. De mon côté, je ne me fis pas prier, car il y avait à voir là quelque chose de nouveau et d'intéressant.

Nous partîmes au nombre de neuf pour cette fameuse chasse. De mes huit compagnons, je ne connaissais que Roblero et le régisseur; les six autres étaient probablement des peones de l'*estancia,* tous gens de fort mauvaise mine; mais, parmi les gauchos, j'avais vu tant de figures patibulaires, que je ne m'en préoccupai pas.

Digitized by Google

Néanmoins, je ne pus m'empêcher de remarquer que l'homme d'affaires s'entretenait fréquemment à part, d'une manière fort mystérieuse, avec un des peones à la figure fausse et à l'œil louche, qui avait l'air d'un drôle de sac et de corde.

Nous marchions depuis le matin vers le sud, dans une immense plaine nue et sauvage, sous un soleil de plomb, sans avoir aperçu l'ombre d'un lama. Vers deux heures, fatigué et mourant de soif, je demandai au régisseur s'il fallait encore marcher longtemps pour arriver sur le terrain de chasse.

« Non certes, répondit-il. Voyez-vous cette ligne sombre à l'horizon? C'est un bois épais et touffu où nous allons bientôt trouver ombre et fraîcheur. Les lamas sont de l'autre côté du bois. »

Encouragés par ces paroles, nous hâtâmes l'allure de nos bêtes, et une heure après nous marchions à l'ombre d'arbres gigantesques, assez espacés pour nous permettre d'avancer aisément : parmi eux, je crus reconnaître, entre autres variétés, le cèdre et l'*ombu*.

Après quelques instants de repos, nous reprenions allègrement notre course en avant, lorsque soudain l'homme d'affaires s'écria : « Les lamas, les lamas ! » et partit à bride abattue, suivi de ses six peones qui comme lui lancèrent leur monture à fond de train.

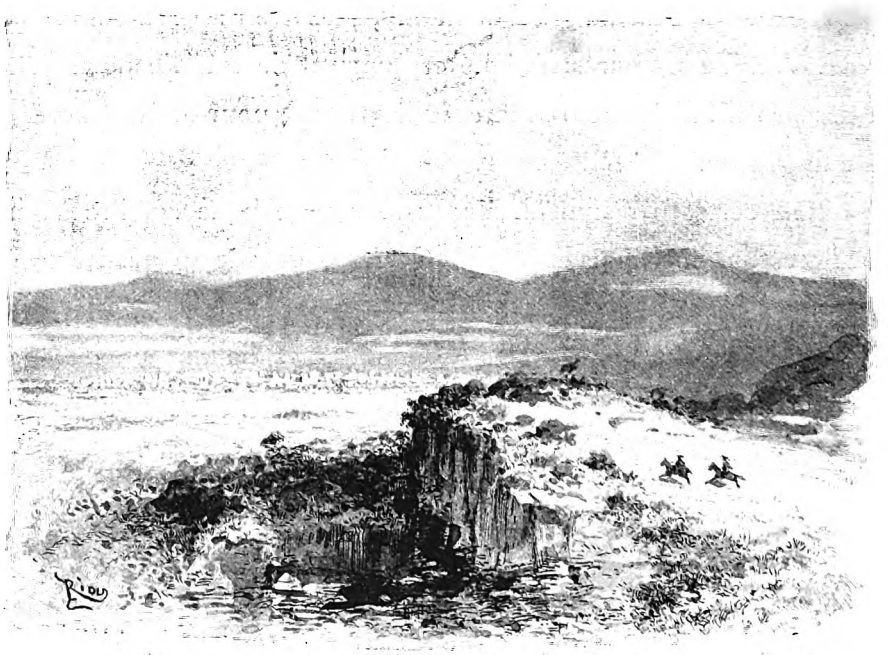
Retardés un instant par la surprise, car nous n'avions absolument rien aperçu, Roblero et moi, nous nous élançons sur leurs pas. Mais nos mules, habituées à une allure plus modérée, refusèrent bientôt de continuer une semblable course au clocher, et nous perdîmes promptement de vue derrière les arbres les cavaliers que nous avions fait des efforts superflus pour rejoindre.

Nous nous résignons alors à courir sur leurs traces d'un train plus

Digitized by Google

raisonnable, pensant qu'ils finiraient bien par revenir sur leurs pas.

Mais nous ne tardons pas à concevoir quelques inquiétudes, car le jour baisse au point de rendre la piste impossible à suivre, et pour comble de disgrâce le bois change peu à peu de nature. Ce ne sont



EN VUE DE CHUQUISACA. (P. 376.)

plus ces hautes futaies, largement espacées, mais de gros arbres ramassés et noueux, pressés les uns contre les autres, étendant autour d'eux d'immenses ramures traînantes, semblables à une poule qui abrite ses poussins de ses ailes déployées.

Les difficultés extrêmes de la marche, les ténèbres envahissantes font naître en moi de sombres pressentiments, qui bouleversent mon

Digitized by Google

Nous tînmes conseil sur la conduite à suivre dans cette grave conjoncture. (P. 382.)

Digitized by Google

visage, car mon compagnon me demande : « Qu'avez-vous? êtes-vous malade?

— Non, mais votre régisseur maudit nous a égarés à dessein, et dans un lieu où il prévoit quelque danger imminent qui doit le débarrasser de nous promptement. Voilà les comptes qu'il avait promis de vous rendre.

— *Demonio!* vous avez raison », s'écrie Roblero.

Nous tînmes longuement conseil sur la conduite à suivre dans cette grave conjoncture. Il faisait presque nuit, et nous ne pouvions songer à nous tirer sur-le-champ de cette forêt inextricable; il n'y avait qu'à attendre le jour pour tâcher de retrouver notre chemin.

Le sol était humide et couvert d'une herbe fort abondante; c'était bon pour nos montures, mais peu favorable pour notre propre repos. Nous prîmes le parti de grimper chacun sur un arbre et de nous y attacher solidement pour y passer la nuit.

Nous nous préparâmes à dormir sans souper, afin d'épargner le peu de vivres que nous possédions; en nous rationnant sévèrement, ils pourraient à peine durer trois jours, et peut-être ce laps de temps ne serait-il pas de trop pour retrouver notre route.

Je roulais dans mon esprit les pensées les plus funestes; néanmoins, grâce à l'excès de la fatigue, je m'endormis à une heure avancée de la nuit.

Le jour parut, et j'ouvris les yeux. J'appelai aussitôt mon compagnon, qui avait choisi un arbre voisin du mien; je criai de toutes mes forces, mais en vain : pas de réponse. Cependant je le voyais très bien, immobile, toujours attaché à une forte branche. Inquiet, je brisai un morceau de bois mort, et le lui lançai pour le réveiller.

Digitized by Google

Soudain, il fit un bond si violent qu'il perdit l'équilibre, et resta suspendu entre ciel et terre par un bout de sa courroie.

Sa position était si comique, et son air effaré si plaisant, que malgré la gravité de la situation je ne pus retenir un rire immodéré, tout en me hâtant d'aider mon compagnon à prendre pied sur le sol.

Sans perdre un instant, nous remontâmes sur nos mules, et avançâmes rapidement dans la direction de l'ouest : mais la journée entière se passa sans apporter aucun changement à notre situation, nous étions tout aussi incertains du lieu où nous errions. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes sur le bord d'une rivière où nous établîmes notre bivouac.

Le lendemain matin, nous nous demandions s'il valait mieux remonter ou descendre le cours de la rivière.

Nous adoptâmes le premier parti, mais notre plan se trouva déconcerté par le hasard, car, après avoir marché très longtemps, nous nous aperçûmes qu'au lieu de remonter le courant, nous l'avions en réalité descendu, trompés par les remous de la rivière et par le courant contrarié produit par un autre cours d'eau qui se jette en cet endroit dans le Parapiti. C'est dire qu'il n'a pas, dans ces parages, une bien sensible rapidité.

Pour éviter un grand coude que faisait la rivière, nous résolûmes de la traverser; mais mal nous en prit, car, étant rentrés dans le bois pour couper court, nous nous égarâmes si bien que jamais nous ne pûmes retrouver les rives du Parapiti.

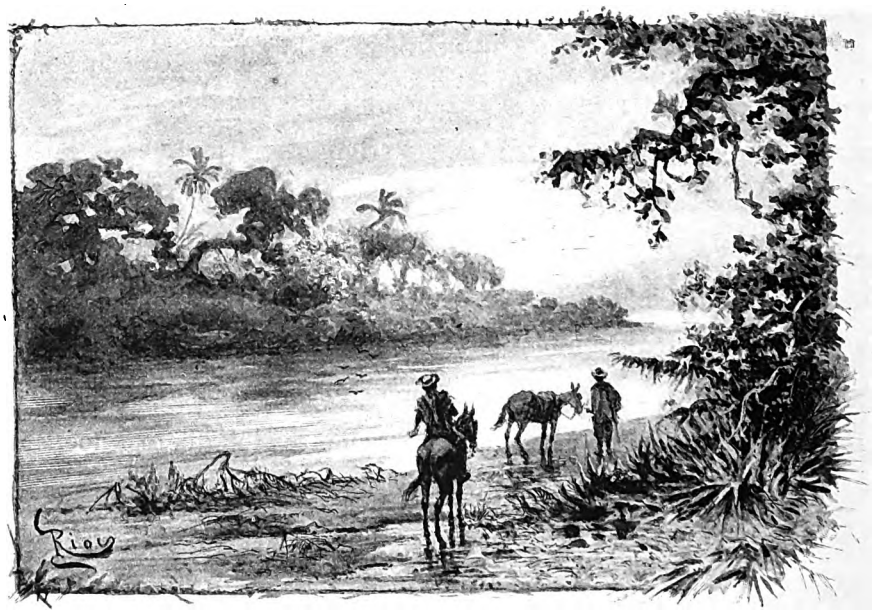
La nuit vint, et avec elle une faim dévorante, car nos vivres avaient fini par s'épuiser, malgré la plus rigoureuse parcimonie.

Roblero, quelles que fussent la trempe de son caractère et son habitude

Digitized by Google

des dangers du désert, était profondément découragé, en dépit de tous mes efforts pour lui remonter le moral, en lui disant que nous aurions de belles aventures à narrer à notre retour.

Quand l'aurore parut, la préoccupation de retrouver notre route fut reléguée au second plan; ce qui pressait le plus, c'était de se procurer



RIVES DU PARAPITI. (P. 383.)

quelque chose à manger. Heureusement, nous ne souffrions pas de la soif, car nous trouvions de l'eau un peu partout et presque à chaque pas.

A l'entrée d'une plaine un peu marécageuse, nous aperçûmes au loin une bande de daims.

Mon compagnon était bien monté, mais non pas suffisamment pour tenter de les forcer à la course. Il fallait user de ruse. On décida

Digitized by Google

que Roblero irait, en faisant un détour, se poster à une sorte de défilé situé à quelque distance, et qu'il attendrait là, armé de ses *bolas,* et caché dans les hautes herbes, le gibier que j'allais m'efforcer de rabattre vers lui.

Tout parut d'abord marcher au gré de nos désirs; le cœur serré d'émotion, je regardais mon compagnon opérer, avec une prudence de sauvage, son mouvement tournant, et me préparais moi-même à accomplir l'évolution décisive, lorsqu'à ma grande stupéfaction je vis le muletier faire dans ma direction de grands signes, puis tourner bride et s'enfuir de toute la vitesse de sa monture.

Je crus d'abord qu'il devenait fou, puis pensai qu'il pouvait avoir été effrayé par une bête fauve, ou encore qu'il avait laissé les daims pour poursuivre un autre gibier; en un mot, je me perdais en mille suppositions diverses.

Tout à coup, parut à trois cents pas une troupe de cavaliers que je n'eus pas de peine à reconnaître pour des Indiens.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Les Chiriguanos. — Un troc de dupe. — L'hospitalité sauvage. — Triste sort de Roblero. — Mon ami le gnome. — Je deviens sorcier et pars pour le grand Chaco. — Sur les rives du Pilcomayo. — Un passage difficile. — Le serpent à sonnettes. — Seul dans le désert. — Paysages du Chaco. — Le fourmilier. — Un réveil désagréable. — Prisonnier des Tobas. — Le village indien. — Pendu par les pieds.

Les Indiens qui s'avançaient portaient pour tout costume un petit tablier de cuir, et tenaient à la main un arc et une poignée de flèches.

Je songeai un instant à prendre la fuite, mais ils m'eurent bientôt rejoint, et il ne me restait plus qu'à parlementer avec eux, en protestant de mes intentions pacifiques. Je ne tardai pas à me rassurer en voyant qu'ils me regardaient avec curiosité, et sans hostilité aucune, la bouche fendue par un large rire qui illuminait leur physionomie abrutie.

Je les examinai de mon côté attentivement. Leurs pommettes saillantes étaient peintes de diverses couleurs, leur lèvre inférieure munie d'une espèce d'ornement en bois appelé *tembeta*. Joignez-y de petits yeux noirs obliques, des nez épatés aux narines dilatées, une chevelure brune et raide; vous aurez une idée de la tournure des nouveaux venus que je sus plus tard être des Indiens Chiriguanos.

Voyant qu'ils gardaient le silence, je me hasardai à leur demander en espagnol s'ils avaient vu où allait mon compagnon qui était parti d'un autre côté.

Un des Indiens s'approcha alors, et m'adressa très sérieusement, dans

Digitized by Google

son langage, un long discours auquel je ne compris pas un mot, mais qui devait être fort éloquent, à en juger par la satisfaction qui épanouissait le visage bariolé des auditeurs.

Mon silence commençait à devenir embarrassant, lorsqu'un des Indiens, qui avait spécialement attiré mon attention par sa hideur encore plus repoussante si c'est possible que celle des autres, vint à moi en voyant que je le regardais, et m'enjoignit en mauvais espagnol de mettre pied à terre et de lui donner ma monture. Comme je protestais vivement, il ajouta qu'il me donnait la sienne à la place. J'étais loin de gagner à l'échange, mais la prudence ne me permettait pas de faire le récalcitrant, et je consentis.

Dès ce moment, la glace fut rompue, et tous les Indiens se pressèrent autour de moi avec la plus indiscrète familiarité, touchant mes vêtements et grattant curieusement mes bottes vernies; je craignis un instant qu'ils me priassent de les leur céder, mais j'en fus quitte pour la peur.

M'adressant à celui qui semblait être le chef, en ce moment fort occupé à essayer mon mulet, je proposai d'aller tous à la recherche de mon compagnon. Le chef se fit traduire mes paroles par l'individu monstrueux qui savait un peu d'espagnol et répondit par le canal de l'interprète : « Que lui, cacique des Chiriguanos, était heureux d'offrir l'hospitalité à l'étranger aux jambes luisantes; que pour mon camarade, il ne fallait point m'en mettre en peine, qu'il allait envoyer à sa recherche ses propres enfants qui sauraient bien le retrouver. »

Il n'y avait pas à balancer, et j'acceptai sans hésitation ces offres bienveillantes, préoccupé surtout pour le moment d'avoir le plus tôt

Digitized by Google

possible une nourriture quelconque à me mettre sous la dent : ma faim était telle que j'eusse accepté de souper chez Pluton en personne.

Immédiatement tout le monde se mit en route, et j'accompagnai de bonne grâce mes hôtes sauvages, qui prirent une direction absolument

Je proteste de mes intentions pacifiques. (P. 387.)

opposée à celle que je suivais avec Roblero. Un peu avant la nuit, le cortège fit son entrée dans un village indien, où je fus aussitôt entouré par une nuée de naturels de tout âge et de tout sexe qui m'examinèrent avec curiosité, en jacassant à qui mieux mieux. Les femmes ne me semblèrent pas plus belles que les hommes : comme type et comme

Digitized by Google

couleur de peau, la différence n'était pas grande. Elles sont généralement de petite taille, et beaucoup d'entre elles portent les cheveux coupés ras. Pour tout vêtement, elles ont une chemise de cotonnade bleue, qu'elles fixent de chaque côté des épaules à l'aide d'une sorte d'agrafe en bois; quelques-unes même attachent cette chemise à la hauteur de la ceinture seulement. La coquetterie sans doute les porte à se peindre toute la surface du visage, tandis que les hommes n'ont que quelques enluminures çà et là.

Leurs cahutes sont faites de perches recouvertes de cuir, et l'intérieur en est positivement infect : tout y dort pêle-mêle, moutons, poules, chiens, chats et gens.

Il y a cependant parfois des lits formés de cadres grossiers en bois sur lesquels on pose une sorte de claie ou treillage; mais un ustensile qu'on est sûr de trouver dans chaque hutte, c'est une *piricha*. Ils appellent ainsi une grande cage suspendue au milieu de la cabane, et qui sert de garde-manger : c'est là qu'ils tiennent le gibier ou les poissons qu'ils ont pris, car ils sont d'une rare adresse à la chasse et à la pêche, ou encore le maïs de leur récolte, car ils cultivent cette céréale.

En somme, ces Chiriguanos sont de mœurs assez douces et n'ont guère de farouche et de barbare que leur aspect extérieur. Comme la plupart des Indiens, ils sont extrêmement superstitieux et témoignent beaucoup de déférence pour les exigences et les prétentions absurdes de leurs *brujos* (sorciers médecins). Ces derniers annoncent souvent des maladies dont il est possible de se racheter moyennant certains présents faits au *brujo*. Il en résulte que lorsqu'un Indien est malade, ou lorsqu'il meurt, chacun est persuadé que c'est le fait d'un brujo quelconque.

Digitized by Google

Mais lors de mon arrivée à la tribu je ne connaissais pas encore si bien les Chiriguanos, et malgré la complaisance avec laquelle ils me servirent un copieux repas de viande et de maïs auquel je fis largement honneur, je n'étais pas trop rassuré.

Et surtout lorsque chacun à la ronde ayant puisé avec son *totuma* (tasse) dans le *yambui* (grand vase de terre) rempli de *chicha,* liqueur fermentée de gousses d'algarobes, je vis tous les Indiens dans un état d'excitation qui se manifesta bientôt par des hurlements et des danses frénétiques.

Malgré la préoccupation de surveiller ces manifestations bruyantes, ma lassitude était telle que je tombai dans un profond sommeil au moment où la fête battait son plein.

Le lendemain, en m'éveillant, mon premier soin fut de demander des nouvelles du pauvre Roblero.

Le cacique me parla longtemps à travers sa *tambeta,* sans que je pusse comprendre un mot de tout ce qu'il disait. Heureusement le gnome hideux qui hâblait un castillan bien dégénéré arriva, et me transmit les renseignements que me fournissait le chef avec un empressement inutile.

Les Indiens envoyés à la recherche de mon compagnon l'avaient bien retrouvé, mais à leur approche il avait fui avec une telle rapidité du côté de la rivière qu'ils n'avaient pu l'atteindre, et ils étaient persuadés que l'homme blanc avait péri dans l'eau.

« Je veux au moins retrouver son corps! m'écriai-je; venez avec moi, et allons le chercher. »

Cette proposition fut accueillie avec empressement par tous les Indiens, qui recherchent toujours la moindre occasion de partir en expédition.

Digitized by Google

Nous nous mîmes immédiatement en route, au nombre de plus de cinquante cavaliers. J'espérais bien, grâce à l'habileté instinctive des Indiens à suivre la piste, et à leur connaissance complète de la région, retrouver le malheureux muletier. Malgré l'exploration la plus minutieuse, nous retrouvâmes seulement sur les bords de la rivière les traces des sabots de sa monture, mais nous ne pûmes rien découvrir de plus. Après deux jours passés à cet endroit, je ne fus pas plus avancé, et je dus me résigner, non sans chagrin, à considérer le pauvre Roblero comme à jamais perdu.

Il fallut regagner le village, où je passai encore quelques jours à étudier les mœurs et l'existence des Chiriguanos. Il y eut en mon honneur une joute à l'arc, où je pus admirer la merveilleuse adresse de ces Indiens. Je n'en rapporterai aucun exemple, mais je puis dire qu'elle tient véritablement du prodige.

L'Indien si affreusement laid qui savait un peu l'espagnol m'avait pris en affection; c'était du reste le seul avec qui je pusse parler. Mais sa conversation et le tir à l'arc n'avaient plus de secrets ni de charmes pour moi; le séjour de la tribu ne tarda pas à me paraître fastidieux. Je désirais vivement m'en aller; les Indiens, tout au contraire, souhaitaient fort me conserver parmi eux, et je ne savais trop comment m'y prendre pour obtenir mon congé à l'amiable.

Plusieurs fois j'avais sondé les dispositions de mon nouvel ami, le hideux Tzinlec, en lui disant que je trouvais son pays bien beau, mais que j'avais envie d'aller le visiter un peu plus loin, du côté du sud.

Il s'était vivement récrié : « Ce n'est pas possible, affirmait-il; par là, il y a beaucoup de mauvais animaux qui tuent, et puis des Indiens très mauvais aussi, qui mangent leurs semblables. »

Digitized by Google

Un intérieur chez les Chiriguanos. (P. 390.)

Digitized by Google

Ces renseignements, bien que manifestement exagérés, n'étaient guère encourageants. Cependant j'avais une idée fixe : pénétrer dans le grand Chaco, voir ce monde nouveau où nul Européen n'avait encore porté ses pas. Cette pensée m'avait vaguement préoccupé dès mon arrivée en Bolivie, mais j'avoue que depuis mon séjour chez les Chiriguanos seulement, je la trouvais pratique et réalisable : les Indiens ne m'épouvantaient plus, et j'étais plutôt disposé à les considérer comme des auxiliaires contre les bêtes sauvages et tous les périls du désert. C'étaient maintenant pour moi des hommes comme les autres.

Afin de vaincre leur opposition à mon départ, il me vint à l'esprit de profiter de leur caractère essentiellement superstitieux. Je persuadai adroitement à Tzinlec, et je lui fis répandre le bruit que j'étais dans mon pays, moi aussi, un habile *brujo,* et que mon génie m'avait soufflé d'aller dans le désert accomplir des actes de dévotion, des incantations quelconques à la mémoire de mon pauvre camarade.

Comme je l'avais prévu, tout le monde dans la tribu s'inclina devant ces prétextes d'ordre supérieur, et nul ne songea plus à faire obstacle à mon départ. Mais Tzinlec, qui avait pour moi un réel attachement, voulut me suivre, ce que j'acceptai volontiers, heureux d'avoir un compagnon dont l'expérience sauvage pouvait m'être très utile.

Nous partîmes donc tous deux, munis d'une bonne provision de maïs et de poissons séchés au soleil. Nous voyageâmes sans incident marquant pendant une vingtaine de jours, passant quelquefois à proximité de villages indiens que nous évitions avec le plus grand soin, sur le conseil de Tzinlec, qui disait que nous étions exposés à rencontrer mauvais accueil près de certains d'entre eux.

L'expérience pratique de la vie dans ces solitudes, que je pus acquérir

Digitized by Google

grâce aux conseils de Tzinlec, devait m'être par la suite d'un secours inappréciable. Il me fit connaître les bonnes et les mauvaises plantes, et notamment celle que les Argentins du campo appellent *echagua,* où l'on est sûr de trouver assez d'eau pour se désaltérer sous un ciel brûlant, quand on est loin de toute lagune ou rivière.

Un jour, nous vîmes le soleil se lever sur une immense nappe d'eau. Aussitôt, Tzinlec se précipita la face contre terre en s'écriant : « Pilcomayo ! » Quand je lui demandai la raison de cet acte de dévotion, il me répondit que cette rivière procurait à l'Indien tout ce qui est nécessaire à la vie : poissons, tortues, oiseaux, ainsi que les coquillages qui servent d'ornements aux femmes.

Nous passâmes deux jours sur les bords du Pilcomayo. Je les employai à admirer la nature dans ce site grandiose et imposant, Tzinlec à prendre des poissons et des coquillages. Puis il me proposa de retourner à la tribu, et quand je lui fis comprendre mon intention de traverser la rivière et d'aller plus au sud, il secoua la tête : « Je ne traverse pas, dit-il, car on mange de la chair humaine de l'autre côté du « rio »; puis j'ai tous ces coquillages à rapporter chez moi. » En effet, il en avait une véritable charge. J'attendis encore deux jours, espérant décider l'Indien. Mais il devenait de plus en plus pensif. Souvent je le surprenais à me considérer avec compassion, en jetant un regard de l'autre côté de la rivière.

« Qu'as-tu? lui dis-je. — Si tu traverses, tu seras mangé. — Tant pis. » Tzinlec ne me parla plus de rien; mais il disparut sans me faire ses adieux, et je ne l'ai jamais revu.

Le lendemain je me mis en mesure de passer le Pilcomayo.

Ayant trouvé à terre un grand arbre desséché, je le fis traîner jusqu'à

Digitized by Google

la rive par mon mulet; je fixai en travers du tronc un arbre plus petit, pour l'empêcher de tourner, et mis le tout à l'eau. A califourchon sur l'arbre, tenant une courroie fixée à la queue du mulet et excitant cette brave bête, j'arrivai sans encombre à l'autre bord. Mais là, au moment d'atterrir, j'aperçus un objet d'aspect désagréable. Sur le sable doux et

Je lui portai un violent coup de coutelas. (P. 398.)

fin du rivage, un serpent, roulé en spirale, se chauffait au soleil. Je me hâtai de pousser ma machine dans le courant, pour aborder un peu plus loin; mais le serpent à sonnettes, avec ce cliquetis qui lui a valu son surnom, s'élança comme un ressort à ma poursuite.

Son premier bond le mit à un mètre de mon arbre; il nageait rapidement, tenant sa tête hideuse élevée au-dessus de l'eau. Quand il fut à ma

Digitized by Google

Il se dressa aussitôt sur ses pattes de derrière. (P. 400.)

Digitized by Google

portée, je lui assénai un violent coup de coutelas, mais sans succès. Une seconde après, sa tête s'appuyait sur le tronc de mon arbre, et il semblait prendre son élan. Cette fois, je redoublai avec plus de bonheur, car il disparut complètement dans la rivière. J'abordai aussitôt, et me mis à réfléchir. Certes, cet incident ressemblait fort à un mauvais présage : dans l'antiquité, un Romain serait rentré chez lui.

Mais je commençais à m'aguerrir, et bientôt je n'y pensai plus. Sur la rive méridionale du Pilcomayo, j'étais engagé en pleine contrée inconnue, dans le grand Chaco, cette terre mystérieuse dont on m'avait tant parlé et que je désirais si ardemment connaître. Mon mulet, qui broutait insoucieusement à quelques pas de moi, était mon seul compagnon.

Je n'avais pour armes qu'un petit revolver et un *facon,* mon coutelas argentin, pour guides qu'une boussole et un fragment d'une assez bonne carte de la République Argentine. Mes provisions consistaient en quelques poissons séchés au soleil et quelques poignées de maïs que m'avait laissés Tzinlec. Mon costume et mon équipement étaient ceux des gauchos de la Pampa : *sombrero* (large chapeau), *puncho* (manteau-couverture), *bombatches* (large pantalon de cheval) et bottes. C'est dans cet équipage sommaire que je marchai hardiment vers le sud. Depuis mon séjour chez les Chiriguanos, je ne redoutais plus guère les Indiens et j'avais, au contraire, un plus vif désir de mieux entrer en relation avec eux. Je cheminai dans la même direction pendant une huitaine de jours, sans qu'il m'arrivât aucune aventure notable. Le pays était très accidenté; tantôt je traversais des sables d'alluvion parsemés de coquillages, tantôt de vastes plaines couvertes de hautes herbes fleuries, dont de temps en temps des bou-

Digitized by Google

quets de palmiers et de bananiers rompaient la monotonie, tantôt des forêts de mimosas et d'arbres gigantesques entrelacés de lianes dont la végétation luxuriante formait un fouillis inextricable.

Un soir, je m'arrêtai sur le sommet d'une petite colline pour y passer la nuit; à mon réveil, je pus jouir d'un spectacle vraiment saisissant, j'avais sous les yeux un panorama d'une imposante majesté. Devant moi, s'étendait en amphithéâtre un immense cirque de verdure, dont les lignes et les couleurs me semblaient encore plus harmonieuses sous ce ciel pur et transparent dont rien ne trouble la sérénité. Séduit par le charme de ce paysage grandiose, je fabriquai une sorte de cabane avec des branches vertes, et me reposai pendant deux jours. J'étais là comme dans un nid embaumé. Mais le matin du troisième jour, en remuant ma couche de feuilles sèches, je sentis un corps froid et glissant effleurer ma main. C'était un admirable reptile, qu'on appelle serpent corail. Ce serpent, comme l'indique son nom, est rouge, mais d'un rouge vif comme le vermillon, et chatoyant comme un rubis. Sa morsure entraîne promptement la mort. Je le coupai en deux sans rémission. Ce petit incident me dégoûta de ce beau site, et je me remis en marche.

Comme le Pilcomayo se dirige du nord-ouest au sud-est, je suivais une direction à peu près parallèle à son cours, dont je restais éloigné néanmoins de quarante lieues environ. Après avoir passé le petit rio Chumipi, et arrivé à un point situé par 25 degrés de latitude et 62 degrés de longitude, d'après mon estime, je commençai à me sentir bien affaibli par la fatigue et les privations de toutes sortes; les piqûres des moustiques me faisaient aussi cruellement souffrir. Mes provisions étaient épuisées depuis longtemps, et n'ayant pas de

Digitized by Google

fusil pour chasser, j'en étais souvent réduit à me nourrir de grenouilles, qu'on trouve toujours en abondance, parfois même de limaces ou de racines. Rarement je pouvais prendre quelque animal, oiseau ou quadrupède, qui me fournît un aliment plus substantiel.

Désormais, ma préoccupation capitale était d'assouvir les réclamations incessantes de mon estomac. Aussitôt que je voyais un oiseau se lever, je courais m'assurer s'il ne sortait pas de son nid, et quand par hasard je découvrais des œufs, je les dévorais tout crus. Malgré tout, je ne me décourageais pas, et j'espérais toujours trouver une tribu hospitalière comme celle des Chiriguanos, qui m'accueillerait et me donnerait de quoi réparer mes forces.

Un soir, je me couchai, sans avoir soupé, contre un *tachuru* (monticule élevé par les fourmis), et commençais à m'assoupir, lorsque je sentis une secousse, accompagnée d'un bruit sourd. Je me levai et j'écoutai... Rien. Un magnifique clair de lune illuminait la clairière où je me trouvais. J'étais seul. Je crus avoir rêvé, et me rendormis, conservant, par une vieille habitude, mon coutelas à la main. J'entendis bientôt comme une respiration calme et régulière, quoique un peu forte, qui semblait accompagner la mienne; enfin je sentis un souffle chaud sur mon visage : j'avais à un pouce de ma joue le museau pointu d'un ours fourmilier qui me considérait avec curiosité.

Je fis un mouvement, et il se dressa aussitôt debout sur ses pattes de derrière; je me ruai sur la pauvre bête et lui plongeai mon couteau dans le poitrail. Très heureux de cette aventure qui me procurait des vivres pour huit jours, je dépouillai mon ours et mangeai séance tenante les morceaux les plus appétissants.

Le jour était venu; je renaissais à l'espérance avec ce secours

Digitized by Google

Leurs lances étaient levées sur moi. (P. 402.)

Digitized by Google

inattendu. Je passai ma journée à découper la chair du fourmilier en lanières fort minces que je fis sécher au soleil, à la manière indienne. Le soir, tout était préparé. L'estomac satisfait, avec les pressentiments les plus heureux, je m'enveloppai dans mon puncho, et, la tête appuyée à la fourmilière, je m'endormis et fis des rêves d'or.

Le jour se levait, quand je me sentis violemment secoué. Ma première pensée fut que la femelle du fourmilier venait venger ma victime; mais je me sentis saisi par les jambes et par le milieu du corps; je fis un effort pour rejeter le puncho dont je m'étais couvert la tête afin de me préserver des moustiques. En ouvrant les yeux, j'aperçus sur moi une trentaine de lances. J'étais entouré d'une troupe d'Indiens dont l'aspect farouche me montra promptement qu'ils n'étaient pas d'humeur aussi accommodante que les Chiriguanos. En effet, c'étaient des *Tobas*.

Je m'écriai aussitôt en espagnol : « Je viens en ami, ne me faites pas de mal. » Mais un Indien de haute taille, qui semblait le chef de la troupe, articula deux ou trois sons rauques et gutturaux, et aussitôt je fus violemment traîné par les pieds à l'aide d'une courroie, et garrotté en un clin d'œil. Voici par quel procédé ingénieux : les Indiens avaient préparé une longue corde de cuir tressé que deux d'entre eux maintenaient roulée en spirale; deux autres m'introduisirent dans cette spirale en me tirant par les pieds; après quoi la courroie fut serrée, et je me trouvai pris à peu près comme un poisson dans une nasse, mais beaucoup plus étroitement. M'ayant ainsi réduit à l'immobilité la plus complète, les Indiens s'occupèrent à partager mes dépouilles. Le partage eut lieu avec beaucoup d'ordre, ce qui me permit de constater que ces Indiens craignaient leur chef et avaient pour ses moindres volontés la plus grande déférence.

Digitized by Google

Le cacique laissa d'abord ses hommes examiner à loisir le butin, puis, les écartant du bout de sa lance, regarda à son tour les diverses pièces de mon équipement. Les cuirs de mon *recado* (selle argentine) furent distribués un à un; le chef s'adjugea ma bonne couverture et mon couteau à manche d'argent. Quant au revolver, je compris vite à ses gestes qu'il n'en connaissait ni le mécanisme ni l'usage, et me promis de le laisser dans cette ignorance.

Après avoir fait son choix, il rassembla ces différents objets, et redressa sa haute taille en posant le pied sur son butin. Cet homme, appuyé sur sa lance, dans une pose naturelle d'une certaine majesté sauvage, était pareil à une statue de bronze. J'avais encore mes vêtements; sur un ordre du chef, on me les enleva tous jusqu'au dernier, ce qui donna lieu à un second partage. Mon pantalon de cheval (*bombatches*) excita bien des convoitises. Pour satisfaire ses gens, le chef prit le parti de couper les jambes de ce vêtement par tranches et de distribuer les anneaux ainsi obtenus. Quant à lui, il se réserva le haut, aussi écourté qu'un caleçon de bain.

Cependant, j'avais eu le loisir d'examiner mes agresseurs. Ils étaient presque tous de grande taille, de teint olivâtre, avec de longues chevelures noires et raides comme du crin. Pour tout costume, ils portaient en bandoulière une sorte de poche en cuir contenant des flèches. Quelques-uns avaient sur le corps de rares lambeaux d'effets européens, ce qui me fit penser que je n'étais peut-être pas le premier voyageur dépouillé par eux; au surplus, ils me regardaient d'un air sinistre qui me faisait craindre d'être bientôt égorgé, sinon mangé, comme me l'avait prédit le Chiriguano.

Soudain le cacique, que les siens appelaient Klentrop, donna briève-

Digitized by Google

ment un ordre; immédiatement, on me détacha les pieds et l'on amena un cheval sans selle qu'on me fit enfourcher; après quoi, on me lia les pieds sous le ventre de ma monture et les mains derrière le dos.

En un clin d'œil, tous les Indiens furent également à cheval, et, poussant des hurlements frénétiques, appliquèrent à ma bête de vigoureux coups de bois de lance, dont j'eus ma part, et qui la mirent promptement au galop. Toute la bande suivait à deux longueurs, redressant à grands coups de lance la direction de mon cheval, quand il déviait. Je l'excitais moi-même de la voix, car les coups de lance pleuvaient dès qu'il se ralentissait.

Cette course infernale dura deux mortelles heures, après lesquelles nous arrivâmes sur une colline boisée, d'où l'on voyait une plaine riante bordée par des étangs. A cinq cents mètres environ, dans une clairière, j'aperçus un groupe de huttes formées de cuir et de joncs de marais.

C'était évidemment la résidence de la tribu dont j'étais prisonnier. Bien que m'attendant au plus triste sort, je me réjouis d'être au terme de ma course, qui avait été un vrai supplice. J'étais ensanglanté par les ronces et les épines, et meurtri par la position pénible que mes liens me forçaient à conserver.

A mesure que nous approchions du village ou plutôt du campement, les naturels sortaient de leurs huttes, d'autres descendaient des arbres. Je fus immédiatement entouré par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui poussaient des cris assourdissants.

De tous côtés, on me menaçait avec des lances ou des flèches. Le cacique dut intervenir pour me protéger; il prononça quelques paroles après lesquelles les cris redoublèrent, mais la foule se tint désormais à distance, en cercle autour de moi.

Digitized by Google

Épuisé de fatigue, d'émotion et de douleur, je perdis connaissance. (P. 407.)

Digitized by Google

Les Indiens me détachèrent les pieds, me mirent à terre et me guidèrent à grands coups de bois de lance dans le dos jusqu'à la hutte du cacique. Ce dernier, qui me suivait, montra son butin à sa femme, personne d'âge déjà respectable, et lui fit présent de ma boussole et de sa chaîne. Cette femme, toute joyeuse d'une semblable générosité, se roula à terre, pour manifester sa satisfaction.

Cependant, on m'avait garrotté de nouveau et couché au pied d'un arbre. A vingt pas de la hutte du cacique, était un immense brasier, où brûlaient des troncs entiers; ce voisinage m'inspirait des inquiétudes. Lorsque la curiosité excitée par mes dépouilles fut un peu calmée, la foule m'entoura de nouveau à grands cris, on m'adressait sans doute des injures. Le mot *vouët* (chrétien) était souvent répété. Je savais que les Américains du Sud ne se font aucun scrupule de mettre à mort un Indien, en disant pour toute raison : *No es christiano*. Il était assez probable que les Indiens, par une logique analogue, se disaient : Il est chrétien, donc il faut le tuer.

J'étais résigné à la mort, mais je redoutais la torture. En attendant, j'étais livré à la curiosité de toute la tribu. Les femmes et les enfants surtout m'examinaient et me palpaient avec le plus vif intérêt. On grattait ma peau pour voir si elle était peinte; on y enfonçait les ongles pour en évaluer la résistance.

Une femme, cependant, me posa la main sur la poitrine très doucement. Je regardai sa figure, et je reconnus la vieille femme du chef; elle n'avait plus l'expression farouche du début. Elle se retira; je la suivis des yeux; elle alla droit à la hutte du cacique.

Bientôt, ils en sortirent tous deux. La femme me désignait du doigt, et ses gestes semblaient exprimer qu'elle me trouvait bien jeune, bien

Digitized by Google

petit. Le cacique vint à moi, me considéra quelque temps en silence, me donna un coup de pied, bâilla, et regarda en l'air comme s'il cherchait une branche pour me pendre. Puis il donna un ordre; les Indiens aussitôt écartèrent les femmes et les enfants.

On m'attacha une corde de cuir à chaque poignet; mes mains ouvertes furent assujetties le long de chaque corde à l'aide d'une petite courroie plus mince; on en usa de même pour mes pieds. Un Indien grimpa sur l'arbre auprès duquel j'étais couché, tenant entre les dents l'extrémité de la courroie fixée à l'un de mes pieds. Un autre Indien opéra la même manœuvre sur un arbre éloigné d'une quinzaine de pas.

Sur un signal, je fus enlevé dans l'espace à quelque trois mètres du sol, les jambes en l'air et la tête en bas; les courroies de mes poignets furent attachées aux racines des deux mêmes arbres. Mon ascension s'exécuta aux acclamations et aux vociférations de toute la tribu. Je voyais luire le brasier et je calculais qu'en attachant à un autre arbre la courroie de ma jambe gauche, je me trouverais placé juste au-dessus des flammes, en bonne posture pour rôtir. Mais bientôt le sang m'afflua au cerveau. Épuisé de fatigue, d'émotion et de douleur, les membres distendus par les courroies, je perdis connaissance, pendant que les Indiens, ivres de *chicha* (eau-de-vie d'algarobes), dansaient en hurlant autour de moi.

Quand je rouvris les yeux, j'étais à terre au milieu de mes bourreaux. Ils avaient attaché ensemble mes poignets, puis, me faisant passer les genoux entre les bras, m'avaient glissé sous les jarrets un gros bâton qui reposait ainsi sur les saignées de mes bras. Ils me tirèrent violemment les bras en arrière et me passèrent un second bâton entre le dos et les biceps. On devine quelle souffrance endure alors le patient : tous mes membres craquaient, je ne tardai pas à m'évanouir de nouveau.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Mes tortures. — Je deviens le berger du chef Klentrop. — Observations sur les Indiens Tobas et leur constitution physique. — Maladies et remèdes. — Ils ne portent aucun vêtement. — Leurs armes. — Leur habileté comme cavaliers. — Leur nourriture. — Les huttes des Tobas. — Ustensiles de ménage. — Caractère de ces Indiens. — Leurs superstitions. — Leur langage. — Leurs fêtes et leurs danses. — Mariages. — Gouvernement de la tribu. — Conditions d'aptitude pour être cacique. — Danger de l'ambition. — Les funérailles. — L'immortalité dans une peau d'âne. — Le climat du grand Chaco. — Les principales productions. — La chasse. — La pêche. — Leçon de physique chez les Tobas. — Une flûte de chez Galand. — Un ambassadeur. — Déclaration de guerre. — Expédition contre les Palamos. — De berger, je deviens lancier. — Armistice. — Indemnité de guerre.

Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans le coin d'une hutte assez obscure. Mon premier sentiment fut la surprise de me trouver encore vivant. Je voulus faire un mouvement, mais la douleur m'arracha un cri; je sentais sur mon front comme un poids terrible, mes pensées étaient très confuses. Je cherchai la cause d'une odeur fétide qui me montait aux narines; elle provenait d'un quartier de viande crue qu'on m'avait posé sur les genoux, et où je vis grouiller la vermine.

Je n'avais pas faim; du reste, le mets n'était pas engageant. Je détournai la tête et examinai ma prison. C'était une hutte assez vaste, ayant pour ornements deux ou trois lances et quelques crânes humains suspendus aux parois; un fusil à un coup et un étrier européen complétaient ce trophée. Un grand vase en terre cuite était placé en face de moi. Je réfléchissais à l'horreur de ma situation, quand un léger bruit

Digitized by Google

attira mes regards du côté de l'entrée. J'aperçus une tête noire qui m'observait. Un large rictus contractait sa physionomie. Je ne pus m'empêcher de rire aussi, par une sorte de mouvement convulsif. Alors la tête s'avança, le corps suivit, et je reconnus la vieille femme du cacique. Elle tenait entre les dents l'extrémité de la chaîne à laquelle pendait ma boussole.

Je regardai le grand vase et fis signe avec la langue que je mourais de soif. La vieille resta immobile un instant, puis, saisie d'une inspiration soudaine, décrocha un fragment de crâne, le plongea dans le vase et m'ingurgita le contenu, en en répandant la moitié, tant elle y mettait de brusquerie. Cette liqueur, très forte, me ranima un peu, et je lui fis signe que je voulais manger, mais autre chose que l'horrible viande posée devant moi.

Elle me fit entendre par signes que je dormais depuis deux soleils et que, naturellement, la viande s'était gâtée; elle sortit et m'en rapporta bientôt un morceau mangeable, quoique souillé de terre. Comme j'avais toujours mes deux bâtons qui me mettaient hors d'état de faire le moindre mouvement, elle m'attacha au pied une petite lanière terminée par un crochet formé d'une branche fourchue, enfonça ce crochet dans le quartier de viande crue, de sorte qu'il présentait une certaine résistance quand j'y mordais à même. J'essayai de manger, mais ce fut à peu près en vain.

Le soir, deux Indiens me jetèrent brutalement hors de la hutte, qui était celle du cacique. La soirée fut assez bonne; mais vers le matin, la fraîcheur de la rosée, si abondante dans ces parages, m'avait glacé. Le jour venu, on me reporta dans la hutte. Je me demandais en vain ce que les Indiens comptaient faire de moi. Cette existence dura trois jours

Digitized by Google

sans aucun incident nouveau. La femme du chef me versait de temps en temps, toujours dans un crâne, quelques gorgées de *chicha*. Cette boisson fermentée me réconfortait, et quoique encore privé de l'usage de mes membres, tout comme un paralytique, je me sentais un peu mieux.

Le troisième jour, je vis venir à moi le cacique. Il s'avançait un couteau à la main (précisément c'était le mien) et avait l'air fort déterminé. Il me regarda un moment, puis me fit un discours auquel je ne compris qu'une chose, c'est qu'il me couperait la tête si je ne lui obéissais pas ponctuellement. Je l'assurai comme je pus de ma soumission : sans doute il comprit, car il délia les liens de mes pieds et enleva un des deux bâtons, celui des jambes; après quoi il me fit entendre que si je tentais de fuir, il me rattraperait et me tuerait. Je lui promis de ne pas m'évader, et j'essayai de me mettre debout : je fus longtemps avant d'y parvenir. Il me semblait que mes genoux étaient collés à ma poitrine. Longtemps je me traînai, ayant beaucoup de peine à faire usage de mes jambes endolories.

J'avais toujours les bras liés derrière le dos et les poignets liés par devant, mais c'était une si grande satisfaction de pouvoir marcher que je ne songeais pas à m'en plaindre. J'eus aussi une grande joie : mon mulet, qui m'avait senti, me rejoignit en galopant et vint me flairer amicalement. Nous avions partagé les mêmes tribulations, et je crois que nous étions aussi heureux l'un que l'autre de nous retrouver.

Pendant plusieurs jours, rien ne changea : je couchais devant la hutte de Klentrop, qui, décidément, m'avait pris pour son esclave. Voyant que j'étais résigné et docile, il ne me traitait plus si brutalement. Enfin, un matin, il enleva les liens de mes bras et de mes poignets, me fit monter sur un vieux cheval boiteux, et me conduisit, en dehors du

Digitized by Google

village, dans une grande prairie resserrée entre deux lagunes, et qui formait ainsi une sorte de presqu'île. Le cacique me fit voir que cette prairie servait de pâturage à un certain nombre de chevaux, d'ânes et de moutons, ainsi qu'à quelques bœufs; il me donna à entendre que ces bestiaux ne pouvaient sortir de la presqu'île que par le passage où nous étions, qu'il me chargeait de les garder, et que s'il en manquait un seul, il me couperait la tête pour se faire un vase à boire. Cette menace, qu'il me faisait si souvent, je le croyais très capable de la mettre à exécution. C'est pourquoi je me mis à surveiller le troupeau de Klentrop avec plus de zèle assurément qu'Apollon celui du roi Admète.

Mes fonctions de pasteur, qu'on peut classer dans l'ordre contemplatif, me laissaient tout le loisir d'observer la nature et les naturels, et je m'attachai à étudier attentivement l'une et les autres, n'ayant rien de mieux à faire.

La tribu du cacique Klentrop est l'une des plus importantes de la grande famille des Tobas. Elle comprend environ six cents individus des deux sexes. Les Tobas sont en général grands, robustes et bien constitués; ce qui tient à la sélection naturelle que produisent parmi eux les fatigues et les périls de la vie sauvage auxquels les individus délicats ne résistent pas longtemps. Ils ont d'ailleurs coutume de faire périr impitoyablement tous les nouveau-nés débiles ou contrefaits. Leur physionomie est peu mobile et affecte l'impassibilité; le front est bas et recouvert par des cheveux noirs, rudes et très longs, le nez est épaté et légèrement retroussé, la bouche largement fendue et lippue, les yeux analogues à ceux des Japonais. Ils sont à peu près imberbes et s'arrachent, à l'aide d'un petit instrument *ad hoc*, les rares poils qu'ils peuvent avoir.

Digitized by Google

Je deviens le berger du chef Klentrop. (P. 412.)

Digitized by Google

Les jours de fête, de grande chasse ou de guerre, ils se peignent le visage, surtout les pommettes des joues, avec des couleurs vives. En outre, quand ils marchent au combat, ils s'attachent des sortes de barbes postiches formées de queues de vaches ou de chevaux. Les queues de bêtes blanches sont fort recherchées, car elles procurent à celui qui les porte l'apparence vénérable d'un vieillard, et, dissimulant la vigueur d'un jeune homme, lui donnent l'espérance de tromper l'ennemi.

Les Tobas sont si bien constitués qu'ils vivent généralement fort vieux, en restant très vigoureux et très agiles. Ils sont rarement malades, mais cependant sujets à des maux de tête. Ce sont leurs femmes qui remplissent l'office de médecins, que les guerriers considèrent comme indigne d'eux, à la différence de presque tous les peuples sauvages qui ont les médecins en haute estime et vénération. Un Toba considère comme très humiliant d'avouer qu'il est malade; mais quand il a été blessé à la guerre, il exhale des plaintes continuelles. Les femmes ont une connaissance spéciale de certaines herbes ou simples, qu'elles pilent entre deux pierres, et dont l'application produit souvent de bons effets. Elles font de ces remèdes un grand mystère, et c'est en vain que j'ai cherché à pénétrer les secrets de leur sauvage pharmacopée.

Les Tobas, hommes et femmes, ne portent absolument aucun vêtement, et j'ai été fort surpris de voir M. Milhôme, dans une lettre publiée naguère, annoncer à M. le président de la Société de géographie l'envoi de costumes de Tobas. Je présume qu'il fait allusion à ces sortes de pelisses ou rotondes que les femmes tobas fabriquent fort habilement à l'aide de plumes d'autruche (nandou) et de lianes : elles travaillent

Digitized by Google

quelquefois toute leur existence pour produire un seul de ces vêtements, dont il n'y a jamais qu'un petit nombre et que personne de la tribu ne porte : ils servent uniquement à faire des échanges avec les tribus voisines, plus civilisées.

Les Tobas ne font pas habituellement usage du petit tablier de peau employé par presque tous les Indiens d'Amérique : ils ne le mettent que pour combattre, et c'est comme arme défensive et non pas par décence, car ce sentiment leur est inconnu. Leurs tabliers sont brodés et travaillés avec plus ou moins d'art et de richesse, suivant le rang du possesseur. Ces Indiens portent en guise d'ornements, mais seulement les jours de fête, des colliers et des ceintures composés des ossements des vaincus.

En temps ordinaire, ces ossements sont suspendus aux parois intérieures des huttes. Leurs armes sont la lance en bois de fer, dont ils se servent soit comme d'une arme d'hast, soit comme d'une arme de jet; l'arc et les flèches, dont ils font usage, ainsi que de la lance, avec une merveilleuse adresse. Je n'ai jamais vu entre leurs mains d'autre arme à feu que le vieux fusil à un coup suspendu dans la case de Klentrop, qui le conservait à titre de curiosité, mais sans en connaître l'usage.

Ils combattent toujours à cheval, et ce sont des cavaliers consommés. Dès l'âge de trois ans, les enfants chevauchent comme père et mère, car les femmes montent à cheval tout comme les hommes, à califourchon. Ils se nourrissent presque exclusivement de viande de mouton, d'âne, de cheval ou de daim, et des oiseaux qu'ils flèchent très adroitement. Les hommes considèrent toute besogne domestique comme humiliante : ce sont les femmes qui dépouillent et plument le gibier. En chasse, s'ils

Digitized by Google

n'ont point de femmes avec eux, ils tranchent la chair à même et la dévorent sans se préoccuper des poils ou de la plume. C'est à peine s'ils exposent la viande un moment à la flamme; la plupart du temps ils la mangent absolument crue. Comme boisson, ils font un grand usage de la *chicha* (liqueur extraite de la fermentation de gousses d'algarobe), grâce à laquelle ils atteignent dans leurs fêtes le paroxysme de l'ivresse.

L'emplacement de la *tolderia* du cacique Klentrop était très heureusement choisi, près d'une colline, dans le voisinage d'un bois et d'un étang; mais l'inspection des huttes me porta à croire que leur installation en cet endroit était assez récente.

Ces habitations sont d'ailleurs construites d'une façon tellement sommaire que les Tobas peuvent, sans grand embarras, changer quand il leur plaît l'emplacement de leur village ou plutôt de leur campement. Les huttes sont d'inégale grandeur, de forme circulaire, et construites au moyen de piquets recouverts de cuir ou de jonc de marais. A l'intérieur, le sol est battu; contre la paroi se trouve un grabat formé de peaux de cheval, d'âne et plus rarement de vache ou de bœuf. Les ustensiles du ménage se bornent à quelques vases en terre (*yambui*), mais les récipients sont en grande majorité en cuir solidement cousu.

Les Tobas ont cela de commun avec tous les Indiens qu'ils affectent dans les circonstances les plus extraordinaires un grand flegme et une parfaite impassibilité. Il est indigne d'un guerrier de laisser paraître la moindre émotion pour quelque motif que ce soit. Ils ont la notion d'un Être supérieur, d'un grand Esprit, et attribuent à son intervention immédiate tous les événements heureux ou malheureux. Ils considèrent le soleil comme une manifestation de sa toute-puissance, et lui font pour

Digitized by Google

La lance s'échappant de sa main alla se planter dans le crâne du malheureux Indien. (P. 422.)

Digitized by Google

ce motif de fréquentes dévotions. Ils renoncent absolument à toute entreprise lorsque le soleil est voilé.

Dans ce pays, les orages sont assez rares, mais terribles : alors, quand ils entendent gronder le tonnerre, qu'ils croient être la voix de la divinité offensée, tous ensemble poussent des clameurs et des gémissements à fendre les pierres, dans le but d'apaiser sa colère et d'obtenir leur pardon.

Dans ces circonstances, les hommes qui croient avoir quelque méfait à se reprocher montent à cheval et fuient à toute bride : il arrive quelquefois que l'air déplacé par cette course vertigineuse entraîne la foudre dans son sillon, et que le cavalier est foudroyé : alors la divinité est satisfaite. Quant à ceux qui ont la conscience en repos, ils se campent devant l'entrée de leur hutte et fixent audacieusement leurs regards du côté de l'orage : ils mettent à cette manifestation une sorte de fierté sauvage, car tous sont convaincus que la foudre en les épargnant montre qu'ils se sont toujours bien conduits.

Le langage des Tobas se compose d'un mélange de sifflements, de gloussements gutturaux, d'un heurtement continuel de consonnes qui le rend peu agréable à l'oreille. Cependant les enfants donnent à leur mère le doux nom de *mame*. Les objets les plus usuels sont désignés presque tous par des expressions empruntées à la langue *guarani,* et également employées par les tribus voisines plus civilisées, avec lesquelles les Tobas ont quelques rares relations motivées par des échanges. Je dois constater, en outre, qu'ils sont extrêmement sobres de paroles.

Il y a quelquefois de grandes fêtes que les Indiens célèbrent en dansant et en s'enivrant de *chicha,* au retour d'une grande chasse, d'une guerre heureuse, ou quand la femme du cacique accouche. A ce propos, ils ont

Digitized by Google

d'assez singuliers pronostics. Si par hasard l'enfant, un garçon, se présente par les pieds, c'est très bon signe : il sera fort, courageux, intrépide, et regardera le ciel en face. Toute la tribu est en liesse. Si l'enfant se présente par la tête, il ne sera que prudent, rusé et astucieux. Si par malheur il y a présentation du siège, le nouveau-né ne sera qu'un lâche, et souvent le père le tue, sans que la mère songe à protester.

Quand un enfant naît contrefait, il est sur-le-champ enterré vif. Aussitôt après l'accouchement, l'homme se couche à côté de sa femme et se met à geindre sans repos ni trêve. Quant à la femme, il lui est défendu de souffler. La première fois que j'assistai à cette cérémonie, je ne pus m'empêcher de rire, ce qui faillit m'attirer un mauvais parti. La femme est censée complètement rétablie quatre jours après au lever du soleil, et elle doit reprendre son existence habituelle. C'est alors que les réjouissances commencent.

S'il s'agit d'un simple particulier, ses amis, et, s'il s'agit du cacique, tous les Indiens viennent faire devant l'entrée de la hutte une orgie de viande crue et de « chicha », après quoi ils se livrent à des exercices équestres analogues à la fantasia des Arabes. La nuit venue, ils se réunissent autour d'un grand feu, et, tandis que les vieilles femmes chantent d'une voix lente et rauque les exploits des guerriers, ces derniers, armés de leurs lances et de leurs arcs, dansent une sorte de pyrrhique dont ils conforment tous les mouvements à la mélopée des chanteuses, se courbant jusqu'à terre aux basses notes, et se relevant graduellement à mesure que la voix monte, suivant toujours avec leur corps les modulations du chant.

De temps en temps, ils agitent leurs armes avec frénésie, en poussant des hurlements dont l'intensité s'accroît avec les libations redou-

Digitized by Google

blées de *chicha*. Lors de la grande fête donnée pour la naissance d'un fils de Klentrop, l'exaltation des Tobas monta à un tel diapason, que je crus prudent de m'éloigner, car ils ne se seraient fait nul scrupule d'essayer leurs armes sur un chrétien.

Les mariages donnent lieu à un cérémonial assez singulier. Les filles et les garçons jouent ensemble librement; mais aussitôt qu'une petite Indienne devient nubile, on la sépare des autres. Quand il y a projet d'union, la jeune fille est confinée dans la hutte de son père, avec défense expresse d'en sortir. Le futur propose au père de la jeune personne une partie de chasse, qu'il refuse tout d'abord pour la forme.

Alors, par une foule d'artifices ingénieux et à force d'éloquence, le jeune homme finit par le convaincre, et ils partent ensemble. Quand ils sont assez éloignés, le gendre présomptif feint d'égarer son beau-père, et revient promptement à la *tolderia,* où il s'empare de sa femme. C'est seulement quand l'union est consommée que le beau-père revient; il reste même absent deux jours pour faire honneur à la finesse et à l'astuce de son gendre qui l'a si adroitement perdu. A son retour, il le trouve installé dans sa hutte, et feint de ne pas remarquer sa présence. La comédie est ainsi terminée. Peu de temps après, le jeune couple se construit une hutte et s'installe pour son compte.

Le cacique des Tobas, ou chef de la tribu, n'est pas héréditaire. Ils mettent à leur tête le plus robuste et le plus intrépide, et sa situation l'oblige à ne se laisser dans aucune circonstance primer par qui que ce soit, en courage, en force et en adresse. S'il ne fait preuve toujours d'une énergie indomptable, on le remplace. Klentrop remplissait sa mission à la satisfaction générale, il était fort redouté, et ne supportait aucune rivalité. Un jour, j'assistais à un de ces combats simulés qui sont

Digitized by Google

J'appliquai le canon contre ma lèvre en soufflant violemment. (p. 426.)

Digitized by Google

la pièce capitale de leurs réjouissances, et deviennent souvent dangereux quand les cavaliers sont ivres de *chicha*. Parmi les jouteurs, je remarquai un Indien au visage sévère, de taille athlétique, qui faisait de véritables prodiges de valeur. Déjà il avait désarmé deux ou trois adversaires très adroitement, lorsque, sautant en croupe derrière un cavalier, il lui fit demander grâce. J'étais à côté du cacique, alors simple spectateur et qui, en regardant les prouesses de ce magnifique Indien, rongeait un os humain qu'il portait constamment pendu au cou, sans donner le moindre signe d'émotion.

La lutte terminée, Klentrop tint aux Indiens à peu près ce langage : « Personne ne peut se flatter d'emporter le prix, tant que je n'ai pas combattu : quelqu'un veut-il lutter encore avec celui que vous considérez tous comme le vainqueur? » Comme personne ne se présentait, le cacique monta à cheval, prit sa lance et partit seul dans la direction de la forêt, au bruit de mille hurlements. Cette action voulait dire qu'il abdiquait jusqu'à ce qu'il eût combattu et vaincu son rival. Ce dernier finit par se décider à partir à son tour, acceptant le combat non sans appréhension.

Il dut s'y résoudre, car la femme de Klentrop l'accablait d'injures et lui reprochait bruyamment sa lâcheté. A peine fut-il à quelque distance de la *tolderia*, que nous aperçûmes le cacique galopant à fond de train sur son rival. Celui-ci lui épargna la moitié du chemin, et les deux cavaliers coururent l'un sur l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux. Klentrop était penché sur l'encolure de son coursier, mais, à vingt pas de son adversaire, il se redressa avec la rapidité de l'éclair, et la lance s'échappant de sa main alla se planter dans le crâne du malheureux Indien, victime de son ambition. Le cacique fut reçu dans la *tolderia* par mille

Digitized by Google

acclamations, et sa femme lui apporta aussitôt de la *chicha* et des noix de coco.

Ce qui me surprit, c'est que nul ne s'occupait du mort, pas plus que s'il n'avait jamais existé. On le laissait dans la prairie, à la place où le javelot de Klentrop l'avait renversé. La femme même du défunt paraissait très satisfaite. Je ne savais comment me procurer des explications, car je comptais sur la mort violente de cet Indien pour me renseigner au sujet des funérailles chez les Tobas. Je me promis d'observer attentivement la conduite de la veuve.

A la nuit, je la vis en effet, en compagnie de deux ou trois parents ou amis, aller chercher le cadavre et le rapporter dans sa hutte, mais pour le moment je ne me hasardai pas à y pénétrer.

Le lendemain, je m'enhardis à demander à la femme ce qu'elle avait fait du corps de son mari. Elle accueillit assez bien ma curiosité et me permit d'entrer chez elle, où elle me fit voir le cadavre, cousu dans une peau d'âne fraîchement écorché. Puis elle me fit entendre qu'ainsi vêtu l'Indien se reposait pour entreprendre bientôt de grandes chasses, qui dureraient très longtemps. Plus tard, j'acquis la certitude que les Tobas n'avouent jamais que leurs parents sont morts. Ils disent qu'ils sont partis pour de vastes prairies fort giboyeuses où ils seront beaucoup plus heureux. Ils emportent secrètement le cadavre des leurs cousu dans un cuir et l'enterrent dans un endroit qui doit rester inconnu à tout le monde.

Au surplus, les Tobas prétendent que le mort ne reste pas dans sa tombe et qu'il voyage librement à travers la terre, l'eau et les rochers. S'ils le mettent en terre, c'est, disent-ils, afin que nul ne puisse savoir quelle direction il a prise. Lorsqu'ils tuent un ennemi, Indien ou blanc,

Digitized by Google

ils ne manquent pas de mettre son cadavre en morceaux, et de se faire des colliers de ses ossements; car ils supposent qu'une fois son corps déchiqueté, le mort sera privé de sa deuxième existence, et ne pourra disputer aux Tobas défunts la jouissance du grand territoire de chasse de l'autre vie, que l'intégrité de leur corps soigneusement maintenue par un cuir bien cousu leur permet d'aborder.

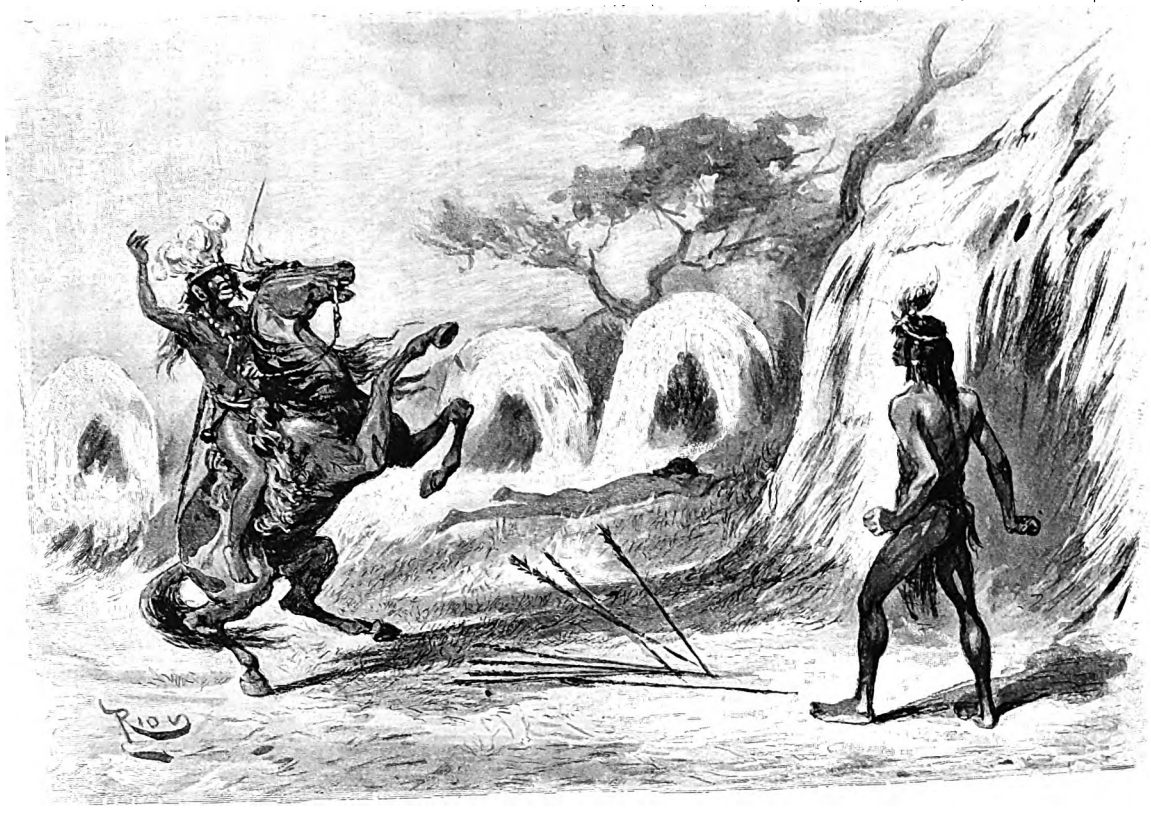
Le climat du pays des Tobas est sain et fort agréable, malgré la chaleur. Mais les moustiques de toute espèce y sont nombreux et fort acharnés, sans compter les tiques ou puces pénétrantes qui causent d'intolérables démangeaisons.

Cette partie du Chaco est très boisée. On y trouve en abondance le caroubier, le *tala,* le *nandubay,* le *timbo,* le *capacho,* le laurier, le *quebracho* (arbre de fer), l'*uvagay,* le cèdre, l'*ombu,* le *calden* (arbre acajou), le palmier et le cocotier, qui rivalisent de végétation et se rencontrent souvent à l'état de forêt presque inextricable, d'une hauteur moyenne de quinze mètres. Je remarquai aussi l'indigotier et l'arbre à cochenille. Le terrain est d'une fertilité prodigieuse, et les plantes y acquièrent des dimensions exceptionnelles.

Les Tobas chassent les chevaux sauvages, les daims et les autruches (nandous) au moyen de l'arme très connue dans l'Amérique méridionale, que les gauchos appellent *bolas* ou *boleador*.

Les jaguars, cougars, *aguaras* (loups) et les sangliers abondent également dans ces parages. Mais ce qui contribue par-dessus tout à animer et égayer cette nature sauvage, ce sont les bandes innombrables d'oiseaux de toute espèce qui peuplent les lagunes et les bois : ibis, sarcelles, hérons, flamants roses, cardinaux, perruches, tourterelles, et toute la famille des colibris aux couleurs éclatantes. Chasseurs avant

Digitized by Google



L'ambassadeur jeta un faisceau de flèches sur le sol et s'enfuit aussitôt. (P. 427.)

Digitized by Google

tout, les Tobas ne dédaignaient pas la pêche; souvent ils se rendaient sur le bord des lagunes, et piquaient très adroitement, à l'aide du *fija* (sorte de harpon à pointe en os), des poissons de toute espèce et surtout des anguilles.

Deux mois environ après m'avoir préposé à la garde de leur troupeau, les Tobas, voyant que je m'acquittais avec zèle et docilité de mes fonctions de pâtre, commencèrent à me traiter moins brutalement et à se relâcher quelque peu de la surveillance continuelle dont j'étais l'objet. Je parvins à gagner la bienveillance de la femme du cacique en lui expliquant l'utilité de la boussole qui m'avait appartenu. Je m'efforçai de lui faire comprendre que l'aiguille se dirigeait toujours vers le nord, quelque position qu'on lui fît prendre. Très satisfaite de mon explication, elle passa une journée entière à la reproduire au profit de toutes les Indiennes de la tribu qui écoutaient bouche béante sa prolixe démonstration.

Poussée par la même curiosité, elle ne tarda pas à m'apporter mon revolver en me demandant quel en était l'usage. Je jugeai prudent de ne point l'instruire sur ce chapitre, et, après avoir retiré trois cartouches qui restaient dans le barillet, j'appliquai le canon contre ma lèvre, en soufflant violemment, comme dans une clef forée. L'Indienne conclut de cette mimique qu'il s'agissait d'un sifflet d'une espèce particulière, et parut très contente de savoir se servir d'un instrument de musique si nouveau.

Insensiblement, les Indiens apportaient quelque adoucissement à ma captivité. On me permettait de faire cuire à ma guise ma portion de viande, et, au lieu de me jeter les rebuts, on me laissait tailler à discrétion dans l'animal qui était constamment pendu devant la hutte du chef

Digitized by Google

pour les besoins de sa famille. Cependant mon existence était bien monotone : gardant le troupeau dès le lever du soleil jusqu'à son coucher, n'essayant même pas d'ébaucher un plan d'évasion impraticable dans mon état de dénuement et surveillé comme je l'étais.

Un jour, l'arrivée subite d'un Indien d'une tribu voisine (les Palamos), bien monté et armé en guerre, vint faire diversion à la vie paisible, mais fastidieuse, que nous menions. Ce cavalier portait au bout de sa lance la peau d'un agneau, qui marquait son caractère d'ambassadeur.

Arrivé devant la hutte de Klentrop, il frappa trois coups sur le sol du bout de sa longue lance. Le cacique sortit aussitôt. Je remarquai que pas un des Tobas disséminés dans le village ne paraissait s'apercevoir de la survenance de l'étranger, et que pas un ne se dérangeait pour s'enquérir de quoi il s'agissait : un guerrier ne doit pas être curieux. Quant à moi, qui n'avais pas les mêmes raisons d'être discret, étendu à plat ventre à dix pas de la hutte, je regardais et j'écoutais de toutes mes forces. Mais le cacique me fit signe de m'écarter; j'obéis, sans aller bien loin, et continuai à observer.

L'explication des deux Indiens fut assez orageuse; finalement le cacique entrant en fureur, l'ambassadeur jeta un faisceau de flèches sur le sol et s'enfuit au galop, suivi d'une flèche de Klentrop, qui rasa sa haute coiffure de plumes d'autruche. Je compris qu'il s'agissait d'une déclaration de guerre à laquelle les Tobas devaient s'attendre, car depuis quelque temps je les voyais fort occupés à passer au feu de petites baguettes destinées à faire des flèches et à affiler la pointe de leurs lances.

Le cacique étant entré dans sa hutte en sortit sur-le-champ avec une corne dans laquelle il souffla quelques notes discordantes. Aussitôt,

Digitized by Google

toute la tribu, hommes, femmes, enfants, accourut avec force cris et gesticulations, les guerriers brandissant leurs lances et grinçant des dents.

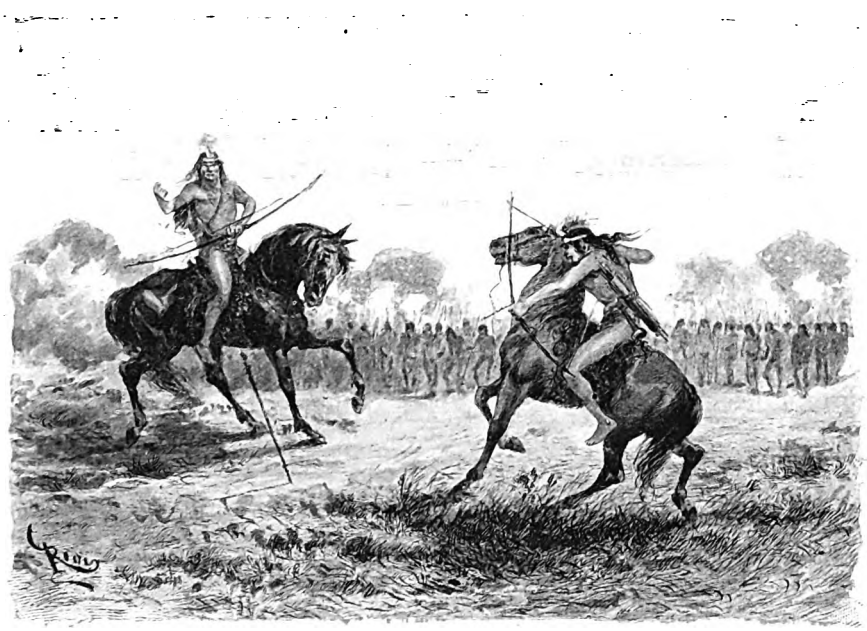
Le cacique, d'un geste, imposa silence à tout le monde et appela par leurs noms deux ou trois Indiens, auxquels il donna à voix basse et à part ses instructions. Puis, s'adressant à moi, il m'ordonna d'aller, avec cinq guerriers qu'il désigna, prendre la garde du troupeau. Cette mission ne me plaisait guère, à cause de mes cinq acolytes, dont la société ne me semblait nullement rassurante, celle surtout de l'un d'eux, Indien brutal entre tous, qui avait la main très prompte, et dont la lance m'avait déjà manqué deux fois. Je demandai à Klentrop de me garder près de lui, faisant entendre que je combattrais et le défendrais au besoin. Il commença par me jeter un regard soupçonneux, puis me fit signe que ma requête était accueillie.

Cependant les préparatifs de guerre continuaient : chaque jour il survenait des Tobas des tribus voisines pour se joindre à nous contre les Palamos, qui, paraît-il, nous avaient déclaré la guerre parce que nous avions empiété quelque peu sur leur territoire de chasse. Bientôt Klentrop eut à sa disposition plus de cinq cents cavaliers, et l'expédition se mit en route. Le cacique m'avait fait cadeau, pour cette circonstance, d'une lance en bois de fer assez légère et maniable; mais il ne voulut point me changer mon vieux cheval boiteux.

Quant à mon pauvre mulet, les Indiens, voyant son attachement pour moi, l'avaient mangé depuis longtemps, de crainte qu'il me prît fantaisie de m'enfuir avec lui. Je suivis donc la colonne cahin-caha, sur ma piteuse monture. A tout instant, de nouveaux cavaliers venaient rejoindre l'expédition. Après huit jours de marche, nous reçûmes une volée

Digitized by Google

de flèches qui partaient d'un grand nombre de buissons. Des Français eussent chargé, mais les Indiens n'avancent que s'ils sont sûrs d'être les plus forts : un guerrier peut reculer sans honte. C'est pourquoi, faisant volte-face, nous prîmes la fuite au galop.



Ils lancèrent une flèche en terre. (P. 430.)

La cavalerie des Palamos nous poursuivit. Notre fuite n'était qu'une ruse pour faire démasquer l'ennemi. S'apercevant que nous étions supérieurs en nombre, Klentrop ordonna de faire face, et les deux bandes se précipitèrent l'une sur l'autre à fond de train. J'avoue que cette bagarre commençait à m'échauffer, et j'allais jouer sérieusement mon rôle de lancier toba, quand, les cavaliers ennemis s'arrêtant net, cinq d'entre

Digitized by Google

eux se détachèrent, élevant des lances ornées de peaux d'agneau. Klentrop fit faire halte et s'avança à la rencontre des parlementaires, escorté de quatre Tobas. Dans les deux camps, on faisait silence et l'on s'observait attentivement. Le chef des Palamos et Klentrop parlèrent longtemps avec de grands gestes. Enfin, ils parurent s'être mis d'accord, et bandant l'un et l'autre leur arc, ils lancèrent une flèche en terre; puis en prenant une seconde, la rompirent et en jetèrent les morceaux au vent.

Un immense hurlement accueillit ces préliminaires de paix. Tous les Indiens brisèrent une flèche à l'exemple de leurs chefs, et les deux troupes se confondirent.

Je remarquai que les Indiens Palamos sont généralement plus petits que les Tobas, et ont la physionomie moins féroce, mais plus abrutie. Ils portent des coiffures de plumes d'autruche, se peignent le visage et ont pour armes la lance et l'arc. Vers quatre heures du soir, les deux armées se séparèrent, et nous reprîmes le chemin de la *tolderia*. Les Palamos, intimidés par nos forces imposantes, avaient dû payer une forte indemnité de guerre, et tous les nôtres avaient entre les mains des petits couteaux, des verroteries, des bagues, etc., de provenance européenne.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Les bacchantes. — Chasse aux chevaux sauvages. — Ma fuite. — Les blancs me reçoivent à coups de fusil à la colonie d'Esperanza. — Arrivée à Cayastacito. — La *carneada*. — Le saut de la haie. — Dix-sept contre trois. — Combat sanglant. — Je suis blessé. — Vengeance originale.

Nous emportions aussi des cuirs et ramenions une vingtaine de moutons ou chèvres, et même trois chevaux. Je priai le chef de m'en donner un en échange de ma triste rossinante, mais cette demande indiscrète m'attira pour toute réponse un coup de lance qui faillit me clouer sur ma bête. Je n'insistai pas. De retour au campement, nous fîmes une entrée triomphale, aux acclamations des femmes, des vieillards et des enfants ; il y eut de grandes réjouissances où l'on consomma une quantité prodigieuse de *chicha*.

Peu à peu les voisins regagnèrent leurs tribus, et chacun revint à ses occupations. Bien que j'eusse repris mon métier de pâtre, on me maltraitait moins. Souvent des Indiens venaient me tenir compagnie pendant que je gardais le troupeau : pour m'occuper, j'avais avec eux de longues conversations auxquelles personne ne pouvait comprendre grand'chose. La femme du cacique, bonne personne, mais hideuse, me témoignait de l'amitié et prenait ouvertement ma défense quand quelqu'un m'attaquait.

Cependant les femmes tobas sont tout aussi féroces que leurs maris, et

Digitized by Google

j'en eus un jour une preuve évidente. Une Indienne d'une tribu ennemie ayant été surprise rôdant aux environs, les Indiens la laissaient aller, car il est indigne d'un guerrier de s'attaquer à une femme, lorsque les femmes tobas se ruèrent sur cette malheureuse et la déchiquetèrent en morceaux sous mes yeux. Ce fut une véritable curée. Les os de la victime furent nettoyés, puis séchés au soleil, après quoi les femmes de la tribu s'amusèrent à y tracer des arabesques avec la pointe de leurs couteaux et en firent des colliers et des ceintures.

Sur ces entrefaites, quatre mois environ s'étaient écoulés depuis ma capture, et lassé de cette existence infernale, je commençais à me demander avec désespoir si je trouverais jamais un moyen de tromper la vigilance des Indiens et de m'enfuir sans risquer d'être repris bientôt et martyrisé. Et d'ailleurs, quel chemin prendre? De quel côté diriger mes pas? Comment voyager sans monture, sans armes, sans vêtements?

Un jour, le cacique partit pour une chasse aux chevaux sauvages, avec sa femme et deux cents cavaliers; il voulut m'emmener aussi pour conduire en main son cheval favori, magnifique bête à l'encolure souple, à l'œil plein de feu.

Nous courûmes trois jours sans voir les chevaux sauvages. Le quatrième jour, nous trouvâmes leurs traces dans une immense plaine coupée de petits bouquets d'arbres : au lointain, on pouvait distinguer une *manada* de deux ou trois cents chevaux. La moitié des cavaliers fit alors un détour pour les prendre à revers et les rabattre sur nous. Le cacique et ses compagnons préparèrent leurs *bolas,* mais en vain : la manada leur passa hors de portée, et tous se lancèrent à fond de train à sa poursuite.

Digitized by Google

Je voulus les suivre, et ma rossinante, voyant filer cette trombe de cavaliers, essaya de prendre le galop; mais, n'y étant pas habituée, elle ne tarda pas à s'abattre, et je roulai dans l'herbe, manquant de laisser échapper le beau cheval du chef, maladresse dont les conséquences eussent été terribles. Je relevai ma monture, mais j'eus beau

Je n'attendis pas davantage, et, remerciant ma libératrice, je partis au galop. (P. 434.)

la battre, elle ne voulut plus marcher qu'au pas. Je me résignai à suivre comme je pus les Indiens à la piste. En tournant un bouquet de bois, j'entendis soudain le galop d'un cheval, et vis apparaître la femme de Klentrop. Elle paraissait très troublée, et tomba plutôt qu'elle ne descendit de cheval avec son fils, jeune Toba de trois mois.

Digitized by Google

Elle me désigna l'enfant, et, l'embrassant tendrement, me fit entendre que moi aussi je devais avoir une *mame* qui pleurait mon absence. Je fis signe que oui. Elle réfléchit un moment, puis, comme quelqu'un qui prend un grand parti, m'ordonna de monter sur le beau cheval du chef et de fuir toujours dans la direction du soleil, disant qu'il me guiderait chez les chrétiens. Ma joie était si grande que j'hésitais à croire qu'elle fût fondée.

Voyant mon hésitation, elle mit elle-même la bride de Rossinante au cheval de son mari, et me pressa de nouveau de partir, après avoir ôté de son cou et suspendu au mien un talisman qui devait me protéger dans les dangers. C'était un os des vertèbres lombaires, fort vieux, car il était extrêmement poli.

Je n'attendis pas davantage, et, remerciant ma libératrice, je partis au galop. Le hasard fit qu'au lieu de marcher du côté du Parana, ce qui m'aurait fait rencontrer plus tôt un pays civilisé, je continuai ma course à travers le désert du Chaco. Je traversai le rio Vermejo, puis une autre rivière dont je ne sais point le nom, ne l'ayant retrouvée sur aucune carte.

Je fus assez heureux pour arriver au rio Salado en évitant toute rencontre avec les peuplades nombreuses campées dans ces parages, et, quatre jours après, j'apercevais la première maison de la colonie de l'*Esperanza*. Le cœur me bondit de joie dans la poitrine, et, faisant pirouetter ma lance au-dessus de la tête, je poussai mon cheval au grand galop du côté de l'habitation. Mais je n'avais pas songé à la mine effroyable que je devais avoir avec ma longue chevelure et ma peau bronzée par le soleil, sans parler de l'absence du moindre vêtement.

Digitized by Google

Tout le monde s'enferma en poussant des cris à mon approche, et j'essuyai deux ou trois coups de fusil qui me furent tirés par les fenêtres, heureusement sans me blesser. Je dus me retirer hors de portée et chercher une maison plus hospitalière. Des Italiens, auxquels je me fis connaître, consentirent à me vendre à crédit, mais fort cher, un vieux pantalon de toile bleue rapiécé, grâce auquel je pus continuer décemment ma route jusqu'à Cayastacito, où je fus accueilli, le lendemain, à bras ouverts par mon ami le docteur Anatole Szretter, médecin de cette colonie.

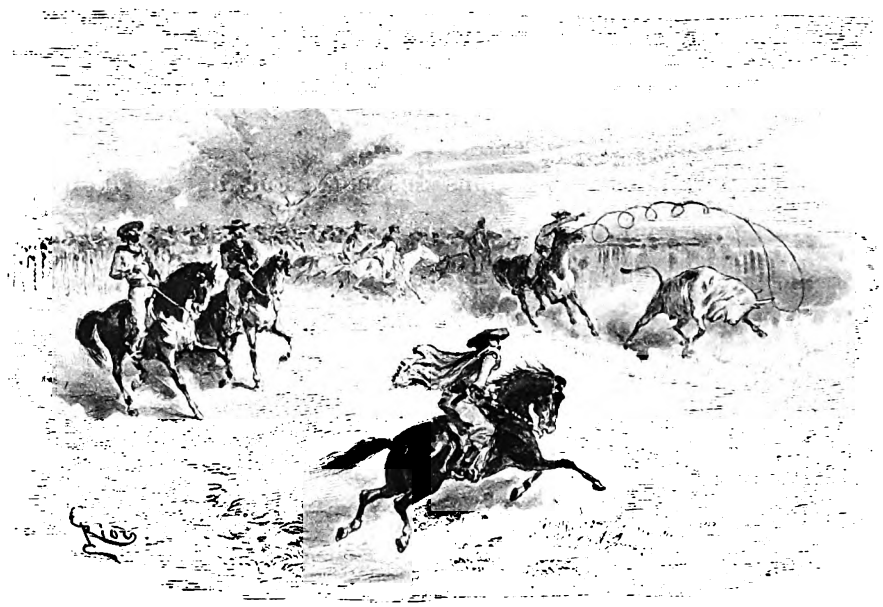
J'ai vécu parmi les Tobas dans des conditions qui ne m'ont point permis, à mon grand regret, de faire sur eux des observations anthropologiques d'une précision scientifique. Sans parler du caractère farouche et défiant de ces Indiens, qui ne se fussent assurément pas prêtés à de telles opérations de la part d'un esclave d'une race détestée, l'absence complète de tout instrument, et même de tout moyen d'enregistrer aucune note ailleurs que dans ma mémoire, m'a obligé de me borner à une appréciation générale de leur structure apparente.

Le soin avec lequel les Tobas cachent leurs morts, ainsi que je l'ai expliqué, m'a empêché, malgré toutes mes recherches, quelquefois imprudentes, de trouver une occasion d'étudier des squelettes, ou tout au moins des crânes, dont l'examen m'eût peut-être fourni quelque notion digne d'être rapportée. Malheureusement, si j'ai vu beaucoup d'ossements dans la *tolderia* de Klentrop, ce n'étaient point des ossements de Tobas.

Malgré le défaut regrettable de mesures chiffrées dans le signalement des Tobas précédemment exposé, il n'est personne, parmi ceux

Digitized by Google

qui se sont occupés un peu d'anthropologie, qui n'ait remarqué le caractère frappant de similitude du type de ces Indiens avec celui de la race mongole. Je n'ignore pas que cette analogie a été maintes fois signalée par les voyageurs à propos d'un grand nombre de peuplades de l'Amérique méridionale, mais nulle part je ne l'ai trouvée aussi



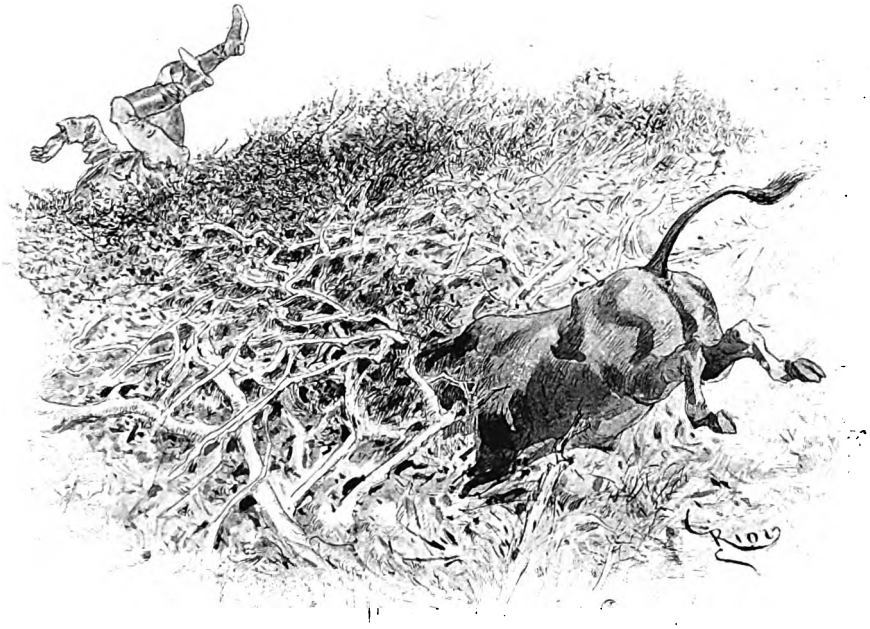
Le lazo se déroule en tournoyant. (P. 440.)

caractérisée que chez les Tobas. En effet, le visage large et plat, les yeux obliques et légèrement bridés, relevés à leur angle externe, les membres gros, charnus et mal dessinés, surtout chez les femmes, le front bas et aplati, l'angle facial rétréci, tous les signes particuliers à la race jaune se retrouvent chez eux.

On comprend facilement les conséquences importantes qu'il est permis de tirer d'une telle observation, au point de vue ethnologique.

Digitized by Google

On sait que deux grandes théories fort différentes ont été soutenues par les savants sur la question de savoir si c'est la race mongole ou la race scandinave qui a peuplé primitivement l'Amérique. Toutes les observations modernes paraissent donner raison à M. A. de Humboldt, qui disait, il y a près de soixante ans : « Les nations de l'Amérique



Je fais un bond si prodigieux... (P. 442.)

forment une seule race, caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, et par les cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendants des Hiong-Nou, connus jadis sous le nom de Huns. Plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale indiquent par les caractères ostéologiques de la tête un passage de la race américaine à la race mongole. »

Digitized by Google

Si l'on s'étonne de me voir attribuer un résultat aussi sérieux et aussi affirmatif à mes observations sur les Tobas, qui ne constituent, somme toute, qu'une peuplade isolée, je répondrai simplement que c'est précisément leur isolement, leurs mœurs farouches et le soin jaloux avec lequel ils évitent le contact des étrangers, qui me sont garants que ces Indiens ont conservé, presque sans modifications, le type originaire des premiers habitants de l'Amérique.

Désormais, c'est dans les déserts inexplorés comme celui du Grand-Chaco, dans ces contrées qui retardent de trente siècles sur la civilisation, qui constituent même un monde à part, que les savants auront à chercher le mot de mainte énigme lointaine, car le vieux monde, si longtemps et si ardemment interrogé, ne fournira plus que de rares indices, insuffisants pour assouvir notre soif de connaître le secret des origines du genre humain.

Mon retour à Cayastacito, après quatre mois de captivité chez les Tobas, fut l'occasion pour tous mes amis du *pueblito* de réjouissances analogues à celles dont on avait précédemment fêté l'heureuse délivrance du commandant Manzanarès. Festins, bals, musique, courses, rien n'y manqua; mais j'ai déjà décrit en détail ces fêtes argentines, et celles-ci ne furent caractérisées par nul incident particulier, sauf un jour à la *carneada*.

On sait que la *carneada* est la cérémonie de la capture et de l'abatage du taureau sauvage destiné à servir à l'alimentation du pueblo. Elle constitue chaque fois pour les *gauchos* une véritable partie de plaisir, un spectacle passionnant, et même une expédition cynégétique. Les *aficionados* y viennent nombreux pour aider de leurs conseils la capture du taureau; à l'occasion, chacun s'empresse aussi de mettre la main à l'œuvre.

Digitized by Google

Il y a toujours là une scène des plus curieuses et des plus pittoresques, de nature à satisfaire pleinement les amateurs de couleur locale.

Les spectateurs, tous à cheval, adressent à tue-tête des encouragements et des indications à ceux qui opèrent; ils gesticulent, galopent, font caracoler leurs montures et tournoyer leur lazo; ils se livrent, en un mot, à une véritable fantasia.

Enfin, la bête est lacée, elle tombe, on lui plonge le *facon* dans le cœur, chacun se précipite à l'envi pour participer jusqu'au bout à l'opération. L'un saisit l'animal par la queue, l'autre par les cornes, un troisième s'agenouille sur son corps pour l'empêcher de se débattre.

Bientôt le taureau est sans vie, mais ce n'est que le premier acte : c'est alors à qui se saisira le premier d'une patte; les manches sont retroussées, les couteaux bien affilés brillent au soleil, et la bête ne tarde pas à être dépouillée. Pour aller plus vite en besogne, on apporte une hache, et l'on taille dans le tas suivant les besoins des assistants. Chacun saisit son morceau favori à mesure que la cognée s'abat dans cette chair encore palpitante, dont elle projette des brimborions sanguinolents sur tous les gauchos affairés.

Maintenant qu'il a sa part, le gaucho la suspend aux flancs suants de sa monture avec une petite courroie de cuir, et disparaît dans la direction de sa case au grand galop de son cheval.

A la place où quelques secondes auparavant s'est couché le taureau encore plein de vie et frémissant, entouré d'une foule bruyante et active, il n'y a plus que la solitude et le silence, et quelques *garanchos* qui s'abattent en tournoyant sur les rares débris qui jonchent la terre çà et là.

Digitized by Google

Je m'étais donc rendu un jour à la *carneada,* dans le but fort prosaïque de faire quelques provisions : mais, cette fois, le taureau prolongeait le spectacle outre mesure; il avait déjà rompu plusieurs lazos et fatigué à la course les cavaliers les plus intrépides. Un gaucho vigoureux, bien découplé, paraît alors, monté sur un cheval frais et faisant tournoyer autour de sa tête un lazo de première force.

Son arrivée est saluée par des acclamations unanimes : c'est le grand Eusebio, réputé un des *gauchos* les plus adroits de la contrée. Chacun s'écarte pour lui livrer passage, et il pique droit sur la bête, qui, en l'apercevant, à la grande surprise de l'assistance, se campe au lieu de fuir, et fait voler la poussière en labourant le sol de ses cornes, tandis que l'écho répercute ses mugissements sauvages.

Eusebio n'est plus qu'à trente pas de l'animal; le lazo se déroule en tournoyant, saisit ses deux cornes, et d'une violente secousse le jette sur le flanc.

A cette vue, chacun saute à bas de son cheval et s'élance pour prendre le premier possession de la victime; je cours moi-même de toutes mes forces et j'ai une avance de cinquante pas sur les gauchos, malgré leurs efforts pour ne pas se laisser devancer par un étranger. C'était un jeu, et tout le monde riait à gorge déployée, lorsqu'un cri de terreur retentit. D'une brusque secousse, le taureau se redressant a rompu le lazo du grand Eusebio désarçonné par le contre-coup, et me charge à fond de train.

Ma situation était extrêmement dangereuse, car nul ne pouvait arriver à temps à mon secours, et à pied je n'avais guère de chances de trouver mon salut dans la fuite. J'eus vaguement conscience que j'étais perdu, et sentis se dresser mes cheveux; la vue des yeux injectés de sang du taureau furieux me paralysait.

Digitized by Google

Nous dûmes nous agenouiller sur nos selles. (P. 444.)

Digitized by Google

Ce fut la durée d'un éclair, l'instinct de la conservation l'emporta. Je me mis à courir avec tant de vélocité que mes talons touchaient le derrière de ma tête, effleurant presque sans les courber les herbes de la prairie. Mais j'avais beau redoubler d'efforts, je sentais toujours à quelques pas de moi les naseaux fumants et haletants du taureau, fou de rage.

Il m'atteignait, lorsque je vis devant moi un trou large et béant; c'était un puits à fleur de terre, je le franchis d'un bond surhumain, mon ennemi implacable le franchit après moi. A vingt pas, j'aperçois une haie épaisse; jamais, épuisé comme je suis, je n'aurai la force d'y arriver, et d'ailleurs elle a deux mètres de haut, je ne pourrai la franchir.

Néanmoins, je cours toujours, je suis devant la haie, oppressé, sans haleine; je fournis un saut si prodigieux, en m'appuyant des mains sur les épines, que je fais la cabriole et retombe de l'autre côté, où je reste un moment inanimé. De son côté, le taureau s'enfonce jusqu'à mi-corps dans les broussailles et y pénètre avec un tel acharnement qu'il ne peut plus ni avancer ni reculer. C'est là qu'on le tua.

Mon émotion avait été si grande que j'eus mal dans les jambes pendant près d'un mois, et en rentrant je fus surpris de voir que mes cheveux n'étaient pas devenus blancs. Je me promis à l'avenir d'être plus prudent et de rester à cheval, dans les *carneadas,* jusqu'à ce que le taureau fût hors d'état de nuire.

Cependant, les courses, qui avaient duré plusieurs jours, prirent fin, et peu à peu la population flottante ayant déménagé, Cayastacito reprit son calme et retomba plongé dans sa solitude habituelle.

Un soir, nous nous trouvions comme de coutume, Anatole, son frère

Digitized by Google

Albert et moi, autour de la table où fumait le *mate*. Anatole faisait ses comptes de visites, Albert tordait mélancoliquement une cigarette de paille de maïs, et pensait tout haut : « Paris, Paris! » murmurait-il.

« Paris! répéta tout à coup Anatole au milieu d'un nuage de fumée, je le tiens tout entier dans le fourneau de ma pipe ; il ne me faut qu'un peu d'imagination pour me transporter en un clin d'œil dans cette ville enchanteresse dont je ne méprise pas plus que vous les merveilles.

— Je vois à votre air, mon cher baron, me dit-il, que ce voyage mental ne vous suffit pas. Bientôt, vous partirez, laissant ici les pauvres exilés. »

Avant que j'eusse le temps de répondre, un hennissement se fit entendre au dehors, puis le bruit de bottes éperonnées sur la terre durcie.

La porte s'ouvrit, et Ernest parut dans son attitude habituelle de matamore, le sombrero sur la nuque, le poncho rejeté sur l'épaule, le fouet à la main.

« *Carajo*, dit-il, vous êtes bien paisibles! On dort ici, au lieu de boire comme des Polonais et de babiller comme des Gascons. » Puis s'approchant d'Anatole, il lui dit à l'oreille : « Cette nuit j'ai besoin de toi et du baron, prenez vos armes et suivez-moi. »

Habitués à ces façons, nous prîmes nos revolvers et nos couteaux sans en demander davantage, et montâmes à cheval à la suite d'Ernest qui marchait dans la direction du nord.

Il faisait nuit noire, et l'on n'entendait au loin que les cris stridents des oiseaux nocturnes et le cliquetis monotone des *terus-terus* s'élevant des marécages.

Marchant aveuglément derrière Ernest, nous nous aperçûmes bien-

Digitized by Google

tôt que nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre; nous nous étions engagés dans l'arroyo, en manquant le gué. Nous dûmes nous agenouiller sur nos selles pour ne pas emplir nos bottes d'eau. Cependant, nous parvînmes à traverser, et notre guide, qui jusqu'alors n'avait pas soufflé mot, se mit à causer tranquillement de choses et d'autres, sans dire où nous allions.

Nous courions à travers champs, sans suivre ni route ni sentier; des buissons nous barraient souvent le passage et nous obligeaient à des détours.

Nous arrivâmes enfin à un endroit entièrement boisé, où il était impossible de rien voir devant soi; mais Ernest circulait autour des arbres avec une assurance telle qu'il n'y avait qu'à le suivre.

Soudain, nous aperçûmes une cahute que je reconnus bientôt pour une pulperia. Quatre ou cinq chevaux étaient au piquet; à dix pas de l'entrée, flambait un brasier devant lequel s'agitaient confusément des ombres.

Après avoir attaché nos chevaux dans le fourré, nous nous approchâmes sans affectation. Notre entrée dans la pulperia détermina un mouvement de surprise et d'attention chez ceux qui s'y trouvaient déjà. En nous servant sur le *monstrador* (comptoir) trois verres de *caña paraguaya,* le *pulpero* nous dit : « Où allez-vous donc, à cette heure?

— Nous venons vous voir, répondit tranquillement Ernest.

— C'est beaucoup d'honneur, caballeros, dit l'homme; que souhaitez-vous?

— Vous le saurez bientôt. »

A mesure que l'heure s'avançait, il survenait de nouveaux consommateurs dans ce lugubre coupe-gorge. Je n'avais jamais éprouvé l'im-

Digitized by Google

« Arrière! ou je vous brûle la cervelle. » (P. 447.)

Digitized by Google

pression de malaise que je ressentais dans cette misérable buvette enfumée.

A la toiture de chaume étaient accrochés mille objets hétéroclites : des bottes, des casseroles, des étriers, des mors de chevaux, des chemises, etc.

La pièce était oblongue et séparée en deux par le comptoir. D'un côté trônait le pulpero, de l'autre le mur sur lequel reposait la toiture avait à peine un mètre de hauteur; à terre était jeté un tronc d'arbre en guise de banc. Anatole et moi, nous nous tenions près du comptoir; à deux pas devant nous, Ernest, en apparence de fort joyeuse humeur, apostrophait de plaisanteries salées les nouveaux arrivants. En entrant, chacun demandait un verre d'eau-de-vie et, après y avoir trempé les lèvres avec une grimace comme s'il se brûlait, allait s'accroupir dans un coin, et, sans souffler mot, jetait dans notre direction des regards menaçants. Les bons mots d'Ernest les laissaient impassibles, et tous semblaient sous l'empire d'une même préoccupation.

La salle était comble, les gauchos étaient maintenant dix-sept, et l'atmosphère devenait presque irrespirable, quand le galop d'un cheval se fit entendre, et bientôt un homme de haute taille, aux membres robustes, au visage dur et basané, ombragé par une longue chevelure, parut sur le seuil.

« Ah! ah! vous voilà, compère! s'écria Ernest en s'avançant vers lui; vous voyez que je ne manque pas au rendez-vous. Sachez bien que le jour ou la nuit, seul à seul ou escorté de vos peones voleurs et assassins, je n'ai pas peur de vous. Quant à vous, je suis sûr que vous n'allez pas tarder à nous donner des preuves de votre lâcheté bien connue.

— Étranger maudit! » hurla le nouveau venu en tirant son couteau et se

Digitized by Google

ruant sur Ernest. Mais ce dernier était sur ses gardes; tordant le poignet de son agresseur, il lui arracha son couteau et lui coupa la figure en deux d'un coup de cravache qui traça une sanglante balafre.

A cette vue, Anatole et moi saisîmes notre *facon* et notre revolver en nous adossant au mur. Bien nous en prit, car tous les gauchos se précipitaient aussitôt sur nous, le couteau levé. La situation était fort critique. Anatole bondissait en ferraillant comme un vrai mousquetaire; de mon côté, je me défendais de mon mieux contre quatre assaillants. Mais ils me serrèrent bientôt de si près que je criai : « Arrière! ou je vous brûle la cervelle »; et à titre d'avertissement je tirai en l'air deux coups de revolver. Anatole fit feu également, mais dans le tas, comme le démontrèrent instantanément des cris déchirants suivis de la chute d'un assaillant. A cette vue, plusieurs prirent la fuite et nous donnèrent de l'air, mais trois des plus acharnés luttaient encore. L'un d'eux se glissant près de moi me porta traîtreusement en pleine poitrine un coup de pointe qui fut détourné par Anatole et me blessa légèrement à la cuisse. Cette piqûre me fit oublier tout ménagement, et je ripostai en appliquant à mon agresseur un coup de taille sur le crâne (le seul que j'aie jamais donné). Mon homme, atteint d'une large estafilade, fut bientôt désarmé et garrotté. Complètement dégagés, nous regardâmes où en était Ernest.

Tout ensanglanté, il avait un genou sur la poitrine du colosse étendu de son long, d'une main lui serrait énergiquement la gorge et de l'autre le frappait à la tête à coups redoublés.

« Me les rendras-tu? » criait-il avec fureur à son adversaire.

Saisi d'horreur à ce spectacle, je dis à Ernest : « Comment diable voulez-vous qu'il vous réponde? vous l'étranglez.

Digitized by Google

— Passez-moi votre couteau, hurla cet énergumène, je veux le saigner comme un pourceau. »

Anatole se joignit à moi, et à grand'peine nous lui fîmes lâcher sa victime, plus morte que vive.

Le misérable se jeta à genoux. « Grâce, implora-t-il, grâce, don Ernesto! Je vous la rendrai, ainsi que vos chevaux. Elle est au *monte Roblero*. »

Un peu calmé, après avoir encore donné quelques coups de cravache au grand gaucho, Ernest le dépouilla entièrement de ses vêtements, lui lia les mains derrière le dos et lui fit enfourcher un cheval, attachant les pieds du prisonnier sous le ventre de sa monture. Cela fait, il daigna nous donner quelques explications.

« Voyez-vous ce grand lâche? nous dit-il. Eh bien, je l'ai reçu chez moi, il y a mangé, bu et dormi; puis, pour reconnaître mon hospitalité, il s'est enfui en m'enlevant ma maîtresse et douze chevaux. Je lui ai demandé de me les rendre, et en réponse il m'avait donné rendez-vous à cette pulperia où il voulait me faire assassiner par ses complices. (Ici un vigoureux coup de fouet au prisonnier.)

— Je vous remercie de m'avoir aidé à le mettre à la raison. Maintenant je pars avec lui pour reprendre mon bien; mais s'il m'a trompé, malheur à lui!

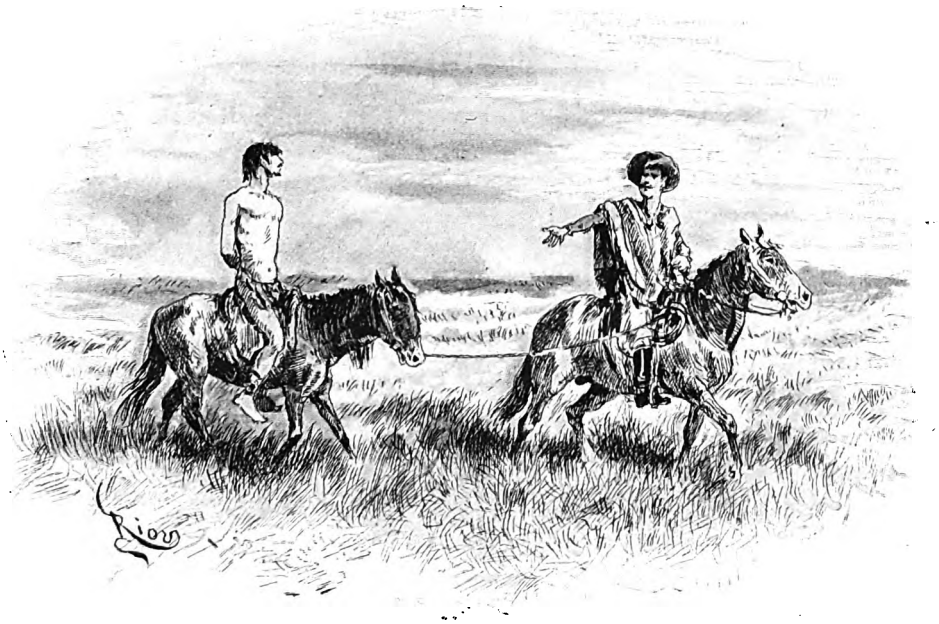
— Ernest, lui dîmes-nous, nous trouvons que vous vous êtes assez vengé : promettez-nous que vous ne le tuerez pas.

— Je vous le promets, répondit le petit homme; mais je veux le promener par tout le pays dans cet équipage. » Sur ce, nous saluant de la main, il sauta à cheval et, chassant devant lui la monture de son prisonnier, disparut bientôt derrière les arbres.

Digitized by Google

Nous regardâmes alors autour de nous; il y avait deux hommes à terre, un mort et un blessé, et ce dernier, bien malgré moi, je l'avais sur la conscience : je lui donnai la liberté.

Quant au mort, nous le laissâmes pour compte au *pulpero*.



Ernest promène son prisonnier.

Nous allâmes reprendre nos chevaux et partîmes au galop. Plusieurs coups de feu et des balles sifflant dans les branches nous prouvèrent que les fuyards n'étaient pas loin, mais, n'osant plus nous attaquer en face, cherchaient à nous assassiner lâchement. Ils furent maladroits, et notre retraite s'effectua sans encombre jusqu'à Cayastacito. Mais je dormis mal après cette horrible scène.

Le lendemain, nous apprîmes que les autorités faisaient rechercher

Digitized by Google

Ernest, qu'on accusait d'avoir tué un homme, et de promener partout en laisse un prisonnier complètement nu. Cela blessait la décence, et les femmes s'en plaignaient très fort. Pas une maison où il ne s'arrêtât pour exhiber sa capture avec un intarissable boniment.

Les vigilants étaient à ses trousses, mais arrivaient toujours trop tard. Quand on le croyait à un endroit, il était à un autre. Lorsqu'il fut las de ce manège, après avoir repris possession de sa maîtresse et de ses douze chevaux, il reconduisit le ravisseur à sa famille. Les choses en restèrent là, et il ne fut pas inquiété.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

San Martino. — Un foyer d'insurrection. — Une mission périlleuse. — Le pirate blanc et sa bande. — La prisonnière. — Une scène de l'inquisition. — Barbarie infernale. — Le cacique de San Martino. — Du rôle des vaches et de la *caña* dans le maintien de la paix publique. — Victoire diplomatique. — Je me décide à retourner en France. — La forêt pendant la nuit. — La harpe mystérieuse. — Conclusion.

Non loin de Cayastacito, dans la direction du nord, après trois journées de cheval parcourues dans un pays coupé de coteaux verdoyants couverts de forêts d'*algarobales,* de *nandubays* et de *quebrachos,* on parvenait à une sorte d'immense clairière. C'eût été, en effet, une exagération de donner le nom de plaine à cet espace pelé, relativement restreint, circonscrit par une ligne noirâtre et compacte qui ne laissait aux regards qu'un horizon borné : la forêt, un moment interrompue, surgissait de nouveau de toute part.

Le centre de cette clairière est occupé par cinq ou six immenses *ombus,* ces lauriers géants de l'Amérique du Sud, dont les longues branches chargées de feuilles toujours vertes s'étendent comme de grands bras protecteurs sur une centaine de *ranchos* de construction diverse groupés en cet endroit.

C'est San Martino, et San Martino n'est autre qu'un village d'Indiens, mais de ces Indiens connus dans toute l'Amérique du Sud sous la dénomination d'*Indios mansos* (Indiens domptés). Ce village se gouverne lui-même par un cacique librement élu; il est interdit aux

Digitized by Google

indigènes qui l'habitent de paraître dans les centres civilisés situés aux alentours.

Néanmoins, ils y font de fréquentes et redoutables apparitions, car souvent une faction politique se les attache comme mercenaires, les enrôle à sa fortune, et les lance contre les localités habitées par les partisans de la faction contraire. Ces expéditions inopinées se signalent presque toujours par des scènes de pillage et de violence, car les Indiens, se sentant commandés et soutenus par des blancs, ne craignent pas de se livrer au débordement de leur férocité naturelle et ne connaissent plus aucun frein. Il faut reconnaître toutefois que les blancs qui les accompagnent d'ordinaire, lorsqu'ils n'ont pu s'assurer leur concours, ne négligent rien pour être pris eux-mêmes pour des Indiens et s'efforcent d'agir comme tels de toute façon. C'est ainsi que chaque fois qu'ils prennent part à un mouvement révolutionnaire, les gauchos affublent leurs visages de queues de vache et imitent de leur mieux le cri de guerre des Indiens.

Quand on entend aux abords d'un village ces sinistres clameurs et le galop des chevaux qui approchent comme un tourbillon, il se produit une panique indescriptible, et les plus braves ne songent qu'à chercher une cachette sûre.

C'est une croyance établie dans le pays que les coqs chantent avec persistance la veille d'une incursion de ces Indiens véritables ou supposés. Aussi, quand on a cru remarquer que les coqs mènent plus de tapage qu'à l'ordinaire, il n'y a plus aucune quiétude dans le bourg. Les femmes serrent leurs enfants sur leur cœur en faisant le signe de la croix, les hommes tiennent leurs chevaux sellés et préparent leurs armes, personne ne peut plus dormir.

Digitized by Google

Depuis une huitaine de jours, on avait remarqué que les coqs de Cayastacito chantaient avec persistance, et à des heures inaccoutumées. Il n'avait pas fallu longtemps à toutes les commères du village pour en faire la remarque, et en tirer les pronostics les plus alarmants. Notre voisine doña Estefana, notamment, laissait depuis lors nuit et jour une chandelle allumée devant l'image de la *Madre de Dios,* espérant par ces pieuses pratiques écarter tout péril, sinon du village, du moins de sa personne et de sa maison.

Ce mécréant de Pepe Candengo lui lançait force quolibets à ce propos, et plaisantait les choses saintes en véritable païen.

« Vous feriez mieux, commère, disait-il, de garder votre suif pour soigner les blessures de ceux qui recevront de mauvais coups des Indiens, que de le brûler ainsi pour enfumer et empuantir le visage auguste de votre *Santa Virgen.* M'est avis que votre culte doit l'incommoder diablement, et qu'il vous en cuira de lui manquer si sottement de respect. »

Furieuse, doña Estefana ripostait par mille invectives, jurant que ce suppôt de l'enfer ne tarderait pas à être réclamé et saisi par Satan, son patron.

Pepe répondait sur le même ton, les autres duègnes l'apostrophaient à leur tour avec une pieuse indignation, et il en résultait des scènes d'un burlesque achevé.

Comme il n'y a rien de si contagieux que l'inquiétude, même lorsqu'elle ne repose que sur des chimères et des billevesées, chacun en fut bientôt atteint. Le commandant Manzanarès lui-même était préoccupé, non pas à cause des chants du coq, mais parce qu'il avait été secrètement prévenu par ses émissaires qu'un mouvement révolutionnaire ne

Digitized by Google

tarderait pas à éclater. Et ce qui rendait la nouvelle beaucoup plus grave, on affirmait que les Indiens de San Martino avaient été gagnés et marcheraient avec les insurgés.

Le commandant me fit part confidentiellement de ces nouvelles, en ajoutant qu'il désirerait vivement savoir si elles avaient un fondement sérieux.

« Eh bien, lui dis-je, pour être sûrs du fait, il n'y a qu'un moyen certain, c'est d'y aller voir.

— Sans doute, répliqua le commandant; mais nul n'ose plus s'aventurer du côté de San Martino, deux hommes viennent d'y être assassinés. J'ai envoyé au cacique un détachement de dix cavaliers pour lui demander réparation, mais ils n'ont pu parvenir jusqu'au village; une troupe nombreuse leur a barré le chemin en faisant feu sur eux. Néanmoins, il m'est bien difficile de croire à la révolte ouverte du cacique, qui est un vieillard paisible. Je sais que sa fourberie est extrême, mais précisément parce qu'il est très rusé, il n'ira pas se compromettre dans une mauvaise affaire. »

Le discours du commandant n'était pas fort encourageant. Cependant, Anatole dit simplement : « Diable! on m'a emprunté mon revolver hier, cela va bien me manquer. » La vérité est qu'il l'avait joué et perdu.

Le commandant lui tendit le sien sans mot dire. Nous échangeâmes un regard, Ernest et moi. Il n'y avait plus qu'à partir. Deux Français ne pouvaient se montrer moins crânes qu'un Polonais.

Une demi-heure après, trois cavaliers passaient l'arroyo de Cayastacito et se dirigeaient vers le nord : c'étaient Anatole, Ernest et moi. Nous allions à San Martino pour tâcher de faire rentrer la tribu dans l'ordre. Notre projet était d'aller droit au cacique; mais ce ne serait pas

Digitized by Google

facile, les abords du village devant sans doute être gardés, au moins du côté du sud.

Dans cette pensée, nous fîmes un grand détour pour déboucher par un point où nous n'étions sûrement pas attendus. En entrant à l'improviste dans le village, au milieu de toute la tribu réunie, nous avions quelque chance de n'être pas massacrés, comme dans une embuscade quelconque, par des ennemis cachés. Le cacique et la population hésiteraient probablement à assumer la responsabilité d'un acte qui ne manquerait pas d'attirer sur eux et le village entier de cruelles représailles. Ce ne serait plus alors un assassinat isolé, qui pourrait passer pour le fait de quelques rôdeurs. Telles étaient les raisons qui nous semblaient atténuer la témérité de notre entreprise.

Après quatre ou cinq jours de marche, nous avions tourné le village sans rencontrer âme qui vive, et nous avancions avec une prudence très justifiée par le péril extrême que nous courions, sur le point de parvenir à la lisière de la forêt.

C'était le soir, à l'heure où les derniers rayons du soleil luttent encore victorieusement contre le crépuscule naissant. A travers les branches, nous pouvions apercevoir San Martino, auquel une animation inaccoutumée prêtait, sous les dernières clartés du jour, un aspect étrange et inquiétant. Il y avait aux alentours du village un véritable fourmillement d'allées et venues; partout on voyait accourir des guerriers, la lance au poing, tandis que d'autres s'éloignaient de toute la vitesse de leurs chevaux et s'enfonçaient un à un dans les profondeurs de la forêt.

Bien cachés dans l'épaisseur du fourré, nous examinions attentivement ce spectacle. Ernest et Anatole, qui connaissaient déjà San Martino, affirmaient qu'il avait presque doublé d'étendue par

Digitized by Google

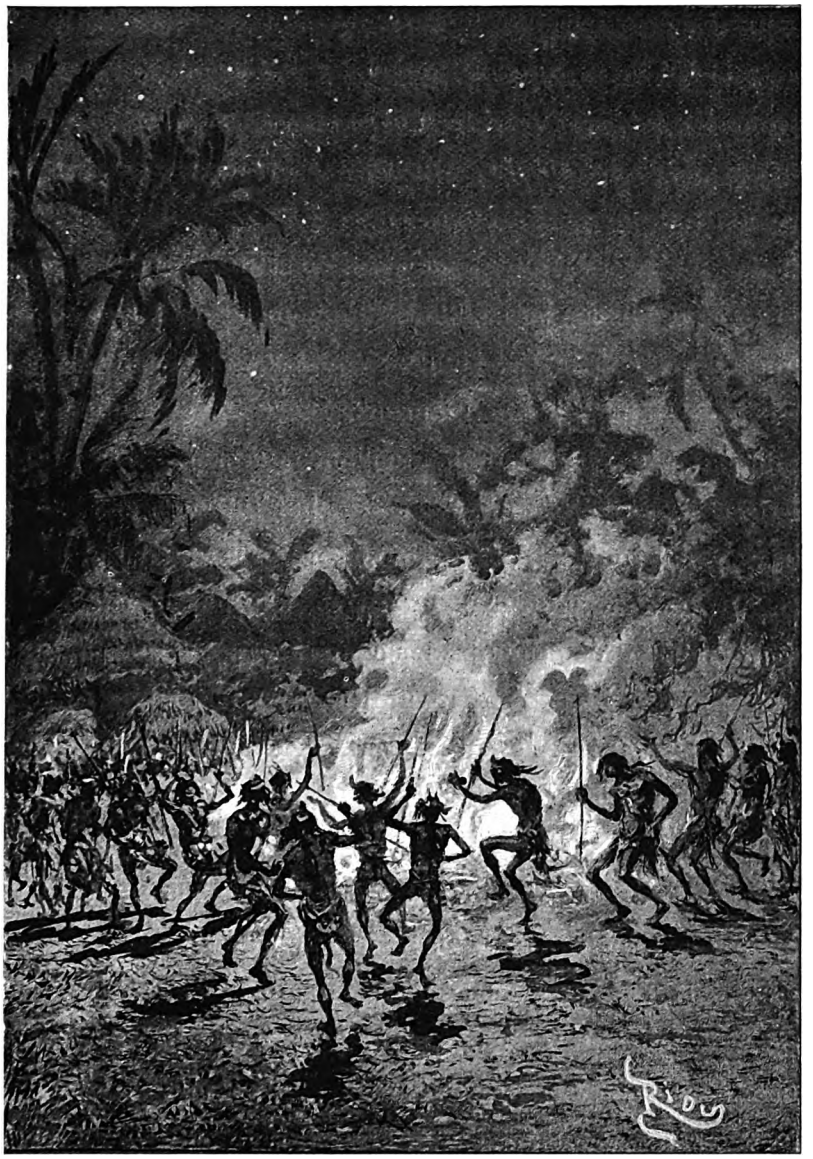
l'adjonction de nouvelles huttes. Symptôme peu rassurant, car il annonçait évidemment que des Indiens étrangers étaient venus depuis peu s'associer à ceux de San Martino, pour avoir part au brigandage et au pillage dont ils se proposaient de désoler le pays.

Cette complication inattendue rendait encore plus téméraire l'intervention de trois hommes isolés, éloignés de tout secours. Aussi fut-il décidé d'un commun accord que nous attendrions le jour sans aller plus avant, dans l'espoir que la nuit nous porterait conseil. Un de nous veillerait à tour de rôle, tandis que les autres prendraient quelque repos. Mais la situation était si grave, que nul ne dormit guère.

Les étoiles illuminaient le ciel pur et transparent, mais c'étaient surtout les brasiers gigantesques allumés près du village qui nous montraient que les Indiens aussi n'avaient aucune envie de se livrer au sommeil. Ils se préparaient sans doute par des danses et des orgies à leur expédition, car nous voyions de grandes ombres tourner et s'agiter sans cesse devant les foyers incandescents; parfois la brise nous apportait même l'écho lointain de leurs vociférations. Selon toute évidence, le partisan qui s'était assuré le concours des Indiens avait commencé l'exécution du traité en leur envoyant quelques dames-jeannes de *caña,* et l'alcool produisait sur ces tempéraments sauvages sa redoutable excitation.

Nous nous demandâmes si nous ne ferions pas bien de profiter du moment où ils seraient au paroxysme de l'ivresse pour tenter de nous glisser jusqu'à la hutte du cacique afin d'accomplir auprès de lui notre mission. Cet avis prévalut, et nous montions à cheval lorsqu'un grand cri, qui ne ressemblait en rien à ceux des Indiens, vint frapper nos oreilles. Nous nous arrêtâmes, interdits, attentifs, mais rien ne troubla plus le silence de la nuit.

Digitized by Google



Ils se préparaient par des danses et des orgies à leur expédition. (P. 456.)

Digitized by Google

« C'est de là, dit Ernest en désignant les profondeurs de la forêt, que le cri est parti. Je suis curieux de savoir ce que c'est; allons-y, nous avons bien le temps. »

Nul ne fit d'objection, et nous pénétrâmes de nouveau dans le bois, Ernest en tête. Au bout de dix minutes de marche, il s'arrêta, incertain.

« Par le diable! s'écria-t-il, nous n'avons cependant pas eu tous les trois le même cauchemar. C'était un cri, et, je le jurerais, un cri de femme. Cependant, on n'entend plus rien. »

Nous allions retourner sur nos pas, lorsqu'un second cri, mais plus plaintif, plus déchirant, se fit entendre à peu de distance. Il révélait une angoisse si poignante, qu'il nous glaça le sang dans les veines.

Je lançais mon cheval en avant, mais Ernest l'arrêta par la bride. « Allons à pied », murmura-t-il.

Après avoir mis les entraves à nos chevaux, nous avançâmes avec les plus grandes précautions, la main sur nos armes.

Bientôt nous distinguâmes au loin, à travers le fouillis des branches et des lianes, une faible lueur, vers laquelle nous nous dirigeâmes en redoublant de prudence.

Soudain, une scène étrange et inattendue frappe nos regards. Une trentaine d'Indiens, la plupart couchés et endormis, sont groupés autour d'un grand feu. Plus près de nous, un homme de haute stature, bâti en Hercule, marche de long en large avec agitation, en grommelant des blasphèmes. Ce n'est pas un Indien, mais son aspect est encore plus effrayant. La clarté du foyer éclaire avec vigueur de temps à autre son visage empreint d'un caractère d'ignoble brutalité, encadré d'une barbe roussâtre et inculte, percé de deux petits yeux clignotants sous

Digitized by Google

d'épais sourcils en broussailles. Son nez épaté, coupé par une balafre transversale, achevait d'en faire le type le plus hideux et le plus repoussant, tandis que sa taille colossale et sa puissante musculature l'annonçaient comme un ennemi aussi à craindre qu'une véritable bête fauve. Son costume était non celui du *gaucho,* mais un assemblage hétéroclite de vêtements européens en guenilles et de défroques américaines.

Ce personnage passait et repassait devant un gros arbre sur lequel il fixait souvent les yeux.

Ernest murmura : « Mais il y a quelqu'un attaché à cet arbre. »

Nous regardons attentivement, et distinguons en effet une femme à peine vêtue d'une robe en lambeaux, étroitement garrottée, et la tête penchée sur la poitrine avec une prostration visible.

Ce fut un trait de lumière. Plus de doute, cette femme est évidemment prisonnière de ce monstre, et c'est elle qui a poussé les cris désespérés qui ont traversé l'espace jusqu'à nous. Mais vivait-elle encore? question difficile à résoudre, car ses liens seuls semblaient l'empêcher de tomber sur le sol. Nous n'osions nous approcher davantage pour mieux voir, car c'était miracle déjà qu'à la faveur de la mousse et du fourré épais, nous eussions pu nous glisser jusque-là sans éveiller l'attention de la bande.

D'ailleurs, c'eût été folie de ne pas battre en retraite; comment espérer à nous trois arracher leur proie à de si nombreux ennemis auxquels, au moindre bruit, il arriverait probablement du renfort?

Malgré ces réflexions sensées et la plus vulgaire prudence, nous ne pouvions nous décider à partir; et chaque minute aggravait le péril extrême de notre situation. L'aube ne pouvait tarder à paraître, et déjà les oiseaux commençaient à gazouiller dans le feuillage. Encore quel-

Digitized by Google

ques instants, et le ciel s'emplissait d'une pâle clarté, tout s'éveillait dans la nature avec un air joyeux, la lumière, encore indécise, se hasardait à pénétrer timidement dans les sombres retraites de la forêt.

Nous commencions à mieux distinguer la prisonnière qui n'avait sur le corps qu'une légère robe d'indienne aux trois quarts déchirée, mais nous ne pouvions encore voir ses traits, car sa tête était toujours penchée avec accablement sur sa poitrine.

« Elle remue », dit tout à coup Anatole.

En effet, elle faisait un mouvement, et relevait péniblement la tête. Nous pûmes voir qu'elle était fort jolie; ses traits réguliers, ses abondants cheveux noirs en faisaient une beauté accomplie du type argentin.

Son brutal gardien, qui avait aussi remarqué son mouvement, s'approcha et défit les liens.

« Eh bien! Juana, ricana-t-il, as-tu assez réfléchi maintenant, et veux-tu être à moi? » Ces paroles furent dites en mauvais espagnol avec un accent tudesque des plus prononcés qui nous édifia aussitôt sur la nationalité du bandit.

« Non, répondit sa victime d'une voix éteinte.

— Bien, dit-il; puisque tu ne veux pas de bonne grâce, ce sera par force. »

Et joignant le geste à la parole, il saisit la pauvre femme et la jeta violemment sur le sol. La douleur fut si vive qu'elle poussa un cri qui nous perça le cœur.

Les Indiens ne se retournèrent seulement pas : ce n'était probablement pas leur affaire.

Nous assistâmes alors à une lutte affreuse et inégale qui nous mit au

Digitized by Google

supplice. Dix fois nous couchâmes en joue le monstre sans oser tirer la gâchette.

« Grâce, grâce pour ce pauvre innocent ! » (P. 462.)

La défense héroïque de cet être faible et délicat fit bientôt perdre patience au bandit. Il se releva exaspéré, les yeux injectés de sang, et, ramassant son couteau qui était tombé dans la lutte, se rua sur sa victime

Digitized by Google

pour la percer de coups. Mais soudain il s'arrête, réfléchit, et un rictus sauvage découvre ses dents jaunes. Puis, il s'éloigne à grands pas dans le bois, à notre grande surprise.

Un instant après, il revient, portant à bout de bras, d'un air de triomphe, une sorte de paquet d'où s'échappaient des vagissements plaintifs.

« Mon fils! s'écria aussitôt la prisonnière en se jetant à genoux, grâce, grâce pour ce pauvre innocent! pardonne, pardonne, gémissait-elle en se tordant les mains, tue-moi si tu veux, prends tout mon sang, mais épargne l'enfant. »

Le bourreau riposta en ricanant : « Rien pour rien. Tu vois ce brasier? si tu ne te décides pas avant cinq minutes, j'y dépose douillettement le marmot, et il y rôtira comme une *mulita* dans son jus. — Misérable! » s'écria la pauvre mère. Et d'un élan surhumain, elle se jeta sur le bandit, lui arracha l'enfant et s'enfuit en courant. Mais elle n'avait pas fait dix pas qu'il la ressaisit : en un tour de main, elle roula sur le sol, et son précieux fardeau lui fut repris.

Le monstre revint vers le feu, d'une main traînant la captive par sa longue chevelure, de l'autre portant le nouveau-né par le cou comme on porterait un petit chien.

Les Indiens regardaient cette scène avec une placide indifférence, comme des gens qui en ont vu bien d'autres.

Adossant à un arbre la prisonnière épuisée, demi-morte, le bandit se saisit de l'enfant et d'un seul coup de couteau trancha ses langes au risque de le blesser.

Le pauvre petit nous apparut dans sa nudité grêle et chétive ; il agitait ses petites jambes et criait d'une voix enrouée à force de pleurer.

Digitized by Google

Des marbrures bleuâtres couvraient tout son corps, indices du brutal traitement qu'il avait subi.

A cette vue, la mère leva les yeux au ciel, puis se prosterna en adressant à haute voix à la Vierge les invocations les plus ardentes. Se relevant tout à coup comme mue par un ressort, elle tira de ses vêtements une longue épine qu'elle y avait cachée, et se frappa du côté du cœur à coups redoublés. Le sang jaillit, et sa gorge s'empourpra, mais l'épine s'était rompue, trompant sa résolution désespérée.

« Oh! s'écria-t-elle, je ne puis donc ni mourir ni sauver mon enfant! » Saisissant alors un tison embrasé, elle le lança à la tête du monstre avec une force dont on ne l'eût jamais crue capable. Abasourdi par cette atteinte imprévue, il chancela et laissa échapper le nouveau-né. Juana, puisant dans son amour maternel une énergie indomptable, arracha le coutelas qui pendait à la ceinture du bandit, et leva le bras pour l'en frapper; ce n'était plus une femme, mais une tigresse défendant son petit. Plusieurs Indiens jugèrent bon d'intervenir alors et la maîtrisèrent.

Cette scène s'était déroulée en bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Le soleil, comme honteux d'éclairer ces atrocités, était resté caché sous d'épais nuages noirs, ce qui est extrêmement rare dans ce pays.

La température était étouffante, l'air lourd et accablant nous oppressait.

Le bandit, un instant interdit par cette brusque attaque, se remit promptement. « Ah! ah! dit-il, tu veux lutter avec moi? à nous deux. » Puis, s'adressant à un de ces acolytes : « Prépare de la braise pour faire rôtir ce petit singe, ajouta-t-il, je vais commencer à l'accommoder. »

A ces mots, il coupe avec son couteau un pan de la robe de la mal-

Digitized by Google

heureuse mère, en fait de petits cornets qu'il remplit de suif et qu'il passe entre les doigts des pieds de l'enfant après les avoir allumés. Le pauvre être se tordit bientôt en poussant des hurlements de douleur.

C'en était trop pour la mère : « Grâce! s'écria-t-elle à genoux, arrête ce supplice affreux! grâce! je t'appartiens, fais de moi ce que tu voudras, mais épargne l'enfant.

— Donne-toi d'abord, ricana le monstre, j'éteindrai le feu ensuite. » Mais Juana, à bout de forces, venait de s'évanouir en poussant un grand cri. Le bourreau se jeta sur elle; c'en était trop. Sans nous être concertés, nos trois coups de carabine éclatèrent à la fois comme sur un signal, et nous nous élançâmes tête baissée au milieu de la bande. Pris de panique à cette soudaine irruption, les Indiens s'enfuirent dans les profondeurs de la forêt, abandonnant leur chef, qui, percé de trois balles, se tordait sur le sol inondé de son sang.

Nous nous hâtâmes d'abord de mettre fin au supplice de l'enfant, puis nous nous occupâmes de la mère. La pauvre créature gisait pâle et inanimée, les bras étendus; sa superbe chevelure lui servait d'oreiller. Ses paupières aux longs cils recourbés étaient fermées, sa bouche entr'ouverte laissait apercevoir des dents d'une blancheur de nacre.

Anatole versa sur ses lèvres quelques gouttes d'un cordial puissant, et elle reprit connaissance, pouvant à peine croire que le ciel eût exaucé sa prière ardente en lui envoyant ce secours inespéré.

« Mon fils! sauvez mon fils! » gémit-elle. Il était sur les genoux d'Anatole, occupé à panser ses atroces brûlures, en nous disant en français : « Même avec de grands soins, il ne pourrait survivre. »

On le mit dans les bras de sa mère, qui, en le voyant en si triste état, faillit perdre la raison.

Digitized by Google

« Où est l'assassin? » dit-elle tout à coup.

Nous nous tournâmes du côté où nous l'avions vu râler. A notre profonde surprise, il avait disparu. « Alerte! s'écria Ernest, fuyons sans perdre un instant : le scélérat était mal tué, il va ramener du renfort. Pouvez-vous marcher, pauvre femme?

— Je vous suis », s'écria-t-elle en serrant son enfant dans ses bras, et elle s'enfonça avec nous dans la forêt.

Nous remontions rapidement notre propre piste, qui devait nous conduire au point où nous avions laissé nos chevaux. Heureusement, nous les retrouvâmes sans peine. L'un de nous prit Juana en croupe, et nous nous disposions à nous éloigner le plus rapidement possible, lorsque de tous les buissons environnants surgirent une nuée d'Indiens, la lance en avant.

En présence de tant d'ennemis, toute défense était impossible et n'eût servi qu'à nous faire massacrer séance tenante : mieux valait essayer de parlementer, bien que nous nous considérions comme irrémédiablement perdus.

Nous mîmes donc bas les armes, et en un clin d'œil on nous dépouilla de nos bottes et de presque tous nos vêtements, à la place desquels on nous jeta des guenilles sordides. Puis, on nous conduisit non loin de là, à un campement où une quinzaine d'Indiens entouraient un blessé couché sur un lit de feuilles sèches : c'était le pirate blanc que nous avions cru tué. En nous apercevant, un rictus terrible convulsa ses traits où flottaient déjà les ombres de la mort.

« Qu'on allume un grand brasier, proféra-t-il, je veux les voir rôtir tous ensemble avant de mourir.

— La peste étouffe l'animal, avec son amour du rôti! s'écria Ernest qui ne perdait jamais son beau sang-froid.

Digitized by Google

— Docteur, dit-il, s'adressant à Anatole, combien estimes-tu que ce gredin a encore de temps à vivre?

— Fort peu de temps, répondit notre ami, et je préciserais si je pouvais examiner de près ses blessures. »

Cependant, le bandit s'était fait adosser à un arbre, et l'on avait amené devant lui un nouveau prisonnier étroitement garrotté, la tête enveloppée dans un vieux puncho.

Juana laissa échapper un douloureux soupir à la vue de ses membres meurtris par les liens et de son sang qui coulait de plusieurs blessures : « Monstre de l'enfer, s'écria-t-elle, je ne te suffisais donc pas, il te fallait aussi torturer mon mari!

— Qu'on rende la vue au prisonnier! » hurla le pirate.

Aussitôt le puncho tomba.

« Regardez-vous bien, ricana-t-il, c'est pour la dernière fois. » Et voyant le désespoir de ces malheureux, qui eût attendri un tigre, il ajouta : « Allons, consolez-vous : puisque vous vous aimiez tant, vous allez rôtir ensemble. Mais qu'on empoigne d'abord le petit et qu'on le jette dans le feu. »

La nuit était venue. L'immense foyer, alimenté par des troncs entiers, éclairait d'une lueur sanglante les acteurs de cette scène infernale, et projetait au loin de grandes ombres fantastiques.

On apporta l'enfant qui, éveillé d'un profond sommeil, poussait des cris à fendre l'âme. A sa vue, la mère se jeta à genoux et renouvela ses supplications et ses cris de grâce. Mais ses appels à la pitié du bandit n'eurent d'autre effet sur lui que de l'amuser beaucoup et de provoquer ses éclats de rire. « Allons, allons, dit-il enfin, je n'ai pas de temps à perdre. *Al fuego! al fuego!* (Au feu!) »

Digitized by Google

Le pauvre petit, balancé quelques secondes dans l'espace et projeté par les mains des sauvages, vint s'abîmer avec un bruit mat au milieu des charbons ardents. Quelques plaintes étouffées s'élevèrent, puis plus rien.

Bientôt une clarté plus vive brilla dans le brasier, les tisons dardèrent des jets bleuâtres ou violacés, en même temps qu'une affreuse odeur remplissait l'air. Tout était fini; la pauvre mère gisait sans connaissance.

« Diable! grommelait Ernest, la série est ouverte, et notre tour approche : si le sang n'étouffe pas bientôt ce coquin, nous allons y passer. Comment fait-il pour vivre avec nos trois balles dans le corps?

— Ce ne sera pas long, répondait Anatole, il périra brusquement d'ici peu.

— Fort bien, répliquait Ernest, mais cela me semble très urgent. »

Cependant, le bourreau ne perdait pas son temps. « Comment, disait-il, cette belle dame se trouve mal? Je suis un peu médecin, elle va bientôt revenir à elle. C'est le froid sans doute, un peu de chaleur lui fera grand bien; qu'on lui mette les pieds sur la braise. »

A ces mots, une clameur de satisfaction s'éleva parmi les Indiens : pour eux la fête commençait. L'ordre du chef fut rapidement exécuté. L'infortunée rouvrit les yeux, et on la retira du feu, mais ses pieds n'étaient plus qu'une plaie.

Exaspérés, hors de nous, nous faisions des efforts surhumains pour briser nos liens, mais en vain. Ernest, du moins, ne se privait pas d'invectiver notre ennemi à la façon des héros d'Homère, et vomissait un torrent d'injures empruntées à toutes les langues.

Sur l'ordre du pirate, Remicio, le mari de Juana, fut attaché sur deux branches vertes liées en croix et déposé au milieu des flammes. Aussitôt

Digitized by Google

retentirent d'atroces hurlements qui nous glaçaient le sang dans les veines. L'enfant avait péri promptement, mais l'agonie de ce malheureux homme se prolongea terriblement. Je me sentais défaillir devant ce hideux spectacle.

Heureusement, une épaisse fumée ne tarda pas à le dérober à nos yeux.

Quand le cadavre de l'infortuné fut à demi consumé, le bandit s'écria : « Maintenant, qu'on prépare le lit de la belle Juana ! » en affectant par dérision une infâme courtoisie.

La scène épouvantable dont nous venions d'être les témoins se renouvela aussitôt sous nos yeux. Pendant le supplice de la pauvre femme, les Indiens disposaient méthodiquement trois autres croix de bois vert; c'étaient celles qu'on nous destinait.

Nous nous sentions perdus sans rémission, et nous nous attendions à tout moment à entendre la voix de l'infâme pirate s'élevant pour donner le signal de nos tortures et de notre mort. Il s'était fait un grand silence, coupé de temps à autre par les vociférations joyeuses des Indiens, lorsqu'un crépitement sinistre du foyer indiquait que le feu continuait son œuvre de destruction.

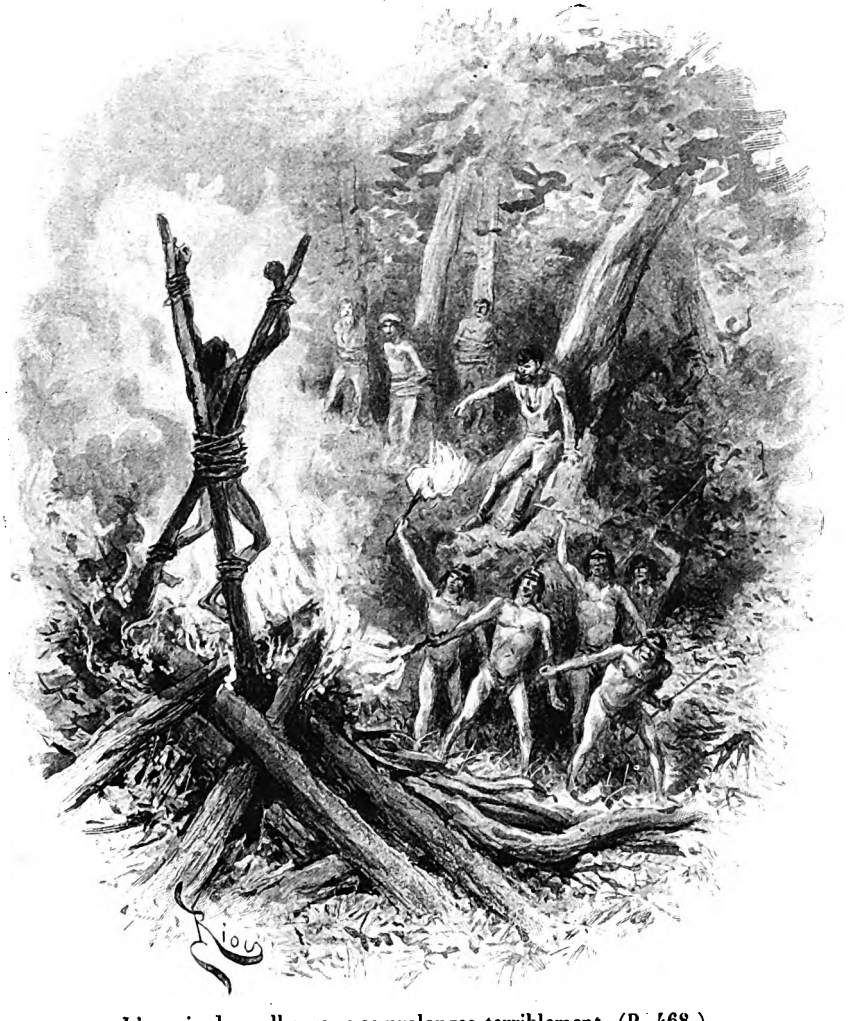
Soudain, un bruit sourd se fit entendre : c'était le pirate qui glissait le long de l'arbre auquel il était adossé et s'étalait sur le sol; il venait d'expirer.

Ce fut pour nous un grand soulagement; bien que nous fussions aux mains de sauvages féroces capables de le venger, la disparition de ce blanc cent fois plus barbare qu'eux nous semblait presque le salut.

Les Indiens s'empressèrent autour de leur chef, essayant de le ranimer, mais en vain. Quand ils furent certains de sa mort, au lieu de

Digitized by Google

prendre un air de deuil, ils entonnèrent des chants joyeux et gambadèrent autour du cadavre avec force gestes et vivats. Après quoi, à



L'agonie du malheureux se prolongea terriblement. (P. 468.)

notre profonde stupéfaction, sans s'occuper de nous, ils chargèrent le mort sur leurs épaules, et, l'emportant, s'éloignèrent dans la forêt.

Digitized by Google

Quand ils eurent disparu, nous laissant étroitement garrottés aux arbres, nous échangeâmes notre surprise ; Ernest disait : « C'est une de ces cérémonies bizarres dont la vie des Indiens offre tant d'exemples, mais ils vont revenir dans un instant pour nous brûler. »

Le soleil dorait la cime des arbres, le ciel était pur, les oiseaux dans les branches faisaient retentir leurs plus joyeuses roulades. En fermant les yeux, avec un effort d'imagination nous aurions pu nous croire à cent lieues de la scène d'horreur dont nous venions d'être témoins. Mais les liens qui nous étreignaient, la chaleur encore ardente du brasier ne laissaient guère de latitude à l'illusion.

Après une longue attente, nous vîmes apparaître de tous les points de la clairière à la fois des Indiens armés en guerre qui avançaient rapidement en poussant de grands cris. Leur visage, leur accoutrement ne ressemblaient en rien à ceux de nos bourreaux. L'espoir de délivrance que nous avions conçu à leur approche ne fut pas de longue durée, car s'ils nous détachèrent des arbres, ce fut pour nous garrotter de nouveau aussi étroitement. Nous n'avions fait que changer de maîtres ; néanmoins, nous étions fort joyeux, car ceux-ci ne paraissaient aucunement songer à un nouvel autodafé.

Les premiers pas que nous fîmes nous causèrent des souffrances aiguës, tant nous étions engourdis par une longue immobilité. Parvenus près de leurs chevaux, les Indiens nous hissèrent en croupe, et toute la bande partit au galop.

Notre cœur s'ouvrit à l'espérance quand nous nous aperçûmes que nous marchions dans la direction de la grande clairière de San Martino. Suivant toute probabilité, on allait nous remettre aux mains du cacique dont nous étions connus, et qui ne nous laisserait faire aucun mal.

Digitized by Google

Nous avions deviné juste, et nous fûmes bientôt près de la tolderia. Des Indiens s'avançaient à la rencontre de la troupe pour avoir des nouvelles. On nous conduisit droit à la hutte du cacique. En nous voyant, il fronça le sourcil et adressa sur un ton de mauvaise humeur quelques paroles vives à nos gardiens dans leur idiome.

Cela se gâte, pensâmes-nous : il dit sans doute à ses gens qu'ils eussent mieux fait de laisser brûler ces étrangers maudits.

Mais nous ne pûmes jamais avoir de certitude à cet égard.

Le cacique, se tournant vers nous, expliqua en baragouin espagnol qu'il venait de reprocher à ses hommes de nous avoir attachés comme des malfaiteurs. Il daigna même couper nos liens de son propre couteau, et nous déclarer que nous étions ses hôtes.

Nous n'en pouvions croire nos oreilles, et nous différâmes de sortir de la hutte, car un accident est bientôt arrivé.

Avec mille précautions oratoires, nous expliquâmes au cacique le but de notre voyage. Nous venions, en amis, le prévenir que de mauvais conseillers le poussaient dans une voie dangereuse, où il ne pouvait récolter rien de bon, car, au bout du compte, le gouvernement provincial resterait certainement le plus fort. Après des révoltes semblables, les villages sont toujours brûlés et les habitants pourchassés comme des bêtes fauves, détruits jusqu'au dernier. Ne valait-il pas mieux rester en repos, renvoyer paisiblement chez eux les voisins qui étaient venus de tous côtés pour participer au soulèvement? Il pourrait compter alors sur l'amitié du commandant, qui, sur notre avis, lui expédierait sans retard un troupeau de vaches et une forte provision de caña pour se réjouir tous ensemble.

Le cacique, fort alléché par ces offres plus séduisantes que les hasards

Digitized by Google

de la guerre, n'hésita pas à nous déclarer qu'il voulait la paix et la tranquillité, qu'il allait réunir les principaux chefs pour les ramener aux mêmes sentiments.

Le conseil fut réuni sur-le-champ ; les vaches et la caña firent merveille : la politique pacifique prévalut.

Le lendemain, nous repartîmes pour Cayastacito, escortés du cacique et d'une dizaine d'hommes, avec deux charrettes pour rapporter les présents.

A moitié chemin, nous eûmes la joie de rencontrer le commandant Manzanarès, qui, préoccupé de notre retard, venait à notre recherche à la tête de cent cinquante cavaliers. Tout fut bientôt expliqué, et le commandant, toujours pratique, décida que ce seraient les principaux conspirateurs révolutionnaires qui feraient les frais des présents promis au cacique.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On exécuta une razzia fort habilement combinée, à laquelle le cacique prêta son concours, juste châtiment, disait-il, des mauvais conseils que les perturbateurs s'étaient permis de lui donner. Il regagna San Martino chargé de dépouilles opimes, et nous rentrâmes triomphalement à Cayastacito, où les blancs étaient très déconfits.

Ils n'avaient plus qu'une ressource : éloigner tout soupçon d'avoir préparé un mouvement révolutionnaire, en accablant le commandant de protestations de dévouement à la cause des *colorados,* et en criant à tue-tête dans la rue : « Viva Iriondo ! »

Ils ne s'en firent pas faute.

Quant à nous, je laisse à penser si la population fit fête aux héros de l'expédition mémorable de San Martino.

Au retour de cette émouvante et dangereuse équipée, l'existence

Digitized by Google

monotone et sans imprévu de Cayastacito ne tarda pas à me peser. J'éprouvai pour la première fois depuis trois ans les atteintes du mal du pays, et après bien des hésitations, je sentis qu'il fallait partir.

Ma résolution était prise enfin ; j'étais décidé à me rendre de Cayastacito à Santa-Fé, puis à Buenos-Ayres, pour revenir en France.

Quand je m'ouvris de ce projet à mes amis, ils poussèrent les hauts cris et mirent tout en œuvre pour me retenir. Ce fut en vain. Le jour fixé pour mon départ, on se réunit une dernière fois, autour de la *pava* traditionnelle, et le *mate* circula. Quand chacun eut prononcé le *gracias* d'usage, tous montèrent à cheval pour me faire la conduite quelques milles. Nous nous séparâmes à l'américaine, c'est-à-dire sans presque nous parler, avec la dignité qui sied à des caballeros.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je me retrouvai isolé, en pleine solitude. Certes, j'étais maintenant de longue main habitué à voyager de cette manière ; mais quitter tous ces braves gens, ce pays sauvage et si beau, où je ne reviendrais peut-être jamais, faisait naître en moi comme une vague mélancolie.

Je marchais à travers bois, et le soleil couchant venait de faire place à une obscurité presque complète, mais j'avais confiance dans un guide qui ne trompe jamais : les étoiles. C'est avec leur scintillante lueur pour boussole que j'avançais lentement dans la direction de Santa-Fé.

Bientôt la lune parut, resplendissante d'une clarté froide, allongeant sur le sol les ombres démesurées des grands arbres, groupés autour de moi comme une armée de fantômes indécis. Des troncs écroulés çà et là semblaient des monstres accroupis pour guetter le voyageur.

A intervalles égaux, le cri lugubre de la chouette se faisait entendre de divers côtés ; parfois, un bruit soudain de broussailles brisées, suivi

Digitized by Google

d'une course précipitée. C'était une troupe d'animaux sauvages dérangés dans leur repos, qui s'enfuyaient à travers bois en semant l'alarme sur leur passage. Tout dans la nature endormie semblait me reprocher ma présence à cette heure mystérieuse, et protester contre sa tranquillité troublée.

Voilà un spectacle sublime, pensais-je, que je ne reverrai peut-être jamais : ce n'est que dans ces déserts, dans ces profondes solitudes, que règne véritablement la liberté.

Malgré moi, j'avais ralenti le pas de mon cheval, ne songeant qu'à jouir de l'émotion de cette nuit paisible. Mais bientôt j'arrivai dans une partie de la forêt où l'homme avait marqué son passage : par rangées presque régulières, de grands arbres abattus s'étendaient misérablement. Leurs troncs rugueux, semblables à des cadavres gigantesques, gisaient de tous côtés, dépouillés de leurs branches. Profitant de cette vaste trouée, la lune inondait de ses rayons funèbres ce champ de carnage, où les hautes herbes, inclinant l'extrémité de leur tige humide de rosée, semblaient verser des pleurs sur leurs vieux protecteurs abattus.

Hélas ! il ne faut qu'une heure à la civilisation pour détruire ce que la nature a mis des siècles à créer.

En avançant toujours, je ne tardai pas à me retrouver sous l'ombre compacte d'une futaie que pénétraient de rares rayons de clarté vague, impuissants à lutter contre l'obscurité souveraine des bois.

C'est avec les plus grandes difficultés que je cheminais maintenant. Je résolus d'attendre le jour pour continuer ma route. J'avais une longue habitude de ces campements improvisés dans les forêts, et mes dispositions furent vite prises pour passer la nuit.

Enveloppé dans mon poncho, étendu sur un lit bruissant de feuilles

Digitized by Google

sèches, j'étais plongé depuis un temps indéfini dans cet état de torpeur qui n'est plus la veille sans être encore le sommeil, lorsqu'il me sembla entendre à peu de distance les accords d'une musique douce et mélancolique. On eût dit du frissonnement de fils d'argent agités par la brise, ou de perles égrenées dans une coupe de cristal par un virtuose mystérieux, aérien, se faisant un jeu des combinaisons harmoniques les plus flatteuses pour l'oreille.

Cette musique était empreinte d'un tel caractère surhumain, idéal, que je ne doutai pas tout d'abord d'être le jouet d'un songe : car qui pouvait, en ces lieux, rendre de pareils accents? Ils m'enivraient, me ravissaient en extase, me procuraient une béatitude irréfléchie et sans raison. Les larmes venaient à mes paupières, tant j'éprouvais d'émotion et de pures délices.

Mais soudain, l'immense bien-être qui m'avait possédé tout entier s'évanouit : un frisson parcourut mes membres, et je bondis sur mes pieds. J'étais bien éveillé, et cependant la musique continuait : ce n'était pas un rêve. Elle provenait sûrement d'un être humain. Seuls le silence des grands bois, le gémissement de la brise dans le feuillage, le mystère de la situation l'avaient idéalisée. Déjà, dans la direction de ces accents, je distinguais à travers les branches comme un point lumineux.

Plus de doute : la mélodie suave et poétique s'élevait, selon toute probabilité, d'un misérable rancho, où un *gaucho* barbu et déguenillé régalait d'improvisations fantaisistes, sur une harpe vermoulue, une demi-douzaine de bûcherons accroupis autour d'un brasero fumeux.

Avec la netteté des choses souvent vues, mon imagination me présentait déjà ce tableau, vulgaire et banal pour un Américain, comme si je l'avais sous les yeux.

Digitized by Google

Machinalement, j'avais fait un pas, je reculai de deux en murmurant : Non, cela ne sera pas. Je ne gâterai pas les impressions sublimes dont je viens de jouir, et qu'on n'éprouve pas à toute heure de la vie. Je veux emporter dans mon esprit, exempt de toute réalité grossière, le souvenir flottant, indécis, nébuleux comme un songe, de cette nuit splendide passée à la belle étoile à l'ombre des grands bois, au son d'une musique où je ne veux voir que les harmonies de la nature, le cliquetis des brindilles, le frémissement des feuilles, le susurrement velouté des ailes de l'oiseau de nuit.

O nuit radieuse, harmonie du désert, splendeurs des forêts vierges, c'est sur votre souvenir que je quitterai cette terre grandiose de la Plata, où l'homme peut encore jouir de la nature dans sa puissante et sereine majesté!

Je me tins parole, et c'est en quelque sorte en marchant dans mon rêve que j'arrivai à Buenos-Ayres où je m'embarquai pour la France.

C'est à peine si mon attention fut sollicitée par la merveilleuse transformation accomplie dans la capitale de la République Argentine depuis deux ans que je ne l'avais vue. Sur cette terre effervescente de jeunesse et d'activité, la civilisation marche à pas de géant. Et, chose admirable, si les progrès matériels, la construction d'édifices superbes, l'organisation de maisons de commerce immenses, magnifiquement installées, se poursuivent sans relâche, les progrès moraux, intellectuels et administratifs suivent une marche ascendante proportionnée.

Il conviendrait donc, pour apprécier l'état présent de la République Argentine, d'effacer bien des ombres à l'esquisse rapide que j'en ai tracée : il y a peu d'années cependant, elle était scrupuleu-

Digitized by Google

sement fidèle. D'ailleurs, cet ouvrage n'est ni une description historique et géographique, ni un guide pour le voyageur. C'est tout simplement et modestement une relation fidèle et véridique des incidents d'une excursion de trois ans dans la pampa.

J'espère qu'on pourra lire avec quelque intérêt le récit des mœurs originales des habitants du *campo,* sans cesser d'admirer dans des livres plus graves, mais non pas plus sincères, le merveilleux développement de ce pays béni de la nature, qui ne peut manquer d'atteindre dans l'avenir le plus haut degré de richesse et de puissance agricole et industrielle.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 1

CHAPITRE PREMIER

La traversée. — Dakar. — Pernambuco. — Bahia. — Rio-de-Janeiro. — Montevideo. — Je suis mis en prison. — Buenos-Ayres. — Le *jengador*. — Emprisonné de nouveau. — La ville. — Les *gauchos*. — Deux mots d'histoire. — Les faux monnayeurs. — Les filous argentins. — Départ pour l'intérieur 3

CHAPITRE II

Les railways argentins. — Chascomus. — Dolorès. — Les *pulperias*. — Don Camillo et son *estancia*. — Chasse à la cravache. — Le *lazo* et les *bolas*. — *Hierra* et *con cuero*. — Première rencontre avec les Indiens. — Domingo et Honorio. — Le *mate*. — Sur une piste. — L'Azul. — Chez Chicopapa. — La fête mortuaire. — Le jeu et la rixe. — En fuite 33

CHAPITRE III

Le *salto del Carnero*. — Comment on enterre un vivant. — Abandon de Chicopapa. — Passage du Foroñelu. — La fusillade. — La *sierra de la Tinta*. — Fuite de mes guides. — Le repaire des idolâtres. — Le pays du Diable. — Rencontre de Paul. — Je retrouve Domingo et Honorio. — Comment on fait la réputation d'une relique. — Disparition de Paul. — Les *aguaras*. — *Los Indios del cuidado*. — Prétention bizarre de Domingo. — Prisonnier 55

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Hydrothérapie. — Les crapauds. — La faim. — La course aux baguettes. — Coutumes indiennes. — Le poteau de torture. — Le feu d'artifice. — Sauvé. — Originalité de Domingo. — Je vole son repas à un vautour. — L'incendie de la Pampa. — Passage du rio Negro. — Carmen. — Le rio Colorado. — L'ombre mystérieuse. — La lagune du *loco de amor*. 87

CHAPITRE V

Le *loco de amor*. — Récit touchant. — Le *pampero*. — Capture de la Manada. — Nouvelle apparition des Indiens. — Comment on passe pour un brave. — Je me sépare de Domingo et d'Honorio. — Chivilcoy. — Retour à Buenos-Ayres. 111

CHAPITRE VI

Buenos-Ayres. — Un déclassé. — Les escrocs à la loterie. — Départ pour Santa-Fé. — Voyage en steamer sur le Parana. — Les *echo-fuego*. — La ville de Santa-Fé. — Les émigrants. — L'iguane. — Fausse alerte. — Les *mammouths*. — Les élections argentines. — Blancs et rouges. — Excursion avec un colon suisse aux environs de Malabrigo. — Je m'enrôle dans une expédition contre les Indiens. — Escarmouche et fuite. — Juan Lorenzo. — Je me fais muletier. — Entre-Rios. — Départ de la caravane 137

CHAPITRE VII

Un château féodal. — Nous rencontrons des Indiens. — Dispersion de mon troupeau. — Le fort de la Soledad. — L'hôtellerie du rio Salado. — Excursion à Cayastacito. — Les conspirateurs. — Ituraspo. — Une fête argentine. — Le commandant Manzanarès et M. Anatole. — Expédition contre les blancs. — Une ruse de guerre. — Réminiscences de Garibaldi. — La milice argentine. — Nous marchons au secours de Santa-Fé. 165

CHAPITRE VIII

Il était temps. — La fille du gouverneur. — Iriondo. — Le commandant Manzanarès, le jeu et les *cincilleros*. — La poursuite et le combat. — Un bourreau exécuté. — Expédition chez les Indiens. — Le campo de la Pelada. — Ernest et ses exploits. — Le village indien. — L'attaque et la victoire. — Le vieillard. — Le retour et les réjouissances. — Les petits prisonniers 189

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Séjour à Cayastacito. — Notre maison. — Choses et gens. — Les notables du village. — Les Rubio. — Cola de Vaca. — Le médecin. — Les courses. — Les oracles de Pepe Candengo. — Insurrection des blancs. — La malle de Cola de Vaca et le pied révélateur. — Lorenzo me sauve la vie en feignant de m'égorger. — Anatole en Vérité sortant du puits. — Le *capataz*. — Marche pénible dans les Cordillères. — La *casa augueriada*. — La tempête. — Évasion du commandant 215

CHAPITRE X

Nous descendons dans un volcan. — Traditions et légendes. — Le commandant admire le paysage. — La faim. — Santa-Rosa. — L'*estancia nueva*. — L'ouragan, l'inondation et les Indiens. — Ils nous font prisonniers. — Avantage qu'on a d'être curé ou de passer pour tel. — Capture de Lorenzo. — Pendant que les Obispones nous préparent du feu, nous leur faussons compagnie. 235

CHAPITRE XI

La barrière de feu. — Moyen prompt et sûr d'éveiller les paresseux dans les *pampas*. — L'homme le mieux informé de la colonie Emilio. — Bombachero navré de n'avoir pu égorger lui-même son compère. — Le revenant. — Noces et festins. — Bombances et jeu d'enfer. — Retour à Cayastacito. — Je deviens médecin malgré moi. — Doña Estefana et Tristan el Rubio. — Les combats de coqs. — Tournoi mémorable. — Je pars pour Corrientes. — Le *souroubi* 255

CHAPITRE XII

La traversée du Parana. — Le capitaine et sa femme doña Pelegrina. — Histoire de son illustre père. — La tempête. — Nous faisons naufrage. — L'îlot aux tigres. — La pêche aux *mugaros*. — Je retrouve le capitaine. — Horrible fin de doña Pelegrina. — Santa-Lucia. — La province de Corrientes et ses habitants. — *Loro* et *Mi Tio*. — Rencontre d'un chasseur de tigres laissé pour mort par son gibier. — J'accompagne don Manuel Tigrero à l'estancia *del Chico* 275

CHAPITRE XIII

L'estancia *del Chico*. — Doña Pepa. — Don Barnabé et le caïman. — Prouesses équestres des Correntinos. — Perdu dans les marécages. — Assiégé par les perroquets. — San

Digitized by Google

Agostin. — Petron le dévot. — Les tentations de l'Esprit malin. — Le Diable en bouteille. — Le guet-apens. — Les *picos*. — A bord de l'*Ernestine*. — Corrientes. — L'*Étoile*. — Retour à Cayastacito. 297

CHAPITRE XIV

Anatole reparaît. — Réjouissances. — La *carneada*. — Je me montre le digne élève des Correntinos et conquiers le surnom de *Varon*. — Je pars pour Santiago. — Les Indiens et le boa. — Cupidité indienne. — Une hospitalité peu écossaise. — Comment sans mes chaussettes je serais mort de faim. — Arrivée à Santiago del Estero. — La foire. — Roblero et le *gollo* don Mascallo. — Un maquignon dupé. — Je pars avec la caravane de Roblero pour la Bolivie. — Tucuman. — M. de Plin. — Une soirée en France. 319

CHAPITRE XV

Le bivouac du rio Pedroso. — L'orage. — Un cri dans la nuit. — Débandade des mules. — Le meurtre de Juan. — Un serment de vengeance. — Sur la piste de l'Italien. — Démonté. — Rencontre de don Scholastico, illustre médecin, et de son âne Panurge. — Les chercheurs d'or. — Ascension de l'*Aconquijá*. — Perdu dans la montagne. — La faim et les limaces. — Chez le juge de Colchaqui. — Départ pour Salta. . . . 341

CHAPITRE XVI

Je retrouve Roblero à Salta. — Son récit. — La justice argentine. — Nous repartons pour la Bolivie. — L'auberge anglaise. — Le truc de la façade. — Jujuy. — Attaqués par les pirates. — Arrivée à Tarija. — Sucre ou *Chuquisaca*. — Le régisseur de M. de Plin à Tazabuco. — La partie de chasse. — Perdus. — Une manœuvre savante compromise par l'arrivée des Indiens. . . . . .

CHAPITRE XVII

Les Chiriguanos. — Un troc de dupe. — L'hospitalité sauvage. — Triste sort de Roblero. Mon ami le gnome. — Je deviens sorcier et je pars pour le grand Chaco — Sur les bords du *Pilcomayo*. — Un passage difficile. — Le serpent à sonnettes. — Seul dans le désert. — Paysages du Chaco. — Le fourmilier. — Un réveil désagréable. — Prisonnier des Tobas. — Le village indien. — Pendu par les pieds 387

CHAPITRE XVIII

Mes tortures. — Je deviens le berger du chef Klentrop. — Observations sur les Indiens

Digitized by Google

Tobas et leur constitution physique. — Maladies et remèdes. — Ils ne portent aucun vêtement. — Leurs armes. — Leur habileté comme cavaliers. — Leur nourriture. — Les huttes des Tobas. — Ustensiles de ménage. — Caractères de ces Indiens. — Leurs superstitions. — Leur langage. — Leurs fêtes et leurs danses. — Mariages. — Gouvernement de la tribu. — Conditions d'aptitude pour être cacique. — Danger de l'ambition. — Les funérailles. — L'immortalité dans une peau d'âne. — Le climat du grand Chaco. — Les principales productions. — La chasse, la pêche. — Leçon de physique chez les Tobas. — Une flûte de chez Galand. — Un ambassadeur. — Déclaration de guerre. — Expédition contre les Palamos. — De berger, je deviens lancier. — Armistice. — Indemnité de guerre. 409

CHAPITRE XIX

Les bacchantes. — Chasse aux chevaux sauvages. — Ma fuite. — Les blancs me reçoivent à coups de fusil à la colonie d'Esperanza. — Arrivée à Cayastacito. — La *carneada*. — Le saut de la haie. — Dix-sept contre trois. — Combat sanglant. — Je suis blessé. — Vengeance originale. 431

CHAPITRE XX

San Martino. — Un foyer d'insurrection. — Une mission périlleuse. — Le pirate blanc et sa bande. — La prisonnière. — Une scène de l'inquisition. — Barbarie infernale. — Le cacique de San Martino. — Du rôle des vaches et de la *caña* dans le maintien de la paix publique. — Victoire diplomatique. — Je me décide à retourner en France. — La forêt pendant la nuit. — La harpe mystérieuse. — Conclusion. 451

Digitized by Google

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

K259939

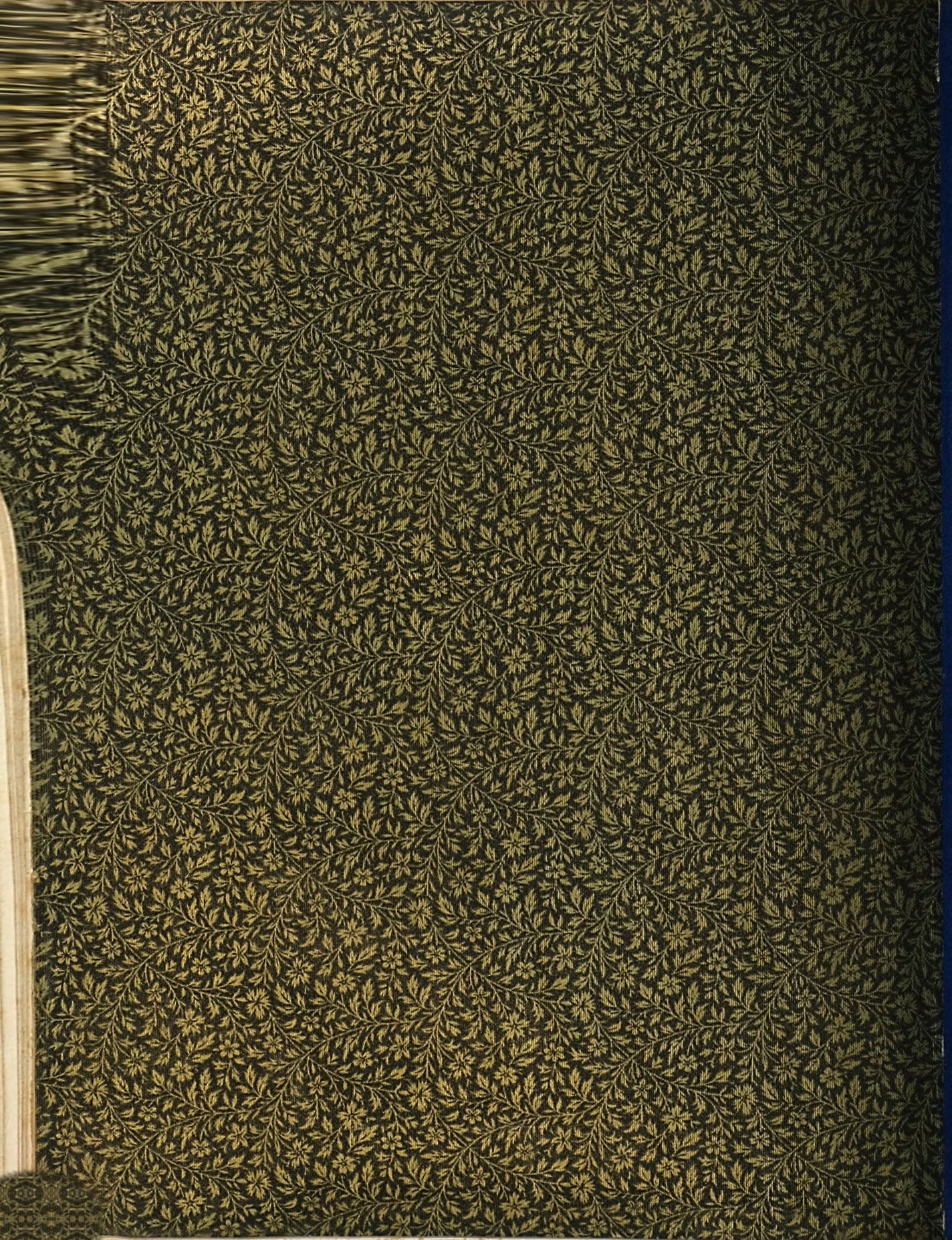
Digitized by Google

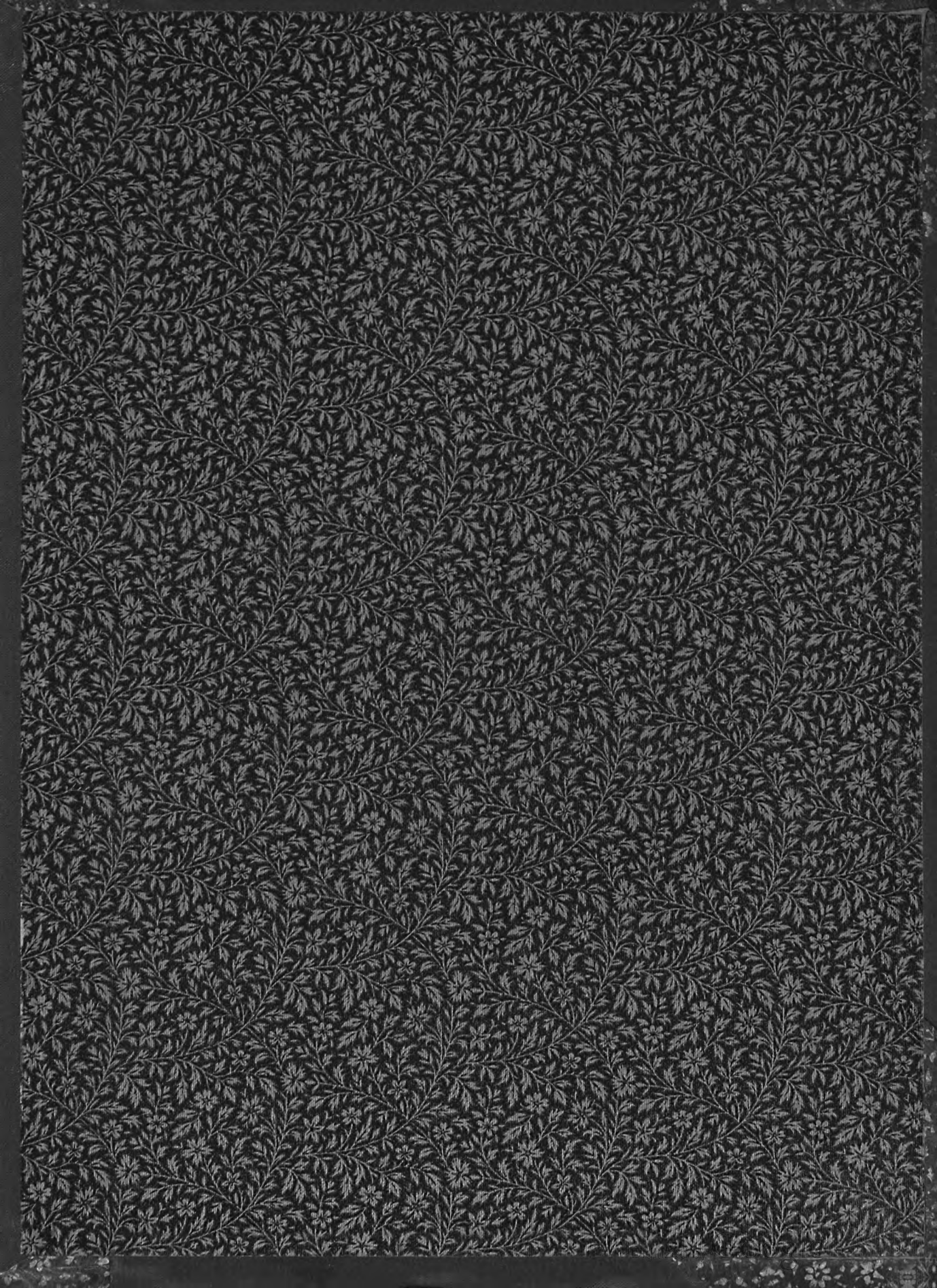
Digitized by Google

Digitized by Google

11547
8811

Digitized by Google





Digitized by Google